



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

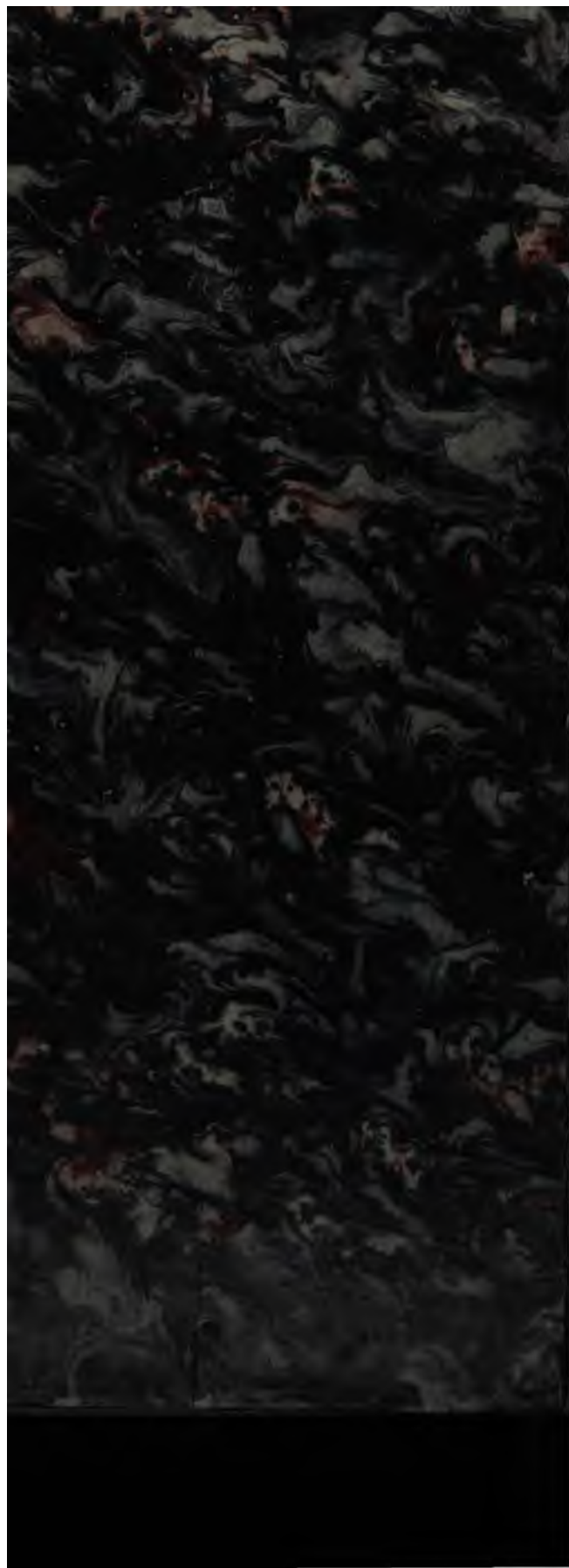
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

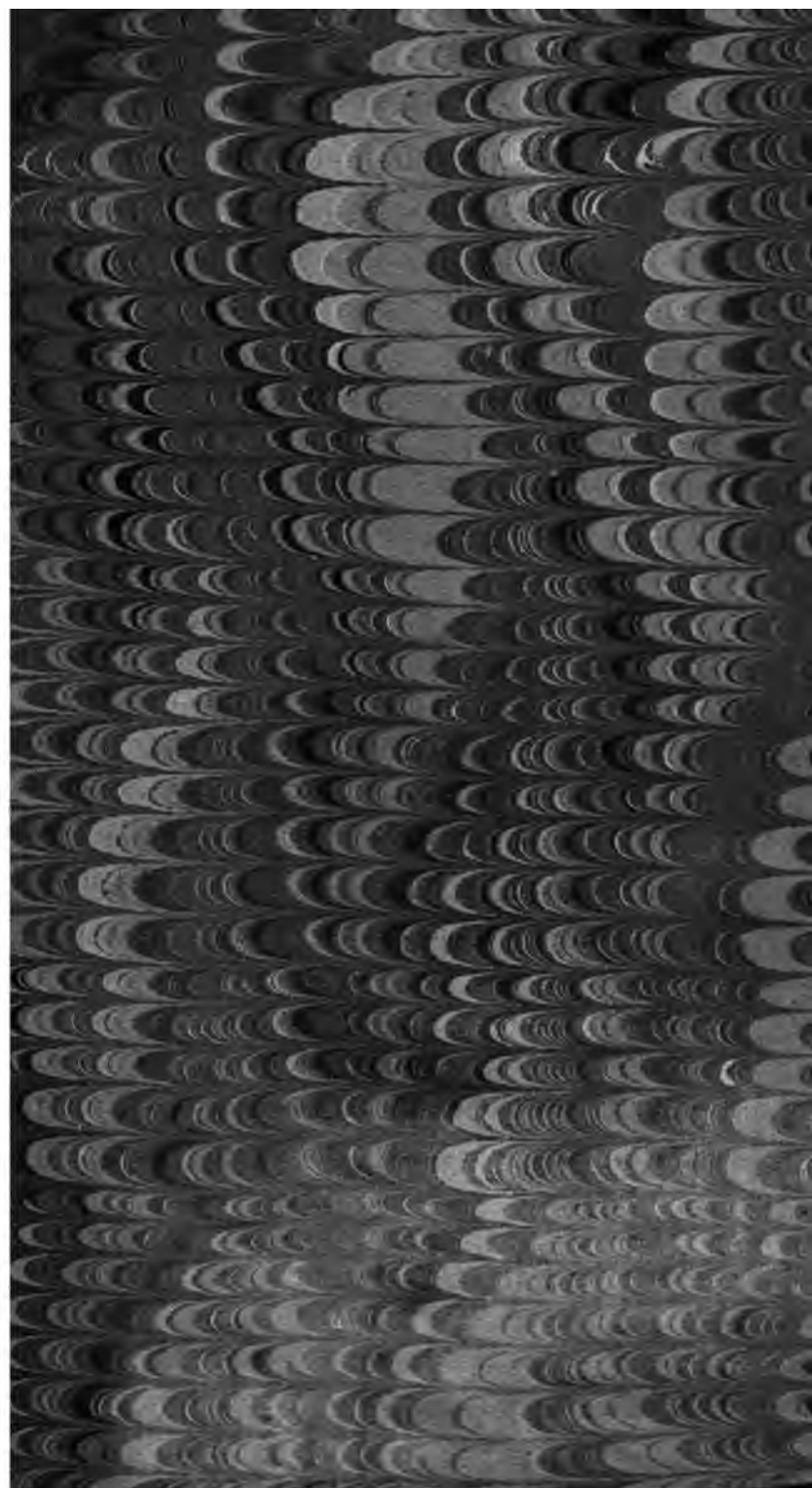
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







✓

10. h. 11





DICTIONNAIRE

DU

PATOIS NORMAND



DICTIONNAIRE

DU

PATOIS NORMAND

PAR



MM. ÉDÉLESTAND ET ALFRED DUMÉRIL

CAEN

B. MANCEL, LIBRAIRE, PUBLICATEUR

D'UNE COLLECTION D'OUVRAGES RELATIFS

A LA NORMANDIE.

1849



DICTIONNAIRE

DU

PATOIS NORMAND.

ABA

ABAISSÉ, s. f. (arr. de Mortain) Table basse, Buffet de service. Et plures alios pauperes quos ad terram sedere faciebat, et super unum *bassetum* map-pam ponebat seu extendebat; *Acta Sanctorum*; Mai, t. IV, p. 554. *Abace* et *Basset* avaient la même signification en vieux-français; voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 3, et du Cange, *Glossarium*, t. I, p. 642, col. 3, édition de M. Henschel. ABAISSE signifie aussi une Assiette en terre cuite, soit parce que les Latins disaient *Abacus soli*, soit parce qu'une assiette sert de *base* à ce que l'on mange; c'est en ce sens que l'on dit une *Abaisse de pâtisserie*.

ABAT, s. m. (arr. de Bayeux) Désordre; de *Mettre à bas*, *Renverser*. Dans l'arrondissement de Caen, la *pluie d'abat* est une pluie abondante, et un *homme d'abat*, un homme qui dérange tout. Quelquefois cette dernière expression se prend en bonne part et signifie quelqu'un qui *abat* l'ouvrage, qui travaille vite et beaucoup. Le vieux-français donnait un sens analogue

ABE

à *abattre*: Pour savoir la vérité, la main de justice avoit esté mises aux dittes queus (de vin) et fait deffenses qu'elles ne feussent meues; que depuis elles avoient esté *abattues* et emboitees; *Lettres de grâce*, de 1385, citées dans du Cange, *Glossarium*, t. I, p. 8, col. 4.

ABATER, v. a. (arr. de Bayeux) Raccrocher, Embaucher. Voyez ABÊTER.

ABAVENT, s. m. (arr. de Caen) Contrevent, Ce qui *abat* le vent: on le prend à Valognes dans l'acception de *Auvent*.

ABAUBER, v. a. Étonner, on dit aussi ÉBAUBIR.

ABAUMIR, v. a. (arr. de Caen) Affadir; de *Baume*.

ABÉLIR, v. a. et n. (Orne) Trouver *beau*, Plaire.

Mes la dame n'abelist point
Ce qu'ele en voit son fis aler,
Qui de li part sanz retorner.

De l'enfant de neige, B. R.
n° 7218, fol. 242, recto, col.
1, v. 16.

Li rois a cui molt abeli
Les regarda molt bonement.

ADENEZ, *Du cheval de fust*, dans
KELLER, *Romvart*, p. 107, v. 23.

L'Italien a fait aussi *Abbellire*, qui a le sens de notre *Embellir*.

ÆET, s. m. Amorce; de l'islandais *Beita*, nourriture.

Le vieux-français avait formé de la même manière *Aeschier* (amorcer) d'*Inescare*:

Li deable a getey por nos ravir
Quatre ameçons aeschiés de torments.

Poésies du roi de Navarre, t. II,
p. 150.

Dans le *Dictionnaire roman* de dom François, Abec se trouve aussi avec la signification de Amorce, Appât.

ABÊTER, v. a. Amorcer; *At beita aungul* signifiait en islandais *Mettre de la nourriture à un hameçon*; de là le sens de Tromper, Attrapper, qu'ont pris *Abater* et le vieux-français *Abéter*:

Lui ne peut-il mie guiler
Ni engigner ni abeter

Fabliaux et contes anciens,
t. II, p. 366.

Le vieux-français en avait fait *Béter*, chasser; voyez *De monacho in flumine perichitato*, v. 643, publié par M. Fr. Michel; *Chronique rimée de Benoît*, t. III, p. 529.

ABIENER, v. a. (Orne) Améliorer; il se dit particulièrement d'un terrain: *Bene et Bone*, *Bien et Bon* sont pris souvent dans la même acception:

En vos o dirai ben e bon.

Troubadour anonyme,
SENIOR VOS.

ABLET, s. m. Piège. On appelait en vieux-français *Ablere*, *Ablet*, un filet pour la pêche des ables et des autres petits poissons; *Ordonnances des rois de France*, t. II, p. 42.

ABLETER, v. réfl. (arr. de Vire) Se laisser aller.

ABLO, s. m. Morceau de bois que les charpentiers mettent sous les pièces qu'ils travaillent pour les lever de terre; ce mot existe aussi en rouchi.

ABO, s. m. Morceau de bois que l'on attache au pied des chevaux pour les empêcher de passer d'un champ dans un autre. Saint Jérôme disait déjà: *Fac tibi vincula et catenas* (sive *κλοιους*, qui hebraïce appellantur *Mothoth*, et sermone vulgari *Boias* vocant); *In Hieremiam*, l. V, ch. 27, et on lit dans la vie de sainte Fides d'Agen: *Jubet compedibus constringi quos rustica lingua Boias vocat*; *Acta Sanctorum*, Octobre, t. III. C'est le radical du vieux-français *Buie*:

Vos ne nos poez pas fuir;
Kar nos vos faires or sentir
Que buie peisent, ne s'est liez
Cil qui les traîne od ses piez.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 2905.

C'est probablement aussi le radical du vieux-français *Abuisser*:

A la planche vint, sus munta;
Ne sai dire s'il abuisa,
U esgrilla, u meshanea;
Mais il chai, si se neia.

Roman de Rou, v. 5532.

Lesquels trouverent emmy la court de l'ostel dudit tavernier ledit Vigor qui se dormoit auquel l'un d'iceulx exposant se heurta ou abuisa, ou par l'un diceulx fut feru en soy heurtant ou abuisant a lui; *Lettres de grâce*, de 1397, dans du Cange, t. I, p. 749, col. 4.

En rouchi *Abou* signifie Pei-

ne, Embarras; dans le patois de la Vendée une autre métaphore a fait appeler *Abo* une petite digue en terre qui arrête un courant d'eau; *Talbo* y signifie grandes entraves, *Tall* veut dire *Grand* en anglais.

ABOFFRER, v. a. (arr. de Bayeux) Déprécier; de *Ab-offerre*, offrir loin de ce que l'on demande; comme *Surfaire*, faire, demander au-dessus.

ABOMINER, v. a. Détester, Avoir en *abomination*.

Ta fureur perd et extermine
Finalement tous les menteurs:
Quant aux meurtriers et decepteurs
Celui qui terre et ciel domine
Les abomine.

Clément MAROT, *Psaume V*, v. 3.

Le français n'a conservé que *Abominable* et *Abomination*.

ABOTTER, v. a. Mettre un *Abo*.

ABOULER, v. a. Jeter ou Apporter vite; de *Boule*, globe de plomb qu'on lançait avec une fronde, ou de *Boulon*, trait d'arbalète.

ABOULEZ-CI-GAU (loc. de l'arr. de Valognes), Apportez-ici-vite. Voyez GAU. Nous ne savons d'après quel renseignement Roquefort a dit dans son *Glossaire de la langue romane*, t. I, p. 259, que *cigau* signifiait De mon chef, D'après ma tête.

ABRIER, v. a. Abriter; du vieil allemand *Ad-bi-rihan*, couvrir: ce mot n'avait point de r dans le vieux-français ni dans le provençal; voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 9, et Raynouard, *Lexique roman*, t. II, p. 47. Il pourrait aussi venir d'*Arbar*, en patois nor-

mand *Abre*. Vo. l'art. suivant.

ABRO, s. m. (arr. de Valognes) Petit arbre enduit de glu pour prendre des oiseaux. Le vieux français disait *Abre*, comme le patois normand:

Quand il ot loïet le païen,
A cel abre, bien fort et bien.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 7790.

Pour l'amour du buisson va la brebis à l'arbre.

Proverbe du xv^e siècle, cité par M. LEROUX DE LINCY, *Proverbes français*, t. I, p. 97.

ACA, s. m. Il pleut d'aca, Il pleut beaucoup; de l'islandais *Kaf*, inondation; *Kafa-rekia* signifie, comme *pluie d'aca*, une pluie abondante. Nous ne croyons donc pas qu'il faille écrire *Aga*, de *Gaster*, Détruire, Ravager, quoiqu'on dise dans le patois du Berry *Un agas d'eau*, et que le vieux-français employât *Agaste* dans le même sens.

ACAM et CAM, prép. Avec. On dit plus souvent *Acamté*, Avec toi; le régime a fait corps avec la préposition comme en français, où *ab* dans le sens de *cum*, et *hoc* sont devenus *avoque*, *aveuque*, avec.

Combien treuve je plus naturel et plus vraisemblable que deux hommes mentent, que je ne fois qu'un homme en douze heures passe *quant* et les vents d'orient en occident... Montaigne, *Essais*, l. III, ch. 44.

Dans le patois du Berry *Quant* et signifie aussi *Avec*, *En même temps que*; mais on donne dans la Vendée à cet assemblage de sons, qu'alors il faudrait orthographier autrement, le sens

de *A côté, Auprès de*, et le mot qui en est formé pourrait venir de l'islandais *Kant*, côté, comme l'italien *Accanto*. Voyez aussi CANTER.

ACANCHIER, v. a. (Manche) Réussir, Avoir bonne *Chance*, que l'on prononce *canche*, de *Cadentia*. On dit aussi : Il a du hasard ; Il est bien tombé.

ACAR. Ce mot n'est employé que dans la phrase : *Il pleut d'acar* ; l'eau tombe avec autant de force que des cailloux. *Acarer* signifiait en vieux-français : Jeter des pierres, et l'on en a fait *Acariâtre*.

ACATER, v. a. Acheter ; du latin *Ac-captare* :

Sa mie en a a soi menee
Que par sa peine a acatee.

Roman de Brut, v. 2643.

Le second A s'est conservé aussi dans *Acabit* et *Achat* ; on trouve *Acapte* dans le *Nouveau coutumier général*, t. IV, p. 904, col. 2.

ACAUCHIER, v. a. (Orne) Appeler, *Causer à*.

ACCABASSER, v. a. et réfl. Accabler, Se replier sur soi-même ; dans le patois de l'Isère, *Accapa* signifie *Accroupi*, *Caché*.

ACCIPER, v. a. (arr. de Bayeux et de Vire) Escroquer, Chipper. *Acciper* avait le même sens en vieux-français.

ACCLANPER, v. a. (Orne) Attacher, fixer ; de l'islandais *Klampi*, Agraffe, Cheville.

ACCLASSER, v. réfl. (arr. de Vire) S'assoupir, Fermer les yeux, de *Ac-claudere*. En provençal *Aclusar* signifiait *Fermer les yeux*.

La nuoich quan lo sons m'aclusa.

GIRAUD DE BORNEIL, *Quan la bruna*.

Le vieux-français lui donnait sans doute un sens différent :

Mais, qui chaut, par tu les ensiut
E les déchace et les consiut,
Cum funt le chien le cerf alasse
Qui del tut estanche e aclasse.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. I, v. 847.

ACCOINTER, v. a. Connaître particulièrement. Il s'emploie ordinairement, comme en vieux-français, dans un sens érotique :

Ma demoisele vos volra accointier.

Raoul de Cambrai, p. 221, v. 12.

Coindar signifiait en vieux-provençal, *Cajoler, Caresser*, et le patois de l'Isère se sert d'*Accoindo* dans le sens de *Fiançailles*.

ACCORDER, v. a. Promettre. Le vieux-français *Grant, Greanter, Creanter*, Accorder, avait aussi quelquefois la signification de *Promettre* ;

Cil Turnus, qui ert ses voisins,
Rices hom ert, sot que Latins
Sa fille a Eneas donot ;
Iries en fu, grant dol en ot,
Car il l'avoit tostans amee
E ele li fu creantee.

Roman de Brut, v. 53.

ACCORDS, s. m. pl. Fiançailles. Ce mot signifiait aussi en vieux-français *Convention* et par suite *Droit*.

Cis Clotan deust tot avoir,
Car l'on (n)'i savoit si droit oir ;
Mais cil qui estoit (sic) plus fort
N'orent cure de son acort.

Roman de Brut, v. 2253.

Es vos Ogier et le roi acordes ;

C'est une acorde que comparont
[Eseler.]

RAIMBERT, *Chevalerie Ogier de
[Danemarche, v. 12801.]*

ACCOUFLEUR, v. réfl. (arr. de Vire) Fléchir le genou en se baissant.

ACCOURSE, part. pass. (Orne) Achalandé. Le français dit dans le même sens *Une boutique bien courue*. On lit dans une lettre de grâce de 1383 : Ledit exposant estoit mieulx accoursez, c'est assavoir mieulx achalandez.

ACCOUT, s. m. (arr. de Vire) Appui ; du normand *Acouter*. (*S'accouder, S'appuyer sur le coude*, probablement ; voyez plus bas le mot *ACOUTER*.) Du Cange, *Glossarium*, t. I, p. 50, col. 1.

ACGRAVENTER, v. a. (arr. de Mortain) Accabler, Briser ; *Cravanter* avait le même sens en vieux français :

Lors commanda c'on exilast
Maupertuis, et tout cravantast.

Romans de Renart, t. IV, p. 297.

ACHOCRE, s. m. Homme maladroit, grossier : Tu joues comme un achocre. Le patois de Rennes donne à ce mot la même signification.

ACHOPPER, v. a. Broncher ; on dit encore en français, Pierre d'achoppement. Le v. fr. disait *S'assoper* : Il s'assopa a aucune chose en la rue et chut en un fangar ; *Lettres de grâce*, de 1383, dans Carpentier, T. I, col. 348.

ACHUQUETÉ, part. pass. (arr. de Bayeux) Entêté ; de *Souche* que l'on prononce *chuque*. *Etre entêté comme un morceau de bois* est une locution populaire.

ACLABOS, s. m. pl. (arr. de Bayeux) Cris, Acclamations, syncope de *Acclamabo*.

ACLAS, s. f. (Orne) Petite barrière ; de *Claudere* comme *Ecluse*. (*Clos* en basse Normandie se prononce *Clàs*.)

ACCOMMICHER, v. a. (arr. de Bayeux) Etre deux à faire une chose, la faire en commun. *Communier* était aussi devenu en vieux-français *Acommicher*. On lit dans Froissart : Et fist le roi dire grand planté de messes pour acommicher ceux qui dévotion en avoient.

ACOQUETÉ, adj. (arr. de Bayeux) D'un rouge vif.

ACORGER, v. a. (Orne). Lier deux choses ensemble, de *Cor-gée*, petite corde. Ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry.

ACOUER, v. a. (arr. de Valognes) Attacher à la queue, en patois normand comme en v. fr. *Coue*. Il a la même signification dans la Vendée. Montaigne disait aussi : Nous n'avons pas faict marché en nous mariant de nous tenir continuellement accouez l'un à l'autre... *Essais*, livre III, ch. 9.

ACOUER, v. a. et réfl. Se mettre à couvrir.

ACOUTER, v. n. et réfl. Accouder (*cubitare*) ; la forme normande se trouvait aussi en v. fr.

Il s'est acoutez sor le puis
Qui n'estoit pas toise et demie
Parfons.

Lai de l'Ombre, v. 868.

ACOUTRER, v. a. et réfl. Habiller ; du vieil allemand *Chaz-*

za, Cotte ; il se prend ordinairement en mauvaise part ; en rouchi *Cotron* signifie *Jupe*. *Acouter* n'est plus usité en français que dans le langage familier.

ACRACO, adv. (arr. de Bayeux) *Acraco*, De hasard, De racroc ; on dit aussi *Agraco*.

ACTAIGNER, v. a. (Orne) Balbutier en lisant. Voyez **ACTONNER**.

ACTIONNER, v. a. Presser quelqu'un, le Tourmenter ; du bas-latin *Actionare*, intenter un procès, ou plutôt d'*Actio*. Shakspeare employait *Action* dans le sens d'*Accusation*. I pray you since my action is entered and my case so openly known to the world, let him be brought in to his answer. *King Henry IV*, Part. II, act. 2., scèn. I. Dans le patois du Berry *Actionneux* a la signification d'*actif*.

ACTONNER, v. a. (Orne) Bé-gayer.

ACUSSER, v. a. Réduire un joueur sans argent, le Mettre à *cul-sec*, suivant une locution restée encore aujourd'hui populaire.

ADENS, adv. Penché en avant, Sur le ventre, Sur les dents.

Cil caient envers et adens.

Roman de Brut, v. 7438.

En langes suz les pavemenz
Les veissiez culcher asdenz.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 5199.

ADENTER, v. a. et n. Mettre sens dessus dessous, Tomber sur les dents :

Et regarda, si a Beron trove

Mort et sanglent contre tere adente.

RAIMBERT, *Chevalerie Ogier de Danemarche*, v. 5708.

Borel s'est ainsi trompé en lui donnant le sens d'*Agraffer*, et en citant, comme exemple, ce vers d'un ancien poème rapporté par Fauchet, *De la langue française*, p. 87 :

Si l'a feru del branc que sur l'arçon
l'adente.

Adenter signifie aussi En-chasser une pièce de bois dans une autre comme si elle y mordait : la même idée a fait créer le mot français *Mortaise*.

ADIRER, v. a. Égaré, Perdu. Le ch. 87 de l'*Ancienne coutume de Normandie* est intitulé *Querelles des choses adirees*, et on lit dans le *Roman de Rou* :

Puis a dit au Duc en l'oreille,
Que il a eu moult merveille
De la cuille qu'il a trouvee
Qu'il out au mangier adiree.

ADLAISI, adj. (Orne) Faînéant, Inoccupé, *Qui a du loisir*. Ce mot se trouve aussi dans le patois de Rennes et dans celui de la Vendée, où il est un adverbe comme le *At leisure* des Anglais.

ADORÉMUS, s. m. pl. Courbettes, Révérences ; on ne l'emploie que dans la phrase *Faire des adorémus*. On chante aux Bénédictiones une prière suivie de génuflexions, qui commence par *Adoremus*.

ADOULER, v. a. et n. Rendre le mal plus vif, Être dolent.

Dame, dist-il, por qu'estes adolee ?

Raoul de Cambrai, p. 164, v. 16.

ADOUS, s. m. pl. Ornaments, Parure.

La sont li dames qui querront (l.
creront) en Jhesu.
Kalles les ot amenees lassus:
Soixante furent vestues de bon fus;
Tos lor adous furent a or battus.

*Chevalerie Ogier de Danemar-
che*, v. 13001.

Le français a conservé *Adouber*, terme du jeu des échecs, et *Radouber*, terme de marine: le verbe islandais *At dubba* signifiait également *Orner* et *Ap-
prêter*, *Arranger*.

ADRET, A L'ADRET DE, prép.
Envers, Vis-à-vis de; on dit
aussi *A l'endroit de*. Cette pré-
position se trouve également
dans le patois de la Vendée.

ADREUGER, ADROGER, v.
réfl. (Orne) S'habiller grossière-
ment, grotesquement. Voyez
DROGUET.

ADVANTIVE (en), locut. adv.
Dans les temps *à venir*; on la
trouve aussi en v. fr. Et nous a-
vons en l'écriture que Ante-
Christ sera engendre en ad-
vantive de pere chrestian et de
mere juifve; *Journal d'un bour-
geois de Paris*, p. 538, éd. de
M. Buchon.

AFFAUTURER, v. a. (arr. de
Vire) Priver, *Faire faute*.

AFFECTER, v. réfl. (arr. de
Bayeux) Se forcer, S'appli-
quer.

AFFÊTER, v. a. (arr. de Vire)
Raccommoder, Embellir.

Haubers e helmes afaitier.

Roman de Rou, v. 12460.

Par sun gent cors, par sa faiture.

Roman de Tristan, t. II, p. 26,
éd. de M. Michel.

Fetisly signifiait même *Élé-
gamment* en vieil anglais:

And fals sat on a sisour
That softly trotted;

And favel on a flatterere
Fetisly atired.

Vision of Piers Ploughman, v.
1212.

On le prend aussi, comme
en vieux-français, dans le sens
d'Élever, Nourrir.

Mais ele l'avait alaitie
Et tout nourri et afaitie.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v.
234.

AFFIER, v. a. Promettre,
Assurer.

Par fei, vos afi, se je l'truis,
Premier i ferrai, se jo puis.

Roman de Rou, v. 8383.

L'ancien provençal avait aus-
si *Afiar*.

AFFIQUET, s. m. Ornement
de toilette. De *Figere*, attacher,
on a fait *Afique*, épingle: *Affi-
quets se affichent aux bonnets*,
disait un vieux proverbe fran-
çais:

En son pis avait une afique
D'or et de mainte pierre riche.

PHÉLIPPE DE REIM, *La Manne-
kine*, v. 2223.

Les maîtres du Puy de Diep-
pe donnaient à la meilleure bal-
lade une affique d'or; *Précis
analytique des travaux de l'A-
cadémie de Rouen pour 1838*,
p. 304. On s'est paré avec des
Affiques et par extension on a
donné le nom d'*Affiquets* à tout
ce qui servait à la toilette. Dans
les gloses d'un *Dictionarium*
de Jean de Garlande, dont le
manuscrit est du XIV^e siècle,
Monile est déjà expliqué par
Affike, et *Spinter* par *Affical*;
voy. Mone, *Anzeiger für Kun-
de der altteutschen Vorzeit*,
1835, col. 497.

AFFIQUETS, s. m. pl. Petits

tuyaux de bois ou d'ivoire dans lesquels on *fiche* le bout des aiguilles à tricoter. Le rouchi les appelle *Affiquaux*.

AFFISTOLER, v. réfl. Se parer. Du latin *Fistula* le vieux français avait fait *Affistoler*, tromper, comme *Piper* de *Pipeau*;

Homme pourveu,
Qui a tant veu
D'affistolez,
Bien est cornu
S'il s'est venu
Prendre aux filetz.

Guillaume ALEXIS, *Blason des faulces amours*, p. 263.

et a fini par lui donner, ainsi que le patois normand et celui du Berry, le sens d'*Appiper* par la parure.

AFFLATRER, v. a. (arr. de Mortain) Terrasser, Renverser. Le vieux français disait également *Flatir* et *Flatrir*.

Or escutez come jo fud fous
E esperduz e entrepris,
Ke un plain bacin d'ewe pris
E sus le perron l'a siati.

Li torneimens Anticrist; B. R. fonds de Notre-Dame, n° 5, fol. 213.

AFFLUBAT, s. m. Manteau. Voyez le mot suivant.

AFFLUBER, v. a. réfl. Couvrir, S'envelopper. On lit dans le *Roman de Rou* :

La fist d'un mantel afluber,
Du plus riche qu'il pout trouver.

C'est notre verbe *S'affubler*.

AFFOLER, v. a. Devenir fou; ce mot ne s'emploie ordinairement qu'au figuré :

Dictes hardiment que j'affole
Se je dy huy autre parole.

Farce de Pathelin.

On s'en sert aussi en français; mais il vicihit beaucoup.

AFFONDRER, v. a. Enfoncer, *Aller au fond* :

L'un passe en noant, l'autre a fonde.

GULIART, *Branche des royaux lignages*, t. I, p. 270.

C'est notre verbe *Effondrer*.

AFFONGRER, v. a. (Orne) Rompre.

AFFOUEUR, v. a. (arr. de Valognes) Exciter; dans le *Dictionnaire roman* de dom François, on trouve *Affoeur*, avec la signification de *Faire du feu*.

AFFOURCHER, v. a. (arr. de Valognes) Enfourcher.

AFFOURÉE, s. f. (Orne) Fourrage; de l'islandais *Fodr*, nourriture du bétail; le *d* a disparu, comme dans *Fourrure* du gothique *Fodr*; le bas-latin *Fodrum* l'avait conservé.

AFFOURER, v. a. Donner à manger aux bestiaux; on dit dans le patois du Berry *Afféner*, donner du foin.

AFFRAY, s. m. Effroi; du vieil-allemand *Eipar*, *Eiver*; on dit encore en français : les *Affres* de la mort.

AFFRESAS, s. m. (Orne) Engoule-vent, oiseau de mauvais présage qui *effrayait*; le mot français *Fresaie* se rapproche moins de sa racine.

Le hideux cri de la fresaie effraye
Celui qui l'oit; elle vole de nuit
Et a tetter les chèvres prend deduit;
T'esbahis-tu s'elle se nomme effraye?

Oiseaux de Belon, p. 28.

AFFRILLON, s. m. (Orne) Petit morceau de pâte qui s'attache aux mains du boulanger qui pétrit.

AFFRIBOURDI, part. pass. (Orne) Engourdi de froid.

AFFRONTER, v. a. (arr. de

Valognes) Séduire une fille, la Tromper; le vieux français lui donnait la même signification.

AFFROQUER, v. réfl. Faire de mauvaises connaissances; du *Froc* des moines. On donne une signification analogue au s. m. **AFFROC**.

AFFURER, v. a. (arr. de Vire) Voler. *Furer* existait aussi en vieux-français ainsi que *Furt*.

Oubliance de Dieu,
Furt, larrecin, violence en maintlieu.

J. BOUCHET, *Triomphe de François I^{er}*, fol. 101.

Nous avons encore *furtif*.

AFFUTER, v. a. Ajuster, Réparer. Le français emploie aussi *Affuter* dans le sens d'*Aiguiser*.

AFFUTIAUX, s. m. pl. (arr. de Bayeux) Objets peu nécessaires. Il avait le même sens en vieux-français. Voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 34; c'est probablement le même mot qu'*Affiquets*, objets de toilette, que le patois du Berry appelle *Affutiaux*.

AGA, interj. Tiens, Voyez un peu; *Hagah* avait à peu près le même sens en hébreu, mais nous n'en croyons pas moins qu'il vient du saxon *Wardon*, *Argarder*, *Agarder*, en vieux-français et en normand :

Hé! quel honneur, te voyant par la place

Tout convert d'or, ainsi la populace
Dire en arrière: Aga! voilà celui
Duquel la France a reçu tant l'ennuy.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, *Satire*.

On trouve le même vocable avec la même signification dans le patois du Berry. Le plus souvent on joint à cet impératif la

particule donc: *Agadon*, *Eguédon*.—Dans plusieurs cantons du Jura on dit *Ogo*.

AGALIS, adv. (Orne) A ta honte.

AGASSE, s. f. Pie. Il se trouve aussi en vieux-français, et La Fontaine s'en est encore servi; *Fables*, l. XII, fabl. 44.

AGASSER, v. a. et n. (arr. de Valognes) Crier après quelqu'un avec aigreur, d'*Agasse*, comme *Piailler* de *Pie*: les oiseaux *agassent* quand on approche de leur nid; on dit aussi *Égasser*.

AGENOILLONS, adv. A genoux.

Prieres fait et oreison,
An suspirs et agenoillons.

Légende de saint Bonus, B. R., n° 7024, col. 2, v. 2.

AGER et **AGIER**, v. a. Emanciper, Donner l'âge. Ce mot existait aussien vieux français: Tout soit che que il ait bos aagie a couper; *Coustume de Beauvoisis*, ch. XIII. p. 76.

AGET, s. m. (arr. de Caen) Petite trappe dans une porte par laquelle on fait le guet, on *aguette*.

Car il ne pouvait bonnement prendre la peine d'aguetter ses commoditez comme font les jeunes gens... Desperriers, *Nouvelles*, p. 105.

Nous avons encore *Guet-à-pens* qui est une corruption d'*Aguet appensé*, embuche préméditée :

Un nommé Jacquemart le Oliviers a tue et murtry de fait et d'aguet appense, environ souleil escousse, Jean Lemaire. *Lettre de Charles V, roi de France*, du 8 octobre 1440.

AGET, s. m. (ar. de Vire) Habitude; Manière d'être, d'Agri: on dit Ajeu dans l'arrondissement de Caen. Dans le patois provençal Agi signifie Action.

AGIOS, s. m. pl. Longs discours; d'une litanie où le mot Αγιος est souvent répété.

AGIOTS, s. m. pl. Cérémonies, Caresses hypocrites; d'Agere, jouer, comme Façons et Affetterie de Facere.

AGIOTER, v. a. Flatter. Voyez l'article précédent.

AGOBILLES, s. m. pl. Petits meubles sans valeur; il se trouve en rouchi avec la même signification.

AGOGONNER, v. a. (Orne) Adoucir, Amadouer; du bas-latin Agogare, Donner à manger à discrétion (Voyez COGON), ou du vieil-allemand Gouggolon, Faire le jongleur.

AGOHÉE, s. f. (arr. de Bayeux et de Valognes) Accueil bruyant; on dit aussi GOHÉE dans l'arr. de Caen. Selon Ausone Gau se trouvait dans Ennius pour Gaudium.

Ennius, ut memorat, replet te lactificans gau.

et l'ancien provençal avait gauch :

Amors vol gauch e guerpis los enics.

Pierre d'Auvergne, De josta'ls.

AGONIR, v. a. (arr. de Bayeux et Orne) AGONISER (arr. de Valognes; employé aussi dans le Berry) Attaquer, Accabler, Injurier. Athleta coelestis militiae dudum in palestra mundanae conversationis agonisans cuneos vitiorum viriliter debellavit; Odon de Cluny, Sancti

Geraldi vita, l. II, ch. 4. Agonir a la même signification en rouchi; peut-être est-ce une corruption euphonique de Aho-nir. Voyez ce mot.

AGOSÉ, part. pass. (arr. de Caen) Rassasié, Qui en a jusqu'au gosier.

AGOUCER, v. a. (Orne) Irriter, Exciter contre quelqu'un. At gussa signifie en islandais Parler légèrement.

AGOUT, s. m. Assaisonnement; de Gustus.

AGOUTER, v. a. Assaisonner; il signifie aussi Donner du goût pour quelque chose; c'est le contraire de Dégouter.

AGRAP, s. m. (Orne) Appât jeté sur la neige pour prendre des oiseaux; de l'islandais At greipa, Prendre, Saisir, Graper en vieux français :

Nef n'i demeure qu'il ne preignent: Tout est vendangie et grape.

GUIART, Branche des royaux lignages. t. II, v. 3770.

Agriper a la même origine. Voyez aussi ÉGRAT.

AGRATIER, v. a. Plaire, Agréer. Le vieux-français avait Agrachier, et le provençal Agradar :

Be m'agrada 'l bel temps d'estiu,
E dels auzels m'agrada 'l chanz.

Raimond de Miraval, Be m'agrada.

AGRIFER, v. a. Enlever de force, Prendre avec des griffes. Le bas-latin Agriffare avait un sens différent; il signifiait Entendre ses griffes: Bistardae et anates campestris contra aves rapaces horripilant plumas agrifando se, et elevant alas. Fridericus II, imperator, De arte venandi, l. I, ch. 56.

AGRIOCHES, s. f. pl. Agaceries, Efforts pour être *agréable*, qui se prononce *agriable* dans le patois normand.

AGRIOTTES, s. f. pl. Voyez AGRIOCHES.

AGOUSSE, part. pass. (arr. de Vire) Renfrogné.

AGUCHER, v. a. Aiguiser. Ce mot existait en vieux-français; le provençal *Agusar*, l'espagnol et le catalan *Aguzar*; le portugais *Aguçar* et l'italien *Aguzzare* se rapprochaient aussi davantage de la racine latine *Acuere*.

AGUILANLEU, AGUILANNEU, s. m. Etrennes, Présent du premier jour de l'an; *Ad viscum anno novo*: Paul Merula, *Cosmographia*: Solitos enim aiunt Druidas per suos adolescentes viscum suum cunctis mittere coque quasi munere bonum, faustum, felicem et fortunatum omnibus annum precari.

Trouva des varlets ou jeunes compaignons... qui alloient... querant *aguilen neu*. Le dernier jour de décembre; *Lettre de 1473*, citée par Carpentier dans le *Glossarii supplementum*. En Anjou, on supprima, en 1595, une quête appelée *Aguilanneuf* que l'on faisait dans les églises le premier jour de l'an, et l'on défendit en 1668 de continuer à la faire même hors des églises. Dans le patois du Berry *Angilan* signifie encore *Etrennes*, et *Guilané*, *Aumônes du commencement de l'année*. Voyez, sur la cause de cette signification mythique du gni, M. Edélestand du Ménil, *Histoire de la poésie scandinave*, prolégomènes, p. 400,

note 2.

AHAN, s. m. Peine, Fatigue, Souffrance: onomatopée, son qui s'échappe de la poitrine d'un homme essoufflé au moment d'un nouveau effort; aussi disait-on autrefois *Haan*:

Molt i orent tuit grant haan.

Roman de Rou, v. 8655.

Pendant le moyen-âge on exposait à la vénération des fidèles le *Han* de saint Joseph conservé dans une bouteille. Le vieux-français ajouta aussi une prothèse par euphonie:

Grant ahan sueffrent et endurent,

Roman de la Violette, v. 5608.

Au laboureur nonchalant

Les rats rongent son blé et ahan.

Proverbe du XVI^e siècle, cité par M. LEROUX DE LINCY; *Proverbes français*, t. I. p. 51.

AHANNER, v. a. Voyez ENHANNER.

AHEURT, s. m. (Orne) Coup appliqué sur une chose facile à déranger, de *Heurter*.

AHI, Interj. On excite ainsi les chevaux à avancer. C'est probablement une corruption de *ari*: Per las interjectios excita hom soen las bestias, coma *arri*: *Leys d'amors*, fol. 403, dans Raynouard, *Lexique roman*, t. I. p. 426.

Vous respondes: Hary, hary.

C'est pour l'amour de mon mary.

Roman de la Rose, v. 8785.

Dans la Corrèze, on se sert encore de *Arry* pour presser la marche des bêtes de somme; c'est le radical du vieux-français *Harer* et de l'anglais *Harry*, exciter.

AHONIR, v. a. Déshonorer, faire honte: *Hon* en vieil-alle-

mand :

Brunun l'archeveske se tint por ahon'.

Roman de Rou, v. 4392.

Le vieux-français disait aussi

AHONTER :

Adonc respondit Jalousie :
Honte, j'ay paour d'estre trahye ;
Car lecherie est tant montee
Que trop pourroit estre ahontee.

Roman de la Rose, v. 3683.

Ahontir est resté dans le patois du Berry, et l'on en trouve aussi quelques exemples en vieux-français. Voyez *Les quinze joies du mariage*, p. 172. Nous disons encore *Honni*.

AHOQUIER, v. a. (arr. de Caen) Accrocher, comme le vieux-français *Ahocher* ; *Ahoquer* a conservé la même signification en rouchi.

AHOURDI, adj. (Manche) Engourdi de froid.

AHUBIR, v. a. (Orne) Mal recevoir, Recevoir quelqu'un comme un *Hubot*, Coquin, Canaille, en breton.

AHURIR, v. a. Abasourdir, Hébéter, du vieil-allemand, *Heuer*, *Haur*, tête de bête sauvage, *Hure* ; AHURIR signifiait donc primitivement *Donner une tête de bête sauvage*. Par une figure semblable on disait de certains criminels qu'ils *portaient une tête de loup* ; *Wargus sit*, hoc est expulsus, dit déjà le *Lex Ripuaria*, tit. LXXXVII. Le provençal disait *Aburar*, et il est remarquable qu'en allemand *Bar*, en saxon *Byre* et en islandais *Bior*, signifient *Ours*.

AIAUDE, Interj. qui marque la surprise (Orne) ; peut-être le français *Tayaut*.

AIGRAS, s. m. Verjus. Personnes amblans aigrest, rai-

sin ; *Ordonnances des Rois de France*, de 1373 ; t. V, p. 676.

AILERON, s. m. (arr. de Valognes) Aile de volaille dont on se sert pour balayer les tables.

AILETTES, s. f. pl. Petites ailes garnies de crochets de fer pour conduire le fil sur le fuseau.

AINGUE, s. m. (arr. de Bayeux) Hameçon ; ce n'est pas le *Hamus* latin, en vieux-français *Ain* :

Car le poisson c'on prend à l'ain.

Fabliaux anciens, t. II, p. 394.

mais le *Aungul* de l'ancien scandinave.

AINS, conj. Mais, comme en vieux-français. Il ne s'en effroya point, ains dit : Sparte n'est pas à un homme près ; Amyot, *Traduction de Plutarque*, Morales, t. IV, p. 56. Il signifie aussi *Avant* :

Ainz un an trespasse

Roman de Rou, v. 3263.

AIRAGE, s. m. Ressemblance d'air.

AIRE, s. m. Place vide de la maison, comme l'*Aire* de la grange, et l'*Ayraud* du vieux-français. Une place gaste, appelée ayraud... ouquel ayraud ou place ; *Lettres de grâce de 1448*, citées par du Cange, t. I, p. 517, col. 2. C'était aussi le sens du bas-latin *Ayrale*, *Ayriale*, et de l'*Airal* provençal que M. Raynouard, *Lexique roman*, t. I, p. 40, a eu tort d'expliquer par *Basse-cour*, *Dépendances*, *Masure*, *Hangar* ; il fallait dire *Place-vide* et *Grange*. De blato furato, invento in ayrali alicujus de aliquavilla, *Ancien document pu-*

blié par M. Cibrario, *Della storia di Chieri*, t. II, p. 494.

AIRER, v. réfl. S'irriter; le vieux français avait pris aussi la forme AI.

Quand le duc l'olt oy, si fust moult trouble, et lui defendit qu'il ne se partist point et moult airement prist ung baston; *Mémoires de J. du Clercq*, l. V, ch. xx, t. III, p. 383, éd. de M. Buchon. Comme la colère double la force, *Air* avait pris le sens de *Force*, *Impétuosité*:

Il conquist plus par son air
Que ses oirs neipot maintenir.

Purtonopeus de Blois, t. I, p. 18, v. 491.

Puis l'a enpainted de tel air
C'a la terre le fist cair.

Roman du comte de Poitiers, v. 1173.

AIRIE, s. f. (arr. de Caen) ne s'emploie que dans la phrase: Une airie de pois, c'est-à-dire une planche de pois; ce qui est labouré (*aratum*) en pois. On disait en vieux-français *Aree*: Dont l'en poing et fait aler les bucs en l'arce; *Lettres de grâce* de 1440, citées par Carpentier, t. I, col. 270.

AIRIÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Quantité; Ce qui se fait à la charrue (*arata*); on dit par figure Une airiée de toux.

AIRSES, s. m. pl. (arr. de Vire) Ébats; peut-être une corruption d'*Aises*.

Et il molt doucement le balse
Ne li vaut soffrir nule autre aise.

Lai d'Ignaurès, p. 15.

Dans la langue des troubadours, *Azers* signifiait *Élévation*, *Puissance*; la racine serait alors probablement *Eri-*

gere.

AIRURE, s. f. (arr. de Caen) Façon qu'on donne à la terre de labour. On se servait aussi autrefois d'*Arer*, *Airer*, *Erer*:

N'iert point la terre lors aree.

Roman de la Rose, v. 8421.

Autresi se li mains puissanz ere la terre au plus puissant, la charrue ne soit pas destorbée. *Etablissements de Normandie* éd. de M. Marnier, p. 46. Dans le patois de l'Isère, *Arari* signifie une charrue pour le labourage, et dans celui du Berry *Arriot*, une charrue sans avant-train; le français disait encore *Araire* au XVI^e siècle.

Sangar picque ses bœufs et d'un lui-sant araïre
Setrace les sillons de son champ tributaire.

Du BARTAS, *Œuvres*, p. 480.

AJUSTER, v. a. Joindre, Assembler, Rapprocher.

Devant Marsilie as altres si s'ajust.

Chanson de Roland, str. LXXII, v. 4.

Le français actuel dit *Juxtaposer*, mais il donne un sens complètement différent à *Ajuster*.

ALIPAN, s. m. (arr. de Valognes) Soufflet, Coup: corruption du latin *Alapa*; le vieux-français disait *Alippe*:

Chascuns sera malegripe;

S'ilz treuvent les gens maucourtois
Horion aront et alippe.

Eustache DESCHAMPS, B. R., n° 7219, fol. 270, col. 3.

ALISE, s. f. (arr. de Vire) Grande ornière, Bourbier; on dit ailleurs ALISÉE. En breton *Leiz* signifie encore, *Moite*, *Humide*.

ALLELUIA, s. f. (arr. de Valognes) Oxalis qui pousse

dans le temps de Pâques ; c'est le nom qu'on donne aussi à cette plante dans le milieu de la France ; voyez Boreau , *Flore du Centre*, p. 63.

ALLER (s'en), v. uniper. Laisser s'en aller : Un plat s'en va quand il laisse échapper les liquides ; cette locution est aussi usitée dans le Berry. Voyez FUIR.

ALLEU , s. m. (arr. de Caen) Tâche des adûterons, Cession qui leur est faite à forfait d'un travail quelconque ; c'est le sens primitif du vieux-français ALLEU.

ALLOSER , v. a. Louer : ce mot existait aussi en vieux-français ; on lit dans le *Doctrinal de Cortesie* :

Vous ne debes mie par mesdire avan-
chier
Ne pour vous aloser autrui des avan-
chier.

Voyez aussi le *Roman de la Rose*, v. 5486.

ALLOUETTER , v. a. (arr. de Vire) Appeler ; à la chasse des allouettes , on les appelle avec un appeau.

ALLUCHER , v. a. Nourrir ; il signifiait d'abord Cultiver ; de *Louchet*, houe, bêche :

Nul ne doit aluchier mal arbre ne mal
herbe.

Jean DE MEUNG, *Testament*, v. 1392.

Puis on l'a appliqué aux hommes :

Luxure est ung pechie que gloutonie
aluche
Et si le fait flamber plus cler que
seche buche.

Jean DE MEUNG, *Codicile*, v. 1725.

ALLURE , s. f. Amble ; Un cheval d'allure , de promenade (ambulatio). *Allure*, joint à l'ad-

jectif *Grant*, signifiait en vieux-français le *Galop* : Et de la grant alleure des destriers. l'ung hurta a l'aulture ; *Jehan de Saintré*, ch. XXXVIII, p. 255.

Mais nun le pas ne l'ambleure,
Mais merveilles grant aleure.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 14121.

ALOIGNE , s. m. Retard, Ce qui éloigne :

Dont le diray-je sans aloigne.

Ovide ms. cité par BOREL, s. v.

Voyez aussi du Cange, t. I, p. 191, col. 2, et Benoîs, l. II, v. 5629.

ALŒUVRÉ , adj. Actif , Em-pressé à l'ouvrage.

ALOUVIR , v. a. Affamer comme un loup ; on dit aussi ÉLOUVIR.

A ses yeux élouvis, à sa mine pendable
Il le prend pour un chouan.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. III, p. 29.

On dit *Aloubrir* en patois vendéen :

I vindis chez nous, i treuvis

Cinq cents cruse-bariques ;

Tretos, eme daux grands aloubris,

Mangiant in bone aétique.

Chanson citée dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, t. III, p. 374.

ALOVIR, v. réfl. (Orne) S'as-soupir. *Alogar* signifiait *Se coucher* en provençal :

Quan lay aura son trap tendut,

Nos alogerem d'enviro.

BERTRAND DE BORN, *Lo coms*.

ALUMELLE , s. f. Lame de couteau. On disait aussi en vieux-français *alemele* et *ale-miele* :

Prist un cotel q'il vit sus le doblie
Dont un valles li tranchoit le mengier ;
Grans fu e lons et devant apointies ;
Li mances fu a fin or entaillies
Et l'alemele d'un poitevin acier.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 4247.

Un coutiel ot moult rice a pointe,
L'acier iert l'alemele jointe.

Philippe MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 22057.

AMAIN, adv. (Manche) D'un usage commode; A portée de sa main; le vieux-français en avait fait un adjectif *Amani*, *Ameni*:

.... Cil qui sert bien a deduit
De chiens, il en est plus hardis,
Plus apert et plus amenis
En assaillant bestes terribles.

Gace de la Vigne, ap. Roquefort,
Supplément au Glossaire, p. 19.

AMALADIR, v. n. Devenir malade; on dit aussi *Enmaladir*, comme en vieux-français :

Mes la reyne enmaladist.

Lai de Haveloc le Danois, v. 231.

E de c'enmaladi soentre
D'enfermete si dolerose
Qu'en ne s'offri plus angoissose.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 39308.

Il y a dans le patois du Berry *amalader* et *enmalader*.

AMARRER, v. a. (Manche) Arranger, Mettre en ordre. Il signifiait d'abord préparer un navire à prendre la mer : Teneatur prompta dicta navis parata et amarrata, prout hactenus teneri consuevit; *Document de 1344*, cité par du Cange, t. I, p. 217, col. 4; et une population maritime a fini par l'appliquer à toutes ses occupations.

AMATIN, adv. Ce matin, comme *Aujourd'hui* Dans ce jour; voyez ANIEUT.

AMECHE, s. f. (Orne) Cerise aigre; on prononce AMÈGUE dans l'arrondissement de Caen, peut-être parce que le petit lait

s'y appelle *Mègue*. A Rennes on dit *Dumèche*.

AMIGNARDER, v. a. Apprivoiser, Rendre *mignard*. Selon Roquefort, t. I, p. 59, il aurait signifié en vieux-français *Caresser*, *Flatter*.

AMIGNONER, v. a. Apprivoiser, Rendre *mignon*; peut-être le vieux-français *Amignoter* en est-il une corruption; *Mignon* signifie *Joli*, *Ami* en breton. AMIGNONER existe aussi dans le patois du Berry.

AMIGRANER, v. a. (Manche) Bouillir à petits bouillons, de l'islandais *Hamaz* devenir et *Grana* excellent.

AMOMI, adj. Fou.

AMONT, adv. En haut, comme en vieux-français :

Et dist : Leves vous sus amont.

GUILLAUME li Clerc, *Aventures de Frégus*, p. 88.

Il ne se dit plus guères qu'en parlant du vent; *Il est d'amont*, Il souffle des montagnes; c'est l'opposé du *Vent d'aval* qui donne ordinairement de la pluie :

Ainz torne aval et par amont,
Si com nature le semont.

BLASTANCE DES FAMES, v. 13, dans Jubinal, *Jongleurs et Trouvères*, p. 75.

Quoique se rapprochant toujours du nord, le vent d'amont n'est pas partout le même; c'est celui qui, suivant les localités, donne plus habituellement du beau temps; on dit qu'il *remonte* quand il s'éloigne de l'*aval*. D'autres vents changent également suivant les localités; ainsi le vent de Galerne qui, suivant le *Dictionnaire de l'Académie*, souffle du nord-ouest,

est le nom que sur les bords de la Loire on donne au vent d'est.

AMOURETTE DES CHAMPS, s. f. (arr. de Bayeux) Anthemis arvensis (Camomille); *Amarotte* dans le patois de la Vendée : ce nom lui vient de son amertume comme celui du cerisier sauvage, *Amarel* en vieux-français; ou de la couleur jaune de sa fleur, *Amarillo* en espagnol; *Amaryllis lutea*.

AMOUILLANTE, s. f. (arr. de Bayeux) Vache prête à vèler, dont les mamelles se gonflent de lait, ne sont plus sèches.

AMUSANT, part. prés. (Calvados) Fainéant, Qui muse.

ANCHIAS, s. m. (Orne) Enfant de mauvaise mine, qui vient mal : c'est probablement un mot corrompu; on lit dans la *Formule* 136 de Lindenbrog : *Me gravis necessitas et anates pessime oppresserunt; et Festus donne à Anates la signification de maladie.*

ANDAIN, s. m. (Orne) Enjambée; le bas-latin *Andena* avait le même sens, et il s'est conservé aussi dans le patois du Berry.

ANERTER, v. a. (Orne) Défricher, Mettre en culture (Ars).

ANGARIER, v. réfl. (Calvados) Se fourvoyer, S'attirer des embarras. *Angariae* signifiait en bas-latin des Servitudes personnelles. Nobiles et domini terrae permittant homines suos dies festos observare, et non compellant eos evectiōnes seu alias angarias prestare; *Concile de Trèves* (1340) publié par Martenne, *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, col. 248.

ANGLAGE, s. m. (arr. de

Bayeux) Côtes de l'Angleterre
ANGOISSER, v. a. (Manche)
Mettre en angoisse :

Quant ti mal t'angoisseront fort,
Tu iras a li par confort.

Roman de la Rose, v. 2705.

ANIEUT, ANIER, ANUIT, adv. Aujourd'hui; Littéralement cette nuit (comme *A matin*), parce que les peuples du Nord comptaient par nuit et non par jours. *Spatia omnis temporis non numero dierum sed noctium finiunt; Caesar, De bello gallico*, l. VI. *Nec dierum numerum ut nos, sed noctium, computant; sic constituunt, sic condicunt, ut nox ducere diem videatur; Tacite, De moribus Germanorum.*

L'anglais a conservé *Sen-night* et *Fortnight* quinze jours; et Shakspeare s'est servi d'*Anight* dans le sens de *Cette nuit*. *Anet* est resté dans le patois de la Vendée, et le vieux-français avait *Enquenuit* (Hac nocte) :

Richard-Sans-Peur dit à un Moine qui avait eu la hardiesse de sortir la nuit de son couvent :

Trop avez este, ce m'est vis,
Enuit ainsos e entrepris.

BENOIS, l. II, v. 25890.

Cet exemple est si évident qu'il suffirait pour établir la vérité de notre étymologie, mais comme elle a été contestée, nous en citerons plusieurs autres.

Ains le pendrai anuit o le matin.

Chevalerie Ogier de Danemarche, v. 2117.

Od la lune sevie anuit eschilgaitiez
Que flameng ne terrien ne seient enbuschiez.

JORDAN FANTOSME, *Chronique*, v. 138.

Quer jo li manderai anuit u al matin
K'il lait ester ma terre, si tienge son
chemin.

Roman de Rou, v. 3443.

Quant li cunte unt gabet, si s'en sunt
endormit.

L'eschut ist de la cambre qui trestut
ad oit.

Voyage de Charlemagne, v. 618,
et v. 625.

Par Deu ! co dist li escut unc ne lur
en suvint;
Asez vus unt anut gabet et ascarnit.

ANOUILLERE, s. f. Vache qui
n'a pas produit dans l'année ;
on dit *Nolière* dans le patois de
la Vendée, et on disait *Naure* en
vieux-français.

ANTAN, adv. L'an dernier.
Et ressiflons la linotte mieux qu'an-
tan.

Farce des Quiolards, p. 30.

Ce mot existait aussi en
vieux-français :

Mais ou sont les neiges d'antan.

VILLON, *Poésies*, p. 24.

C'était l'opposé d'*Ouan* (hoc
anno), *Ogan* en provençal, *U-
guanno* en italien :

Dit la dame: n'avez paor,
Je vous metrai en tel destor
Ou il ne vous querra ouan.

Fabliaux anciens, t. m, p. 314.

ANTENNAIS, s. m. Poulain âgé
de plus d'un an, né l'année pré-
cédente. En rouchi on appelle
Antenoisse la laitue qu'on a
plantée avant l'hiver, l'année
précédente. Le vieux-français
donnait à ce mot une significa-
tion différente; voyez le *Mys-
tère de la Passion* d'Arnoul
Greshan, cité par M. Paris,
Manuscrits françois, t. VI,
p. 305.

ANTRESIAIS, adv. (arr. de
Bayeux) Sur ces entrefaites,
Jusqu'à ce que; probablement
une corruption d'*Interea*; on

trouve en vieux-français *Entres-
het* avec la même signification :

Ce quident bien tot entreshet
Que ja contr'eus n'avez recet.

BENOIS, l. II, v. 21348.

ANY, pron. part. (arr. de Ba-
yeux) Quelques; c'est le mot
anglais; il se prend aussi ad-
verbialement dans le sens de
presque: Je n'n ai any plus.

AORÉ, adj. (Manche) Mur;
il ne se dit que du blé qui se
dore en mûrissant; Roquefort,
Glossaire, t. I, p. 72, cite le
vieux-français *Aour*, *Or*.

APART, Préposition toujours
suivie d'un pronom personnel:
Apart mei, en moi-même; le
rouchi dit aussi *Apart mi* et le
français a emprunté *Aparté* à
l'italien.

APEUR, APOS, APOUS, s. m.
Défaut, Ennui; Faire apos,
Manquer; le bas-latin *Aporia*
signifiait *Pauvreté*:

Ejus ab aporia sese compescere cen-
sent.

FLODOARDUS, l. XIV. poëm. 18.

Suivant une glose de Papias,
citée par du Cange, t. I, p.
320, col. 2, *Aporia* aurait aussi
signifié *Anxietas*, *Tedium*.

APIÉ, s. m. Ruche (d'*apes*,
abeille): ce mot existait aussi
en vieux-français. Quand les
abeilles essaient, dans l'ar-
rondissement de Caen on leur
présente une ruche en disant:
Apié bel ! Apié bel !

APLETS, s. f. pl. Filets; l'*A-
ploidum* du bas-latin avait la
même signification: Ne navem
mittere, pedes ire ad piscan-
dum, vel aploida sua mittere,
ad piscandum ponere, vel le-
vare praesumant; *Charte de*
1250, citée par du Cange, t. I,

Qui ne fait plus rien à table. On lit dans Paul Warnefrid (Diacre), l. VI, ch. 24 : Memento, Dux Ferdulfe, quod me esse inertem et inutilem dixeris, et vulgari verbo *arga* vocaveris.

ARGUIGNER, v. a. (Manche) Faire crier un enfant, Le rendre *argaigne* : voyez ce mot.

ARI, s. m. (Orne) Pied d'une haie; Bord d'un fossé. *Aria* signifiait, suivant du Cange (t. I, p. 394, col. 4.), Locus qui nec colitur, nec aratur.

ARIAS, s. m. pl. Tracas, Embarras, Obstacle; Ce qui *arrête* ou *arrière*; il a la même signification en rouchi et dans les patois du Nivernais et du Berry : le vieux-français disait *Arrie*.

ARKAL, s. m. Fil d'arkal, Fil de fer. L'Archal du vieux-français avait conservé le sens d'*aurichalcum* (ὀρείχαλκος) :

Ainz estoit d'archal ou d'yvoire

Romans de la Violette, v. 1590.

Uns moult rice horloge d'arkal.

Mouskes, *Chronique rimée*, v. 2561.

ARMELLE, s. m. Lame de couteau; voyez ALEMELLE : le vieux-français disait également *Alme et Arme*, Ame.

ARODIVER, v. a. (arr. de Vi-re) Ennuyer, Embêter; l'islandais *At reida* signifie *Fâcher*, *Mettre en colère*.

ARQUELIER, s. m. (Orne) Querelleur, Homme qui tourmente : au lieu de *Arguelier*, le vieux-français donnait la même signification à *Arguilonneux*; voyez ARGAIGNE.

ARREGARDER, v. a. Regar-

der : Cette forme existait aussi en vieux-français, même dans le style de cour : Car parmi les grands, on n'arregarde pas a ces reigles et scrupules; Brantôme, *Dames galantes*. On disait aussi, comme en patois normand, *Aguarder* : Elle dist en riant; agardez quel oysel! *Letres de grâce* (1398) dans Carpentier. t. I, col. 383.

ARRIÈRE, s. f. Automne, Arrière-saison; le patois du Jura dit *Aderri*, de *Derrain*, Dernier.

ARRONCE, s. f. Espèce de vesce; M. Roquefort se trompe en croyant qu'il désignait en vieux-français l'arroche; t. I, p. 90; du bas latin *Jarrossia* : Decima de Siligine, de Frumento, de Hordeo, de Avena, de Jarrossiis et de Vescis; *Charte de 1096* citée par du Cange, T. III, p. 748, col. 2. Le latin était lui-même une apocope de l'espagnol *algarova*; le vieux-provençal disait *erzs*. Les Arronces sont des Ronces dans le patois du Nivernais.

ARROQUER, v. a. (arr. de Bayeux) Accrocher; peut-être une corruption euphonique d'*Ahoquer*; ce mot signifie dans la Vendée *Arranger*, *Racommoder*, c'est le vieux-français *Arroyer* dont la racine est restée dans *Désarroï*.

ARRUNER, v. a. Ranger, Arranger.

Bien arrunez, pendant jusques au groing.

Chansons normandes, p. 180, éd. de M. Dubois.

Ce mot peut venir de l'islandais *At rymas*, Regarder avec

soin : on dit encore en Normandie que *l'œil du mattre met tout en ordre* ; peut-être le vieux-français *Aüner* avait-il la même racine (*Adunare* ?) :

Trestote ira l'ovre autrement
Qu'il ne l'aument, fait sei li dux.

BENOIS, l. II, v. 21351.

ARSEI, adv. Hier soir.

Le lingnages sainte Marie
Est hui plus granz qu'il n'ere ersoir.

Fabliaux anciens, t. II, p. 296.

La forme provençale se rapprochait beaucoup plus de la forme normande :

Senher, vecvos Folquet que veng arser.

Gerar de Rossillon.

ARSELET, s. m. (arr. de Valognes) Vairon. Voyez DARSELET.

ARSOUILLE, s. d. d. genres (arr. de Valognes) Qui a des habitudes de débauche et de saleté ; apocope de *Garsouille*. Viles personas, quas *garciones* vocant, Mathieu Paris, anno 1256 ; voyez aussi Ordéric Vital, l. XIII, p. 904. Une multitude de racaille et de garçonaille mauvaise ; *Notice des manuscrits de la Bibliothèque dite de Bourgogne*, p. 10. En provençal *Gart* se prenait déjà en mauvaise part, comme *Garce* en français :

Dreiz ni razo no i vei mais teneir gaire
Quan per aver es un gartz emperaire.

MARCABRUS, *Alvatz de chan*.

Du Cange nous semble donc s'être trompé en expliquant le latin *Garsallum* et le français *Garsoil* par *Guttur*. Odon Rigaud dit dans son *Regestrum visitationum* : Presbyter de Ribuef frequentat tabernas et

potat ad garsoil ; p. 29, éd. de M. Bonnin. Dans le patois du Berry *Garsouiller* signifie *gâter, détériorer*. Le rouchi donne à *Arsouille* la même signification que le patois normand.

ART, adj. (Orne) Nu, Dépouillé ; nous ne le connaissons que dans la phrase *Cheval art*, cheval sans harnais. Voyez ESARTER.

ASPERGÈS, s. m. Goupillon ; En aspergeant les fidèles avec l'eau bénite, on chante une prière qui commence par *Asperges*.

Les fruits d'amours là ne furent pendans ;

Tout y s'échoit tout au long de l'année :
Mais bien est vray, qu'il y avoit dedans

Pour asperges une rose fennée.

CLÉMENT MAROT, *Opuscules*, p. 13.

Voyez aussi un compte de 1452, cité par M. Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 146.

ASSAISONNÉ, part. pass. Qui vient à une époque convenable ; Qui est cultivé dans la bonne saison : ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry.

ASSASSIN, s. m. (Manche) Assassinat ; le rouchi le prend dans la même acception.

ASSAUTER, v. a. Attaquer ; cette forme (d'*Assalire*) existait aussi en vieux-français, *Asauter*, *Asaut* ; *Asaus* de peiz, briseur de mesons, *asauz* de charrue ; *Etablissements de Normandie* publiés par M. Marnier, p. 37 ; on lui conservait quelquefois un L étymologique :

Mais ainsi n'eschaperas pas,
Tu auras encore ung assaut.

JEHAN MICHEL, *Mystère de la Passion*, 1^{er} journ. sc. 11.

ASSAVEIR, v. a. Savoir ; cette forme existait en vieux-français dès le XII^e siècle :
Dunt lor fist li quens asaveir.

BENOIS, I. II, v. 26832.

ASSÉGRIR, v. n. (Orne) Res-ter en repos, N'avoir rien à craindre (*Securus*).

ASSENT, s. m. Bon-sens, Sens commun, parce qu'on s'*ac-*
corde avec les autres.

A estre tout sien mè consens,
Mais a lui dire ne m'assens.

ALAIN CHARTIER, *Livre des qua-*
tre dames, p. 680.

Voyez aussi *Livres des Reis* p. 283 et *The lady and her dogs* dans le *Reliquiae antiquae*, t. I, p. 155. *Assent* avait en vieux-français une signification plus conforme à son étymologie :

Boins chevaliers et de grant sens
A vous estoit tous mes assens.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v.
8736.

ASSOTER, v. a. Duper, En-
nuyer, Rendre sot.

Que voulez-vous que plus vous die
Jeunes assotez amoureux :

Charles D'ORLÉANS, *Poésies*, p. 171,
éd. de M. Champollion.

Et d'autre part si entendoit
Qu'a Valenciennes estoit Othe
Que li quens de Boulogne asote.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v.
21506.

ASSOUIR, v. a. (Orne) Assom-mer, Étourdir ; probablement une corruption d'*Adsopire*. *As-*
sabouir a la même signification dans les patois du Berry et du Nivernais.

ASTICHER, **ASTIQUER**, v. a. Taquiner. *Staga* signifie en islandais *Revenir trop souvent à la charge*. Peut-être le sens

primitif d'*Asticher* était-il *Tou-*
cher avec un bâton ; en irlandais *Stic*, en gaël *Staoig*, en anglais *Stick* et *Stake*, en flamand *Stock*, etc. ; d'où est dérivé le vieux-français *Estache*. *Astiquer* signifie en rouchi *Tou-*
cher d'une manière peu conven-
nable.

Tuz les essent estikez, ocis e mal
bailli.

Jordans Fantosme, *Chronique rimée*,
v. 1179.

ASTICOTER, v. a. Fréquen-
tatif du verbe précédent ; il a la même signification dans les patois du Berry et du Nivernais.

ATACHER, v. a. Donner à *tâ-*
che.

ATELLE, s. f. Bâton (arr. de Mortain) ; Morceau de bois de chauffage (Orne) ; Fragment, Éclat, en vieux-français.

Les lances volent en asteles.

Roman de Renart, t. III, p. 261.

Toz me palors depecies en astele.

Raoul de Cambrai, p. 70, v. 11.

De là le provençal et le catalan *Astellar* et l'espagnol *As-*
tillar, Briser. Dans le patois du Dauphiné *Eitello* signifie
Eclat de bois.

ATICHER, v. a. (arr. de Bayeux) Agacer, Exciter.
Voyez **ASTICHER**.

Car nul vieil sanglier hericie.
Quant des chiens est bien aticle
N'est si crueux.

Roman de la Rose, v. 10167.

Nous disons encore *Atiser le*
feu. *Atya* signifiait *Haine* dans la basse-latinité : *Utrum appel-*
lati sunt odio, vel atya, vel
per verum appellatum ; Brac-
ton, I. III, tit. II, ch. 5,

par. 3. *Astio* signifie *Envie* en italien, et Shakspeare s'est servi d'*Ates* dans le sens d'*Instigation*, *Provocation*. Ces différents mots ont sans doute une liaison plus ou moins directe avec la déesse Até (Ἄτη) des Homérides; Rabelais a dit dans ses *Fanfrechues antidotées* :

Maugré Até a la cuisse héronnière.

ATORI, adj. (arr. de Bayeux) Taché, Moisi. *Torr* signifiait en vieil-islandais *Gâté*, *Perdu*.

ATOUT, prép. (Manche) Avec.

Atout li dux Robert ses mains
Des fonz le lieve cum parrains.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 6947.

C'est la préposition *Ab* réunie à l'adjectif *Tout*, comme elle l'est au pronom démonstratif dans *Avec*; pendant le moyen-âge, *Od* avait la signification de *Avec*, et on lit dans Benoît, l. II, v. 9246 :

Prendrons la vile e lui od tot.

ATOUT, s. m. Coup, Blessure. On a appelé *Coup d'atout*, un coup donné avec un instrument très-propre à blesser, et l'on a dit par abréviation *Atout*. Le français a conservé *Atout* dans un sens différent; il signifie, dans presque tous les jeux de cartes, la couleur *Avec* laquelle on prend toutes les autres.

ATRA, adv. (Manche) A travers; par une de ces figures si communes dans le langage populaire, *Tout atra* signifie *entièrement*. En provençal, en catalan, en espagnol et en portugais, *Atras* vient de *A retro*, et signifie *En arrière*, *A la renverse*.

ATTÉDIER, v. a. Attrister, (*ad taedere*). Probablement il y a une faute de transcription dans ces vers :

N'abregeons point notre vie
Par trop nous *attodier*,
Cent ans de merencolie
Ne paieront pas ung denier.

BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 191, éd. de M. Travers.

ATTIFER, v. réfl. S'habiller avec recherche, Se parer : il se dit de préférence des ornements de la tête (*Topf* en allemand). Le vieux-français l'employait aussi dans la même acception :

Elle fut cointe et bien tiffée,
Elle sembloit deesse ou fee.

Roman de la Rose, v. 5503.

ATTITONNER, v. a. (Orne) Dorloter; (*Ad titillare*).

AUBOUFFIN, s. m. Bluet; *Album fanum*, le bluet a les feuilles blanchâtres. Le vieux-français disait *Aubifoin*, et on le retrouve sous cette forme dans le centre de la France; Boreau, *Flore du Centre*, n°772.

AUDIVI, s. m. (Orne) Autorité. Les gouverneurs qui avaient *audivit* du temps du roy Louis, ne moururent pas avec leur maistre, ainsi demourerent en gouvernement; Olivier de la Marche, *Mémoires*, Introd., t. I, p. 248, éd. de Petitot. Les Orientaux se servent de cette formule pour exprimer leur obéissance : *Entendre est obéir*. En rouchi, *Audivi* signifie *Audace*, *Hardiesse*; le patois de la Corrèze lui donne le même sens que la Normandie.

AULIÈRE, s. f. Oreille; on appelle aussi *Aulière* la partie

des harnais qui passe derrière les oreilles du cheval.

AULUE, s. f. (arr. de Vire) Retard, Paresse, Billevesée; Voyez le mot suivant.

ÅULUER, v. a. Retarder; Aulaz signifie, en islandais, Niaiser, Perdre son temps à des futilités.

AUMAILLES, s. m. pl. Bestiaux (*Animalia*).

Norois trova prenant aumaille.

Geoffroy GAIMAR, *Chronique rimée* publ. par M. Fr. Michel, *Chroniques Anglo-Normandes*, t. 1, p. 5.

Les aumailles marcher lentement pas à pas.

Vauquelin de la Fresnaye, *Satire à M. de Repichon*, v. 125.

Ondit dans le canton de Vaud *Armaillé*.

Les armaillés de Colombetta De bon matin se son leva.

Ranz des Vaches.

Dans l'Isère on appelle un troupeau de bêtes à cornes *Armailli*; en roumansch *Ermailli* signifie *Berger, Bouvier*; on lit dans un *Caraula* du Moléson (Canton de Fribourg):

Necué lia faite la transshon?
Lie l'ermailli de Moleson.

Le vieux-français disait aussi *Almele* et *Amayle*:

Oste dit homme en batayle;
Fuson dit homme de vif amayle
Traité sur le vieux-français
imprimé dans l'*Histoire littéraire*, t. xvii, p. 634.

Voyez le *Lai de Mélior*, p. 53, note.

AUQUER, v. a. (Manche) Etouffer, Suffoquer; peut-être une apocope de ce dernier mot ou une syncope d'*Occidere*,

Occir, Ochier en vieux-français; Si comme se je suis en ma meson manans loing des gens, et larrons viennent en ma meson par nuit, et je ou ma ma mesniee les aperchevons et les courons sus pour penre, et les prenons ou *ochions* por che que il trouverent en defense; *Coutume du Beauvoisis*, ch. 39.

AUVARRE, s. f. Perte, Avarie.

AVACHIR, v. n. Devenir lâche et mou comme une vache; on dit par figure d'un soulier qui a perdu sa première forme qu'il est *Avachi*.

AVAL, adv. En bas, Vent-d'aval, Vent de la vallée; opposé à Amont. Voyez ce mot:

Rou devint hom li roiz e sis mainz li
livra.

Quant dut li pie beissier, baissier ne
se daingna;
La main tendi aval, li pie el rei leva,
A sa buche le traist et li rei en-
versa.

Roman de Rou, v. 1901.

AVALER, v. a. Descendre, Aller aval.

Kaunt heure est a manger avalent les
degres.

Satire sur les Dames dans le Reliquiae antiquae, t. 1, p. 162.

Jusqu'à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps et l'avalla par terre; Montaigne, *Essais*, l. III, ch. 6.

AVAU, prép. Lelong, Parmi, Au milieu.

Passementee avaud les gambes
D'un biau nerfil.

Chansons normandes, p. 233, éd. de M. Dubois.

Aval le mostier a tel joie
Qu'ainc n'oi tele n'om ne fame.

B. R. fonds de la Vallière, n° 85, fol. 120, verso, col. 1, v. 26.

AVEINDRE, v. a. Atteindre (*Avellere*); il se trouve aussi dans le patois picard et dans ceux du Nivernais et du Berry.

AVENA, s. f. (arr. de Mor-tain) Paille d'avoine.

AVERA, s. m. Bête malfai-sante; c'est le mot *Avers* avec une terminaison qui le fait prendre en mauvaise part. Voyez plus bas.

AVERLANT, s. m. (Manche) Lourdeau, Rustre, Brutal; l'allemand *Haverling* a la mê-me signification. *Averland* si-gnifiait en vieux-français *Ma-quignon*; Rabelais l'emploie dans le sens d'*Ami de bouteille*.

AVERNANT, adj. Plaisant à voir.

Li paleiz fu listez de azur e avernant
Par cheres peintures a bestes e a ser-penz.

Voyage de Charlemagne, v. 344.

Peut-être l'a est-il une pros-thèse (*Vernans*); car on lit dans J. Marot, *Poésies*, t. V, p. 366.

Rose vernant, de dieu mere et an-celle.

AVERNOM, s. m. Sobriquet (*Adversum nomen*).

AVERS, s. m. pl. Animaux domestiques qui forment la principale richesse, l'*Avoir* d'un pays agricole. *Avoir* avait pris la même significa-tion en provençal:

E play mi quan li corridor
Fan las gens e'ls avers fugir. •

Bertrand de Born: *Be m play*.

AVERSAT, s. f. Fou, Possédé du diable; *Erat a daemone vexata, et laedebatur potius in pede et in manu sinistris; et faciebat opera quac faciunt ad-*

versatae; Acta Sanctorum. Avril, t. II, p. 825. Le vieux-français *avertin* signifiait la Goutte et l'Epilepsie; mais on le trouve dans le *Dictionnaire roman* de Dom François avec l'acception de *Homme toujours inquiet*, *Fantasque*. Ce mot ne s'emploie que dans l'expres-sion injurieuse *Vieil aversat*.

AVETTE, s. f. Abeille. On trouve aussi *Avette* en vieux-français.

AVEUR, adv. (Manche) De bonne heure, Avant l'heure: *L'aveur ne doit rien au tardi*, dit un proverbe populaire.

AVIAS, s. m. Oiseau; *Aviaulx* en vieux-français; c'est le mot latin avec une terminaison qui indique un pluriel.

AVISÉ, adj. Spirituel, Adroit. Voyez le mot suivant.

AVISER, v. a. Instruire, In-former.

Raisons m' enseigne et avise,
Et jou sai certainement,
Que qui aime sans faintise
Gent guierredon en atent.

Gilbert de Berneville, *Chanson*
citée dans le *Glossaire de la*
langue romane, t. I, p. 114.

Il signifie aussi Voir, Aper-cevoir, comme en vieux-fran-çais:

E cil s'en sunt parti joiant,
Enbrons e enchaperonnez;
Unques ne furent avisez.

BENOIS, I. II, v. 20794.

AVISION, s. f. Présence d'es-prit, Bon sens.

AVOLÉ, adj. Etranger au pays, Aventurier, Qui a volé à: Et ceux qui estoient ainsi bannis dont il y avoit foison se te-noient a Saint-Omer le plus, et les appelloit on *avolez*: Froissart, t. I, ch. 39.

Paix ! coquin, marault, avolle ;
On ne sçait dont tu es venu.

JEHAN MICHEL, *Mystère de la Passion*, 1^{re} journée, sc. 9.

On le prend quelquefois dans l'acception d'*Etourdi*, *Homme léger* ; par une raison semblable, *Avol* signifiait *méchant*, *Vil* en vieil-espagnol :

Quando del avol ome derecho li daba.

Vida de san Milan, st. 243.

et en provençal :

Et als avols es d'ergulhos semblans.

Ram baud de Vaqueiras, *Era mrequier*.

AVOLER, v. a. Lancer avec force, Faire voler.

AVONDIR, v. a. (arr. de Bayeux) Engraisser, Donner beaucoup à manger. Cum pane abundo et quinque mensuris de cervisia, id est *multo* ; Eckerhard ; *De casibus Sancti-Galli* ch. 9.

AVORIBLE, adj. Précocé. Voyez AVEUR.

B

BABINOUS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Devidoir, comme on dit ailleurs *Bobineux* ; ce mot vient sans doute des *Bobines* dont on se sert pour *devider* ; peut-être cependant est-ce une corruption de BADINOUS. Voyez ce mot.

BABOIN, s. m. Bouche ; corruption de *Babines*. Ce mot ne s'emploie en français que dans l'acception d'*enfant*.

BACHE, s. f. (arr. de Caen) Grosse toile. Suivant Roquefort, t. I, p. 420, c'était en vieux-français une *Paillasse*. Ce mot signifie aussi le Balai avec lequel les forgerons jettent de l'eau dans leur fournaise.

BACHEROLLE, s. f. (Calvados) Tine, Grand vaisseau de bois pour porter de l'eau ; on disait en vieux-français *Bachole* (*Bacca*).

BACHOT, s. m. (arr. de Bayeux) Petit filet en forme de vase (*Bacca*) pour pêcher des écrevisses. C'est probablement

le même mot que le vieux-français *Bagau*.

BACON, s. m. Lard salé.

Harengs et bacons
Sont bonnes provisions.

dit un vieux proverbe normand. Ce mot existait aussi en vieux-français ; voyez Villehardouin, *Histoire*, p. 62, et l'*Evangile a fames*, dans Jubinal, *Jongleurs et trouvères*, t. I, p. 27 ; il s'est conservé en anglais.

BACUL, s. m. (arr. de Saint-Lo) Crapoussin, Homme dont le derrière est peu élevé. Dans le département de l'Orne ce mot est pris dans une acception différente ; il signifie une traverse en bois (*Baculus*) à laquelle les traits des chevaux sont attachés.

BADÉ, adj. (Orne) Couvert de boue ou d'eau. En islandais *Bada* signifie *Se baigner*.

BADINOUS, s. m. (arr. de Bayeux) Espèce de rouet, dont le travail ne demande aucune force et n'est qu'un *Badinage*.

BAFFE, s. f. (Manche) Souf-

BAI

flet, Tape. Il avait la même signification en vieux-français.

BAGOUL, s. m. Bavardage, Faconde. Ce mot existait aussi en vieux-français, ainsi que **BAGOULER** : Jacotin Pouletz le print a moquer et dire plusieurs goulardises.... auquel le suppliant dist que se il ne cessoit de ainsi bagouler, que on lui responderait autrement; *Letres de grace* de 1447, citées par Du Cange, t. I, p. 536, col. 3. *Bagoul* s'est conservé aussi dans le patois du Berry.

BAGOULARD, s. m. (arr. de Valognes) Bavard et par suite Indiscret.

BAGUER, v. n. Il se dit d'une couture qui est mal serrée ou d'une étoffe qui fait un pli. *Baguer* signifiait en vieux-français *Emballer*; probablement l'étymologie est la même et le mot patois veut dire *Ressembler à un paquet mal fait*.

BAGULOT, s. m. (Orne) Petit morceau de bois cylindrique terminé en cône (*Baculus*) qui sert à jouer.

BAHUIER, s. m. Coffretier, fabricant de *Bahuts*; en français *Bahutier*.

BAILLER, v. a. Donner.

Quand no no y eust baillé not' bru
dans l'Eglise.
Muse Normande, p. 176.

Ce mot qui n'est plus guères employé en français est fort usité dans notre patois, ainsi que dans ceux du Nivernais et du Berry. Voyez pour son origine le mot suivant.

BAILLIE, **BAILLE**; Forteresse, et par suite Possession; le sens était le même en vieux-français.

BAL

27

Et dist li quens de Flandres : Se Dex
me beneie.
Mervelle m'ai de Deu qui tot a en
baillie.

GODEFROYS DE BULLON, dans
*la Bibliothèque de l'école des
Chartes*, t. II, p. 456.

Si ot Roume la signorie
Sor tot le mont, et la baillie.

MOUSKES, *Chronique rimée*,
v. 166.

Le sens primitif est resté
dans l'exemple suivant :

Les trois baillies du chastel
Ki sunt overt au Kernel,
Ki a compas sunt environ
Et defendent le dungun.

Chastels d'Amour, dans **WAR-
TON**, *History of the english
poetry*, t. I, p. 88, éd. de Price.

Voyez aussi **Guiart**, *Bran-
che des royaux lignages*, v.
3477; voilà pourquoi *Baillier*
signifiait quelquefois en vieux-
français *Saisir*, *Prendre* :

Mais or sui vieus et kenus et barbes,
Ne puis mais preu chevalcher ne er-
rer,
Baillier mes armes ne mon escu por-
ter.

Chevalerie Ogier, v. 3601.

De la notre *Bail* et *Bailli*;
ces différents mots viennent
sans doute de l'islandais *Bali*,
monticule, hauteur qui domi-
nait un pays et répondait de
son obéissance et de sa sureté.
BAILLOUS, adj. (arr. de
Bayeux) Maladroit, comme un
homme endormi qui *Baille* tou-
jours.

BAÏNE, s. f. (Orne) Mauvai-
se taverne.

BAIS, s. m. p. Moutons;
cette onomatopée n'est em-
ployée que par les enfants.

BALANT, adj. Fainéant;
Homme qui passe son temps à
Baler, Se promener en breton,

Danser en vieux-français.

Sire, empres le chanter
Deussiez bien baler.

YSOPET II, fabl. XXVIII, dans
ROBERT, *Fables inédites
du XIII^e siècle*, t. I, p. 4.

On dit aussi *Balaner*, Faînéanter. En islandais *Bala* signifie *Se substantier avec peine*, et cette étymologie est aussi possible que la première.

BALAS, s. f. (arr. de Saint-Lo) Commère. Voyez l'article précédent.

BALÈQUE, s. f. (arr. de Bayeux) Femme bavarde. Voyez BALANT et BALAS.

BALIETTE, s. f. (arr. de Valognes) Petit balai (Balayette).

BALLE, s. f. Paille d'avoine que l'on met dans les paillasses; il a le même sens dans le patois de Rennes.

BALLER, v. n. Flotter, Pendre.

J'avais de biaux gartiers de laine
Rouges et verts,
Qui me ballest avaud les gambes
Jusqu'aux mollets.

Chansons normandes, p. 233,
éd. de M. Dubois.

Ce mot existait aussi en vieux-français :

La veissiez tant destriers de Hongrie,
Tantes banieres qui contre vent balie.

Garin le Loherain, t. I, p. 95.

BALVAUDER, v. a. Regarder l'ouvrage les bras croisés; Travailler mal, sans prendre aucune peine; il a le même sens dans le patois du Berry, mais on dit plus souvent *Galvauder*. Voyez BAVOL et BAVOQUER.

BAMBOCHER, v. n. Faire des orgies, mener une vie déréglée; on dit aussi un *Bambocheur*. Ce mot existe aussi en

rouchi, et a probablement quelque liaison étymologique avec le français *Bambochade*.

BAMBOLER, v. réfl. (arr. de Vire) Se balancer comme les cloches que les enfants appellent par onomatopée *Binebans*.

BAN, s. m. Manière particulière de battre le tambour pour annoncer la publication d'un *Ban* de l'autorité municipale; il se trouve dans ce dernier sens dès le XIII^e siècle.

On fait le ban que nus ne soit si hardis, home ne feme, en tote ceste ville; *Ban des barats* de 1257 cité par Roquefort, *Supplément au Glossaire de la langue romane*, p. 36.

J'a est partout cries li bans
Qu'il n'i remaigne sers ne frans.

CHRESTIEN DE TROIE, *Du roi Guillaume d'Angleterre* publié par M. Fr. MICHEL, *Chroniques Anglo-Normandes*, t. III, p. 159.

Il vient probablement de l'islandais *Bana*, Interdire, ou du celtique; en gaël, en irlandais et en ersc, *Binn* signifie Sentence. On appelle encore *Bans* les proclamations de mariage, et l'on a conservé dans les pays de vignobles le *Ban des vendanges*.

BANCELLE, s. f. Petit banc sans dossier; il a le même sens dans le patois du Berry; on disait en vieux-français *Bancillon*.

BANNE, s. f. Grande charrette garnie de planches, dont le nom vient sans doute du celtique, car il se trouve dans le patois de toutes les provinces, et on lit dans Festus : Benna, lingua gallica, genus vehiculi appellatur. On donne

le même nom à de grands *paniers* à rebords, et *Benna* avait la même signification dans la basse-latinité; c'est une hotte pour transporter la vendange dans un acte de 1493, cité par du Cange, t. I, p. 635, col. 3. Ce mot signifie en français une grosse toile pour couvrir les denrées que probablement on transportait autrefois dans une *Banne*.

BANNELÉE, s. f. Ce que contient une *Banne*.

BANNIE, s. f. Location aux enchères des places d'une église par l'autorité compétente. Une *Bannie* dans le Nivernais signifie un quartier de vignes que ses différents propriétaires doivent vendanger en même temps.

BANNON, s. m. (Orne) Enfant qui pleure.

BANNONER, v. a. (Orne) Pleurer.

BANNOT, s. m. Petite banne, dans le sens de charrette.

BANNOT, s. f. Herbes marécageuses; *Bann*, au pluriel *Bannou*, signifie en breton *Jet*, *Pousse*.

BANON, s. m. (Orne) Cuve qui reçoit le cidre lorsqu'on pressure les pommes; probablement de *Benna* qui signifie un *vas* dans la Vie de saint Rémy, publiée par Surius, *Vitae approbatae Sanctorum*, 13 janvier.

BANON (de), adv. (Calvados) En liberté; on le dit des bestiaux qui ne sont ni piqués ni gardés. Le *Banon* était la faculté que les art. 81 et 82 de la Coutume de Normandie donnaient à tous les habitants

d'une commune de faire paître leurs bestiaux sur les terres dont la récolte était enlevée. L'usage de cette faculté finit par être fixé au lendemain du jour de la Sainte-Croix, le 14 septembre; mais pendant longtemps l'époque en fut déterminée par un *Ban* de l'autorité.

BANQUE, s. f. Tombe d'engrais. Rebord d'un fossé. Élévation de terre faite de main d'homme. On dit dans le même sens *Banc de gazon*.

BANQUÉ, part. pass. Celui dont les *Bans* sont publiés. On dit dans le Berry *Banché*.

BANVOLLE, s. f. (Orne) Girouette, Petit moulin-à-vent pour amuser les enfants. C'est probablement une corruption de *Banderole*. On lit dans *Le cry et proclamation publique pour jouer le mystère des Actes des Apôtres en la ville de Paris, faict le jeudy seizieme jour de decembre de l'an 1540*. Et premièrement marchayent six trompettes ayans *Baverolles* à leurs tubes, et buccines armoyez des armes du Roy nostre sire. — Dans la plupart des communes du département d'Eure-et-Loir, les jeunes gens font une procession le jour de la Mi-Carême, en portant des banderoles qu'ils appellent *Banvolles*. Voyez les *Mémoires de l'Académie celtique*, t. IV, p. 461.

BAQUER, v. n. (arr. de Valognes) Plier, Céder; *Bagaz* signifiait en islandais *Être empêché*, *Être changé de position*.

BAR, s. m. (arr. de Bayeux) Civière; probablement de l'is-

landais *Bera*, Porter, car plusieurs mots semblables ont des significations différentes qui se rattachent évidemment à la même idée; tel est le français *Bière* et le bas-latin *Bara*. Paralytica.... delata fuit in quadam capsula, seu bara, equo; *Sancti Bernardi Vita*, dans le *Vitae Sanctorum*, mai, t. V, p. 285.

BARATÉE, s. f. (Calvados) Boisseau, Demi-hectolitre. Ce mot vient sans doute aussi de *Bera* porter, et signifie la *Charge d'un homme*; aussi le disait-on des liquides en basse-latinité (*Barrale*) et en patois venaisien; le *barrau* était de vingt-sept pintes. Probablement le vague de cette mesure fut cause du sens de *tromperie* que *Barat* prit en vieux-français et que conserve encore *Baratterie*. L'anglais *To barter*, Trafiquer, appartient sans doute à la même famille.

BARBACRO, s. m. (arr. de Valognes) Grandes moustaches, Barbe en forme de crochet; il signifie aussi par métaphore une grande cicatrice au visage.

BARBASSIONÉ, s. m. Génie malfaisant et barbu, ou plutôt Animal couvert de poil; nous ne connaissons ce mot que par une chanson populaire que les enfants répètent le jour de Noël, en parcourant les champs avec des torches :

Taupes et mulots,
Sors de men clos,
Ou je te casse les os;
Barbassionné,
Si tu viens dans men clos,
Je te brûle la barbe jusqu'aux os.

BARBELÉ, adj. (Calvados)

On ne l'emploie qu'avec *Gelée*; Gelée blanche qui ressemble à des *barbes* de plume; c'est une expression conservée du vieux-français, où l'on s'en servait aussi au propre.

Ennui ne mal ne li puet faire,
Tant i sceust lancier ne traire;
Maintes sajetes barbelees
Tretes li a et entesees.

GAUTIER DE COINSY, dans Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 133.

Le français *Barbillon* a la même étymologie.

BARBELOTE, s. f. Grenouille.

Par lieux y eut cleres fontaines
Sans barbelotes et sans raines.

Roman de la Rose, v. 1385.

BARBOT, s. m. (Orne) Petite bulle qui se forme sur l'eau lorsqu'il pleut ou que les canards *Barbotent*; *Bar* signifiait en vieux-français *Eau fangeuse*, *Vase*.

BARBOTTEAUX, s. m. pl. (Orne) Caparaçon.

BARGUIGNER, v. n. Marchander; il avait la même signification en vieux-français.

Car lors ou il bargaignera
De seculiere marchandie
Dont sa richece multeplie.

Miroir de l'Orme dans Wright,
Vision of Piers Ploughman,
p. 552.

Bargain a conservé ce sens en anglais; mais *Barquigner* signifie maintenant dans le sens familier *Hésiter*, et il a pris la même acception dans le patois normand; il l'avait déjà dans le vieux-français :

Voir, ja n'i aura bargignie
Dist li senateurs longuement.

PHILIPPE DE REIM, *Roman de la Manekine*, v. 5226.

Le substantif y avait aussi une signification analogue :

Se merchi quier et ne la puis trover,
Morir m'estuet sans plus longe bargaigne.

GASSES BRULEZ, *Chanson manuscrite*; B. R. Suppl. fr. n° 184, fol. 94, verso.

Cilz repont sans faire bargagne :
Gentilz dame, Dieux le vous mire.

Histoire du chatelain de Coucy, v. 6749.

BARGOILLARD, s. m. Bavard confus, inintelligible; probablement une corruption de *Barbouilleur*; dans le patois du Dauphiné *Barfouillard* signifie un *parleur perpétuel*.

BARIFICOTER, v. a. (Orne) Lier; peut-être une abréviation d'*Emberlificoter*.

BARILLER, v. n. (arr. de Vire) Barboter.

BARTÉE, s. f. (Calvados) Voyez BARATÉE.

BARTEL, s. m. (Orne) Instrument qui sert à battre la crème; en islandais *Barata* signifiait *Combat*; d'où est dérivé le bas-latin *Barrata*, Coup de baton, et le français *Baratter* et *Baratte*.

BARTOUS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Ribaud, Tapageur; de l'islandais *Barata*, *Combat*.

BAS-AGE, s. m. (arr. de Valognes) Minorité; *Bassier* signifiait en vieux-français un *mineur*.

BASSE, s. f. Servante; parce qu'elle est la dernière de la maison ou la plus jeune. Dans les *Dialogues de saint Grégoire*, l. IV, ch. 4 : *Laetare, juvenis, in adolescentia tua* est traduit [par : *Esleece-toi, Juvence, en ta bacelerie* : *Rasse*

serait alors une apocope du vieux-français *Bacele*, *Baissele*:

La bourjoisse si fu du moustier revenue;
La baissele appella, eile est acourue.

Dit des trois Pothmes, p. 14, éd. de M. Trebutien.

BASSÉE, s. f. (arr. de Caen) Basque d'un habit; ce qui pend le plus *bas*.

BASSICOT, s. m. (Orne) Cage en charpente dans laquelle on élève les ardoises du fond des carrières.

BASSICOTER, v. a. (Orne) Disputer sur le prix d'une marchandise; chercher à la faire *Baisser*, comme *Chipoter* de l'anglais *Cheap*, A bon marché, A bas prix; peut-être cependant vient-il de *Bassicot* et signifiait-il originairement *Tirrailler*, *Agiter*. Le patois lorrain lui donne le sens de *Tromper*.

BASTILLE, s. f. (arr. de Valognes) Basque d'un habit; diminutif du vieux-français *Baste*; le provençal moderne a aussi conservé *Bastos*.

BATACLAN, s. m. Bruit, Fracas; peut-être une onomatopée comme *patatras*, dont la dernière syllabe a été nasalisée. Ce mot est fort usité dans le Nivernais.

BATIAUX, s. m. pl. Vieux meubles. Le sens de ce mot indique une population maritime peu riche.

BATIÈRE, s. f. Bât. Le français a conservé plus fidèlement la racine allemande *Bast*.

BATONNER, v. n. Manger vite.

BATTAISON, s. f. (arr. de Valognes) Inclinaison qui don-

ne de la solidité aux bâtiments; ce mot existait en vieux-français suivant Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 439. On dit aussi *Abattaison*.

BATTERIE, s. f. Aire de la grange. Tout endroit où l'on *Bat* une récolte quelconque.

BAUBE, adj. Engourdi par le froid; probablement du celtique, car le breton *bav* a la même signification. Le vieux-français avait *Abaubir* dont le sens était analogue :

En l'an que chevalier sont abaubi,
Ke d'armes n'oient, ne font li hardi,
Les dames tournoler vont a Laigny.

HUES D'OISY, *Tournoiement des Dames*; B. R., n° 7222, fol. 50, recto.

Suivant le *Dictionnaire comique* de Lacombe, *Bau* signifiait autrefois *nigaud*, et *Baou* a conservé le même sens dans le patois de la Corrèze; voyez ABAUDER.

Probablement *Bobelin*, Bouvier, Vacher, (Imbécille) avait la même étymologie; *Bavidik* signifie Stupide en breton.

Nos en aroles plus grant pris
De nos prevoz et de nos mestres,
Que de cent bobelins champetres.

De monacho in flumine periclitato, v. 128, publié dans Benoît, *Chronique rimée*, t. III, p. 514.

BAUBER, v. a. (Orne) Bé-gayer; la signification primitive de *Balbus* s'était aussi conservée dans le vieux-français; Mouskes dit du fils de Charles-le-Chauve :

Loeys li baubes ot non,
Et saciez k'il ot cest sornon
Pour cou k'il estoit baubetere.

Chronique rimée, v. 12745.

BAUCHIER, s. m. (arr. de Vi-

re) Ouvrier en *Bauge* :

A la compaignye d'ung bauchier
Venus sommes du Vau de Vire.

Chansons normandes, p. 182, éd. de M. Dubois.

BAUDE, adj. (arr. de Bayeux) Engourdi, corruption de *Baube*.

BAUDOUR, s. f. (Calvados) Réjouissance, Festin.

Baudours et bobans
Ne font pas riches gens.

dit un vieux proverbe; la signification était la même en vieux-français.

Quant prez et bois sont en verdour,
Et cil oisillon par baudour
Chantent et par envoisure.

Songe du Vergier.

Unde (d'un sacrifice offert par César après la prise de Nervie) usque in hodiernum diem, locus ille ab eventu rei, lingua romana *Baudour*, id est *gaudium deorum* (ce dernier mot est de trop), ab incolis nuncupatur; Jacques de Guyse, *Annales du Haynaut*, t. IV, p. 376.

BAUGE, s. f. (Orne) Lit; probablement du celtique: *Baaz* signifie *Litière* en breton; le bas-latin *Baugeum*, une petite maison; et le français *Bauge*, le lieu où le sanglier se couche.

BAUQUET, s. m. (Orne) Pom-mier qui n'est pas greffé, Sauvageon.

BAUQUETTE, s. f. (Orne) Fruit du *Bauquet*.

BAVERETTE, s. f. Pièce de l'habillement des femmes qui se met sur la poitrine; le français *Bavette* a la même étymologie.

BAVETTE, s. f. (Calvados)

Petite fille si babillarde qu'elle *Bave* en parlant.

BAVOL, adv. Ce mot n'est employé que dans la locution *Filer baval*; Filer grossièrement du fil qui n'est pas égal. *Bava* se prend en breton dans le sens d'*Engourdir*, *Endormir*; peut-être ainsi *Filer baval* signifie-t-il *Filer comme une personne endormie*; plusieurs autres mots analogues rendent cette étymologie fort probable. Autrefois cependant les jeunes filles portaient en Normandie des voiles sur la tête, que les plus élégantes laissaient tomber plus bas que les autres, d'où le français *Bavolet*, et il ne serait pas impossible que *Filer baval* signifiait *Filer comme une fille qui pense trop à sa toilette*.

BAVOLETTE, s. f. Femme qui porte des *Bavolets*. On donne le même nom à la coiffure elle-même.

BAVOQUER, v. n. Filer mal. Voyez **BAVOL**; *Bavochoer* signifie en français *Imprimer mal*.

BAVREULE, **BAVROLE**, s. f. Bleuets.

BECAILLER, v. n. (Calvados) Babiller. Se prendre de bec. En patois provençal *Becud* signifie *Babillard*.

BÉCARD, s. m. Mouton—d'un an dans l'arrondissement de Bayeux, — de deux ans dans le département de l'Orne.

BECCO (de), adv. (Orne) De trop peu. De moins qu'il ne faut; un *bas De becco* est un *bas dépareillé*; *Besk* indique en breton la privation d'un membre quelconque.

BÊCHE, adj. (arr. de Caen)

Ce mot n'est employé que dans la locution *Coucher à tête bêche*; Avoir la tête où son camarade de lit a les pieds; de là le nom de *Tête-bêche* que l'on donne à un jeu appelé ailleurs *Pette-en-goule*. Voyez **BÉQUVÊCHÉ**.

BÊCHIN, adj. Nigaud, Bête. Voyez **BESCU**.

BÉCLÉ, **BEUCLÉ**, s. m. (Orne) Lait caillé.

BEDAIN, s. m. Veau ayant deux dents; *Bidens* signifiait en latin une Brebis de deux ans et *Bedon*, en vieux-français, un Poulain. Le vieux-français prenait *Bedel* dans la même acception que *Bedain*, mais il venait sans doute de *Vitellus*.

BÉDANGUER, v. n. (Manche) Bégayer.

BÉDANGOUS, s. m. (Manche) Bègue.

BÉDÉE (de), adv. (Orne) Tout à-coup.

BÉDIÈRE, s. f. (arr. de Pont-l'Évêque) Lit. En anglais *Bed* et en islandais *Bedr*.

BEDOT, s. m. (Manche) Dernier né d'une couvée; parce que le *Bedeau* ferme la marche des processions ou que *Bedier* signifiait en vieux-français *Sot*, et que le dernier d'une couvée est moins fort que les autres et par conséquent plus gauche.

BEDOU, s. m. (arr. d'Avranches) Blaireau. On disait en vieux-français *Bedouan*, probablement parce que, pendant le moyen-âge, *Bedoin* signifiait par métaphore *Voleur*, *Pillard*.

BEDROT, s. m. (arr. de Bayeux) Dernier né d'une couvée. Voyez **BEDOT**.

BÉGAR, **BEGAS**, s. m. (Orne)

guière.

BERQUE, s. f. Mauvaise brebis. Voyez **BERCA**.

BERQUIGNOL, s. m. (Orne) Homme contrefait. Voyez **BERQUE**.

BERRICHON, s. m. (Orne) Femme dont les cheveux ou les habits sont en désordre; corruption de *Hérisson* qui s'emploie dans la même acception.

BERROUASSE (Il), v. imp. Il Bruine, Il tombe de la *Brouée*. Voyez **BROUASSE**; ces deux formes se trouvent aussi dans le patois du Berry.

BERZI, s. m. Bois de teinture rouge; corruption de *Bresil*.

BERZOLE, s. f. (Orne) Femme étourdie, Qui passe son temps à s'amuser; *Berza* signifie en breton *Célébrer une fête*.

BESCOCER, v. réfl. (Orne) Se troubler.

Haro! Que fai? Je me bescoce;
J'ai oublié le roy d'Escoce
Et le bon conte de Duglas,
Avec qui j'ai mene grant glas.

FROISSART, *Trettie du joli buisson de Jonece*, Poésies, p. 338.

Bescocer signifiait aussi en vieux-français *Voler*, *Escamoter*.

Et si soutis et sotr et main,
Que tant com l'on torne sa main
Nos a une ame bescocie.

De monacho in flumine periclitato, v. 183; **BENOIS**, *Chronique rimée*, t. III, p. 516.

BESCU, adj. Sot, Maladroit; il a le même sens en rouchi. Le breton *Besk* signifie *Écourté*, et l'on dit proverbialement *Ki besk n'eo mad nemed da zibri boed*; un chien sans queue n'est bon que pour manger.

BESIN, adj. (arr. de Bayeux)

A demi ivre; *Besivre* signifiait en vieux-français *Fort ivre*; du latin *Bis ebruius*.

BESNY, s. m. (arr. d'Avranches) Escargot.

BESOT, s. m. Malheur; ce mot n'est employé que dans la phrase *Porter besot*; parce que le *Besot*, le double as, est le plus mauvais dé que l'on puisse amener.

BESTOURNER, v. a. et n. Renverser, Changer en mal; du bas-latin *Bistornare*: la signification était la même en vieux-français; saint Pierre dit dans le *Mystère* qui porte son nom:

Doy mourir en crois bestournee,
La face vers le ciel tournée.

JUBINAL, *Mystères inédits du XV^e siècle*, t. II, p. 86, v. 21.

BEUCHONNIER, adj. (arr. de Bayeux) Ivrogne. Voyez **BOISSONNIER**.

BEUGUIER, v. a. (Manche) Roter.

BEURGUIER, v. a. (Manche) Pousser, Bousculer. Voyez **BURGUER**.

BEZER, v. n. Changer de place, Aller et venir; il se dit surtout des vaches qui courent çà et là, quand elles sont piquées par les mouches.

BEZOT, s. m. (Seine-Inférieure) Dernier né d'une couvée. Voyez **BEDOT**.

BEZUET, adj. En sens inverse; probablement le même mot que **BEJUEL**.

BIANCHET, s. m. (arr. de Valognes) Corset, qui était autrefois *Blanc*; aussi l'appelle-t-on dans quelques localités *Blanchet*; le L s'est changé en I comme il arrive constamment en italien après le B.

BIBELLE, s. f. Tumeur au front.

BIBET, s. m. Moucheron.

L'araigne qui tous les ans
Fesoit son nid au dedans
Avec mouches et bibets
Qu'elle prenoit dans ses rets.

Chansons normandes, p. 210,
éd. de M. Dubois.

Ce mot vient probablement du celtique; *Fibu* signifie *Moucheron* en breton, et on lit dans une pièce en vieux-français :

Les unes pernent wybez,
Les autres mouche volaunz.

The lady and her dogs, dans
le *Reliquiae antiquae*, t. 1,
p. 155.

L'ancien provençal avait aussi *Boba*.

BIBETTE, s. f. Petit bouton sur la peau, diminutif de *Bubo*, ou piqure du *Bibet*.

S'elle n'a mains belles et nettes,
Ou de cirons ou de bubettes.

Roman de la Rose, v. 13995.

BIBI, s. m. Bobo, expression du langage des enfants.

BICACON, adv. (Orne) En zig-zag, De travers, De biais.

BICOIN, adv. (Orne) Voyez le mot précédent dont celui-ci n'est qu'une syncope.

BICOQUET, s. m. (arr. de Caen) Ornement de tête, Parure de femme qui manifestait une *Double* (bis) *coquetterie*. Il y a à Caen une rue *Bicoquet*.

BIDOQUE, s. f. Machine en carton représentant par devant une tête de cheval et ayant derrière une longue queue de crin, qui joue un grand rôle dans les charivaris. Voyez le mot suivant.

BIDOQUE, s. f. (arr. de Vire) Vieux cheval, dérivé sans doute

de **BIDET**.

BIE, s. f. (arr. de Vire) Cruche.

Au voisin de siebvre morant
On faisoit boire eau de la bie.

Vaux-de-Vire, p. 123, éd. de
M. Travers.

Voyez **BUIE** et **BURETTE**.

BIÈRE, s. f. (arr. de Valognes) Fantôme, Revenant qui avait été couché dans une *Bière*; ce mot se prenait dans la même acception en vieux-français.

Adonc se vout mettre a la veie,
Vers la bierre vint dreit errant;
Mais plus sailli tost en estant
Que l'om n'eust sa main viree;
Dunc traist le duc Richart s'espee.

BENOIS, Chronique rimée, l. II,
v. 25125.

BIEU, s. m. Ruisseau, Canal en bois qui conduit l'eau sur la roue d'un moulin.

De faire biefs, murs e fossez.

BENOIS, Chronique rimée, l. II,
v. 26711.

Probablement ce mot vient de l'islandais *Bedr*, en anglo-saxon *Bed*, Lit, car le mot latin est *Bedum*, et on lit dans le *Voyage de Charlemagne*, v. 774 :

Deus i fist miracles, le glorius del
cel;
Que tute la grand ewe fait issir de
sun bied.

Biez signifie aussi un ruisseau dans le Nivernais.

BIGNOCHE, s. f. (Orne) Gros morceau de bois; l'ancien provençal donnait la même signification à *Bigua*, et le bas-latin avait *Bigus* et *Biga*; *Bigues* est resté dans la langue des marins.

BIGRE, s. m. Terme injurieux; de *Bigre*, forestier,

Homme grossier, ou plutôt de *Bougre*. Ce dernier mot vient sans doute de *Bulgari*, nom que l'on donnait aux Albigeois, parce que leur chef spirituel résidait en Bulgarie. Voyez Matthieu Paris, année 1223. Ce nom s'étendit bientôt à tous les hérétiques et aux usuriers. — Ipsos autem nomine vulgari *Bugaros* appellavit, sive essent Paterini, sive Joviniani, vel Albigenes, vel aliis hæresibus maculati; Matthieu Paris, *Historia major*, année 1238. Ipsi usurarii quos Franci *Bugeros* vulgariter appellant; Matthieu Paris, *Ibidem*, année 1255. On donna le même nom aux pédérastes (*Bujarron* en espagnol), et on en fit le verbe *Bougeronner*: « Fut rapporte et estoit commune renommee, que icellui Lombart bougeronnoit, ou s'efforçoit bougeronner aucuns des enfants qui gardoient avec lui aux champs le bestail; » *Lettres de grâce* de 1477, citées dans du Gange, t. I, p. 804, col. 4. Dans l'arr. de Lisieux, *brake* signifie un Fromage blanc et salé.

BIHAN, s. m. (Orne) Rouet.

BIHORAGE, s. m. (Orne) Lieu mal cultivé, Fouillis.

BIHOT, s. m. (Orne) Petit vase attaché à la ceinture des faucheurs où ils mettent leur pierre à aiguiser. En breton, *Bihan* signifie Petit. Voyez **BUHA**.

BIFAUDER, v. a. (Orne) Faire le badin. Voyez **BÉCAUDER**.

BIJUDE, s. f. Petite cabane.

BILAMEN, adv. (arr. de Saint-Lô) Apparemment. Voyez **BENAMEN**.

BILAND, s. m. (Orne) Parasite; probablement le même mot que **BILENT**.

BILANDER, v. n. (Orne) Aller d'une maison dans une autre pour voir ce qui s'y passe, Rôder.

BILENT, adj. Très-lent, Nonchalant; *Bis lentus*. On prononce aussi **BILAIN**.

BIMBELOT, s. m. Trousseau; ce mot signifie en français *Jouet d'enfant*.

BINDER, v. n. (Seine-Inférieure) S'impatienter. Nous ne connaissons ce mot que par le *Coup d'œil purin*, p. 23.

BINEL, s. m. (Orne) Guignon.

BINETTE, s. f. (Calvados) Petite houe dont on se sert pour *Biner*; ce mot existait aussi en vieux-français.

BINGOT, s. m. (arr. de Valognes) Stalle pour laver le linge que l'on appelait *Cabasson* en vieux-français.

BINGUET, s. m. (arr. de Valognes) Boisseau en paille, Nichoir.

BINOT, s. m. (arr. de Bayeux) Petit tas; *Bian* signifie *Petit* en breton.

BIOCHE, s. f. (Orne) Petite crèche; diminutif de *Bie*.

BIÖNNER, v. n. (Orne) Travailler péniblement, comme un *Pionnier*.

BIROQUE, s. f. (arr. de Bayeux) Mauvais cheval. Voyez **BIDOQUE**.

BISACQIN, adv. (Orne) En zigzag. Voyez **BÉCACQIN**.

BISÈT, s. m. (Orne) Bloc de silex qui n'a pas été taillé. Peut-être ainsi M. Paulin Paris s'est-il trompé dans le *Romanetto français*, p. 7, en expliquant

Pierre bise par *Pierre taillée* ; quand Roland veut briser son épée, lorsqu'il sent la mort approcher ;

De devant lui od une perre byse
Discolps i fiert par doel et par rancune.

Chanson de Roland, st. CLXVIII,
v. 4.

Et il n'est pas probable que les pierres de la gorge de Roncevaux eussent été taillées. Sans doute *Biset* signifiait autrefois la pierre noirâtre et dure que l'on appelle dans la Manche *Grisson* (grès), et on finit par donner le même nom à toutes les pierres trop dures pour être taillées :

Mais plus vous truis dure que pierre
bise.

Au moins *Pierre bise* avait certainement cette signification en vieux-français ; car on lit dans le *Dis de la Tramontane*, str. x :

C'une aguille de fer i boutte,
Si qu'ele pere presque tonte
En un pou de liege, et l'atise
A la pierre d'aimant bise.

B. R. ms. 6988², fol. 6, verso.

Enterrez fa a Sain-Denis
En un sarqueu de marbre bis.

Barnou, *Chronique rimée*, l. II,
v. 20208.

On donne aussi dans l'Orne la même signification à *Bisec* et *Biseuil*.

BISETTE, s. f. Pain bis ; c'est aussi le nom que l'on donne dans toute la Normandie à la Macreuse, *Anas nigra* des naturalistes.

BISEUTRE, s. m. (Orne) Malheur. Le mot *Bisextile* était fort corrompu, comme on le voit dans un calendrier du XIII^e siècle, publié par M. Ro-

quefort, *Supplément au Glossaire*, p. 195.—Bihestres kiet une sie en quatre ans et c'est quant on puet l'Incarnation partir en quatre parties en Welles (Noël) et se kiet le jor saint Mathiu en fevrier. Et tout ce qui se rattachait à l'année bissextile était regardé par les Romains comme de mauvais augure.—Quoties incipiente annodies coepit, qui adjectus nundinis, omnis ille annus infaustis casibus luctuosus fuit, maximeque Lepidiano tumultu opinio ista firmata est ; Macrobe, *Saturnaliorum* l. I, ch. 13.—Nec videri die secundo, nec prodire in medium voluit, *bissextum* vitans february mensis tunc illucescens, quod aliquoties rei romanae cognorat fuisse infaustum ; Ammien Marcellin, *Historiarum* l. XXVI.

BISQUE, s. f. Mauvaise boisson, Piquette ; on dit aussi *Bisquantine*, peut-être parce qu'elle faisait *Bisquer* ; voyez ce mot. *Bisque* signifie en français un potage fait avec du coulis d'écrevisses.

BISQUER, v. n. Être vexé sans le faire paraître ; ce mot est resté aussi dans les patois du Nivernais et du Berry. *Beiskiaz* signifie *Rager* en islandais.

BISSAQUET, adj. *Bourgeois* *bissaquet* était le sobriquet que l'on donnait aux paysans qui prenaient des airs d'importance. De *Bissac*, parce que les paysans étaient plus pauvres que les habitants des villes, et que les mendiants portaient un sac pour recueillir les aumônes ; encore maintenant dans

quelques campagnes de la Manche *Prendre une pouque* signifie *Mendier*.

BITER, v. a. et n. (arr. de Vire) Toucher.

De moi je n'y bite
Tant que l'en m'assaille.

Farce des Pales-Ouaintes, p. 27.

Bita signifie *Mordre* en islandais et le français emploie *Mordre* dans une acception semblable: *Il n'y mord pas*.

BLAIRE, s. f. (arr. de Valognes) Champ couvert de sa moisson, de son *Blé*; ce mot avait la même signification en vieux-français. Il ne se trouve plus guères en patois que dans quelques noms de terre et de familles anciennes.

BLANC, s. m. Monnaie qui valait cinq deniers; ce mot n'est plus usité que dans *six blancs*, (deux sous et demi). On le retrouve employé dans la même phrase dans les patois du Berry, du Nivernais, et de plusieurs autres provinces. La monnaie blanche était d'argent et la noire de cuivre: Totas mone-das blancas o negras que correran et auran cors; Tit. de 1424, dans l'*Histoire de Languedoc*, t. IV, preuves, col. 423; encore maintenant le billon est appelé *Griset* en rouchi et le peuple de différentes provinces donne aux louis le nom de *Jaunets*. Les Blancs à la couronne qui furent frappés du 24 novembre 1354 au 24 janvier 1355 valaient cinq deniers chaque, et les édits des 24 août 1420 et 29 décembre 1473 firent frapper de petits blancs dont la valeur était la même. Il

y a eu deux espèces de pièces de six blancs, les premières s'appelaient *Niesles* de la tour de Nesle où l'on commença à en frapper en 1549, et les autres *Pinatilles* de Pinatel, officier des monnaies qui les fit faire en 1577 :

Les droles et bons garçons
Feront, chantans leurs chansons,
Un escot honneste,
A six blancs par teste;
Ne soit ceste année
La cave fermée.

Jean LE HOUX (Olivier BASSELIN),
Chanson inédite.

BLÊQUE, adj. (arr. de Valognes) Blette. A demi pourrie; *Bleich* en allemand signifie pâle et les fruits perdent leur couleur au moment où ils pourrissent; cette origine est d'autant plus probable que *Blêche* signifie *Mou* et que le verbe français *Blêsir* avait le sens de *Pâlir*, *Passer*. Voyez cependant le grec Βλάξ.

BLESTE, s. f. Motte de terre. Les *Mottes à brûler* sont appelées *Mottes à ardoir* dans l'*Etablissement des coutumes de Normandie* publié par M. Marnier, et *Blesta* avait le même sens dans la basse-latinité.

BLET, s. m. (arr. d'Avranches) Image; ce mot a le même sens dans le patois de Rennes.

BLETTER, v. n. (arr. de Valognes) Ne plus remuer. Devenir comme une *Bleste* ou un *Blet*. On dit d'un enfant peu remuant qu'il est sage comme une image.

BLEUBLEU, s. m. (Calvados) *Blenet*, fleur très-bleue; cette reduplication a, dans presque tous les idiomes; la force d'un

superlatif. Voyez Adelung, *Mithridates*, t. I, p. 308 ; t. III, part. I, p. 264 et part. II, p. 433.

BLANCHET, s. m. (arr. de Caen) Corset. Voyez BIANCHET.

BLIN, s. m. Mouton; contraction du vieux-français *Belin* :

Qui de la toison du belin,
En lieu de manteau sebelin
Sire Ysangrin affubleroit
Le loup qui mouton sembleroit.

Roman de la Rose, v. 11645.

De l'islandais *Relia*, *Béler*, mieux que du latin *Balare*, comme *Belier*. *Blin* est aussi une taupinière; en breton, ce mot signifie *Cime*, *Hauteur*.

BLOCHE, s. f. Prune sauvage; on disait en vieux-français *Beloce*.

Tien, vilain, tien ceste beloce.

JUBINAL, *Mystères inédits*, t. I, p. 19.

BLOQUE, s. f. Pièce de deux sous fort massive; du français ou du vieil-allemand *Bloc*.

BLOQUET, s. m. Souche de bois; *Manger au bloquet* signifie *Ne pas manger à la table*. Le *Bloquet* est aussi le nom que l'on donne au fuseau à dentelle; il est dans ce cas un diminutif de *Bloc*.

BLOSSES, s. m. pl. (Orne) Yeux; ce mot a probablement quelque liaison étymologique avec *Bluka*, *Blicken*, *Regarder*, dont la racine se retrouve dans toutes les langues germaniques.

BLOUQUE, s. f. Boucle. Cette métaphore qui se retrouve dans le Nivernais et dans le Berry, avait déjà lieu en vieux-français. Lequel portoit en escharpe la grande espee de parement

du roy, dont le pommeau, la croix, la blouque, le morgant et la bcuterolle de la gaine estoient couvertes de velours azure et par dessus semees de fleurs de lys d'or; Monstrelet, *Chroniques*, t. III, fol. 22, p. 4. M. Fallot dont la connaissance du vieux-français était si complète a dit dans ses *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française*, p. 518, qu'il ne connaissait pas la valeur précise de ce mot.

BOBAN, s. m. Somptuosités, Bombances :

Baudours et bobans
Ne font pas riches gens

dit un ancien proverbe normand que nous avons déjà cité. Ce mot vient sans doute de l'islandais *Bofi*, Vain, Orgueilleux, dont la forme s'est mieux conservée dans *Bouffi*, et dans le vieux-français *Bufois* :

S'el tenoit on moult a cortois,
N'ert plains d'orgueil ne de bufois.

De la borgoise d'Orléans, v. 19.

BOBILLON, s. m. (Orne) Homme minutieux.

BOBINETTE, s. f. Loquet; Perrault s'est servi de ce mot dans le conte du *Petit chapeyron rouge*.

BOEL, s. m. Cour intérieure voyez BEL; on disait aussi en vieux-français *Boille* :

De la tour estoit descendue;
Si s'esbatoit parmi la boille.

Roman de la Rose, v. 13044.

BOGUE, s. m. Oeil; on dit dans l'Orne *Boguet*, mais ce mot n'est employé que par les enfants.

BOGUIX, s. m. Chassie, Ma-

ladié de l'œil.

BOILLE, s. f. (Orne) Gros ventre; *Buela* dans la langue des troubadours; *Boyau* s'écrivait *Boel* en vieux-français.

BOISE, s. f. (arr. de Valognes) Petite bûche, Petit morceau de *Bois*; on dit aussi *Boissette*.

BOIS-JAN, s. m. (Manche) Ajonc; corruption de *Bois-jonc*, Bois pliant comme du *Jonc*. Ce mot existait aussi en vieux-français :

De bous ou de jaam sauvage
Ou de sarment de vine aret.

Poème sur Elie de Baille, publié par M. Couppey, *Mémoires de l'Académie de Cherbourg*, 1843, p. 113.

BOISSONNER, v. r. S'enivrer, S'adonner à la *Boisson*.

BOISSONNIER, s. m. Ivrogne, Celui qui s'adonne à la boisson.

BOISTON, s. m. (Orne) Sabot sans bride qui *Emboite* le pied.

BOITRON, s. m. (Orne) Voyez **BOISTON**.

BON, s. m. Plaisir, Volonté, Ce qui semble *Bon*; ce mot avait le même sens en vieux-français :

Por autre chose ne sui-je venus ci
For por oir vo bon et vo plaisir.

Raoul de Cambrai, p. 246, v. 23.

Mes ge t'aurai ja tost basti
Tel plet, que trestot maugre toen
T'estoura fere tot mon boen.

Roman de la Charrette, publié par Keller, *Romant*, p. 480, v. 18.

BONDE-CUL, locut. adv. (arr. de Valognes) *Se mettre à bonde-cul* signifie *Lever le derrière en l'arrondissant comme une bonde*; cette expression était usitée en vieux-français.

Denys s'y joue a bondecul.

Martyr de Saint-Denis, dans Jubinal, *Mystères inédits*, p. 128, v. 10.

BONDRÉE, s. f. Femme grosse et courte comme une *Bonde*.

BÔNE-BÔNE, s. m. Colin-Maillard; il signifie aveugle dans une vieille chanson que chantent encore les enfants :

Limaçon bône-bône
Montré-moi tes cônes.

Voyez le mot suivant.

BÔNER, v. r. S'envelopper la tête, Se couvrir les yeux, Se *Borner* la vue; *Borné* s'emploie encore au figuré dans le mêmesens, et on disait en vieux-français *Bone* au lieu de *Borne*: Il fu jugie de la disme de la terre qui est dedanz les bones de la bande (l. lande) de Euretel; Marnier, *Etablissements de Normandie au XIII^e siècle*, p. 424. Quelquefois le *a* ne se prononce pas dans le patois normand devant le *n* et le *r*: on dit *Cône* pour corne; *Mélan* pour merlan.

BONIAU, s. m. (Orne) Instrument de pêche en bois tressé qui barre les rivières, qui en *Bônie l'eau*. Voyez le mot suivant.

BÔNIER, v. a. (arr. de Vire) Fermer. Voyez **BÔNER**.

BOQUE, s. f. Coquille de noix, Noisetie.

BORDE, s. f. Petite maison, Habitation isolée.

Se la borde est toute seule sanz cortil, la fame aura le tier en la borde; *Etablissements de Normandie au XIII^e siècle*, p. 7. Pour raison du marchie y

commencerent les gens a faire et loges petites et bordes; puis petit a petit y édifierent maisons; *Cité de Dieu*, l. V, ch. 25, trad. par Raoul de Praelles, citée par M. Paris, *Manuscripts français*, t. I, p. 22.

BORDER, v. n. (arr. de Caen) Etre arrêté par un obstacle; il se dit surtout des voitures.

BOSCHE, s. f. (arr. de Valognes) Il ne s'emploie que dans la phrase *Puer la bosche*; c'est le nom d'une sorte d'ulcère fétide (en italien *Bozza*) qui était le caractère principal de la peste du XIV^e siècle. Tantus timor omnes invaserat, quod statim dum ulcus, seu bossa qui vel quae in pluribus, in inguine, aut sub axilla apparebat cujusque, dimitteretur ab assistentibus; *Vita Clementis* VI, p. 87. Aussi Amyot disait-il dans sa traduction de Plutarque: Un Nabis ou un Catilina qui n'étaient pas tant citoyens que bosses et pestes d'une cité; *Morales*, t. III, p. 149.

Bosco, s. m. Bossu, Terme injurieux et méprisant qui se trouve aussi en rouchi.

BOSQUIER, v. a. Pousser, Serer de près.

BOTER, v. a. Décapiter. *Butar* a le même sens dans l'argot; ils viennent sans doute de l'islandais *Buta* dont la signification est la même. *Boter* signifiait en vieux-français *Pousser*.

Senz tote nule e sanz freor
A bote l'ot, s'est enz entre.

Berens, *Chrestomathie rimée*, t. II, v. 2563.

Or vos reveil conter del esquier

Que Bertrans ot bote ens el vivier.

Chevalerie Ogier, v. 4647.

Il semble cependant avoir le sens de *Tourmenter* dans la *Voie du paradis* de Raoul de Housdaing:

La vision des anemis
Que li mestres d'enfer a mis
Avec aus por aus tormenter,
Por le dangier et por boter,
Lor fet croistre et doubler lor paine.

RUTEBEUF, *Œuvres*, t. II, p. 257.

Le français *Pied-bot* a sans doute le même radical.

BOUAILLE, s. f. Anneau, Bague; par un changement très-fréquent l'islandais *Baug* était devenu *Boia* en bas-latin, et en vieux-français *Buie*:

En aneaus et en buies les fist enchaîner

dit Wace dans le *Roman de Rou*; *Bouaille* a probablement la même origine.

BOUBIQUE, s. f. (Orne) Cidre et poiré mêlés ensemble. Voyez HALBIQUE.

BOUCAN, s. m. (arr. de Valognes) Noise, Querelle. Ce mot se trouve aussi dans les patois du Nivernais et du Berry; il vient sans doute du *Bouc* qui jouait un grand rôle au sabbat. Voyez ce mot. Selon du Cange, il viendrait du grec *Boukavv*, ce que rend peu probable l'absence d'un mot analogue dans l'ancien provençal et dans les autres patois qui auraient pu servir d'intermédiaires. Quoique ce mot ne se trouve pas dans les anciens glossaires, il existait en vieux-français, mais son acception était différente:

C'est boucane (boucanant?) de se
 tenir a une;
 Le change est bon, ainsi comme l'on
 dit,
 Par quoy j'ordonne que l'homme au-
 ra credit,
 Qui changera tout ainsi que la lune.
Viell'es chansons, Goth. sans
 date ni lieu, B. R. Y. n° 4457.

BOUCHILLON, s. m. (Orne)
 Pommier ou Poirier sauvages.
 Voyez BAUQUET.

BOUCHON, s. m. Cabaret; du
 bouchon de branches vertes qui
 sert encore souvent d'enseigne.
 Ce mot se trouve aussi dans
 les patois du Nivernais et du
 Berry.

BOUDE, s. f. (Orne) Vessie;
 le français *Boudin* a la même
 origine, *Botulus*.

BOUDER, v. n. (arr. de Valo-
 gnes) Renoncer à une chose
 qu'on avait entreprise, parce
 qu'on se reconnaît incapable
 de la faire.

BOUDUFLÉ, adj. (Orne) Bour-
 soufflé d'orgueil, blessé.

BOUERKIN, s. m. (arr. de
 Contances) Muselière que l'on
 met aux moutons pour les em-
 pêcher de brouter.

BOUSSONNER, v. a. (arr. de
 Valognes) Mettre en discorde,
 Chiffonner comme un *Bouchon*
 de paille que l'on prononce
Bouesson.

BOUETTE, s. f. (Orne) Man-
 geaille d'un cochon.

BOUFFARD, s. m. Grand man-
 geur; plutôt de *Buffare*, Se
 gonfier de mangeaille, que du
 grec *Bouçayos*; qui mange
 un bœuf, auquel le rattache
 Borel.

BOUFFER, v. r. (arr. de
 Bayeux) Se gorger d'aliments,
 Manger avec gloutonnerie; il a

la même signification en rouchi
 et dans les patois du Nivernais
 et du Berry. On l'emploie aus-
 si quelquefois à l'actif :

Quel coup-d'œil ravissant! Chacun
 dans le silence
 La dévore des yeux et la bouffe d'a-
 vance.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch.
 III, p. 25.

Bouffée se disait aussi des
 liquides en vieux-français.

Tiens, Gobin, croque ceste prune
 Et puis boyras une bouffée.

Mystère des Actes des Apôtres,
 I. I.

BOUFFON, s. m. (Orne) Gros
 morceau de pain; l'étymologie
 doit être celle que nous avons
 donnée précédemment au mot
Bouffard, quoique dans la bas-
 se-latinité *Buffectus* signifiât
Pain: Jussit afferre panem al-
 bissimum quem vocant *buffec-
 tum*; *Vitae sanctorum*, Mai, t.
 I, p. 339; c'est probablement le
Pane buffeto des Italiens.

BOUFFRE, s. m. et interj.
 Voyez BIGRE.

BOUGES, s. f. pl. (arr. de
 Bayeux) Haut de chausses,
 Culotte. Villon disait aussi :

Je donne l'envers de mes bouges
 Pour tous les matins les torcher.

Ce mot vient probablement
 de la forme lâche que l'on don-
 nait aux culottes. Voyez l'arti-
 cle suivant.

BOUETTE, s. f. Petit sac de
 toile. Malgré l'islandais *Belg*,
 ce mot vient sans doute du cel-
 tique; car on lit dans Festus :
Bulgas Galli sacculos scorteos
 appellant. Pendant le XIII^e siè-
 cle, on disait *Boge* :

Ains menestreus n'i fu venus
A pie, c'a cheval n'en alast,
Et reube vaire n'enmalast
En sac ou en boge ou en male.

Roman de la Violette, v. 6580.

Plus tard on a dit *Bougette* ;
mais il signifiait un sac de cuir.

BOUGIE, s. f. (arr. de Mortain) Vessie. Voyez BOUDE.

BOUGONNER, v. n. Gronder
entre ses dents. Le *Boujonneur*
était en vieux-français le nom
du garde-juré qui veillait à ce
que les réglemens sur la fabri-
cation des draps fussent fidè-
lement observés.—Nous leur
vueillons octroyer qu'ils aient
visiteurs et boujonneurs oudit
mestier de drapperie ; *Ordon-
nance de 1376*, dans les *Ordon-
nances des rois de France*, t. VI,
p. 496.—Dans un temps où
l'industrie était si peu avan-
cée, le bonjonneur devait avoir
de fréquentes occasions d'être
mécontent. *Bougonner* était
employé dans le vieux-fran-
çais avec le même sens, mais
il n'est plus usité que dans le
langage familier.—Ce mot si-
gnifie aussi en patois *Travail-
ler mal*, *Chifonner* ; c'est pro-
bablement une corruption de
Bouessonner. Voyez ce mot.

BOUGUENETTE, s. f. (Seine-
Inférieure) Maraude.

Sont les souldarts coureux de bou-
guenette.

Muse normande, p. 16.

Ce mot vient sans doute des
Bougettes où les soldats met-
taient ce qu'ils avaient dérobé.

BOUGUÉS, s. m. pl. (Manche)
Lieux sablonneux au bord de la
mer, dont le terrain est mou-
vant ; il y a des *Bougues* à Qui-
néville et à Ravenoville. Ce

mot vient sans doute de l'an-
glo-saxon *Bog*, Marais.

BOUILLON, s. m. (arr. de Va-
lognes) Boue. Ce mot qui se
trouve aussi dans le patois de
Rennes, vient sans doute des
Bulles de gaz qui s'élèvent à
la surface des eaux fangeuses :
on appelle une lande du can-
ton de Briquebec, dont les ex-
trémités sont très-marécageu-
ses, *Lande des bouillons*.

BOUILLONNIÈRE, s. f. (arr. de
Saint-Lo) Ornière, Passage
fangeux. Voyez BOUILLON.

BOUL, s. m. Faisceau de ba-
guettes pour corriger les en-
fants qui se fait ordinairement
avec du *Bouleau*, autrefois
Boul :

De boul, d'osieres ou d'orties.

Miracles de sainte Genevieve, pu-
bliés par M. JUBINAL, *Mystères
inédits*, t. II, p. 277, v. 14.

Une origine islandaise ne se-
rait pas cependant impossible ;
Bal signifie un *Faisceau*.

BOUL-BOUL, s. m. Taureau ;
réduplication dont l'origine est
certainement germanique ; *Bo-
li* en islandais, *Bolle* en hol-
landais, *Bulle* en allemand et
Bull en anglais signifient un
Taureau.

BOULER, v. a. (arr. de Valo-
gnes) Maltraiter, Pousser com-
me une *Boule*. Ce mot semble
avoir été aussi usité en vieux-
français. (Voyez Roquefort, t.
I, p. 472) ; mais il l'était ainsi
que le patois normand *Rouler*,
beaucoup plus au figuré :

D'un bourgeois vous acont la vie,
Qui se vanta de grant folle,
Que fame nel' poroit bouler.

Fabliau de la Sainereuse, v. 1.

BOULEUX, s. m. (Orne) Sa-

bots arrondis par le bout comme une *Boule*.

BOULIEUX, s. m. Sobriquet que l'on donnait aux Bas-Normands, parce qu'ils faisaient un grand usage de *Bouillie*. Evidemment il se prenait en mauvaise part, car Henry Estienne disait dans son *Traité de la conformité du langage françois avec le grec* : Avant de sortir de notre pays, nous devrions faire notre profit des mots et des façons de parler que nous y trouverions, sans reprocher les uns aux autres : *Ce mot-là sent sa boulie ; ce mot-là sent sa rave ; ce mot-là sent sa place Maubert.*

BOULVARI, s. m. (arr. de Valognes) Désordre, Confusion. Voyez HOULVARI.

BOURDE, s. f. Tourte aux pommes, qui sans doute avait d'abord la forme d'une *Boule*. Lesquels compagnons jouans par esbattment a getter la boule ou le bourdeau parmi la ville de Trucy. *Lettres de grâce* de 1444, citées par du Cange, t. I, p. 728, col. 2. Nous devons dire cependant que la pâte de cette espèce de gâteau est fort peu cuite, et qu'en breton *Bourr* signifie du *Pain qui n'est pas cuit*. Dans les autres provinces, on dit *Bourdin*. Voyez le mot suivant.

BOURDELOT, s. m. Petit gâteau rond fait avec une poire ou une pomme entourée de pâte ; Petite *Bourde*.

BOURDON, s. m. Serpent d'église ; Basse. Le vieil-anglais l'employait dans cette acception

That streit was comen from the court of Rome,
Ful loude he sang : Come hither ,
love, to me.
The sompnour bare to him a stiff burdoun ;
Was never trompe of half so gret a soun.

CHAUCER, *Canterbury tales*, v. 673.

BOURE, s. f. femelle du canard ; *Boureta* avait le même sens dans la basse-latinité.

BOURETTE, s. f. (Orne) Etoupe, Petite bourrée. Ce nom se donne, à Valognes, à une espèce de simenet qui a la forme grossière d'un homme.

BOURGAUT, adj. Dissipé, Libertin. Probablement ce mot a quelque liaison avec le *Burgator* de la basse-latinité, qui signifiait *Voleur de nuit*. — Tempus discernit praedonem a fure et a burgatore, furemque diurnum a nocturno ; Fleta, l. I, ch. 46, par. 6.

BOURGUELÉE, s. f. (Orne) Feu de joie que l'on allume dans quelques communes la veille de l'Épiphanie ; peut-être de *Bourrée*. Au moins Coquillard donnait-il à ce mot le sens de *Feu clair de genêt*, et les genêts sont fort communs dans le département de l'Orne.

BOURGOGNE, s. f. (arr. de Bayeux) Coiffure particulière aux femmes de Bayeux qui vient de la Bourgogne, ou qui ressemblait autrefois à la coiffure militaire que l'on appelait *Bourguignote*.

BOURI, s. m. (arr. de Mortain) Hamac. Ce mot peut servir à expliquer un passage de la *Loi des Alamans*, dont les commentateurs ont deviné la signification un peu au hasard.

Si quis *buricas* in silvis, tam porcorum quam pecudum, incenderit, tit. 97. Évidemment *Burica* signifiait l'endroit où l'on retirait les animaux pendant la nuit; c'est le vieil-allemand *Bur* qui s'est conservé dans l'anglais *Boure* et le vieux-français *Bouron*. Voyez BURET.

BOUROT, s. m. (Orne) Flocon de laine que les moutons laissent aux buissons. Ce mot a probablement la même origine que le français *Bourre*, en bas-latin *Bourra*. *Bourot* signifie aussi un caneton, le petit de la *Boure*.

BOUROTTER, v. n. Marcher gauchement et difficilement comme une *Boure*.

BOURRIER, s. m. (Orne) Mauvaises herbes. Ce mot a probablement une origine celtique, car Ausone emploie *Burrae* dans l'acception de *Choses d'aucune valeur*, de *Riens*, et nous ne croyons pas qu'il se trouve dans aucun autre écrit latin.

BOURSIKOT, s. m. (arr. de Valognes) Petite bourse; probablement de *Bursica* que nous n'avons cependant trouvé dans aucun glossaire. *Boursicot* appartient aussi aux patois du Nivernais et du Berry.

BOUSÉE, s. f. Excréments mous. Ce mot qui a la même origine que *Bouse*, s'emploie aussi dans cette acception à Rennes.

BOUSER, s. m. (arr. de Valognes) Matière fécale qui a quelque consistance. Voyez le mot précédent.

BOUSIN, s. m. Bruit, Tapage;

mot très-usité dans le Nivernais et le Berry. La racine est probablement celtique, car *Bousara* signifie en breton *Assourdir*. Dans l'arrondissement de Saint-Lo, on donne à *Bousin* le sens de *Femme de mauvaise vie, qui fait le bousin*. En breton cependant *Boutin* signifie *Commun*; peut-être ainsi *Bousin* veut-il dire en ce sens *Femme commune*. Dans plusieurs patois provinciaux, *Bousingot* est pris dans une acception analogue. Il signifie *Tapageur, Pilier de cabaret*.— On appelle encore de ce nom, dans plusieurs provinces, le lieu où des gens de mœurs suspectes se réunissent pour danser.

BOUSINE, s. f. (Orne) Musette, Cornemuse. Ce mot qui, avec une légère différence de prononciation (Bozine), signifiait en vieux-français *Trompette*, vient sans doute de *Buccina*, instrument à vent. (Voyez Raynouard, *Lexique roman*, t. II, p. 268); cependant *Bugenn* signifie en breton *Peau de bœuf*, et l'on jouait de la cornemuse en faisant sortir l'air d'une outre en peau de bœuf.

BOUT s. m. (Orne) Ce mot n'appartient au patois que dans la phrase *Être sur bout*, qui signifie *Être debout*.

BOUTER, v. a. Mettre, Pousser.

Cha va bien, bonte les toujour chinc a chinc;

Farce des Quiolards, p. 9.

Pis quand un autre s'y boutet.

Muse normande, p. 19.

On l'employait aussi en vieux-français dans cette double signification :

Si tost com la clef i bonta
 Un joiel en a traist molt bel.
 ABENEZ, *Du cheval de fust*, dans
 Keller, *Romvart*, p. 107, v.
 11.

L'exposant bonta ou hurta le-
 dit Jehan une foiz ou deux de
 l'espaule ; *Lettres de grâce* de
 1379, citées par du Cange, t. I,
 p. 749, col. 4.

Le français se servait encore
 naguères de *Bouter* dans le
 sens de *Mettre*, et il a conser-
 vé la double acception que lui
 donne le patois normand dans
 la Flandre et dans les patois du
 Nivernais et du Berry.

BOUTIQUER, v. a. Arranger ;
 il ne se prend qu'en mauvaise
 part, et semble une corruption
 de *Bousiller*.

BOUVARD, s. m. (Orne) Tau-
 reau, *Bouvillon* ; du latin *Bo-
 vellus*.

BRAGUES, s. f. pl. Culotte ;
Bragez, en breton, a la même
 signification.

BRAGUETTE, s. f. Culotte.

C'est un chasseur sans sa trompe,
 Sans braguette un lansquenet.
Vaux-de-Vire, p. 67, éd. de
 M. Dubois.

On appelle *Culottes à bra-
 guette* celles qui n'ont pas de
 pont ; probablement la préposi-
 tion est de trop, et les *Culot-
 tes-braguettes* ont conservé la
 forme qu'on donnait à ce vête-
 ment quand on l'appelait *Bra-
 guette*.

BRAIES, s. f. Culotte. Cette
 corruption de *Bragues* se trou-
 vait déjà dans le français du
 XIII^e siècle : — Il jurra que il est
 si malades que il ne puet venir
 a cort, et que il ne vestira
 braies en sa meson, ne iustra
 de son menoir devant que il

viengne a la cort ; *Etablis-
 sements de Normandie*, p. 68.
 Ce mot ne signifie plus que le
 linge dont on enveloppe le der-
 rière des enfants ; mais il s'est
 conservé dans *Débrailleur*.

BRAIRE, v. n. Crier, Pleurer
 comme un enfant :

Si brait a haute vois et crie,
 Comme feme ki est dolente.

GUILLAUME LI CLERS, *Roman des
 aventures Fregus*, p. 23.

Je suis certain qu'il viendra braire
 Pour avoir argent promptement.
Farce de Pathelin.

En français, *Braire* ne se
 dit plus que du cri de l'âne ;
 mais il a conservé dans le Berry
 et dans la Flandre le même
 sens qu'en Normandie.

BRAMBOLER, v. a. (arr. de
 Vire) Balancer ; probablement du
 breton *Brancell*, Agiter, com-
 me le provençal *Bressol* et le
 vieux-français *Bressolet*, Ber-
 ceau ; *Lettres de grâce* de 1457,
 citées par Carpentier, t. I, col.
 524.

BRAN, s. m. Son de froment ;
 Ce mot vient certainement du
 celtique. On lit dans Pline, l.
 XVIII, ch. 7 : Galliae quoque
 suum genus farris dedere :
 quod illic *brance* vocant. De là
Bren en provençal, en vieil-
 espagnol et en vieux-français ;
 Vendre a l'enchere autant *bren* que
 farine.

J. MAROT, *Œuvres*, t. v, p. 216.

Bran est aussi une apocope
 de *Branle* qui signifie *Danse*.
 On le prend encore dans l'ac-
 ception de *Tournure*, *Démar-
 che*.

BRANÉ, adj. Marqué de ta-
 ches de rousseur, qu'on appel-
 le aussi à cause de leur cou-

leur et de leur forme, *taches de son*.

BRANÉE, s. f. Son délayé dans de l'eau.

BRANES, s. f. pl. Mamelles ; *Brennid* en breton.

BRANGÉ, adj. (arr. de Vire) Bariolé. Voyez **BRINGÉ**.

BBANLE, s. m. (Orne) Axe de la meule d'un pressoir qui le met en *Branle*.

BRAQUE, adj. (arr. de Valognes) Vif, Emporté. *Braga* signifie en breton *S'amuser*, *Se donner trop de licence*.

BRASILÉ, s. f. (Calvados) Galette cuite sur la *Braise*. *Brasiller* avait la même signification en vieux-français. Voyez Roquefort, t. I, p. 480.

BRASQUER, v. a. et n. Mal arranger ; c'est probablement une corruption de *Brasser*.

BRAVER, v. n. Exceller, Se parer. *Brav* signifie en breton *Beau*, *Agréable* ; ce radical se retrouve dans les autres dialectes celtiques, *Briaw* en gallois, *Bragh* en irlandais et en gallique.

BRÉAUD, s. m. (Orne) Criard sans raison. Voyez le mot suivant.

BRÉAUDER, v. n. (Orne) Crier fort et sans raison ; probablement ce mot a la même origine que *Braire*.

BREHAIN, adj. Stérile, Impuissant.

Né doit pas hons brehains ester
O cœus qui pueent engenret.

WACK, *Etablissement de la Conception*, p. 14, v. 4.

Voy. Elizabeth, ta cousine,
Qui estoit brehaigne clamee,
Notre sire l'a tant amee,
Et sy bien y a proveu,

Six mois a qu'elle a conceu.

Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans *JOURNAL, Mystères inédits*, t. II, p. 48, v. 14.

Brechan signifie *Stérile* en breton.

BREHENNE, s. f. Perdrix qui n'a pas couvé. Voyez le mot précédent.

BRELETTE, s. f. (arr. de Valognes) Rosse. On donne aussi ce nom aux écorcheurs de mauvais chevaux.

BREMAN, s. m. (Seine-Inférieure et Calvados) Portefaix qui avaient fait une association sur laquelle M. de Formeville a publié d'intéressantes recherches dans le t. XII^e des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*. On disait d'abord *Berman*, et ce mot venait sans doute de l'islandais *Ber*. Porter, et *Man*, Homme. Voyez du Cange, t. I, p. 660, col. 1 et 2. *Brement* prit en vieux-français la signification de *Charge*, *Embarras*, et Cotgrave a cité dans son Dictionnaire une ancienne locution populaire : *Il n'a ni enfants ni brements*.

BRENÈCHE, s. f. (Orne) Petite orduce, diminutif de *Bran*.

BREUILLE, s. m. Duvet confus des jeunes oiseaux qui précède les plumes ; peut-être du breton *Brella*, Brouiller, Mettre les choses en désordre.

BREUILLER, v. n. (Orne) Rôder dans les bois, en vieux-français *Breuil* :

Dona broils, dona terres, dona granz
eritez.
Roman de Rou, v. 1930.

BRIC, s. m. Pont ; ce mot n'est plus employé que dans quelques

noms de lieu ; *Briquebec*, *Briqueville* ; il est devenu *Brac* et *Bruc* ; *Braquemont*, *Bruchville*, etc. ; on trouve encore en vieux-français *Brige* et *Bruge*. *Bryggia* en islandais et *Bric* en saxon avaient la même signification.

BRICHE, s. f. Terme injurieux, *Cuisinière de briche ! Que fais-tu là ? de la briche !* Sans doute il signifiait d'abord *Routine*, car en islandais *Bruk* signifie *Usage*, *Coutume*, et on lit dans les *OEuvres* d'Eustache Deschamps :

Si tu prans femme qui soit riche,
C'est le denier Dieu et la briche
D'avoir des reproches souvent.

Mironnet de Mariage, p. 226.

BRICOLI, s. m. Chou prêt à fleurir ; Brocoli ; en breton *Brouskaol* signifie *Jet de chou*.

BRICOLIQUE, s. f. Ce mot n'est usité que dans la phrase *Manger sa Bricolique*, qui signifie *Manger sa fortune* : c'est une corruption de *Bucoliques* que l'on emploie encore dans le langage familier.

BRICON, s. m. Coquin, Impudent.

Blasmez en seriez e tenu por bricon.

Roman de Rou, v. 4184.

BRIFONNIER, s. m. (Orne) Marchand de volailles ; probablement du vieux-français *Bri-fer*, *Manger avidement*, qui est encore employé dans le langage familier.

BRIGAND, s. m. (arr. de St-Lo) Hanne-ton ; expression métaphorique tirée des ravages causés par cet insecte.

BRIGANDINE, s. f. (arr. de Caen) Planche mince qui sert

aux cercueils ; la *Brigandine* était en vieux-français une cuirasse légère qui empêchait de sentir les coups.

BRIMBALER, v. a. Traîner ça et là ; ce mot formé par onomatopée, (*Bimbaler*), comme le *Bimbaum* des Allemands, signifie en français, *Agiter comme une cloche*.

BRIN, s. m. On l'emploie comme une négation expletive, ainsi que *Pas*, *Point*, *Mie*, *Grain*, *Goutte*, etc.

BRINCANDER, v. a. (Orne) Remuer brin à brin.

BRINDELLE, s. f. Rameau ; on disait en vieux-français *Brondaille*. et l'on prononce dans quelques localités *Bron-dille*. Voyez **BRINGE**.

BRINGE, s. f. (arr. de Vire) Houssine, Petite baguette ; probablement une métathèse de *Verga*.

BRINGE, adj. Rayé, Tacheté ; *Briz* signifie en breton *Bigarré* ; mais la racine peut être aussi *Virgatus*. Voyez le mot précédent.

BRINGER, v. a. Fustiger, Frapper de *Bringes*. Ce mot se trouvait aussi en vieux-français.

BRINGUIER, s. m. Bœuf dont le poil est presque toujours *bringé*.

BRISCOT, s. m. (arr. de Mortain) Canard ; peut-être une corruption du vieux-français *Briquet*, *Sot*, Stupide. Voyez **BRICON**.

BRISÉ, s. m. (arr. de Caen) Jachère qui vient d'être labourée ; *un Brisé de foïn*. Voyez le mot suivant.

BRISER, v. a. (arr. de Caen)

Labourer une terre qui ne l'a pas été depuis quelque temps. Peut-être ce mot vient-il de la ressemblance des deux expressions allemandes *Brechen*, Briser et *Brachen*, Jachérer.

BRISTONNER, v. a. Ébruiter ; l'origine de ces deux mots est probablement la même, quoique *baritoniser*, du grec βαρυτονίζειν, signifiât chanter en vieux-français.

Pan onques mieux ne baritonisa
Diapason au son de ses musetes ;
Pythagoras onques n'organisa
Diapante de si douces busetes.

L'art de rhétorique.

BROCSON, s. f. Femme dont les manières sont grossières et les vêtements de mauvais goût. Voyez **TOCSON**.

BROE, s. f. (Manche) Écume ; *Fraud* a la même signification en islandais.

BROIT, s. m. Bois. Ce mot qui remonte au VIII^e siècle, puisqu'il y a dans le capitulaire de Charlemagne *De Villis*, ch. 46 : Ut lucos nostros, quos vulgus *brogilos* vocat, semble venir du grec περιβολιον, car on lit dans Luitprand, éd. de Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. III, p. 355 : Nicephorus in eadem coena me interrogavit, si vos perivolia, id est briolia, vel si in perivoliis onagres vel caetera animalia habetis.

BROUBRON, s. m. (Orne) Rouet, formé par onomatopée.

BROUENIOUS, s. m. Hanne-ton ; peut-être du celtique : en breton *Bronz* signifie *Bourgeon* ; *jeune pousse* et *Choanen*, puce ; le hanneton serait ainsi

un insecte qui dévore les jeunes pousses. L'islandais *Brum*, feuille, et *Kiaka*, tondre, aurait le même sens. De là le *Brucus* de la basse-latinité : *Brucis* herbas et frondes corrodentibus, dans Muratori ; *Rerum italicarum scriptores*, t. XII, col. 4037.

On dit dans quelques localités *Bronchas* et *Bronfous*.

BROSSE, s. f. Rossée ; ce mot ne s'emploie qu'au figuré, pour indiquer une espérance déçue, dans la phrase *Ce fait Brosse* ; le patois du Berry le prend dans la même acception. Voyez l'article suivant.

BROSSER, v. a. Frapper, Rosser. La fu brocies e feru des plusors.

Chevalerie Ogier, v. 245.

BROTILLON, s. m. Tronçon ; probablement de *Brouter*, comme *Brouilles*.

BROUIR, v. a. Bruler à demi, *Roussir* ; il avait le même sens en vieux-français.

La chey ledit feu delez un cep... lequel cep fu un pou broui ou ars ; *Lettres de grâce* de 1374 ; citées par du Cange, t. I, p. 789, col. 2.

Brouir ne se dit plus en français que des fruits ou des blés, qui sont brûlés par le soleil. Dans quelques localités on dit *Brouer*.

BROUSETTE, s. f. (Orne) Mâche.

BRU, s. f. Nouvelle mariée ; *Brud* a la même signification en islandais. Il y a dans l'arrondissement de Pontaudemer une mare où s'est noyée une nouvelle mariée que l'on appelle *Brumare*.

BRUCHET, s. m. Estomac ;

ce mot qui signifiait en vieux-français Creux de l'estomac vient sans doute du breton *Bruched*, dont la signification est la inême.

BRUMAN, s. m. Nouveau marié; Homme de la *Bru*; en islandais *Brudman* signifie *Garçon de nocces*.

Bu, adj. Complètement ivre, Qui a beaucoup trop bu.

Bu, s. m. Village ou plutôt habitation, de l'islandais *Bud*. C'est le même mot que le *Bi* qui se trouve à la fin d'une foule de noms de lieux en Angleterre, en Suède, en Danemark et même en France (*Colombi*). Il y a près de Copenhague un village de *Querkebi*, qui porte ainsi le même nom que *Carquebu* dans la Manche et *Criquebeuf* dans la Seine-Inférieure.

BUAN, s. m. Brouillard humide. Voyez BUEE.

BUCAILLE, s. f. Bocage; l'origine est la même.

BUCHER, v. a. Frapper à grands coups, comme avec une bûche. *Bûcher* signifiait en vieux-français *Abattre du bois*, *Faire des bûches*.

Le suppliant estoit a ung bois, appelle le bois Chamailant, situe pres de la ville de Nyort, ou il buschait et abat-tait du bois; *Lettres de grâce* de 1449, citées dans du Cange, t. I, p. 736, col. 4.

BUEE, s. f. Lessive; ce mot qui a vieilli était usité en vieux-français.

Entendîmes un bruit strident et divers comme si fussent femmes lavant la buée; Rabelais, *Pantagruel*, l. v, ch. 34.

Peut-être le radical de ce mot signifiait-il eau (voyez BUAN; car on lit dans Villon :

La pluie nous a buez et lavez.

Œuvres, p. 94.

BUETTE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Brandon, *Buchette*.

BUFFE, s. f. Soufflet; il avait à peu près le même sens en vieux-français.

Par eulx fu la mainte buffe donnee. Et maint tatin.

Déposition du roi Richard II, dans l'*Archæologia*, t. xx, p. 304.

Le français a conservé *rebuf-fade*.

BUHA, s. f. Petit vase en cuir ou en bois attaché à la ceinture des faucheurs où ils portent leur pierre à aiguiser; en islandais *Bu* signifie *Bœuf* et *Ha*, cuir. Souvent c'est simplement une *Corne* de bœuf et *Haus* signifie *Crane* en islandais. Dans quelques localités on dit *Buhot*. Ce mot est aussi employé en Lorraine suivant dom François, *Dictionnaire roman*, p. 54.

BUHOT, s. m. (arr. de Vire) Gros sabot couvert.

BUHOTTE, s. f. (Calvados) Petite limace des jardins.

BUNÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Caprice, Emportement; en breton *Buaneh* signifie Vif, Emporté.

BUOTTE, s. f. (arr. de Bayeux) Piège à taupes; *Buie* signifiait *Entraves*, *Lien* en vieux-français.

Ses prisons commanda garder
E es granz chartres devaler,
Metre en bules e en aneus.

Bevois, *Chronique rimée*, l. II, v. 18966.

Voyez ABO.

BUR, s. m. Habitation; de l'islandais *Bud* ou du latin *Burgus*. Voyez BURET. Il y avait à Noron, près de Bayeux, une ferme, appartenante aux rois de la première race qui s'appelait *Bur-le-roi*.

BURÉ, s. m. Mue des oiseaux; peut-être du vieux-latin *Bura*, Lessive, parce que les oiseaux quittent alors leurs plumes pour en prendre de plus propres.

BURET, s. f. Porcherie. Probablement de *Bud* Habitation; d'où le bas-latin *Burum*, le *Bure* vieil-anglais et le vieux-français *Buron*.

Ou s'el a maison ne buron
Je conseille que la soit mise.

Miracles de Sainte-Geneviève,
dans JUBINAL, *Mystères inédits*,
t. II, p. 204, v. 1.

Il pourrait cependant venir de *Bu*, Troupeaux, Bestiaux, car cette signification est la plus fréquente; *Burium* dans la basse-latinité; *Buron*, Vacherie en patois auvergnat et *Byre* en écossais :

The croonin'kie the byre drew nigh,
The darger left his thrift.

Water Kelpie, dans SCOTT, *Minstrelsy of the scotch borderers*.
t. III, p. 389.

BURGUER, v. a. Pousser, Heurter; le vieux-français prenait ce mot. dans la même acception. Lequel Thomas en ce disant *burga* et *bouta* tellement qu'il la fist choir a terre; dans Carpentier, *Glossarii supplementum*, t. I, col. 652.

Dans la langue des troubadours *Burs* signifiait *Coup*, *Choc*. Voyez Raynouard, *Lexique roman*, t. II, p. 271.

BUSOQUER, v. n. Passer son temps à des riens; Agir comme une *buse*, Jouer avec des *busots*. Voyez le mot suivant.

BUSOT, s. m. Poil follet des adolescents qui sont encore niais comme des *Buses*; par analogie on donne le même nom aux plumes qui n'ont pas atteint tout leur développement. On appelle aussi *Busots* les Brins de paille et les Riens dont s'occupent les *Buses*.

BUSSE, s. f. (Orne) Demi-pièce; peut-être du bas-allemand *Bute* (*Busse*), amende: Porro si quis equum, domum, aream, seu rem aliam in forma judicii impetierit, et in causa defecerit, suo tenetur adversario, quem frustra convenit, decem solidos nomine ejus, quod *Bute* vulgariter appellatur; dans Ludewig, *Reliquiae manuscriptorum*, t. XII, p. 322.

BUTÉE, s. f. Montagne rapide qui oblige de *buter* au haut d'une côte. Voyez ce mot. Il y a sur la route de Cherbourg à Valognes une grosse pierre que l'on appelle *la pierre butée*.

BUTER, v. n. Arrêter comme si l'on était au *but*; en bas-latin *Butare*, comme l'italien *Buttare*, signifiait *Jeter quelque'un à terre*. Voyez BOTER.

Buter se prend aussi dans un sens réfléchi et signifie alors *S'entêter dans son opinion; Ne pas vouloir s'en départir*.

BUTILLÉE (en) adv. En abondance, En masse, Plein un *butillon*. Voyez ce mot.

BUTILLON, (Manche) s. m. Pannier haut et étroit, qui a la forme d'une *bouteille*, en bas-latin *Butiglionus*. Voyez du Gange,

omnino remota ; *Charte de 1238*, citée par Miraeus, t. I, p. 421.

CALER, v. n. Céder, Faiblir, Fuir ; il existait en vieux-français :

Cette superbe vertu eust elle calé au plus fort de sa montre ? Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. 42.

C'est une expression probablement empruntée à la marine, où elle s'est conservée :

Iloec sunt lor veilles calees,
E la unt lor aneres getees.
BENOIS, l. II, v. 15692.

Saint Isidore disait déjà *Originum* l. IV, ch. 44, sect. 4 : Apud nautas *calare* ponere dicitur. *Caler* vient sans doute du grec *χαλάν*. Il a le même sens dans le patois de Rennes et du Berry, et l'on trouve aussi en italien *Calare*, en espagnol *Callar*, en provençal, en catalan et en portugais *Calar*.

CALESENIER, s. m. Fainéant, Homme qui achète des bestiaux pour les revendre. Ce mot signifiait primitivement un homme qui se faisait traîner en voiture (*Calesia*), au lieu de marcher à pied : *Vehiculis depositis et calesibus abdicatis, gressu libero*, etc.; *Acta Sanctorum*, Septembre, t. I, p. 774, col. 4.

CALIBARAUD, adj. (Eure) A moitié ivre.

CALIBAUDÉE, s. f. Grand feu clair. *Charibaudée*, dans le Niernais et le Berry.

CALIBORNETTES, s. f. pl. (arr. de Valognes) Lunettes.

CALIBERDA, adv. (Orne) Les jambes ouvertes, A califourchon.

CALIMACHON, s. m. Limace ; on dit aussi COLIMACHON.

CALIN, adj. Caressant ; il ne se prend en français, qu'en mauvaise part.

CALIN, s. m. Eclair de chaleur, *Chaline* en vieux-français :

Ainz que l'soleiz deust espandre
Ses rais d'ament e sa chaline.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 19245.

Dans l'arrondissement de Valognes on dit CALUN.

CALO, s. m. (arr. de Vire) Fortune. Voyez CALÉ.

CALOBRE, s. m. (arr. de Bayeux) Houppelande de drap grossier ; selon Roquefort, t. I, p. 205, *Calobe* signifiait en vieux-français un vêtement long sans manches.

CALOT, s. m. Ecorce du grain de sarrasin ou de colza ; c'est une apocope d'*Ecalot*, Petite écale ; en vieil-allemand *Scal*.

CALOTTE, s. f. Coup sur le haut de la tête, où se portent les *Calottes* : ce mot s'emploie en rouchi dans la même acception.

CALUCHOT, s. m. (Orne) Mauvais bonnet de nuit qui tombe sur les yeux et empêche d'y voir ; *Calu* signifiait en vieux-français une *Vue courte et basse*.

CALVET, s. m. (arr. de Valognes) Haut de la tête, où l'on devient Chauve (*Calvus*).

CAM, pr. Voyez ACAM.

CAMBOT, s. m. Marmot.

CAMBOTTE, s. f. (Orne) Espèce de panier où les chevaux portent le fumier.

CANTOLÉE, s. f. Charretée ; ce qui peut contenir un *Camion*.

CAMJOUS, s. m. Enfant qui ne croît pas ; il viendrait de l'allemand si l'on s'en rapportait à l'*Histoire des imaginations de M. Oufle* : Les enfants *Membes*, que Guillaume de Paris appelle *Champis* et les Allemands *Cambions*, sont criards ; ils épuisent cinq nourrices ; ils sont fort pesants et fort maigres ; Luther en ses Colloques règle leur âge à sept ans ; t. II, p. 37 : mais *Cambions* n'appartient pas à l'allemand usuel.

CAMPAGNE, s. f. (arr. de Valognes) Plaine. la *Campagne de Saint-Floxel* ; il vient sans doute du breton *Kompezen* dont la signification est la même, car *Kompez* signifie *Uni*.

CANEHOTTE, s. f. (arr. de Valognes) Oie sauvage.

CANETTE, s. f. (Orne) Petite bille de marbre.

CANI, adj. (arr. de Caen) Moisi, à cause de la couleur blanchâtre de la moisissure ; *Canus* était devenu aussi en vieux-français *Canu* et *Chienne* (*Canes* selon Roquefort, t. I, p. 208, col. 1) :

Et fu entremellez de chien-
nes, si que le blanc passoit le
noir ; *Roman des sept sages de Rome*, B. R. ms. n° 7974.

On se sert encore, surtout en vers, de *Chenu*.

CANIBOTTE, s. f. Tige de chanvre, *Cannabis* en latin ; on dit aussi **CANNEBOTTE**.

CANNE, s. f. Cruche ; probablement de l'islandais *Kanna*, quoiqu'on trouve dans Juvénal sat. v, v. 88 :

*Illud enim vestris datur alveolis quod
Canna Michsarum prora subvexit a-
cuta.*

mais les interprètes sont loin de s'entendre sur le sens de *Canna*. Le français a conservé le diminutif *Cannette* et le peuple de presque toutes les provinces en a fait *Canon*.

CANNÉE, s. f. Ce que peut contenir une *canne*.

CANNEPETIÈRE, s. f. (arr. de Valognes) Canne creuse dont les enfants se servent pour lancer bruyamment des balles de filasse ; dans l'arrondissement de Bayeux on dit *Cannepetoure*.

CANT, (de) adv. De côté ; sans doute il vient de l'islandais *Kant*. L'adoucissement de la prononciation et les caprices de l'orthographe ont beaucoup éloigné le français *Champ* de son radical ; mais le vieux *Canter*, *Chantel* s'en rapprochait bien davantage :

Et fier le roi en l'escu en cantel,
Chevalerie Ogier, v. 9015.

En rouchi *Can* signifie le côté étroit d'un objet quelconque.

CANTER, v. a. Pencher, Mettre de côté, de *champ*. Le vieux-français disait *Aschanteler* :

L'espiez au cote li frie ;
Un poi la char li a blesmie,
Hurte l'a bien, si l'aschantele ;
Tot le remue de la sele.

Partonopeus de Blois.

CANTET, s. f. Pain entamé ; *Chanteau* en patois vendéen et *Chantiau* dans celui du Berry. Voyez **CHANTEAU**.

CAPER, v. pr. (arr. de Valognes) Se renfrogner, Se cacher la tête comme sous une *Cape*.

CAPINE CAUCHE, adv. Marcher à (arr. de Caen), Mar-

hasard. Le bas-latin *Casus*, portion de la dot qui appartenait au mari en cas de survie ; le vieux-français *Echette* et le français *Casuel* se rattachent à la même idée : le patois normand prend aussi *butin* dans le sens d'*avoir*. *Cas* se trouve avec la même acception dans le patois du Berry.

CASSE, s. f. (Orne, et arr. de Falaise) Léchefrite. *Cassa* signifiait en basse-latinité une *Casserole*, et cette extension de signification était trop naturelle pour n'avoir pas lieu ; on la trouve à Rennes, dans la Vendée et dans l'Anjou.

CASSETIER, s. m. Étui ; dérivé comme *Cassette* du bas-latin *Cassetilla* ou de l'islandais *Kassi* ; on dit *Casseau* dans l'Orne.

CASTARA, s. m. (arr. de Bayeux) Homme bizarre, ailleurs Ivre ; sans doute il signifiait d'abord Querelleur. Voyez le mot suivant.

CASTILLE, s. f. Querelle, Dispute ; ce mot qui ne s'emploie plus guères en français, était autrefois fort usité :

Si fut le siege mis et cloz
De tous costez d'icelle ville
Ou les Anglois furent encloz,
Et a toute heure avoient castille.

MARTIAL D'Auvergne, *Vigiles de Charles VII*.

CASTILLES, s. f. pl. Petites groseilles, *Kastilez* en breton ; peut-être sont-elles venues d'Espagne.

CATIS ou plutôt **CATIS**, adj. (arr. de Saint-Lo) Calin ; de *Chat*, qui se prononce *Cat*, comme le vieux-français *Catas*, et *Cateux*, Fourbe, Rusé.

CASUEL, adj. Fragile, Qui peut se briser.

CATAU, s. f. Fille méchante, Catin ; syncope de *Catherine*, qui a fini par se prendre en mauvaise part, comme presque tous les noms de femme.

CATAUD, adj. (Orne et arr. de Valognes) Faux, Sournois, on dit aussi *Catas*, comme en vieux-français. Voyez **CASTIS**.

CATÉFUST, s. m. (arr. de Vire) Souricière, probablement *Chat en bois*.

CATIGNER, v. a. (Orne) Ser- rer dans un endroit étroit ; *Catin*, de *Catinus*, signifiait en vieux-français un Petit plat, et *Catir* de *Quatere*, Presser.

CATINER, v. a. (arr. de Bayeux) Câliner, Flatter comme une *Catin*.

CATONS (à) adv. A quatre pattes comme un *Chat*.

CATUNE, s. f. (arr. de Bayeux) Sourcil.

CATUNER, v. r. Froncer le sourcil, Baisser la tête, Etre de mauvaise humeur comme un *Chat* ; à Valognes on dit *Catonner*.

CAUCHER, v. a. Chauler, Mé- langer le froment avec de la *Chaux* avant de le semer, pour empêcher les insectes de l'atta- quer. Il se dit aussi du mâle qui couvre sa femelle, et vient alors du latin *Calcere*, Presser ; ainsi que le prouve ce passage d'un document de 1437, cité par Roquefort, *Supplément*, p. 65 :

Et avecq les dites quatre coupes de farine comblées a le coupe au tercheul, doit en- coire avoir demi-boistel de fa- rine sans caucquier.

On a voulu le faire venir de *Coq*, mais Olivier de Serres écrit *Chaucher* dans son *Théâtre d'Agriculture*, et Ronsard a dit dans ses *Joyeusetés* :

Pour mieux te jaucher un petit.

CAUCHES, s. f. pl. Bas ; de *Chausser*, en patois normand *Cauchier*. Quoique ce mot ait conservé son sens primitif dans *Haut de chausse*, le français lui a donné la signification de *Culottes* ; on trouve déjà dans le *Brut*, v. 7445 :

Qu'en lor cauces cotiax portaissent.

CAUCHIN, s. m. (arr. de Bayeux) Sorte de sable, Décombres que l'on emploie à réparer les *Chaussées*.

CAUDELÉE, s. f. Lait caillé et aigri que l'on conserve pour l'hiver ; du bas-latin *Calidum*. Voyez la Vision de Wetinus dans Mabillon, *Acta sanctorum Ordinis sancti Benedicti*, siècle IV, part. I, p. 293.

CAUDIOT, s. m. Feu de joie, du latin *Gaudium*, Joie.

CAUMONI, adj. Flétri, Desséché comme du *Chaume*.

CAUT, adj. Adroit, Rusé :

J'ai perdu ceste occasion
Plusieurs fois d'une humeur peu
caute ;

Mais ores puisque c'est du bon
Je ne feray plus telle faute.

Vaux-de-Vire, p. 86, éd. de M. Travers.

Il vient du latin *Cautus* et s'employait aussi en vieux-français :

Il est caut larron
Qui dérobe a un larron.

Proverbes communs, réimpression de M. Silvestre.

Nous avons conservé *Caute-*

leux qui a la même origine.

CAUTELLE, s. f. Ruse, Adresse :

Les pelerins deffent de la cautelle
Des ennemys qui leur sont dure of-
fense.

Jean JORET, *Jardin salutaire*, st. XXVI.

CAUTON, s. m. Tige principale d'une plante, du latin *Caulis*, Tige.

CAUVET, adj. Espiègle ; dans la basse-latinité *Calvus* signifiait *Rusé*. Voyez du Cange, t. II, p. 39, col. 2.

CAUVETTE, s. m. Petite corneille, Choucas ; *Kauve* en vieux-français :

D'un vilain dist qui norrisseit
Une kauwe que mult ameît.

MARIE DE FRANCE, *Fable* XLVIII.

On l'appelle en breton *Kavan*.

CAVEL, s. m. Dévidoir ; en vieux-français *Cavelle* signifiait une *Chevill*.

CAVER, v. a. Chercher.

CAVIN, s. m. Fossé, de *Calvus*, Creux, comme le français *Cavée*.

CÉNAS, s. m. (Orne) Lit.

CENELLE, s. f. Fruit de l'aubépine ; on lui donnait le même sens en vieux-français :

Et vivent comme sauvechine
De la glant et de la faine,
De cel fruit que porte boscages,
De poires, de prunes sauvages ;
Meures manguent et ceneles.

CHRESTIENS DE TROYES, *du roi Guillaume d'Angleterre*.

Ce mot a la même signification dans le patois de Berry ; voyez Boreau, *Flore du Centre*, 442.

CÉPIAU, s. m. Serrure. Obstacle qui empêche d'ouvrir une

porte : du bas-latin *Cepus*, Entraves; peut-être même avait-il déjà la signification que lui a donnée le patois normand, car on lit dans un compte de la fin du XIV^e siècle, cité dans du Cange, t. II, p. 285, col. 24 : *Prosfacione dictarum portarum, quorumdam ceporum*.

CÊTRES, s. m. pl. Gestes.

CHABERNAL, adj. Négligent, Qui fait mal ce qu'il fait. Voyez le mot suivant.

CHABERNAU, s. m. (arr. de Valognes) Savetier, peut-être du latin *Faber malus*, Mauvais ouvrier.

CHACOULER, v. n. Parler bas; peut-être une corruption euphonique de l'anglais *Chowter*.

CHAILLER, v. imp. Importer.

Ne nous chaille que couste.

Vaux de Vire, p. 74, éd. de M. Travers.

On disait *Chault* en vieux-français :

Il ne chault a plusieurs qui tiegne la seigneurie, mais qu'ils soient prochains des proufritz; Alain Chartier, *OEuvres*, p. 425.

CHAIRE, s. f. Chaise du latin *Cathedra* : le vieux-français était encore resté plus fidèle à l'étymologie :

Cum il vit la chaere, icele part se a-procet;
Li emperere s'asist, un petit se re-po-set.

Voyage de Charlemagne, v. 119.

CHALETTE, s. f. (arr. de Valognes) Pantoufle.

CHALIT, s. m. Bois de lit, *Chasse du lit*; le patois purin dit *Qualit* :

A men qualit salut prendre men' erre.

Muse normande, p. 15.

Ce mot n'est guère employé en français; le patois de la Vendée l'a conservé.

CHALUMIN, s. m. (Orne) Petit couteau d'enfant. Voyez ALUMELLE.

CHALUT, s. m. (arr. de Bayeux) Espèce de filet.

CHAMPELURE, s. f. Cannelle de tonneau; c'est une corruption de *Chante-pleure*, qui se trouve aussi dans le patois du Berry.

CHAMPEIÈRE, s. f. Sillon transversal qui termine un *Champ*.

CHANCE, s. f. Fortune; Shaksper l'emploie en anglais dans le même sens; il se dit en français de tout événement fortuit, heureux ou malheureux, quoique *Chanceux* ne se prenne qu'en bonne part. Le vieux-français *Mecheance*, *Me-chies*, conservé dans l'anglais *Mischief*, avait été formé de la même manière. En gallois *Hab* signifie Chance, et *Hapus*, Heureux.

CHANIR, v. n. Chancir; du latin *Canescere*, Blanchir; voyez CANI : le patois du Berry, dit aussi *Chanir*.

CHANTEAU, s. m. Entamure, Morceau d'un grand pain; c'est le même mot que *Cantet*, dont la signification s'est modifiée dans quelques localités. *Canteau* en vieux-français signifiait Coin, Petite partie, et l'on a formé le français actuel *Echantillon*.

CHAOLORE, s. f. (arr. de Chêrbourg) Fainéante, Paresseuse; du bas-latin *Cheolare*, Jouer à la choule, espèce de jeu qui ne convient qu'aux hommes; voyez CHOULER.

CHAPE, s. f. Morceau de cuir, placé entre le manche du fléau et la verge, qui les enveloppe tous les deux, comme une *Chape*.

CHAPER, v. n. Se promener en allant et venant comme les *Chapiers*.

CHAPIN (à), loc. adv. (arr. de Valognes) Nous ne la connaissons que dans la phrase *Aller à chapin*, Marcher sans faire de bruit, avec des souliers de peau de chèvre, et par suite pieds nus; voyez **CAPINE CAUCHE**.

CHARAIES, s. f. pl. Bagatelles puériles :

Car ce ne sont pas charaies et je vos dis.... que vos sereiz gariz de diverses maladies ; Rutebeuf, *Diz de l'erberie*, t. I, p. 259.

CHARBONNETTE, s. f. Braise qu'on retire du four, Petit *Charbon*.

CHARÉE, s. f. Femme de mauvaise vie; voyez **CARI** et **CARNE**.

CHARER, v. n. (arr. de Cherbourg) Jaser, Causer; *Charlar* a la même signification en espagnol.

CHAS, s. m. (arr. de Valognes) Bouillon, le seul liquide que l'on bût *Chaud*; la même idée a donné cette signification en espagnol et en catalan à *Caldo*, et on lit dans le *Paternoster de l'usurier* :

Ma béjasse me tient por fos ;
Ete me fait autel pot de chos
Con si j'avoie grand mainie.

Dans Jubinal, *Rapport au Ministre de l'Instruction publique*, p. 34.

On appelait *Chaudeau* un bouillon que l'on donne aux

mariés le matin du lendemain de leurs noces.

CHASSE, s. f. Pièce de terre fermée par une clôture; sans doute il ne se disait autrefois que des champs réservés pour la *chasse*, et l'on a fini par le dire également de tous les autres. Il signifie aussi un Petit chemin. Voyez le mot suivant.

CHASSER, v. n. Aller, Marcher; c'est probablement une métaphore tirée de la *chasse*, puisque *Chasse* et *Venelle* (*venari*) signifient également un *petit chemin*. Cependant on lit dans le *Songe d'enfer* de Raoul de Houdaing :

Par devant Cruaute tendras
Droit a Cope-Gorge ta voie,
Et d'Ilueques si te ravoie
Avant, et saches sans abet.

Dans Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 394.

Il ne serait pas ainsi impossible que le normand *Chasser*, *Cachier*, fût une corruption du vieux-français *Sachier*, tirer. On dit encore en patois *Tirer tout dreit*, et on lit quelques vers plus bas dans la pièce que nous citions tout-à-l'heure :

Quiconques veut, en enfer vait:
Nus en nul tenz leenz ne trait
Que ja porte li soit fermee.

Ibidem, p. 395.

L'expression *Voler à tire d'aile* s'est conservée en français.

CHATEL, s. m. Biens mobiliers; sa signification était la même en vieux-français. Se aucuns est qui n'ait point d'eritage et il pramet a sa fame or ou argent en doere, quant vendra a la mort a l'omme, li doe-

res soit pris del commun chatel; *Etablissements de Normandie*, p. 7, éd. de M. Marnier. En breton *Chatal* signifie *bétail*, troupeau; les seules valeurs mobilières que l'on ait connues pendant long-temps. Le français *Cheptel* a conservé la même signification.

CHATELET, s. m. (Orne) Dévidoir, probablement à cause de sa forme qui ressemble à une petite tour.

CHATOURNE, s. f. Soufflet assez fort pour faire *tourner* la tête. Voyez TORNIOLE.

CHAUBERT, s. m. (Orne) Rhume.

CHAUDET, s. m. (Orne) Lit, parce qu'il y fait *chaud*.

CHANDIN, s. m. (Orne) Entraîles de cochon; *chaudun* en vieux-français; parce qu'on ne les mange que *chaudes* ou qu'on les *échaude* avant de les faire cuire.

CHAULE, s. f. (arr. de Bayeux) Vogue, Réputation.

CHAULER, v. n. Il se dit du blé qui a jauni avant d'avoir atteint tout son développement, que le soleil a trop *chauffé*; on dit aussi ÉCHAULER.

CHAUVER, v. n. Avoir l'air sournois; du bas-latin *Calvere*, tromper.

CHENOLLE, s. f. Nuque, Chignon; on dit aussi CHIGNOLLE.

CHENU, adj. Excellent, Fort, Solide, Riche; cette signification si différente du français se trouve aussi dans le patois du Berry; en breton *Kann* signifie *brillant*.

CHER, s. m. (arr. de Bayeux) Paquet de chanvre ou de lin non roui, du bas-latin *Cherium*

dont la signification était la même.

CHÈRE, s. f. Visage; il était très-employé en vieux-français et s'est conservé dans cette phrase familière: *Il ne sait quelle chère lui faire*; et peut-être dans *Contrecarrer*; il vient du latin *Caro* ou du grec *Kapn*.

CHERET, s. m. Rouet.

Pauvre cheret, qui dans des temps heureux
Filois mes amours et ma laine,
Je te délaisse, un destin rigoureux
A rompu ta corde et ma chaîne.

LALLEMAN, *Le Rendez-vous du départ*, act. 1, sc. 2.

Le vieux-français disait *Charret* suivant Dom François, *Dictionnaire roman*, p. 65; en breton *Kerr* a la même signification.

CHÊTRIN, s. m. Être rachitique; peut-être de *Chétif*, quoique *Chero* ait la même signification dans le patois du Berry.

CHEVIR, v. n. Venir à bout; Mener à terme, à *chef*:

Cuidez-vous pour dire et glatir,
Qu'on chevisse de pates-ouaintes.

Farce des Pates-Ouaintes, p. 12.

Il avait le même sens en vieux-français:

On ne peut chastier les yeulx
N'en chevîr, quoy que l'en leur dye.

Poésies de Charles d'Orléans, p. 384.

CHÈVRE, s. f. *Chevalet* pour supporter du linge mouillé; l'idée est la même.

CHIBOLLE, s. f. Déranger, Porter sans précaution; dans le patois des Vorges *Quibauler* signifie *renverser*. Voyez DÉCHIBOLLE et TRIBOLLE.

CHIBOT, s. m. Espèce d'oignon; *Ciboule*. On trouve déjà dans *The vision of Piers Ploughman*, v. 4389, éd. de M. Wright :

Chibolles and chervelles
And ripes chiries manye.

CHICO, adj. Il n'est employé qu'avec *blé*; le *Blé chico* est plus petit que l'autre; il est ainsi très-possible qu'il ait été importé d'Espagne où *Chico* signifie *petit*. Le français *Chiquet* a probablement la même origine.

CHICON, s. m. Guignon.

CHIEURÈT, s. m. Mauvais sujet.

CHIEZ, s. m. (arr. d'Avranches) Fléau.

CHIFFON, s. m. Gros morceau de pain; ce mot se trouve aussi dans le patois de Rennes: on dit en rouchi *Chippe*, *Chiquet*, et dans le patois lorrain *Cugnon*.

CHIGNOLE, s. f. (arr. de Valognes) Manivelle; à Bayeux il signifie un Mauvais couteau.

CHIMES, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Rejetons de choux; en vieux-français *Chimenée* signifiait une *Touffe d'arbres*. Voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 255.

CHINCHOUX, adj. Médiocre, Passable; en vieux-français *Chinche* signifiait *Hideux*, *Désagréable*.

CHINGRE, adj. Qui donne peu et avec peine. Voyez **PINGRE**.

CHINTURE-SAINT-MARTIN, s. f. Arc-en-ciel; plusieurs autres langues le rattachent également à saint Martin; c'est *Arc-san-Marti* en provençal, *Arc*

de sant Marti en catalan et *Arco de san Martin* en espagnol.

CHIPAUTET, s. m. (arr. de Bayeux) Soufflet; il signifie aussi un Sac à tabac.

CHÏPER, v. a. Prendre, Confisquer à son profit; de l'islandais *Kippa*, Voler, Dérober. Les habitudes pillardes des anciens Scandinaves expliquent pour quoi, malgré l'identité de la signification, ce mot ne réveille aucune des idées honteuses qui s'attachent au vol.

CHIEPIE, s. f. Femme acariâtre.

CHIPOTER, v. n. Marchander; probablement du saxon *Cyppan*, devenu en vieil-anglais *Chepen* (voyez *The vision of Piers Ploughman*, v. 9648), et en anglais moderne *Cheapen*. Comme en marchandant on passe souvent d'un objet à un autre, *Chipoter* a pris la signification de *Toucher à tout*. Le sens que lui donne le français, *Faire peu à peu*, *lentement*, *Vétiller*, s'éloigne encore plus de la signification primitive.

CHIPOTIER, s. m. Qui touche à tout; *Chipoton* dans le patois du Berry. Voyez le mot précédent.

CHIPPER, v. n. Pousser une *cépée*, que l'on appelle *Chip-pée* en Normandie.

CHIQUE, s. f. Chiffon; le français *Déchicqueter* a le même radical. Dans l'arr. de Saint-Lo *Chique* signifie aussi un coup au visage; c'est sans doute une abréviation de *Chiquenaude*. Dans l'arr. de Caen une *chique* est une chose diffi-

cile à mâcher; une *Chique de jus noir*: il ne se dit en français que du tabac.

CHIQVER, v. a. et n. Manger; il ne signifie plus en français que *Mâcher du tabac*.

CHIQUETAILLER, v. a. Couper sans intelligence, Déchiquer, Tailler des *chiques*. On dit aussi *Chigaiiller*.

CHLÉ, adj. (arr. de Vire) Mou.

CHOAINE, s. m. (Manche) Pain blanc, Gâteau, et par extension Une bonne chose quelconque: *Il a mangé son choaine le premier* est une locution populaire fort usitée. Probablement ce mot ne vient point de *Canus* blanc, ainsi que le croyait Roquefort; mais de *Canonicus*, comme le prétend Ménage: c'était du *Pain de chanoine*; au moins *Cler-matyn* avait la même signification en vieil-anglais:

Ne no beggere ete breed
That benes inne were,
But of coket and cler-matyn
Or ellis of clene whete.

Vision of Piers Ploughman, v. 4407, éd. de M. Wright.

Une origine celtique n'est pas non plus impossible; en breton *Choanen* signifie Pain blanc, léger.

CHÔLER, v. n. Tourner; en vieux-français *Chol* signifiait une Boule.

CHON, s. m. Grande cuillère de bois.

CHONCHONNER, v. n. Faire ensemble; peut-être du latin *Cum*, Avec.

CHOPE, s. f. Conversation; en anglais *To chop* signifie Disputer.

CHOQUER, v. n. Tricoter les verres; i même signification dans tois du Nivernais.

CHOQUET, s. m. Pot en *Coket* signifiait en vieil- un *Vase servant de mesure* bas-latin donnait le même à *Coketa*.

CHÔRER, v. n. Marcher tement, Couvrir une marche. Se promener pour voler ra signifie en islandais l rer difficilement.

CHOUINE, s. f. Terme de briske, qui signifie qu a dans la main l'as, le dame, le valet et le dix d

CHOÛLER, v. a. Prov. Il signifiait en vieux-fr Jouer à la choules; mais ce jeu consistait à se re une boule de bois avec u quette, il a fini par se p dans le même sens que voyer la balle.

CHOUMAQUE, s. m. (Cordonnier; c'est le no glais *Shoemaker* ou l'alle *Shuhmacher*. Comme le C Cordoue était le meilleur ouvriers ont prétendu n vailler qu'avec du *Cordon* le nom de *Cordonnier* substitué à l'autre :

Et de soulers de cordouan.

GUILART, *Branche des lignages*, t. 1, p. 136.

CHOUPE, s. f. (Orne) H d'un bonnet; *Huppe* d'un seau.

CHOUQUARD, adj. l comme une souche. Voy mot suivant: on dit é *Entlé* comme un morce bois.

CHOUQUE, s. f. Grosse r

Souche; dans quelques localités on dit *Chuque*.

CHÙE, s. f. Cigue; *Vert comme chûe* est une locution fort usitée.

CHUNTRE, s. m. Sentier.

CHURET, s. m. (arr. de Valognes) Gredin. Voyez CHIBURET.

CHOUTRIN, s. m. (Orne) Mauvais lit; il signifie une Petite maison dans le patois du Berry.

CIGNOGNE, s. f. (arr. de Bayeux) Mélange de son et d'orties hachées.

CLACASSE, s. f. Piquette, Mauvaise boisson.

CLAIRE-VAIE, s. f. (arr. de Valognes) Garde-fou en pierres de taille découpées à jour, sur une galerie; *Claie-voie* en Lorraine, suivant Dom François, *Dictionnaire roman*, p. 71.

CLAMPIN, adj. Négligent, *Lambin*.

CLANCHE, s. f. Loquet; de l'islandais *Klinka* dont la signification est la même.

CLAPUCE, s. m. Mauvais cidre.

CLAQUARD, adj. Babillard; Qui fait du bruit comme un *claquet*. Ce mot signifie aussi une Grive très-bruyante et une Espèce de crabe.

CLAQUET, s. m. Digitale pourprée, dont les enfants s'amuse à faire *claquer* les fleurs.

CLAVETTE, s. f. Espèce de vérou; de *Clavus* clou ou de *Clavis* clef. On appelait *Clavette* en vieux-français une fiche de fer qui servait à fermer les convents.

CLAVETTE, adj. Bavard; en rouchi *Clipet* signifie *babil*.

CLAVIOT, s. m. Baton avec lequel on tourne le moulinet d'une charrette pour serrer ce qu'elle contient avec des cordes: de *Clavis* clef. En provençal *Clavar* signifiait *Fermer*, *Enfermer*, et le français a encore *Enclaver*.

CLIAIS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Fléau; *Clas* a la même signification dans le patois du Berry.

CLICHE, s. f. Diarrhée. *Clichard* est un sobriquet qu'on donne encore aux habitants de Bayeux, parceque, suivant une vieille tradition, pour les punir d'avoir chassé saint Gerbold leur évêque, Dieu les affligea de lenteries et d'hémorroïdes.

CLIMUCHETTE, s. f. Jeu où l'on *cligne* les yeux pendant que les autres *se mussent*. Quoique cette origine semble assez probable, elle n'est pas certaine; en gaël, en erse et en irlandais *Cluich*, *Cluithe*, signifie *jeu*, *amusement*, et les enfants disent *jouer à cacher*. On donnait à ce jeu le même nom pendant le moyen-âge, car un des Juifs qui vient de perdre les yeux pour avoir porté la main sur le cercueil de la Vierge, dit dans le *Mystère de l'Assomption*:

Nous sommes droitement en point
De jouer a la cline-muche.

CLINE, s. f. Mauvaise brebis; en islandais *Klien* signifie Petit, et *Klini*, Salir, Gâter.

CLINQUE, s. f. Coqueluche; *Cliquer* signifiait en vieux-français *Rendre un son bruyant*; en anglais *To clink*.

CLIOCHER, v. n. Boiter; ou

disait *Clocher* en vieux-français.

Armez desus le destrier blanc
Qui ot tot plain coste et flanc;
Bien fu ferre, pas ne cloicha.

Roman de Perceval, B. R.
n° 6837, fol. 371, verso.

De là l'expression normande *Aller à cloche-pied*, aller sur un pied, en clochant. Le français *Clocher* n'est plus employé que dans le style familier.

CLIOUCIR, v. a. (arr. de Saint-Lo) Souffler.

CLOPINER, v. n. Boiter, Être *éclopé*. En vieux-français *Clop* signifiait *Boiteux* :

Et d'espee donner main cop
Et espauler et faire clöp.

Roman de Renart, t. IV, p. 148.

Jean de Meung qui boitait fut surnommé *Clopinel*. Tous ces mots viennent sans doute de l'islandais *Klepp*, Tumeur, Nodus, ou de l'allemand *Klopfen*, Boiter. Le français emploie encore *Clopinier* dans le style familier.

CLOPOING, s. m. Crabe, qui ressemble à un *poing clos*.

CLOQUER, v. n. Glousser. Dans quelques localités on dit *Clouqueter*.

CLOS, s. m. Pièce de terre; dans la Basse-Normandie les champs sont presque toujours enclos de haies ou de murs. Ce mot dérivé du latin *Clau-sus*, fermé, existait aussi en vieux-français :

Et lors troeve-on les violettes
En vregiers, en gardins, en clos.

FROISSART, *Poésies*, p. 133.

Co, adv. Encore. Cette contraction qui se trouve en rou-

chi, existait aussi en vieux-français :

Diex ! Cor ne sui esmerillons ou gais,
Ja ne feis desqu' a vos c'un eslais.

Raoul de Cambrai, p. 234, v. 9.

Co s'emploie aussi quelquefois avec la signification de Pourquoi.

COCANE, s. f. Narine.

COCHELIN, s. m. (Orne) Sorte de gâteau long, et par extension Présent. *Cochet* signifiait en vieux-français le cadeau en vin ou en argent qu'un nouveau marié faisait à ses garçons de nocés.

COCHON, s. m. Cloporte. On donne aussi ce nom au fruit de l'églantier et du mespilus oxyacantha, parce qu'il n'est bon que pour les *cochons*.

COCHONNET, s. m. Ce mot a la même signification que le mot patois *Cochon*. En provençal le fruit du fusain s'appelait *Colonhet*.

COCHONNIÈRE, adj. Ce mot qui ne s'emploie qu'avec *ronce* se dit de l'églantier. Voyez COCHON.

COCI, adj. Courbatu, Harassé. Voyez ÉCAUCHER.

COCO, s. m. Œuf, onomatopée. En vieux-français les marchands d'œufs se nommaient *Coconniers*; voyez Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 65, v° CAUCHERAU. Les enfants appellent une poule une *Cocotte*, et dans le dialecte slavons de Serbie on lui donne le nom de *Kokosh*.

COESME, s. f. (arr. de Cherbourg) Fiente; on dit aussi *Coesmer*, Fienter.

COËTE, KEUTE, s. f. Lit de

COL

plume ; le vieux-français disait
Coute :

Mais il n'i ot coute, ne oreillier,
Ne couvretoir qui vausist un denier.

Auberis li Borgonnons, dans Kellier, *Romvart*, p. 208, v. 31.

Le français en avait fait
Couette, mais il est maintenant
hors d'usage.

COEURIAL, adj. Appétissant ;
on dit aussi dans le même sens
Avoir le cœur au ventre. Le
français *Cordial* a été formé
par une idée semblable.

COEURU, adj. Courageux,
Qui a du cœur.

COFFERT, p. pass. (arr. de
Vire) Meurtri ; c'est probable-
ment le même mot que le sui-
vant.

COFFI, p. pass. (arr. de
Bayeux) Bossele, Chiffonné.

COFFIN, s. m. Cornet, En-
veloppe de papier ; sans doute
du latin *Cophinus*, Corbeille ;
il avait le même sens en vieux-
français :

J'en empliray sy mon coffin.

Vie de saint Fiacre, publiée
par M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 340, v. 17.

COGER, v. a. (Orne et arr.
de Vire) Forcer, Obliger ; du
latin *Cogere* dont la significa-
tion est la même.

COHAN, s. m. Pot de terre
dont l'anse est par-dessus.

COINELER, v. n. Pousser des
cris plaintifs.

COIS, s. m. (arr. de Bayeux)
Paquet de chanvre roui.

COLE, s. f. Mensonge. En
vieil-anglais *Coll* signifiait
Faux, Trompeur :

A col fox, ful of sleigh iniquitee

CHAUCER, *Canterbury tales*,
v. 15221.

COM

69

Thy prophesy poysonly to the pricke
goth :
Coleprophet and colepoysoun thou art
both.

HEYWOOD, cent. vi, ép. 89.

COLIFEMMÉ, s. m. Homme
qui imite les femmes, *Colin*
efféminé ; on dit aussi *Colin-
fillette* et *Miché-fillette*.

COLLER, v. a. Interdire quel-
qu'un, Mettre dans l'impossi-
bilité de répondre. En vieux-
français *Coler* signifiait *Frap-
per* et peut-être par extension
Mettre hors de défense.

Ci out encontre e tas e fole.
E qui ne s'i enbat e cole
Honiz en crient estre a sa vie.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 21492.

Coll signifie en gaël *Perte*,
Domage.

COLLIER, s. m. Cheval de
trait, enharnaché d'un *collier*.
En provençal les portefaix s'ap-
pelaient *colliers* : Neguns col-
liers ni home que porte a col
no pagua res ; *Charte* de 1283,
citée par M. Raynouard, *Le-
xique roman*, t. II, p. 436 ; et
un titre de 1423 montre qu'il
en était de même en vieux-
français ; il est intitulé : *Chi-
rographus de quittance Wi-
nagii des coliers et des broue-
tiers*.

COMÉRIAL, adj. (arr. de Vire)
Affable.

COMME TOUT, loc. adv. (arr.
de Bayeux) Beaucoup ; cette
locution existe aussi en rouchi
et dans tous les patois du cen-
tre de la France.

COMPÔT, s. m. Récolte qui
dispose la terre à recevoir du
blé. Dans le patois lorrain *Com-
post* signifie *comput des temps*

suisant Dom François. *Dictionnaire roman*, p. 75.

CONFONDRE, v. a. Gâter, Sallir; le vieux-français lui donnait le même sens :

Luxure confond tout la ou elle s'acoutre.

JEAN DE MEUNG, *Testament*, v. 1809.

CONROI, s. m. (Orne) Terre glaise. Le breton *Kourrez* signifie un massif de terre glaise qui retient l'eau. Probablement on a pris aussi ce mot dans une acception plus large; il a dû signifier ce qui est *uni, lisse*; car Nicot dit que *Conroyer du bois* c'était le *Dresser à la hache*, et Roquefort donne à ce verbe le sens de *Tanner, Aprêter le cuir*. Le vieux-français *Corroi*, *Ordre*, *Rang* et par suite *Bataille*, semble en être une corruption.

CONTRE (tout) loc., adv. Tout près. Comme dans quelques locutions encore en usage, *Contre* signifiait *Auprès* en vieux-français :

Contre lui vint Ernout clochant
A dous des coilverz apoiant

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 12309.

Vente d'une maison seans en la rue du Castel-Bourgeois, faisant touquet contre l'esglise des Freres Prescheurs; *Titre de 1429*.

CONTREBOCHE, s. f. Grande quantité.

CONTRU, s. m. Partie inférieure d'une porte coupée en deux; contraction de *contre l'uis*, qui se prononce *üe*.

COQUÉRAN, s. m. (arr. de Coutances) Hermaphrodite; de

Coque (concha) et *Ran*, priape de mer, nom commun à plusieurs espèces d'holothuries.

CORNART, adj. Cheval pous-sif; soit parce qu'il souffle comme dans un *cor*, soit parce que l'on a étendu le sens de ce mot qui signifiait d'abord châtré, *Ecorné*, Qui n'est pas entier: Un mouton cornut u coillut; *Charte de 1265*, citée par Carpentier, t. I, col. 4018.

CORNEBICHET, s. m. (arr. de Valognes) Coquillage univalve, que l'on appelle aussi *Bernard l'ermite*. Ce nom s'étend à plusieurs espèces du genre *pagure*.

CORSÉ, adj. (arr. de Vire) Repu, Qui en a plein le *corps*. Voyez DÉCORSE. Il se dit aussi d'une sauce épaisse et substantielle. Voyez *corsu*. On lui donne aussi le sens de *Couru*.

CORSÉE, s. f. Curée. Voyez le mot précédent.

CORSER, v. n. Lutter *corps à corps*.

CORSU, adj. Qui a du *corps*; il avait le même sens en vieux-français :

Adobes-le, Blasus pere, Callos dist;
Car asses est, et corsus, et fornis.

Chevalerie Ogier de Danemar-che, v. 7287.

CORTINE, s. f. Couverture de lit, Rideau; du latin *Cortina*, que le vieux-français avait conservé :

Qui le tenroit tot nu soz sa cortine,
Mieux li valroit que nule rien qui vive.

Raoul de Cambrai, p. 219, v. 2.

Le mescredi un vent venta
Qui les courtines adenta.

GODEFROI DE PARIS, *Chronique rimée*, v. 5347.

COSER, v. a. (Orne) Blamer; on le trouve en vieux-français :

Je meisme me blasme et cose.
Roman de la Violette, v. 1311.

Ce mot vient sans doute du bas-latin *Causare*, Mettre en cause, ou de l'islandais *Kussa*, S'indigner.

COSER, s. m. (arr. de Cherbourg) Ornement; peut-être signifiait-il d'abord un *Collier* et vient-il de *Cos*, nom que le patois donne au *Cou*.

COSSEAU, s. m. Tuyau de la plume; Plume non taillée.

COSSE, adj. Meurtri, Fati-gué; il existait en vieux-français :

Tu m'as trop lourdement coysy;
Je suis tout ronps et tout frayssy.
Martyre de saint Pierre et saint Paul, dans JUBINAL, *Mystères inédits*, t. 1, p. 71, v. 14.

COTÉE, s. f. Rangée.

COTIN, s. m. Petite maison, Niche; il avait la même signification en vieux-français :

A un pastur s'acumpainga,
En sun cotin od li entra.
Roman de Rou, v. 6808.

Kot en islandais, signifie une chaumière.

COTIVER, v. n. Satisfaire ses besoins naturels. En islandais *Kota* signifie *Partie cachée d'une maison*; peut-être ainsi ce mot signifiait-il d'abord *Se retirer dans un coin secret*.

COTTER, v. n. Jaillir. *Le roman de la Rose* l'a employé dans le même sens :

Les flolz la heurtent et debatent,
Qui tousjours a lui se combatent
Et maintesfois tant y cotissent
Que toute en mer s'ensevelissent.

COUAÏLLE, s. f. (Orne) Tor-
chon, corruption de *touaille*

(voyez ce mot), et, par une image encore employée en français, Femme sale.

COUAS, s. m. Corneille, Corbeau dans l'Orne. C'est une onomatopée.

COUCOU, Cri des enfants pour avertir qu'ils sont cachés; dans la Corrèze, *Coucu* signifie *Se cacher*.

COUER, v. a. et n. Couver; le v a été syncopé.

COUET, s. m. (arr. de Vire) Ruban de fil.

COUIE, s. f. Vase où les faucheurs mettent leur pierre à aiguiser; dans quelques localités *Couaé*. On dit *Cueillu* dans la Bresse et *Couvrier* dans le Jura; le patois vendéen donne à la pierre à aiguiser le nom de *Coue*; c'était *Coyer* en vieux-français.

COUILLÈRE, s. f. (arr. de Bayeux) Cornet de parchemin dont on se sert en guise de tabatière.

COULAGE, s. m. Défaut d'ordre, Gaspillage; c'est le mot français *Coulage* employé métaphoriquement.

COULINE, s. f. Torche de paille; le vieux-français l'employait dans la même acception. En breton *Goulau* signifie lumière et *Goulaouen*, lumineuse. Peut-être si cette tradition ne se rattache pas au culte du soleil qui existait certainement chez les anciens Celtes, ce mot a-t-il signifié aussi *paille*, *fumier*; car on chante en brûlant une *Couline* le jour de l'Épiphanie :

Couline vaut lolo,
Pipe au pommier,
Gerbe au boisset.

COUP (a) adv. Vite, A temps; il existait en vieux-français :

Tu te hastes trop mollement;
On ne juge pas si a coup.
Farce nouvelle des deux Saver-tiers.

COUPET, s. m. Tête d'un arbre, Sommet, Cime; on dit dans quelques localités COUP-ELLE. Le vieil-anglais donnait la même signification à *Koppe*.

COUPIÈRE, s. f. (Orne) Morceau de cuir qui joint, au moyen des chappes, les deux parties du fléau.

COUPLER, v. a. et réfl. Accoupler, Se marier; le vieux-français avait retranché aussi la première syllabe :

Di que je fus couplé sous le joug
d'hyménée
Avec une jeunesse à toute vertu née.
VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

COUPLETTE, s. f. Culbute. Voyez CUMBLET.

COUR, s. f. Maison rurale, entourée de terres. La racine de ce mot se trouve dans la Loi salique : Si quis vero canem custodem domus sive curtis... furatus fuerit aut occiderit : Tit. VII, p. 3, texte de Charlemagne.

COURAGE, s. m. Ce qu'on a a sur le cœur; le vieux-français lui donnait le même sens :

Les suens a fait a sei venir
Par sun curage descovrir.
BENOIS, *Chronique rimée*, l. I, v. 1799.

COURAIE, s. f. Fressure; du cœur qui en fait partie. Il existait aussi en vieux-français :

Fiert Olivier parmi le dos
D'une lance fort acérée,
K'il (sic) li trespasce la corée.
MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 7241.

Cette signification reçoit quelquefois des modifications : on dit d'une forte secousse qu'elle va *Dépendre la couraie*, ce qu'on exprime dans le Berry par *Dépendre l'estomac*. Le rouchi prend *Couraie* dans le même sens que le patois normand.

COURANT (d'ivraie), s. m. (Eure) Partie d'ivraie mêlée au blé.

COURGE, s. f. (Orne) Morceau de bois dont on se sert pour porter les seaux sur ses épaules; il a le même sens dans le patois de la Vendée.

COURGÉE, s. f. Petite corde qui termine un fouet; *Courgie* en vieux-français :

D'or fu li bastons
Ou la courgie estoit noee.

Roman de Gauvain, cité par Borel.

Dans l'Orne *Courget* signifie une lanière de cuir au bout d'un baton; par une extension naturelle de signification le patois du Jura a appelé un fouet *Ecourge*.

COURGEOT, s. m. (arr. de Vire) Tige de chou.

COURTIL, s. m. Jardin :

Toutes fois moy et mon jardin,
Nous differons en une choze,
Je me vueil abreuver de vin
Et d'eau nostre courtill s'arroze.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 145, éd. de M. Travers.

Ce mot existait aussi en vieux-français :

L'uis a ouvert de son cortil.

Roman de Renart, t. I, p. 188.

COURTINE. Ce mot ne s'emploie que dans la locution *Faire courtine*; elle signifie Relever

son jupon pour se chauffer, *l'accourcir*.

COUTRE, s. m. (Seine-Inférieure) Sacristain.

COUTUME, s. f. Impôt :

Liardja liard la coutume s'amasse.

Proverbe normand.

Il avait le même sens en vieux-français : Chacune nef qui vient au port de Caen, se elle arrive au port et elle est fretee a Caen, de quiconques lieu que elle vienge elle doura la solle et loial coustume, et se elle se veut partir du port, elle doura doble coustume ; *Etablissements de Normandie*, p. 85.

CRAC, s. f. Fruit de l'épine noire dont le noyau est très-dur et très-gros. Selon Borel *Craig* signifiait *pierre* en vieux-français et l'on appelle les noyaux des *cailloux* ; peut-être à l'imitation de l'allemand, où les fruits à noyau s'appellent *Stein-obst*, littéralement *fruit à caillou*. Voyez CAILLOU et CRAU.

CRACHINAGE, s. m. Pluie fine et épaisse ; du latin *Crassus*, épais.

CRAHAGNEUX, s. m. Qui marchande, Qui conclut difficilement un marché.

CRAISSET, s. m. Lampe à crochet, dont le nom existait aussi en vieux-français :

Or le tient Berengiers pour fol
Quant il i vint sans le craisset.

Fabliau d'Aloul, v. 826.

Il vient probablement du celtique, car on dit dans le patois rumonche *Craisu*, dans celui de l'Isère *Creisieux* et en

breton *Creusol*. Le latin *Cratera* est cependant pris quelquefois dans la même acception : Et ibi stant in lecto quindecim crateres aurei cum oleo, ardentes diu noctuque ; *Itinerarium sancti Willibaldi*, n° 48.

CRALÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Grappe et par suite Quantité.

CRANCHE, adj. (Orne) Malade ; de l'allemand *Krank*. Peut-être le vieux-français *Crombe* avait-il la même racine :

Crombes et impotens te ferai

Des grans cops que je te donrai.

Guimneville, cité par du Cange, t. III, p. 645, col. 3.

CRANE, adj. (Orne) Fier ; (arr. de Bayeux) Beau ; il signifie *Tapageur* en français, mais il est presque entièrement hors d'usage. Peut-être le vieux-français *Crenu* avait-il la même racine.

El chief li unt son heaume assis,

E cheval freis livre e quis,

Ignel, d'Espagne, bai, crenu.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 21812.

Quoiqu'il nous semble plutôt venir de *Crinis*, A tout crin.

CRANIÈRE, Vicille maison, pleine de crévasses qui s'appellent en anglais *Cranny*. En vieux-français *Cranner* signifiait *Boucher des fentes*.

CRAPOTER, v. n. Marcher sur les pieds et sur les mains, comme un *crapaud*.

CRAPOUSSIN, s. m. (arr. de Valognes) Petit crapaud ; expression injurieuse que l'on applique aux enfants et aux hommes de très-petite taille.

CRAQUE, s. f. Mensonge, *Craquerie* ; ce mot se trouve aussi en rouchi.

CRASE (à), loc. adv. Elle n'est employée que dans la phrase, Il pleut à crase, en abondance : à tout écraser.

CRASSE, s. f. Ce que fait un Crasseux, et par extension Tout mauvais procédé : *Il m'a fait une crasse*, il m'a manqué. Dans le patois du Berry *Crasse* signifie une chose nuisible d'une nature quelconque.

CRASSINER, v. imp. Il se dit d'une pluie fine et épaisse qui tombe. Voyez CRACHINAGE.

CRAU, s. f. Pierre tendre qui se trouve à la surface des carrières ; il y a dans les environs d'Arles un lieu pierreux que l'on appelle la *Crau*.

CRAULER, v. a. Bouillir à l'eau.

CRÉATURE, s. f. Femme, et par suite Servante.

CRÉDENCE, s. f. Petite armoire dont les tiroirs sont au-dessus des portes, et par conséquent trop élevés, pour ne pas être hors de toute atteinte. On lui donnait ce nom parce qu'en vieux-français *Crédence*, de *Credere*, signifiait confiance :

Ecce ancilla Domini ;
L'ancelle Dieu suis en effet ;
J'ay parfaicte credence en luy
Et selon ton dict me soit faict.

Mystère de la Conception de N. S. Jésus-Christ, scèn. xxvii.

Rabelais emploie *Crédenciers* pour *buffetiers*, l. iv, ch. 64.

CRÉLIER, v. n. Frissonner.

CRÉPIR, v. réfl. Se tirer, Se tendre ; *Il se crépit sur ses ergots* signifie *il s'allonge sur la pointe des pieds*.

CRÉPONNER, v. a. Pétrir avec le poing, Presser ; on dit aus-

si CRÉPOUSER.

CRESSIR, v. a. (Orne) Presser violemment ; on l'emploie aussi neutralement et il signifie alors Mourir.

CRESTELLER, v. n. Crier comme une poule :

Ma femme s'y braît et crestelle.

Chanson normande, publiée par M. Dubois, p. 186.

CRÉTINE, s. f. (arr. de Caen) Crue d'eau, du latin *cretus* qui était devenu dans la basse-latinité *cretina*. Il faut ainsi corriger ce passage cité par du Cange, t. III, p. 71, éd. des Bénédictins : *Quod si forte in hieme vel ex abundantia pluviarum vel ex resolutione nivium aquae inundatio fieret, quam vulgo Eretinam vocant. Cretine se trouvait aussi en vieux-français :*

En riviere fet cretine sovent,
Les ruisseaus s'en enlent ensement.

PIERRE D'ABERNON, *Enseignements d'Aristote* ; B. R. fonds de Nostre-Dame, n° 277, fol. 181, v°, col. 2, v. 23.

CRÉTER, v. n. (arr. de Bayeux) Frissonner, Avoir une sensation désagréable quelconque.

CRÉTON, s. m. Peau croustillante qui reste dans la graisse quand on la fait fondre.

Laissez jusqu'au retour les tripes, les crétons ;

Quand l'ennemi nous presse, au diable les gueultons !

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. I, p. 9.

On appelait en vieux-français les fritures dans la graisse du *Crétonné*.

Vielles prestresses au cive,
Noires nonnains au cretonne.

RAOUL DE HOUDAING, *Songe d'En-*

fer, publié par M. JUBINAL, *Mystères inédits*, t. II, p. 401.

ETTE, adj. Bien mis, e.

GNAS, adj. (arr. de ix) Malpropre, Salle comme *crignasse*. Voyez ce

GNASSE, s. f. Perruque, aux mal peignés.

GNÉ, s. f. (arr. de Caen) e frisée, Herbe entrelacée e une *crignasse*.

GNÉE, s. f. Lacs en *crin* on tend sur un appât.

LLOIRE, s. f. (Orne) Tra-artère des animaux par lle ils *crient*.

LOCHE, s. f. Béquille, Bâ-terminé par un *croc*, com-a béquille l'est par un

LOQUE, s. f. (Calvados) du jour; *il se lève dès la e*; dans l'arr. de Vire ce signifie aussi l'Œil d'un it.

LOQUET, s. m. Grillon; onopée qui se trouve dans lais *Cricket*.

LOQUETTE, s. f. (arr. de rnes) Dent; à Caen on *trique*.

LOQUOI, s. m. (arr. de ux) Bruit que l'on croit dre la nuit, et qui n'est le battement de l'artère, e qu'on se demande: *Quel cri?*

LOC, s. m. (Orne) Fripon, rèse d'*Escroc*.

LOCHER, v. a. Courber com-en *crochet*; Rendre *crochu*.

LOLLER, v. a. et réf. Re-; il existait aussi en vieux-ais :

Il ne se crolle ne remue.

Dolopathos, p. 183.

CROSSER, v. a. Maltraiter au physique et au moral, Mettre en *croix*; nous disons dans le même sens *crucifier*. En vieux-français *croissir* signifiait *briser* et par suite *craquer*.

En la plus halte tur m'en munterai
a pet
E pus sur les espees m'en larrai de-
rocher.

La verrez brans crussir e espees br-
sier.

Voyage de Charlemagne, v. 545.

L'a si feru parmi le dos,
Ke toz li fet croissir les os.

Roman de Rou, v. 13539.

CROUEN, s. f. Pomme que le vent fait tomber; dans le pa-tois de l'Isère *Croei* signifie *fruit vermoulu*.

CROUILLET, s. m. (Orne) Verrou; on le trouve aussi en vieux-français. Ronsard a dit :
Mais il fait un grand bruit dedans
l'estable, et puis
En poussant le crouillet de sa corne
ouvre l'uis.

CROULANS, s. m. pl. (arr. de Saint-Lo) Mares, Fondrières; en vieux-français *Croliz*, *Croulière* avaient la même signification.

CROULER, v. n. (arr. de Vire) Roucouler.

CROULES, s. f. pl. Bouillie d'avoine à l'eau; on dit aussi *Craules*. Voyez CRAULER.

CROULEUR, s. m. Amateur de pigeons : *Qui dit crouleur dit voleur* est un proverbe fort usité. Voyez CROULER.

CROÛPETTE, s. f. Révérence, parce que l'on s'*accroupit*, com-

me *Courbette*, parce que l'on se courbe.

S'uns dolenz fait une acropie
Ou un enclin devant s'image.

De monacho in flumine periclitato, v. 194.

CROUTTE, s. f. Clos, Espace de terre cultivé autour d'une maison de campagne, ce que M. Guérard appelle la *Terre salique*. *Sextarium frumenti percipiendum in masura sua cum crola adjacente*; *Charte* de 1252, citée par Huct; *Origines de Caen*, p. 298. Beaucoup de champs et de fermes portent ce nom en Basse-Normandie; on le trouve déjà dans des titres de la première moitié du XIV^e siècle : Jouxte les crottes de Banville; *Charte* de 1342, rapportée par Pluquet, *Contes populaires de l'arron-*

dissement de Bayeux, p. 135 : Jouxte la crotte Dighague; *Charte* de 1302, *Ibidem*, p. 139, Ce mot se trouvait aussi en vieux-français :

Les Juis en ont mors, molt en font
grant maiscel;
Mais que dis en garirent en la crote
Japhel.

De Vespasianus l'empereor, Ms. de l'Arsenal, B. L. F. n° 283, fol. 83, recto. col. 3.

CUEUVER, v. a. Fermer la porte.

CUISSON, s. f. Fournée, ce qui *cuit* ensemble.

CUMBLET, s. m. *Culbutte*; probablement une corruption.

CUSSER, v. n. (Orne) Se plaindre beaucoup. Voyez **ACUSSER**.

CUSTOS, s. m. Sacristain; c'est la forme et la signification latines.

D

DABÉE, s. f. Forte pluie, *Daube* d'eau. Voyez **DAUBE**.

DACER, v. a. Payer contre son gré. La *Dace* était un impôt perçu plus spécialement sur les marchandises, qui malgré son étymologie (*Data*, un don) était fort impopulaire : *Ad multas teneantur collectas, contributiones, dacias sive steuras*; *Charte* de 1286, publiée par Ludwig, *Reliquiae manuscriptorum*, t. IV, p. 267.

On trouve déjà dans Sidonius Apollinaris, l. V, let. 13 : *Tributum annuum datare*.

DALE, s. f. Vallée; du norse *Dal*, dont la signification est la même; il ne se trouve plus que dans quelques noms de lieu

situés surtout en Haute-Normandie, Dippedale, Darnedal : le vieux-français l'employait seul.

Par dales Robert s'est plongies.

Robert-le-Diable, fol. F. n., recto. col. 2, éd. de M. TREBUTIEN.

Voyez **DARNE**.

DALLE, s. f. Canal par où les eaux s'écoulent. La *Coutume de Bretagne*, art. 698, l'emploie dans le même sens; il signifie aussi Flaque d'eau.

DALLÉE, s. f. Urine d'un animal assez abondante pour remplir une *dalle*.

DALLER, v. a. et n. (Orne) Uriner, en parlant des hommes.

LOT, s. m. Petite *dalle* ; minutif est aussi un terme arine.

NGIER, s. m. Puissance, ination ; de *dominium* : le *Journal des Savants* ormandie, t. I, p. 47. On ouve aussi en vieux-fran-

est or cil que poi le crient,
or de rien en son danger.

ENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 14244.

droit de *Danger* était un me de la valeur des bois l'on payait au souverain remplacer la suzeraineté e défrichement lui faisait re.

NSPAROU, loc. adv. (arr. alognes) on ne l'emploie l'ans la phrase : *Tout laislansparou*, qui signifie ser un ouvrage dans l'état se trouve, sans rien ache-

RDADINE, s. f. (arr. de ux) Pièce de six deniers ivre, sur laquelle les glos s ne donnent aucun ren- ement, quoique son nom ouve aussi en vieux-fran- et en provençal. *Dardas* signifiait dans la bas- tinité un petit marchand ne vendait que pour de es sommes, et on aura -être à cause de cela ap- les pièces de menue mon- *dardaines*.

RIOLE, s. f. Soufflet.

ARNE, s. f. Portion, Mor- ; on dit encore en fran- une *darne de saumon*. avait autrefois à Caen un ine situé dans une vallée

que l'on appelait *Darnetal* ; l'église de la paroisse où elle était se nommait St-Pierre-de-Darnetal. En breton *Darn* a la même signification.

DARRE, s. f. (Manche) Gros ventre ; peut-être aussi gros qu'un derrière, car on trouve *Darr* avec cette signification en vieux-français ; cependant *Diaraok* signifie en breton la partie antérieure d'un homme par opposition au derrière.

DARSELET, s. f. (arr. de Valognes) Petit *dard* ; on dit aussi par aphérèse ARSELET ; c'est le nom de l'épinoche, *gasterosteus aculatus*.

DASÈE, s. f. (arr. de Bayeux) Monceau, *Tas* ; il signifie aussi, peut-être par analogie, Bouse de vache et tout ce qui en ala consistance et la forme.

DATE, s. m. (Manche) Uri- ne ; il existait aussi en vieux-français, suivant Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 342.

DAUBE, s. f. Chûte, proba- blement par extension. Voyez le mot suivant.

DAUBÉE, s. f. Volée de coups ; *Dauber* signifie encore en français dans le style fami- lier *Battre à coups de poing*.

DAUBER, v. a. (Orne) Prêter à usure ; en vieux-français *Dau- be* signifiait *tromperie, fraude*.

DEBALTAFRISER, v. a. (arr. de Valognes) Démontér, Défaire.

DÉBAUCHER, v. réfl. Se désoler ; il a la même significa- tion en rouchi : de *Debacchare* en bas-latin, *ravager, désoler*.

Paganorum quoque infesta- tiones quae olim patriam de- bacchiaverant; *Acta Sanctorum*

gnifiait *embellie* :

Plus cointe ne plus desguysée
Ne l'auroye ja demandée.

Roman de la Rose, v. 567.

DÉHAÏT, s. m. Tristesse, Affliction. Voyez HAITIER ; il existait aussi en vieux-français :

A Loun, plein de grant deshet,
Kar bien sevent que mal lor vet,
Sunt entre Osmunt e son seigneur
En crieme, en dote e en error.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 13821.

Dihet signifie en breton *déplaisir*, *désagrément*.

DÉHAUMER, v. a. Battre, Maltraiter, Arracher le *haume*.

DÉLABRE, s. m. (arr. de Bayeux) Garnement, Destructeur, Qui *délabre* tout.

DÉLANDOUX, s. m. Éteignoir.

DÉLLE, s. f. Portion de terre labourable, Sillon; dans le sens de l'allemand *Theil* et de l'anglais *Deale*.

DÉLURÉ, adj. Vif; de *Luron*.

DÉMARER, v. n. Bouger, le contraire d'*Amarer*; en breton *Amar* signifie *chaîne*, *cable*.

DÉMENCE, s. f. (arr. de Valognes) Décrépitude; il se dit aussi des choses : Cette maison est tombée en démence.

DÉMENÉ, s. m. (Manche) Soins du *ménage*; du vieux-français *Se démener*, S'occuper, Se tourmenter, qui est encore resté dans le style familier. Probablement l'étymologie expliquerait que l'on écrivit *Démainer*; on lit encore dans la *Chronique rimée* de Mouskes, v. 24557 :

Mais tous li plus en demanier
Ne li sorent que consillier.

DÉMENTER, v. réfl. Se tour-

uenter, Se travailler l'esprit (*mentem*); il avait le même sens en vieux-français :

Por desirrier del roi autisme
Se dementoit a soi meisme.

WACE, *Établissement de la Conception*, p. 65, v. 5.

Et cil, qui ne set, en sa rime
Qu'est consonant ou leonime,
Ne puet, comment qu'il s'en dement,
Avoir certain entendement.

GUIART, *Branche des royaux lignages*, prologue, v. 5.

Comme en vieux-français il signifie aussi Se lamenter :

Demente sei e plaint sovent.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 11390.

et Perdre la tête, Entrer en *démence* :

La veissiez ces sales fondre
Et ces biaux hostiex craventer,
Enfanz et femes dementer,
Menesteriex braire et crier.

GUIART, *Branche des royaux lignages*, t. I, p. 249.

DEMOISELLE, s. f. Petite mesure d'eau de vie (1/2 décilitre); ce qu'une *demoiselle* en pourrait boire.

DÉMON, s. m. (Orne) Éteignoir.

DÉPATOUILLER, v. réfl. Se tirer d'un mauvais pas, Se dépêtrer.

DÉPÉTRONNER, v. a. Arracher les rejets du pied d'un arbre, le *Dépêtrer*.

DÉPIAUSTER, v. a. Ecorcher, Oter la *peau*; dans le Nivernais on dit *Depiauter*.

DÉPIT, s. m. Mépris, du latin *Despicere*; il avait aussi cette acception en vieux-français :

Abiathar le volt sacrer al deu despit.

GUERNES, *Vie de saint Thomas de Cantorbery*, p. 7, v. 25.

DÉPITER, v. a. (Orne) Défier ; cette extension du sens que lui donne le français se trouve aussi dans le patois du Berry.

DÉPITEUX, adj. Dédaigneux : La belle alors m'respond, despitueuse.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux de Vire*, p. 54, éd. de M. Dubois.

DÉPOTER, v. a. (arr. de Valognes et de Caen) Transporter le cidre d'un tonneau dans un autre ; à Rouen on dit *Dépotager*.

DÉRAIN, adj. Dernier ; cette forme qui se rapproche plus que le français du mot primitif (*de retro*) existait dans l'ancienne langue :

Dieux ! Je voy bien qu'ilz souffreront
A Rome leur derain martire.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul, publié par M. JUBINAL, *Mystères inédits*, t. I, p. 101, v. 8.

DÉRESNER, v. n. Déparler ; *Resner* signifiait en vieux-français *parler* :

Si com l'arcevesque Turpins,
Li bons clers, li chevaliers fins,
Resnoit ensi a Carlemainne.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 8340.

La *Coutume de Normandie* l'emploie dans le sens de se *Défendre en justice*, *Nier avec serment*.

DÉRI, adv. (arr. de Coutances) *En dérive*.

DERLINGUER, v. n. (arr. de Cherbourg) Faire du bruit ; onomatopée tirée du bruit des sonnettes. *Derliner* se trouve aussi dans le patois du Berry.

DÉROMPRE, v. n. (Manche) Discontinuer, *S'interrompre*.

DÉRUNER, v. a. (Calvados) Défaire, Déranger. Voyez ARU-

NER ; il se trouvait aussi en vieux-français.

DÉRUSIONNÉ, adj. (arr. de Vire) Fin, Gai.

DÉSHABILLÉ, s. m. (arr. de Valognes) Robe *habillée*.

DÉSERT, adj. Ruiné, Abandonné ; le vieux-français lui donnait la même acception :

Mult par-est grans duels quant on
Lou vrai sepulcre ou Deus fut mis,
Et ke li saint leu sont desert
Ou nostre sire estoit servis.

MAISTRE RENAS, *Complainte sur la prise de Jérusalem*, publiée par M. Jubinal, *Rapport au Ministre de l'Instruction publique*, p. 39.

C'est le sens de l'anglais *Deserted*.

DÉSOREILLER, v. a. (arr. de Caen) Couper l'oreille à quelqu'un ; on dit ailleurs *Esoreiller*.

DESSAISONNER, v. a. et n. Etre ou Mettre hors de *saison* ; il existait aussi en vieux-français. Les plaisants propos estoient dessaisonnez en un temps de guerre et d'afflictions ; d'Aubigné, *Baron de Fénéste*, préface.

DESSEULÉ, adj. Qui est abandonné, *Laissé seul* ; il se trouve aussi en rouchi.

DESSOULER, v. n. Désenivrer. Voyez SOUL.

DESUR, prép. Dessus ; le R de la racine latine était aussi resté en vieux-français :

E le plum departir e desur mei des-
rumpre.

Voyage de Charlemagne, v. 574.

DÉTOURBIER, s. m. Trouble. Dérangement ; du latin *Disturbare* :

On dit que bien souvent entre bec et cuillier

Il vient (du ?) destourbier.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 95, éd. de M. Travers.

C'est un proverbe que cite de Brieux, *Origines de coutumes anciennes*, p. 36 :

Entre la bouche et la cuillier.
Il arrive souvent du détourbier.

DÉTRAT, s. m. Sentier battu; du latin *Tractus*.

DÉTRITS, s. m. pl. Décombres; du latin *Detritus*; on dit en Provence *Détriter les olives sous la meule*.

DETTEUSES, s. f. pl. (Manche) Fruits abattus par le vent; on dit ailleurs *Detteuil*.

DEUMET, s. m. (arr. de Pont-l'Évêque) Duvet; du bas-latin *Duma* :

Innascitur vero avibus plumbum multiplex; pullis namque noviter genitis primo innascuntur illae, quae nec sunt ut pili, neque ut lanulae, sed habent naturam inter utrumque; quae cooperiunt, et a frigore quoquomodo defendunt. Secundo innascuntur aliae, quae dicuntur lanulae, a quibusdam dumae; Fredericus II, *De arte venandi*, l. I, ch. 45.

DÉVALER, v. a. et n. Descendre, Tomber; on le trouve aussi en vieux-français :

De la plus haulte tur de Paris la citez
Me larrai contreval par creance de-
valer.

Voyage de Charlemagne, v. 36.

Fall signifie *chûte* en islandais, et *tomber* en anglais. Voyez AVAL.

DEVANTÉE, s. f. Plein un devantier.

DEVARUBLE, s. m. (Manche)

Qui use et déchire tout. Voyez VAROU.

DEVIGNON, s. m. Projet; Ce qu'on a *devisé*.

DEVINAILLE, s. f. Enigme à deviner; il existait aussi en vieux-français :

Legiere est ceste devinaille:
Chascuns quide estre tot sachant
Por quei vos teneiz l'enfant.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 13174.

Mais il y signifiait habituellement non pas l'énigme que l'on devinait, mais le sens qu'on lui supposait :

Mais c'est tout trufe et devinaille;
Nus n'est fisiciens fors Dieux.

ADAM D'ARRAS, *Vers de le mort*, v. , 35.

DEVISE, s. f. (arr. de Bayeux) Borne qui *divise* les terres; on le trouve aussi en vieux-français.

Et quant les deviseurs auront veu et enquis et regarde les leus et places, ils doivent marcher la devise la ou ils sont assentis et boner la eune nouvelle devise; *Assises de jurisprudence*, ch. 265.

DIA, int. Cri pour faire aller les chevaux à gauche; en breton au contraire c'est pour les faire aller à droite : cela prouve l'origine grecque; *δια*, à travers, de côté.

DICHENAVANT, adv. Dorénavant. Il est formé de la même manière que le *D'aujourd'hui*, avant du provençal et de l'ancien catalan, et que le *D'ist di en avant* du serment de 842.

DIDACER, v. n. Rabacher; fréquentatif dérivé du latin *Dicere*.

DIGUE, s. f. (arr. de Caen) Femme de mauvaise vie.

DIGUER, v. a. Piquer; en vieux-français. *Eperonner*. Voyez le mot suivant.

DIGUET, s. m. Piquet; on trouve aussi dans le vieux-français *Digart*, éperon; *Digoire*, arme pointue, et le français moderne a conservé *Dague*. Tous ces mots semblent venir du celtique; au moins *Dag* exprime-t-il en breton une idée semblable.

DIOLOVERT, s. m. (arr. de Coutances) Faiseur de mariages; en breton *Didalvez* signifie *fainéant*, *vaurien*.

DISPUTER, v. a. (Manche) Gronder; la même série d'idées a fait du vieux-français *Tenser*, disputer, le français actuel *Tancer*.

Do, prép. (Calvados) Avec; métathèse d'*Od*, qui se trouve très-fréquemment en vieux-français :

Si ot od lui un chevalier
Pour lui aprendre et consillier.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 12957.

Un changement semblable se retrouve dans les autres langues; ainsi le *Da* des Italiens semble venir du latin *Ad* ou *Ab*; en gaël *Mi* et *Ym* signifient *Je* et *Moi*; en breton le même renversement a eu lieu, c'est *Me* et *Em*.

DOBICHE, s. f. (Orne) Vieille femme avare.

DOBICHER, v. réf. S'habiller ridiculement, comme une *Dobiche*.

DODRIGNE, s. f. Tête.

DODINER, v. n. Remuer la tête; dans le patois du Berry

on dit *Dodeliner*; en français *Dodiner* est un terme d'horlogerie, qui signifie aussi *Avoir un certain mouvement*; mais il n'a pas cours dans la langue usuelle.

DONA, s. m. (Orne) Homme sans esprit; en rouchi *être Don* ou *Donte* signifie *être pénaut*; probablement du breton *Dona*, doux, apprivoisé.

DÔNE, s. f. (Orne et Calvados) Poupée; ce mot signifie en breton *doux*, *docile*.

DORÉ, s. m. Enduit. Voyez le mot suivant :

DORÉE, s. f. Tartine couverte de beurre; on donne aussi au verbe *Dorer* la signification de *beurrer*, et on l'a dit par extension de l'application d'un enduit quelconque.

DOUDOUX, s. m. (arr. de Valognes) Bonbon.

DOUI, s. m. Lavoir, Courant d'eau, Routoir; il y a à Biéville, près de Caen, un courant d'eau que les habitants appellent *Doi*. Ce mot se trouvait aussi en vieux-français et dans la basse-latinité :

Usquead doet Herberti; *Établissements de Normandie*, p. 4.

Ensement va com loutre par vivier
Quant les poissons fait en la dois mucier.

Garin le Loherain, t. I, p. 264.

A toi, pour ce de la fontaine Helye
Requier avoir un ouvrage authentique,
Dont la doys est du tout en ta baillie
Pour refrener d'elle ma soif ethique.

EUSTACHE DESCHAMPS, *Ballade à Chaucer*, publiée par M. WRIGHT, *Anecdota literaria*, p. 14.

Doué est dans le patois de la

Vendée le nom d'une pièce d'eau où on lave, et *Doie* signifie dans le Jura une source; la *Doie d'Ain*, la *Doie de Buron*, etc. : il est donc fort probable que ce mot ne vient pas, comme on l'a dit, du latin *Ductus*, mais d'un mot celtique qui convenait à toutes ces différentes significations; et en breton *Dour* signifie eau et *Douez*, un fossé plein d'eau.

DOUELLE, s. f. Planche d'un tonneau, *Douve*; on dit aussi *Douvelle*.

DOUILLANT, adj. (arr. de Bayeux) Dououreux. Voyez le mot suivant.

DOULER, v. n. Souffrir; du latin *Dolere* (Voyez ADOLER); il existait en vieux-français :

Dolant en furent trestuit si anemi.

Raoul de Cambrai, p. 21. v. 12.

DOURDÉE, s. f. (Orne) Volée de coups; on emploie aussi dans le même sens le v. a. *Dourder*.

DOUVE, s. f. Grand fossé plein d'eau, Etang; *Diup* en islandais signifie *profond*; c'est la racine des noms de *Dieppe*, de la *Douve*, de la *Dive* et probablement du *Doubs*.

DRAGLER, v. a. (arr. de Rouen) Boire, Avaler :

No ne seret de queu bechon dragler.

Muse normande, p. 4.

DRAÏNER, v. n. Parler lentement, Rester en arrière, *Tratner*. A Rennes *Drene* signifie Répétition d'une chose qui ennuie celui qui l'écoute.

DRAMER, v. a. Battre; *Dramm* signifie en breton *une poignée de verges*.

DRANET, s. m. (arr. de

Bayeux) Espèce de filet, *Tratnasse*.

DRAPET, s. m. Linge; on dit aussi *Drapeau* et *Drapel*.

Il n'a ni langeni drapeau,

Et dans cet état misérable

On ne peut voir rien de plus beau.

Vieux Noël inédit

LA QUIOLE.

Mais o qu' sont (les écus) ?

CALTELOITE.

Dans ma pouquette, enveloppais d'un drapel.

Farce des Quilards, p. 8.

DRAS, s. m. Vêtement; il avait la même signification en vieux-français :

Dras de dolor et de plor prist.

WACE, *Etablissement de la Conception*, p. 22, v. 3.

Cilz saint Roumains estoit cilz qui norri saint Beneoit, et li bailla les dras de religion; *Recueil des historiens de France*, t. III, p. 195.

DRÉ-NOËUD, s. m. Double-nœud; Nœud droit, bien fait : cette expression existe aussi dans le patois de Rennes.

DRÉCHIER, v. réf. S'habiller; le français ne donne pas cette signification au verbe *Dresser* : c'est l'acception de l'anglais *To Dress*.

DRIGANT, s. m. (arr. de Bayeux) Toupie. Voyez DRUGIR.

DROGUER, v. n. Attendre long-temps, Se donner au diable comme une *drogue*; il se prend en rouchi dans la même acception.

DROUE, s. f. Espèce d'avoine; *Droe* en vieux-français :

Mais mon pain resamble becuit, Il est fait ou d'orge ou de droë.

Roman de Cortois d'Arras, B. R. n° 1830, fonds de St-Germain.

DRU, adj. Fort. Vigoureux,

Bien portant ; le vieux-français lui donnait le même sens :

De che me souvient il sans plus,
Que me dist qu'estoie trop drus.

GUIGNEVILLE, cité par du Cange, t. II,
p. 942, col. 3.

Il signifie aussi Pressé, Serré,
comme en vieux-français :

Ung grand tas de Dyables plus drus
Que mouchérons en air volant.

Mystère de l'Assomption.

Le provençal *Drut* se prenait
dans toutes ces acceptions.

DRUGER, v. n. S'amuser, Se
réjouir.

Il ne faut pas faire vie qui
druge, mais vie qui dure ; *Pro-*
verbe normand.

Le vieux-français prenait
Druges dans une acception ana-

Certes, ce n'est mie de druges,
Que tu es si chetiz et las.

Les deux bordeors ribaus, v. 11.

Dans le patois de l'Isère
Drugeié signifie *se réjouir*.

DRUGES, s. m. pl. Il ne s'em-
ploie que dans la phrase *Avoir*
les druges, qui signifie *Ne pas*
tenir en place ; littéralement
Etre possédé du démon ; au
moins *Drouk* et *Droug* signi-
fient en breton *méchant, mau-*

vais. Voyez le mot suivant.

DRUGIR, v. n. Courir de côté
et d'autre ; *Draugaz* signifie
en islandais *errer comme une*
âme en peine ; l'anglais a le
verbe *Drudge*, remuer toujours,
et le patois du Jura emploie
Druger dans le sens de *cabrio-*
ler.

DUIRE, v. a. Maltriser, Cor-
riger ; du latin *Ducere* ; le vieux-
français disait également :

Ki co duit e gouvemet, ben deit estre
poant.

Voyage de Charlemagne, v. 97.

Il signifie aussi Convenir.
Voyez le mot suivant :

DUISANT, adj. Convenant :

Je scay bien que tu me garde
Et me vas favorisant ;
A la personne vieillarde
Mauvais boire est-il duisant.
Nenny, nenny, hélas ! Nenny.

OLIVIER BASSELIN (Jean Lehoux),
Chanson inédite.

DUMER, v. n. Perdre sa plu-
me, et par extension son poil,
et même toute autre chose.
Voyez DEUMET.

DURER, v. n. Attendre, Pren-
dre patience ; le bas-latin don-
nait le même sens à *durare*.

Festinus eo ; durate hic, Comites.

Comédie sans nom, act. IV, sc.
10 ; B. R. n° 8163.

E

EBARRE, s. f. (arr. de Valo-
gnes) Cri. Il n'est presque jamais
employé qu'avec le verbe *faire*,
et signifie alors Rembarrer.

EBABIR, v. a. et n. Ebahir,
Rendre *baube*. Voyez ce mot.

Il se disait aussi en vieux-fran-
çais :

Et si mus et si ebaubis
Qu'il ne saura ni blanc ni bis.

Fabliau de la vieille truande.

Mais on ne l'emploie plus que

dans le style familier.

EBE, s. m. Reflux.

Tout ce qui vient d'êbe s'en retournera de flot; *Vieux proverbe* cité par de Brieux, *Origines de coutumes anciennes*, p. 78.

Ebb est resté en anglais, et *Ebbe* en danois.

EBELINER, v. a. Voyez **BELIN**.

EBÉLUER, v. a. Eblouir; peut-être une corruption d'*Eberluer*, donner la *bertue*; voyez le mot suivant. Dans le Berry, on dit *Eberluter*.

EBERLOUETTE, s. f. Eblouissement. Voyez **EBÉLUER**.

EBLAQUIER, v. a. Ecraser, Rendre *bléque*. Voyez ce mot.

EBLÊTER, v. a. Ecraser les petites mottes de terre, les *blottes*. Voyez ce mot.

EBLÊTEUX, s. m. Instrument dont on se sert pour *éblêter*.

EOËLER, v. a. Ecraser, Faire sortir les *boyaux* du corps; il existait en vieux-français.

La veissiez tere escillier,
Fames honir, homes cachier,
Enfans em bers esboeler.

Roman de Brut, v. 13893.

EBOQUILLER, v. a. Il ne s'emploie qu'avec *les yeux*, et signifie Empêcher de voir; *Bogue* en vieux-français signifiait *chassie*.

EBODINER, v. a. (arr. de Valognes) Faire sortir les *boudins* du corps; on dit aussi *Ebouiner*.

EBOUQUETER, v. a. Épointer, Rompre le *bout*.

EBRAIT, s. m. Cri; de *braire*: le vieux-français avait *Brait*.

Li quens Raoul a son ostel s'en vait;

El destrier monte, fait sonner son retrait,
De Paris ist, n'i ot ne cri ne brait.

Raoul de Cambrat, p. 38; v. 24.

EBROTÉ, adj. (arr. de Cherbourg) Ebréché, *Brouté*.

ECALIER, s. m. (arr. de Valognes) Barrière fixe en forme d'*échelle*; on dit aussi *Échalier* dans l'Orne et dans le Berry.

ECALOTER, v. a. (arr. de Bayeux) Ecosser, *Ecaler*; (arr. de Valognes) Ecorcher un bouton, En arracher la *calotte*.

ECAME, s. m. Barrière de cimetière, qui est ordinairement fixée et précédée de plusieurs marches en pierre: *Eschamel*, du latin *Scamnum*, signifiait en vieux-français *Marche-pied*:

Et l'eschamel sur quoy li roys tenoit ses piez; Joinville, *Histoire de saint Louis*, p. 45.

ECANCHON, adj. Rachitique, Tremblant sur ses jambes; le vieux-français avait le verbe *Escancherer*, S'agiter:

Ki oist li felon crier,
E le veist escancherer,
Denz reguigner, bras degeter,
Gambes estendre e recorber.

Roman de Rou, v. 586.

L'islandais *Skaka* a la même signification.

ECARER, v. n. (arrond. de Bayeux) Impatienter; littéralement Jeter des pierres. Voyez **ACARER**.

ECAUCHER, v. a. Ecraser; de l'islandais *Skaka*, Briser, ou du latin *Calcare*. Voyez **CAUCHER** et **COCI**; le vieux-français disait *Ecacher*.

ECAUCHETTE, s. f. (arr. de Bayeux et de Saint-Lo) Casse-

Voyez le mot précédent.
AMPIR, v. réfl. Se débar-
 ; littéralement Sortir de
 ; l'italien *Inciampare*
 mé de la même manière.
ARDER, v. a. (Orne) Ecail-
 luez JARD.

AUBOILLER, v. réfl. S'ex-
 de chaleur, Se faire
 ir de *chaud*, et, par ex-
 n, de fatigue.

AUFFURE, s. f. (arr. de
 es) Pleurésie ; on dit
 ÉCHAUFFAISON ; le *chaud-
 li* du patois du Berry est
 t mieux fait.

AUGUETTER, v. a. Surveil-
 lacement. Voyez **ESCAR-**
 qui s'écrivait quelque-
scalgaite en vieux-fran-
Thanson de Roland, str.
 II, v. 8.

AULER, v. n. (Calvados) ;
CHAULER.

AUMETRE, v. a. Effarou-
 force de coups, en par-
 s animaux ; littéralement
 ; hors de son *chaume*.

ERPILLER, v. a. (Manche)
 r par morceaux ; il sem-
 nir du latin *Excerpere*,
 que de l'islandais *Ska-*
 ùre tort, et *Spillir*, Dé-
 r violemment, Détrui-
 roiqu'on lise dans Bou-
 ; *Somme rurale*, l. I,

Normandie l'on appelle
pelerie violence ; si cou-
 tollir a autrui le sien en
 ou en chemin, par les
 s ou en lieu public.

INEUX, s. m. Grand cou-
échinier ; il signifie aussi
 omme qui a une longue

OITE, s. f. Acquisition,

Ce qui *échoit* ; il se trouve déjà
 dans des documents du XIII^e
 siècle.

Li chevaliers ainz nez aura le
 fie de hauberc tout entier, si
 qu'il ne sera pas partiz ; li au-
 tre frere auront les eschoites
 également ; *Etablissements de
 Normandie*, p. 9.

ECLICHE, s. f. Eclat, Mor-
 ceau ; du vieil-allemand *Sliz-
 zan*, Mettre en pièce ; il exis-
 tait aussi en vieux-français :

A l'estandart fu li caples mortal ;
 Ogiers i fiert de cortain le roial,
 Que les esclices en volent contreval

Chevalerie Ogier, v. 5144.

Le français *Eclisse* a la mê-
 me origine. Il signifie aussi une
 Seringue en sureau avec la-
 quelle les enfants se jettent de
 l'eau. Voyez **ÉCLIPER**.

ECLIPÈQUE, s. f. Tiroir lat-
 téral d'un coffre.

ECLIPER, v. ? Eclater, Ecla-
 bousser ; dans le premier sens,
 on dit aussi comme en rouchi
Eclifer, et dans le second
Eclinchier.

ECLIQUETTE, s. f. Batte de
 masques ; de *Cliqueter*, faire
 du bruit.

ECŒURÉ, adj. Dégouté, Dé-
 couragé, Qui n'a plus de *cœur* ;
 le patois du Berry dit *écœurdi*.
 Être *Ecœuré* ou *Ecœuréti*, si-
 gnifie aussi Avoir mal au cœur.

ECOFFIR, v. a. Tuer. Voyez
ESCOFFIER.

ECÔMANT, adj. Affadissant,
 Dégoutant ; peut-être de l'an-
 glais *To come* et le contraire
 d'*Avenant* ; on dit dans le mê-
 me sens : Il ne me revient pas.

ECOPIR, v. a. et n. Cracher,
 et par extension Vomir ; il exis-
 tait aussi en vieux-français :

Escopi la enmi le vis.

Roman de Renart, t. I, p. 98.

On dit aussi *Ecopissure*, Crachat.

ECORNIFLER, v. a. Voler ; d'*Ecorner* ; le sens du français est bien plus restreint.

ECOUER, v. a. Couper la queue. On dit aussi *Equeuter*.

ESCOUFFLE, s. f. (arr. de Valognes) Cerf-volant ; en islandais *Kestli* signifie *bâton*, *surface plate*, et l'on dit également *Sec* comme *un bâton* et comme une *écouffle*. Cependant le milan qui plane habituellement très-haut, se nommait aussi *Escoufle*. (Voyez le *Roman de l'Escoufle*, Bibl. de l'Arsenal, B. L. F., in-4°, n° 178), et il ne serait pas impossible qu'on eût donné le même nom au cerf-volant qui s'élève très-haut et reste à peu près immobile.

ECOURRE, **ESCOUTRE**, v. a. *Secouer*, et par métaphore Repousser ; il vient sans doute du latin *Succutere*. Ce mot existait en vieux-français avec la même forme :

Et doibt le fourier battre et escourre le lict et mettre a point la chambre ; Olivier de la Marche, *Mémoires*, t. II, p. 494, éd. de Petitot.

Granz fu li cols, molt fist a resoigner : Si l'escona qu'il fist ~~en~~ enollier.

Raoul e Cambrai, p. 102, v. 8.

Ecourre dans le patois du Jura, *Ecaure* en romanche, et *Eicouré* dans le patois de l'Isère, signifient *battre le blé* ; delà le nom d'*Escoussour*, que le vieux-français donnait au *fléau*.

ECOUSSIN, s. m. Botte de

paille ; le français dit, dans un sens à peu près semblable, un *coussin de paille*.

ECOUTE-S'IL-PLEUT, s. m. (arr. de Valognes) Nom méprisant que l'on donne aux moulins dont le courant a besoin d'être grossi par les pluies.

ECRABOUIILLER, v. a. Ecraser, Mêler en écrasant, comme le vieux-français *Acrabiller* ; voyez Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 49. L'islandais *Krabba* signifie *mélanger*, *confondre*.

Hachez, écarbouillez, érintez, épiautrez, Efreulez, émeultez, éventrez, étriepez.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. I, p. 9.

ECRIÈRE, s. f. Petit crustacé qui vit dans l'eau douce ; on dit à Valognes *Ecrelle*. Ce dernier mot semble une corruption d'*Ecrouelle*, nom que le vieux-français donnait à l'écrivisse, du bas-latin *Scrophula*.

EDUCHIR, v. a. (arr. de Coutances) Affiler ; s'il ne faut pas écrire *Aiguchir*, Aiguiser, c'est une corruption d'*Adoucir*, parce que le travail est moins rude quand on se sert d'outils bien affilés.

EDUQUER, v. a. Elever ; c'est le mot latin qui s'est conservé aussi dans le Berry.

EFESTOUI, adj. (Orne) Enjoué, Gai, comme dans un jour de fête.

EFFABI, adj. Pâle, Troublé, (arr. de Vire) Effronté ; probablement de l'islandais *Favis*, Sot, Grossier.

EFFORBIR, v. n. (arr. de Valognes) Devenir fort, Cesser d'être forbu. Voyez ce dernier mot.

EFFOUCHIÉ, p. pas. *Effarouché*; il se dit surtout des bestiaux rassemblés en grand nombre qui sont saisis d'une sorte de terreur panique.

EFFOUILLE, s. f. Bétail produit, ou engraisé dans une ferme pendant l'année.

EFFRITER, v. a. Effrayer; probablement de l'anglais *To fright*.

ÉGACHIR, v. a. (Orne) Ecraser, faire du *gachis*.

EGAILLER, v. a. refl. (Orne) S'éparpiller, S'étendre; on dit *Evailler* à Rennes et dans la Vendée. Il est aussi actif et signifie Déchirer.

EGALUER, v. a. (arr. de Valognes) Eblouir.

EGASSER, v. a. Voyez AGACER.

EGAMELÉ, p. pas. Ecrasé; *Kama* signifie en islandais *taché, gâté*, et le vieux-français *Gamafrer* voulait dire *frapper, blesser*.

EGLAVÉ, p. pas. (Manche) Mort de faim; *Gleipa* signifie en islandais *dévorer, avaler gloutonnement*.

EGOHINE, s. f. (arr. de Valognes) Petite scie à main; il existait aussi en vieux-français.

EGOHINER, v. a. (arr. de Valognes) Egorger, Frapper avec une *égohine*.

EGOSILLER, v. réf. S'user le gosier à force de crier.

EGRAT, s. m. Piège pour prendre les oiseaux. Voyez AGRAT. Il se dit aussi par apocope pour *Egratignure*.

EGRIMER, v. a. Egratigner; littéralement Devenir féroce, du vigil-allemand *Grimm*.

EGRINFLER, v. a. (arr. de Vire) Egratigner avec les grif-

fes; on dit aussi **GRIFFER** et **ÉGRINCHER**.

EGROUGE, s. m. (Orne) Instrument à dents qui sépare le lin de sa graine. Voyez le mot suivant.

EGRUETTE, s. f. Egrugeoir.

EGUENÉ, adj. Avare; du latin *Egenus*, pauvre, parce que l'indigence force à l'économie. Voyez ÉQUENÉ.

ÉLAVARE, s. m. (arr. de Valognes) Petite digue qui élève le niveau de l'eau.

ELÉNU, s. m. (Orne) Homme grand, *Elancé*, et, par extension, Maigre. De mauvaise mine, Mal habillé.

ELEVURE, s. f. Petit bouton qui s'élève sur la peau.

ELIENÇOURE, s. f. (arr. de Vire) Seringue en sureau qui lance de l'eau.

ELIGNER, v. a. (arr. de Valognes) Elaguer, corruption d'*Aligner*.

ELINDER, v. n. Glisser sur le feu; *Eslider* avait la même signification en vieux-français.

ELINGUE, s. f. Fronde. Voyez le mot suivant.

ELINGUER, v. a. et n. Lancer; de l'islandais *Slengia*; littéralement Se servir de l'*élingue*: de là le vieux-français *Eslingur*.

E li eslingur (*fundibularii* dans la *Vulgate*) avirunèrent la maistre cited e grant partie en detruisirent; *Livres des Reis*, l. iv, ch. 5, v. 25.

Elinguer signifie aussi Repousser bien loin, comme avec une fronde, et Répandre des bruits mensongers, En donner à garder; probablement ce dernier sens vient de l'extension

que l'on avait donnée à *Jacere* :

Cum amisso discrimine vera an vana jaceret thesauros gallici auri a patribus occultari jecit; Tite-Live, l. vi, ch. 44.

ELOQUETER, v. a. Déchirer, Mettre en loques.

ELOSSER, v. a. Sécouer, Ebranler; il existait aussi en vieux-français :

Si deffandi qu'il n'i eust
Nus si hardi, qui que il fust,
Si comme il avoit son cors chier,
Qui pierre en osast esloichier.

Roman de Parceval, B. R. n° 6837, fol. 47, verso.

Voyez LOCHER.

ELUGER, v. a. Tracasser, Déranger, Ennuyer.

Et si la cervelle m'éluje.

Muse normande, p. 30.

Elenge signifiait en vieil-anglais *triste*, *affligé* :

Hevy-chered I yede, and elenge in herte.

Vision of Piers the Ploughman, v. 13930.

ELUNÉ, adj. Aveugle; syncope d'*Eluminatus* qui se trouve dans Sidonius, l. viii, lettre 44.

EMAQUER, v. a. (arr. de Caen) Ecraser, probablement de *Mâcher*; on dit dans le Jura *Emâcher*.

EMBERLIFICOTER, v. a. Engeôler, Embarrasser au propre et au figuré, Aveugler, Donner la *berlue*; le vieux-français employait dans le même sens *Emburelicoquer*.

Et cuyde par nuit a la lune
Emburelicoquer fortune.

Roman de Fauvel, B. R. n° 6812, fol. 33.

Le français a conservé *Em-*

berlucoquer dans le style familier, et l'on trouve dans le patois des autres provinces *Emberlauder*, *Emberliner* et *Emberlafer*.

EMBERNOUSÉ, adj. Barbouillé, Sali de *bran*; le rouchi et le patois du Berry disent *Emberné*.

EMBLAYER, v. a. Mettre en blé; il existait aussi en vieux-français.

E si pes est fete, si que li tenanz lest la moitie de la terre, et tote la terre est emblayee? *Etablissements de la Normandie*, p. 96.

EMBLER, v. a. Voler.

Pour resconfort embler nos verres
Et se gaudir de nos repas.

Vaux-de-Vire inédits, p. 219, éd. de M. Travers.

On le trouve aussi en vieux-français :

VA-T-EN QUITTE

Par votre foy, que craignes-vous?

LA MÈRE

Ma substance que chacun emble.

Farce des Pates-Ouaintes, p. 5.

EMBOBELINER, v. réf. S'envelopper la tête dans du linge, comme dans un *Bobelin*, nom que l'on donnait en vieux-français à une espèce de chaussure.

EMBRENINQUER, v. a. Embarrasser; corruption d'*Emberliner*. Voyez EMBERLIFICOTER.

EMBRICOLER, v. a. (arr. de Valognes) Mettre la *bricole* à une vache, Enheuder. Voyez ce mot.

EMBRONT, s. m. Essor; dans le patois du Jura *Embruer* signifie *Mettre en mouvement*.

EMBROUILLAMINI, s. m. Méprise, Embrouillement d'aff-

faïres ; le patois du Berry s'en sert aussi dans cette dernière acception.

EMBRUNCHIR, v. n. Devenir sombre , noir ; littéralement *brun* ; il existait en vieux-français.

Ades quierent-ils le sepulcre
Nostre Seigneur, ce m'est a vis,
Embrunchiez ont tantoz les vis
Et par samblant mout se despisent.

GAUTIER DE COINSI, *Miracles de la Vierge*, l. 1, ch. 2.

Voyez aussi la *Chanson de Roland*, str. CCLXXIX, v. 4.

EMEILLÉ, adj. (Orne) Inquiet, Qui est en *émoi* ; en vieux-français *émoie*.

EMERAS, adj. (arr. de Bayeux) Joyeux, Animé ; le vieux-français *Eme*, *Ame*, *Esprit*, s'est aussi conservé dans le Jura, où il signifie *Esprit*, *Intelligence*.

EMEULTER, v. a. (arr. de Vire) Luxer. Voyez la citation d'ÉCARBOUILLER.

EMEY, s. m. Partie du pressoir sur laquelle on écrase le marc de pommes ; voyez le mot suivant. On appelait en vieux-français *émieuere* une machine propre à broyer , à *émietter*.

EMIER, v. a. *Emietter* ; il existait en vieux-français.

Jehans le vi^e, molt l'en pesa ;
De la macne qui pesa
Le fiert tel cop en la caboce ;
Ce ne fu pas por lever boce,
Ainz esmie quanqu'il ataint.

Fabliau d'Estourmi, v. 213.

Voyez aussi le *Livre des Reis*, p. 300.

EMMÉLER, v. a. Embrouiller, Obscurcir, *Mêler dans*.

EMMIAULER, v. a. Tromper comme un chat ; il se trouve aussi dans le patois du Berry.

EMOLENTÉ, adj. (arr. de Bayeux) Fatigué, Brisé de douleurs ; le mot patois est resté plus fidèle à l'étymologie (*Molitus*) que le français *Moulu*.

EMÔQUER, v. a. Exciter comme des mouches que l'on fait bourdonner quand on s'en approche ; voyez *môque*. Il signifie aussi Chasser les mouches , et avec le pronom réfléchi S'agiter en bourdonnant.

EMOUSSE, s. m. (Orne) Arbre propre à être émondé.

EMOYER, v. réf. S'émouvoir. Se mettre en *émoi* ; il existait en vieux-français :

Li reis sout ke dist voir, durement
s'esmaia.

Roman de Rou, v. 4147.

EMPAFFÉ, p. pas. (Orne) Engoué à force de manger, *Empiffré*.

EMPANSURE, s. f. Indigestion de ruminants qui produit un gonflement de la *panse* ; on dit aussi en rouchi *une vache empanchée*.

EMPATURER, v. a. Embarasser dans des liens , et, par métaphore, Engager quelqu'un malgré lui, le Jeter dans une mauvaise affaire. Ce mot vient de l'usage qu'ont les cultivateurs d'attacher par le *pâturon* les chevaux qu'ils laissent dans les champs.

EMPÊCHÉ, p. pas. Embarassé, Atteint ; il se disait aussi en vieux-français :

Et pour le occupation de Gamot Regnault qui est empesche du mal monseigneur saint Landre ; *Testament* (1426) cité par Roquefort ; *Supplément au Glossaire roman*, p. 226.

EMPOTER, v. a. Mettre en bouteille, en *pot*; il signifie aussi Emprunter. peut-être à cause de la nature de la chose empruntée.

ENCAGER, v. a. Emprisonner; Shaksper se servait ausi de *Cage* dans le sens de prison.

ENCHARGER, v. a. *Charger* quelqu'un de quelque chose; *Ensarger* dans le patois du Berry.

ENCHARROI, s. m. (Orne) Grand morceau de toile qui retient la *charrée* sur la cuve; on dit aussi *Encharreux*.

ENCHIFFONNÉ, adj. (arr. de Valognes) Enchifrené.

ENCOTRE, prép. Contre; il existait en vieux-français.

Nous leur devons aidier encotre le soudanc de Damas; Joinville, *Histoire*, p. 108.

ENCOVIR, v. a. Désirer ardemment, follement; de l'islandais *Kof*, embarras de l'esprit:

Par foi ! fait-ele, je radote
Quant jou ai chelui encovi,
C'onques de mes deus iex ne vi.

Roman de la Violette, v. 3106.

Nous avons encore *Convoiter*, et l'on trouve *Encobir* dans le vieux-provençal.

ENCRÉPI, adj. (arr. de Valognes) Invétéré, Calleux.

ENCROUER, v. a. *Accrocher*, Suspendre, Mettre en *croix*, qui se prononce *crouet* en patois normand.

Faictes au gibet mener
Et que nous les y encroue.

Chansons normandes, p. 177, éd. de M. Dubois.

Il existait en vieux-français :

De moi poez, se vous voles,
Faire toutes vos volentes,
Livrer a duel et a tourment,

Ardoir u encruer au vent.

GUILLAUME LI CLERS, *Aventures Fregus*, p. 127.

La forme usitée dans l'Orne, *Encrucher*, ferait croire de préférence à une corruption d'*Accrocher*, si le c ne se trouvait en latin (*crucem*).

ENDAGNÉ, adj. (arrond. de Bayeux) Invétéré.

ENDÉMENÉ, adj. Evaporé, Espiègle, Entêté; du latin *Demens*, fou; on dit aussi *Entéméné*.

ENDORMOIR, s. m. (Orne) Grande tasse que l'on vide le soir avant de s'*endormir*.

ENDREIT, prép. Envers, A l'égard de : du latin *In directum*; il existait en vieux-français.

Ke chescun bon fut endreit sel
Et endreit des autres en bone fei.

PIERRE DE VERNON, *Enseignements d'Aristote*.

ENFANTOMÉ, adj. (arr. de Bayeux) Ensorcelé, Qui voit des *fantômes*.

ENFLUME, s. f. Fluxion, Enflure.

ENFOURSURE, s. f. Fonds de sangle d'un lit.

ENGALU, adj. (arr. de Vire) Gourmand, Goulu.

ENGASER, v. a. (Orne) Embourber; peut-être une corruption d'*Envaser*.

ENGAVER, v. réf. Se bourrer de nourriture jusqu'au *gavion*; mais rouchi il est actif et se dit surtout des volailles auxquelles on fait manger de trop gros morceaux de pâte.

ENGIN, s. m. Ruse, Tromperie; du latin *Ingenium*; il existait en vieux-français :

N'est pax merveilles se cis set del engin,
Quant il est fuis au fort larron Basin.

Auberis li Borgonnon, dans
Keller, *Romvart*, p. 220, v. 7.

Il n'est plus usité en français
que dans le proverbe : Mieux
vaut engin que force.

ENGIGNIER, v. a. Tromper ;
il existait en vieux-français :

Traie l'ai et engignie,
Car aillours se fust porcacie.

GUILLAUME LI CLERS, *Aventures*
Fregus, p. 205.

ENGRUGER, v. réfl. S'enticher ;
en vieux-français *Engregier* si-
gnifiait *désirer passionnément*,
suivant Roquefort, *Glossaire*,
t. I, p. 460.

ENGUEUSER, v. a. Tâcher de
se faire donner quelque chose
en flattant, Tromper comme
une *gueuse*, nom que l'on donne
encore aux femmes de mau-
vaise vie.

ENHANNER, v. n. Etre essouf-
flé, et, par extension, Souffrir :

Hellas ! il est byen enhanné
De la grant douleur que j'avoye.

Chansons normandes, p. 163,
éd. de M. Dubois.

Il existait en vieux-français :

Se joustice en terre n'estoit
Li mondes ahanet seroit.

Du provost d'Aquillee, v. 361.

C'est probablement une ono-
matopée métaphorique ; les
fendeurs de bois et les char-
pentiers accompagnent leurs
plus pénibles efforts du cri de
Han, et pendant le moyen-âge
le *Han* de saint Joseph était
conservé dans une bouteille.
En rouchi *Ehancer* signifie
haleter, respirer avec peine.

ENHASÉ, p. pas. (Orne) Af-
fairé, Empressé ; *Hâte* s'écri-

vait en vieux-français avec un
s qui s'est conservé dans l'an-
glais *Haste*.

ENHÂTER, v. a. Presser,
Exciter ; il existait en vieux-
français :

Sire Gauvains estoit enhasti
De foler sur ceux de defors,
Roman de Merlin, cité par Bo-
rel.

ENHERSÉ, p. pas. (arr. de
Bayeux) Invétéré, Enraciné ;
du latin *Inhaerere*, être attaché.

ENHEUDÉ, p. pas. (arr. de
Valognes) Lié avec des *heudes*.
Voyez ce mot.

ENLISÉ, p. pas. (arr. de
Mortain) Embourbé. Voyez
ALISE.

ENMITOUFLER, v. réfl. S'en-
velopper la tête comme avec un
amict ; on dit aussi *Amitou-
fler*.

ENOTER, v. a. Oter le brou ;
dans quelques localités on pro-
nonce le c du radical latin
(nucem) ENOCTER.

ENOULER, v. a. Moudre gros-
sièrement ; du latin *Enucleare*.

ENQUÉRAUDER, v. a. Ensor-
celer ; en vieux-français *Ca-
raude* signifiait *sortilège* :

Mil conjuremens,
Mil caraudes, mil espiremens....
Femmes faisoit encamuder
Et les hommes enfant suer.

Roman d'Eustache le Moine.

ENQUERVOISER, v. a. Accro-
cher, Mettre en croix.

ENRUBISQUEUX, adj. Amou-
reux, Echauffé, Rouge comme
un *rubis*.

ENS, adv. Dedans ; il exis-
tait en vieux-français :

Fors s'en istront, vos entrez enz ;
Si ne seez coartz ne lenz.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 721.

ENSANGMÉLER, v. a. (arr. de Bayeux) Mettre en colère, *Méler le sang*.

ENTEL, pr. Tel.

Tu es tout eintieule qui me fas ; *Farce des Quiolards*, p. 12.

C'est probablement le sens que l'on donnait au vieux-français *Entulle* :

Et dist : Amis, ne r'alez mie
Avec la male compaignie
Des gloutons, ne des lecheors,
Ne des entulles pecheors.

RAOUL, *Voie du paradis*, dans
Rutebeuf, *Œuvres*, t. II, p.
235.

ENTENTE, s. m. Jugement, Capacité d'*entendre* ; il signifie aussi Pensée, Ce que l'on *entend* ; le vieux-français le prenait dans ces deux acceptions.

ENTEURI, adj. (arrond. de Bayeux) Taché, Moisi. Voyez ATORI.

ENTOUR, adv. Environ ; il existait aussi en vieux-français :

Pur ço David d'iloc s'enturnad od tuz ses compaignuns, entour sis senz qui il i out ; *Livres des Reis*, l. I, ch. XXIII, v. 43.

ENTREAGENT, s. m. Habileté de conduite : Il a de l'entreagent. On dit aussi : Il sait bien son entreagent ; le vieux-français disait *Entreget*.

ENTROMPER, v. n. Enfoncer le soc dans la terre.

ENVIER, v. a. Envoyer ; cette contraction se trouvait aussi en vieux-français :

Le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI, provoquant à la guerre son ennemi Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, chargea sa devise d'un baston

nouveau, se jactant que là où il frapperait, la bigne s'y leverait, et davantage portait écrit en ses enseignes : *Je l'en-vi* ; Claude Paradin, *Devises héroïques*.

On dit *Invier* dans le Jura ; l'espagnol a *Enviar*, et l'italien *Inviare*.

ENVIRON, adv. A l'entour, Aux *environs* ; du latin *in gy-rum*, ou du vieil-allemand *Umbiring* ; les troubadours lui donnaient aussi une signification plus conforme à l'étymologie :

Quan lay aura son trap tendut
Nos alogerem d'enviro.

Bertrand de Born, *Lo cons*.

EPATER, v. a. Déchirer un drageon, Une *patte* ; il s'emploie aussi avec le pronom réfléchi, et signifie alors Tomber sur les mains, que le peuple appelle les *pattes*.

EPATTE, s. f. (arr. de Vire) Etoupe.

EPAVILLER, v. a. Eparpiller ; probablement du latin *Pavor*, crainte.

EPÉLIR, v. a. (Orne) Démêler la laine, la mettre en *peloton*, qui s'appelait en vieux-français *Espillier*.

EPESTOUI, adj. (Orne) Etourdi. Voyez PESTER.

EPIFRA, s. m. (Orne) Eclat de bois.

EPILER, v. a. Oter les broussailles.

EPINOCHÉ, s. m. (arr. de Bayeux) Fausset.

EPLAPOURDI, adj. (arr. de Bayeux) Etonné, Effaré, Absourdi.

EPOURER, v. a. (Orne) Ef-

r, Faire *peur*; du latin *rescere*, en vieux-français *Epeuter*.

ROGNE, s. f. Chêne dont le est coupée. Voyez *ESNER*.

ROGNER, v. n. Se vanter, er des histoires qui n'ont ieue ni tête.

ROULETTES, s. f. pl. (arr. Valognes) Petites *échelles* les barreaux dépassent les rses, que l'on met de ip sur les chevaux pour y endre des bottes de foin e paille.

ROUENÉ, adj. Affamé, Af-

si équene que, pensant me ra-
ver,
serais quasi traîner mes pources
gastes.

Muse normande, p. 42.

oyez *ROUENÉ*; dans le pa-
du Berry *Acni* signifie
té, épuisé, tombé d'ina-
n.

ROUBOTTER, v. a. (arr. de
gnes) Eparpiller de pe-
choses; probablement un
tentatif d'*Equerpir*. Voyez
ot.

ROURDER, v. a. (arr. de
gnes) Enrager; il ne s'em-
qu'avec le verbe *Faire*.

ROUREL, s. m. (arr. de
eux) Enfant faible, mal ve-
Voyez *ROUENÉ*.

ROURPIR, v. a. (arr. de Va-
es) Eparpiller, Mettre en

ROUILLE, s. f. (arrond. de
eux) Petit poisson allongé,
latin *Acicula*, appelé à Va-
es *Lançon* (Voyez ce mot);
l'*Ammodyta tobianus*.

ROUIPOLLER, v. a. (arr. de

Valognes) Compenser, Faire
deux parts égales; la signifi-
cation française est restée plus
conforme à l'étymologie, *va-
loir autant que*.

ROUREUR, s. m. (arr. de Ba-
yeux) Homme chargé de la vente
du poisson; du latin *Aequor*.

ROURER, v. a. (arr. de Cou-
tances) Arracher.

ROURFLER, v. a. Egratigner;
il existait aussi en vieux-fran-
çais, et l'on trouve dans le
Dictionnaire roman de don
François Arrafler; on dit aussi
Erisfler.

ROURMIE, s. f. (arrond. de
Bayeux) Exposition, Représen-
tation; *Etre en éramie* si-
gnifie littéralement *Etre planté
debout comme un arbre* (ra-
mus). Voyez *Pluquet*, *Roman
de Rou*, t. I, p. 85.

ROURLINE, s. f. (arr. de Fa-
laise) Chair de mouton, de mau-
vaise qualité.

ROURIS, adv. De nouveau;
peut-être du latin *Rursus*.

ROURRE, v. a. (arr. de Va-
gnes) Griller, Rôtir; peut-être
du latin *Ardere*.

ROURGANE, adj. (arrond. de
Bayeux) De mauvais humeur;
Ærger en allemand.

ROURVIÈRES, s. f. pl. Etren-
nes; il existe aussi à Rouen,
suivant de Brieux, *Origines
de coutumes anciennes*, p. 4.

ROURJER, v. a. Ennuyer, Fati-
guer; de l'allemand *Ærgern*,
Chagriner, ou du grec *ἐργασία*,
Chagrin; car *Argui* est resté
dans le patois de Marseille. Le
vieux-français avait aussi *Ar-
guer*:

Mais li maus qui l'argue et cose

Le tenoit et hastoit de pries.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 23788.

ERLISER, v. n. (arrond. de Bayeux) Reluire; du latin *Relucere*: à Valognes on dit *Relure*.

ERNÉ, p. pas. Ereinté; le patois est resté plus fidèle à l'étymologie (*Renés*); en rouchi on dit *Erané*. Ce mot s'emploie aussi métaphoriquement; on dit à Caen d'une bête qu'on ne peut pas faire obéir qu'elle est *Ernée*.

ERONCER, v. n. (arr. de Caen) Arracher les *ronces*.

ERSEI, adv. Hier soir; il existait en vieux-français:

Osmunt le proz, avant-erseir,
Par son engin, par son saveir,
Le traist de Loun la complice.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 14179.

ERU, s. m. (Canton de Marigny) Lierre; ailleurs on a, comme en français, réuni l'article au latin (*Hedera*), en en rendant même la prononciation plus rude, *Gliéru*.

ERUSSE, s. f. (Orne) Essor, Volée; *Erre*, *Errée* signifiait en vieux-français Voyage, Marche, Diligence:

Ainsi come en ce penser estoit, survint ung escuier qui venoit vers lui moult grant erre, monté sur ung cheval de chasse; *Roman de Gerard de Nevers*.

ERUSSER, v. a. (Orne) Effeuilleur une branche avec la paume de la main.

ESBIGNER, v. a. Tuer; il s'emploie aussi comme v. réf., et signifie S'évader, S'esquiver; il existe avec ce sens dans le

patois des environs de Paris:

Et l'amant qui s'ent morveux
S'esbigne en disant: si j'tarde,
Si j'mamuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux.

DÉSAUGIERS, *Parodie de la Vestale*, act. II, 7^e couplet.

ESBROUF, s. m. (arr. de Vire) Il s'emploie ordinairement avec le verbe *Faire*, et répond à la locution populaire *Faire de l'embaras*.

ESCACHETTE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Casse-noix; peut-être est-il dérivé immédiatement de l'islandais *Skaka*, briser. Voyez cependant ÉCAUCHETTE.

ESCARBILLARD, s. m. (Calvados) Fou, Etourdi.

ESCARBOUILLER. v. a. Ecra-ser; il existait aussi en vieux-français:

Et quand il doit tonner, crainte que
la tempête
Pour les maux qu'il a faits n'escar-
bouille sa tête.

SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE.

Voyez ÉCRABOULLIER.

ESCARGAITE, s. f. Action d'éprier, De faire le guet, et par suite Vigilance; il existait en vieux-français:

Par l'escargaite Droom le Poitevin,
Le fil le roi en laissa fors issir.

Chevalerie Ogier, v. 1122.

Il signifiait aussi Espion, Sentinelle. Voyez le v. 6795.

ESCOFIER, v. a. Tuer, Assassiner; probablement de l'islandais *Skafin*, Brave, Intrépide, dont le vieux-français avait fait *Scafion*, Voleur de grand chemin. Le patois normand dit aussi *Escafer*; *Escafr* en provençal, et *Sconfiggere* en italien, ont la même signification.

ESCOT, s. m. Promenade plantée d'arbres autour des remparts d'où l'on faisait le guet; *Skot* signifie en islandais Lieu secret, Cachette.

ESCOURRE, v. a. Repousser, Secouer. Voyez **ÉCOURRE**.

ESCOUSSE (d'), adv. Tout d'un coup, D'une seule *escousse*. Voyez le mot précédent :

Sont gens qui veulent tout d'*escousse*
Me faire mourir pauvrement.

Vaux-de-Vire, p. 99; éd. de M. Dubois.

ES CRAIS, s. m. Éclat; *Escrever* signifiait en vieux-français *Se fendre, Eclater*.

En droit la chambre la dedanz
Si escreva le murs fendans.

Fabliau de Piramus et Tisbé,
v. 297.

ESQUIÉ, adj. (arr. de Valognes) Minee, Chétif; du latin *Exiguus*.

ESPAIGNER, v. a. Épargner :

Il portoit a sa ceinture
Ses souliers qu'il espaignoit.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*,
p. 187; éd. de M. Travers.

ESPÈCHE, s. f. Épingle; le patois est resté plus fidèle à l'étymologie; du latin *Spiculum* ou de l'islandais *Spik*.

ESPÉCIAUTÉ (par), loc. adv. (arr. de Valognes); Pour sa beauté, sa rareté; littéralement Par préférence; *Par espécial* s'employait dans le même sens en vieux-français :

Que vas-tu grondir ne grouchier
Contre moy par espécial.

Miracles de sainte Geneviève,
publiés par M. Jubinal, *Mss-
ières inédits*, t. 1, p. 260, v. 13.

ESPÉRER, v. a. Attendre; une extension aussi naturelle de signification se trouvait dé-

jà en grec (*Ελπίζειν*), en latin (*Sperare*), et en anglais (*Hope*; voyez entre autres le *Canterbury tales*, v. 4027). En Languedoc et dans la Vendée, *Esprer* a aussi la double signification que lui donne le patois normand.

ESPRANGNER, v. a. Ravager, Briser; l'islandais *Sprengia* a la même signification.

ESQUINTER, v. a. Assommer, Tuer; le vieux-provençal donnait à *Esquinter* le sens de *Déchirer, Mettre en pièces*: Comenseron greumens a plorar e lurs vestirs a esquinter; *Histoire abrégée de la Bible*, citée dans le *Lexique roman*, t. III, p. 494.

ESSART, s. m. Friche, Terre inculte, et par analogie Broussaille, Bois; probablement d'*Exardere*; delà le sens de *Massacre, Destruction* que lui donnait quelquefois le vieux-français :

Certes, mult le fait bien Robert le fiz
Bernart;
De cele gent estrange fait merveillus
essart.

JORDAN FANTOSME, *Chronique rimée*, v. 1052.

Mais il se prenait aussi dans l'acception que lui donne le patois normand :

Puis verra les tors en l'essart
Et le grant vilein qui les garde.

Chevaliers au Lion, dans Keller, *Romant*, p. 538, v. 21.

La u out vignes u vergiers,
Furmenz u altres bels essarz,
Creisseit buissons de tutes parz.

BENOÎT, *Chronique rimée*, l. 1, v. 1138.

Dans le patois de l'Isère *Eysart* signifie encore *Lieu inculte*.

Essartum avait aussi quelquefois le même sens dans la basse-latinité, car on lit dans le *Registrum visitacionum Archiepiscopi rothomagensis*, p. 264: *Invenimus ibi defectum... quantum ad usurpacionem reddituum Capituli per episcopum de essartis bosci de Nuilyaco.*

ESSAYER, v. a. Écorcher légèrement.

ESSERBER, v. a. (arr. de Vire) Élaguer avec une serpe.

ESSEÑILLER, v. a. (Orne) Éparpiller comme un *essaim*.

ESSENTE, s. f. (arr. de Lisieux) Petite planche carrée dont on se sert au lieu d'ardoises pour couvrir les maisons.

ESSIAU, s. m. Écluse; du latin *Exitus*: on le trouve aussi en vieux-français. Voyez Roquefort, *Supplément au glossaire*, p. 150.

ESSOINE, s. f. Excuse; il existait en vieux-français:

Se chil qui apele ou qui est apeles vient avoir avoue qui se combatte pour lui, il doit montrer son essoine quant le bataille sera jugiee; *Coustume de Beauvoisis*, ch. LXI, p. 308

ESSOURDRE, v. n. (arr. de Rouen) S'élever, *Sourdre*; (arr. de Valognes) Éclaircir; peut-être est-ce une corruption d'*Essarter*, car il se dit le plus souvent d'un plant.

ESSUI, s. m. (arr. de Valognes) Serviette, *Essuie-main*; dans le patois du Berry *Essiot* signifie un torchon pour essuyer la vaisselle.

ESTAMPER, v. a. (arr. d'Avranches) Broyer, Écraser;

de l'islandais *Stappa*, qui était aussi passé dans le vieux-français:

Ses herbes estampe et destempe,
Sa puison tout a point atempe
A la sembianche de moure.

Roman de la Violette, v. 3459.

ESTORÉ, part. passé. Muni; du latin *Auctorare*, Se pourvoir, Faire sa provision; le vieux-français venait sans doute d'*Instaurare*:

Gil Dame Diex qui le mont estora
Saut la contesce et ciax qui ames a.

Raoul de Cambrai, p. 11, v. 12.

ESTRAGAUCHINES, s. m. pl. (arr. de Mortagne) Hypothèques, probablement du latin *Extra*, Au dehors, et du vieux français *Gauchir*, Pencher, Incliner: il signifierait alors Demi-aliénation.

ÉTAQUER, v. a. Enlever l'herbe qui se trouve sur la terre avec une bêche.

ÉTAU, s. m. Chaume. Voyez ÉTOUBLE.

ÉTAUDIR, v. a. (arr. de Valognes) Assommer; peut-être *Etourdir*, Donner un coup d'étour.

ÉTERMINE, adj. Maigre, *Exterminé*.

ÉTERMINE, s. f. (arr. de Mortagne) Étisie; il ne s'emploie que dans la locution Être en étermine, et vient, sans doute, du latin *Exterminare* qui avait pris pendant le moyen-âge le sens du français Exterminer.

ÉTERSE, s. f. Brosse; du latin *Extergere*, Nettoyer.

ÉTEURDRE, v. a. (arr. de Valognes) Pétrir, *Tordre*; parce qu'en pétrissant on replie la pâte.

ÉTIBOQUER, v. a. Agacer, Tourmenter, Exciter.

ÉTIBOT, s. m. Agacerie, voyez le mot précédent :

O z'ëtibots de ste bechon bouillie.

Muse Normande, p. 3.

ÉTIQUER, v. a. Eplucher.

ÉTISSER, v. a. Exciter ; peut-être une méthathèse.

ÉTOUBLE, s. m. Chaume resté debout ; il existait aussi en vieux-français :

Comme pourcelets en estouables.

GUIART, *Branche des royaux lignages*, t. II, p. 158.

L'ancien provençal *Estobla*, *Stobla* avait encore plus de rapport avec la racine latine *Stipula* ; *Estouble* est resté dans la Vendée, *Etrouble* dans le Berry et *Ectoublo* dans le Dauphiné.

ÉTOUPAS, s. m. Fagot d'épines, Broussailles qu'on a é-toupées ; voyez le mot suivant.

ÉTOUPER, v. a. Couper les broussailles ; il s'emploie aussi dans le sens du français, et signifie Enduire d'argile la gueule d'un four.

ÉTRA, s. m. Piste, *Trace* sur la neige.

ÉTRAIN, s. m. Paille.

D'estrain et de chenevotte.

Vaux-de-Vire, p. 48 ; éd. de M. Dubois.

Il vient sans doute du latin *Stramen*, ou de l'islandais *Stra*, et se trouvait aussi en vieux-français.

Premier ne demanderent d'un pou de repostaille,

Atout. 1. pou d'estrain ou de chaume ou de paille.

ROTEBEUF, *Des Jacobins*, t. I, p. 176.

ÉTRALLER, v. refl. (arr. de Valognes) S'étaler.

ÉTRAMILLER, v. a. Éparpiller.

ÉTRAQUER, v. a. (arr. de Caen) Suivre à la trace.

ÉTRASE, s. f. (arr. de Mortagne) Chose chétive, Ombre ; il n'est guère employé que dans cette phrase : Ch'est eune étrase que cet effant.

ÉTREULER, v. a. (arr. de Valognes) Jeter sans ordre, en monceau (arr. de Vire) Ecraser sous la roue ; voyez ÉCARBOILLER.

ÉTRILLER, v. a. Arracher en déchirant.

ÉTRIVER, v. a. Disputer, et par suite Marchander, Combattre comme enro uchi et en vieux-français :

La fille ne sot que respondre,
D'ire et de honte cuida foudre,
Ne pot a son pere estriver,
Ne il ne la vaut escouter.

Roman de Brut, v. 1821.

Tencie avez e estive,
Tart couche e matin leve.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 23501.

Ce mot ne s'emploie plus guère, qu'avec le verbe *Faire* et signifie *Vexer*, *Tourmenter* ; l'islandais *Strid* a la double signification de *guerre*, *attaque* et de *vexation*.

ÉTROGNER, v. a. Émonder ; probablement une corruption d'*Eprogner*. Voyez ÉPROGNE et ESPRANGNER.

ÉVALINGUER, v. a. (arr. de Valognes) Jeter, Lancer ; *Elinquer* de, *af* en islandais.

ÉVARER, v. a. Effrayer, Rendre effaré. Voyez VAROU.

ÉVIPILLON, s. m. Goupillon.

ÉVRASQUIER, v. a. (arr. de Valognes) Arracher en déchirant.

EXPOSITION, s. f. (arr. de Valognes) Danger auquel on s'expose.

FAI

FABIN, s. m. Espion ; terme injurieux, qui signifiait sans doute autrefois *sot* comme le *Favis* islandais, ou *bâtard* comme le *Favonius* de la basse-latinité ; voyez Isidore, *Originum* l. ix., c. 5, § 25.

FAGUELIN, adj. (arr. de Mortagne) Faible de tempérament.

FAILLI, part. passé. Maigri ; en breton *Fall* signifie *chétif* ; mais peut-être ce mot vient-il plutôt de l'allemand *Fehlen*, manquer, ou du latin *Fallere*, dont on a fait sans doute *Défaillance*. Il s'emploie avec le même sens dans le patois de Rennes.

FAIM-VALLE, s. f. Appétit continu, Mauvaise faim ; *Fall* signifie *mauvais* en breton.

FAINDRE, v. réfl. et n. Se baisser, S'affaisser, Etre paresseux, Ne pas se remuer :

Des que Belins cria s'ensagne,
Il n'i a un sol qui se fegne.

Roman de Brut, v. 3057.

Ces diverses acceptions se rattachent toutes à une idée de *faiblesse* qu'exprimait le vieux-français *Fain* :

Si ne menjai-je riens, ce sachiez des
Nonpourquant me donna l'ermita de
Car je n'en poi mengier tant ert le
y^{er} main,
son pain;
mien cuer fain.

Berte aus grans-pies, str. XLIX,
v. 11.

La racine est sans doute celtique, car *Fainne* en écossais et *Faine* en irlandais signifient

FAL

lanqueur et l'anglais a conservé *Faint* et *To faint*.

FAIT, s. m. Avoir, Fortune, Biens meubles ; le vieux-français lui donnait le même sens (« Elle est modeste, elle prend soin de son fait, bonne ménagère », Remy Belleau), et il l'a conservé dans le patois du Berry. Dans la basse-latinité *Factum* signifiait même *Domaine*, *Propriété territoriale*. Voyez du Cange, t. III, p. 482, col. 2.

FAITELAIT, s. m. Lait caillé ; *Fetiz* signifie en breton *épais*, *compacte* ; le même mot se trouve sans doute en roumainsche, car on lit dans le *Ranz des vaches* :

L'on me lou cò a la zoudaire
Devan qué fusse affeta.

FAITURIER, s. m. Syndic des confrairies (*Factuarius*).

FALLE, s. f. Gorge, probablement du vieil-allemand ou de l'islandais *Hals*, dont le *s* disparaît dans les flexions :

Vray est que moi qui suis enclin
A dormir à l'aise au matin,
Ne chanterois de si bonne heure ;
Mais ayant un peu sommeillé,
Puis de vin ma falle mouillé,
Ma chanson seroit bien meilleure.

OLIVIER BASSELIN (Jean-le-Houx),
Chanson inédite.

Un autre exemple de l'emploi de ce mot se trouve dans l'édition de M. Dubois, p. 423.

FALLIPOUX, s. m. (Orne) Homme de mauvaise mine ; peut-être faut-il écrire *Failli-*

Pou maigre ; on appelle personne décharnée un *Lavidé*.

LMÈCHE (Orne), FALUMÈCHE (e), et FOLUMÈQUE (Calva-s. f. Étincelle, *Flammè-*

LUE, s. f. (Manche) Galette lourde ; il peut venir de ndais *Fylla*, Rassasier ; anglais *Fail*, disette (Voyez no) ; ou du bas-latin *um*, Etain ; on dit dans le esens un *Gâteau de plomb*.

AMULER, v. pr. (arr. de Mor-e) Se familiariser ; littéra-ent Devenir de la maison : tin *Famulus*, Domestique.

AMINO, s. m. (Orne) Petit de sarrazin, qu'on ne man-ue dans les temps de fa-

2.
ANFLUE, s. f. Berlue ; il se ait en vieux-français dans ns de *Fanfreluche*.

ANGUE, s. f. Fange. Les au- langues romanes avaient i le son dur, *Fangou Fanc* rovençal et en catalan ; *Fan-* n italien et en espagnol ; c en vieux-français : Un vi-empres les fontaines de De-re, qui est aterriz et plainz unc ; *Lettres de grace* (1478), es par Carpentier, t. II, col. . Dans l'arr. de Saint-Lo on nonce *Fongue*.

AQUIN, s. m. (arr. de Bayeux) gant ; cette signification si ngère au français se trouve si dans les patois du Berry u Tarn. On attachait sans te une idée défavorable à la tte, car *Fakenn* signifie en ndais *maladroit, incapable* 'ak en breton *fainéant, pa-eux*. Voyez FARAUD.

FARAGE, s. m. (Orne) Commu-nauté ; on dit en français *Faire avec quelqu'un*.

FARAUD, adj. (Manche) Elé-gant ; il ne se prend qu'en mau-vaïse part. Quoique Frédégair se serve de *Faro* dans le sens de *Baro*, ce mot qui se trouve aussi dans les patois du Berry et du Jura, vient sans doute de l'islandais *Fadr*, élégant ; le d a disparu comme dans *Fodr* dont on a fait *Fourrage*.

FARETTE, s. f. (arr. de Bayeux) Moisissure qui vient sur les bais-sières de cidre ; *Var* signifie en breton *Sur, Dessus* ; et *Fardi* en islandais *Lic*, *Moisissure qui vient sur l'huile*. Dans d'autres localités la *Farette* se nomme *Champignon*.

FATRAIN, s. m. (arr. de Mor-tagne) Petit chanvre ; c'est pro-bablement le même mot que *Frétin* dont la signification est semblable.

FAU, s. m. Hêtre ; *Fao* en bre-ton. Ce mot existait aussi en vieux-français :

Berte fu ens el bois assize sous un fo.

Berte aus grans-pies, p. 48.

FAULAU OU FOLLO, s. m. (Orne) Feu-follet ; ailleurs ce mot est corrompu autrement ; on dit *Fi-follet*.

FAUQUET, s. m. (Manche) Croc-en-jambe ; de *Faux* : le vieux-français disait *Fauchet*.

FAUTER, v. n. Commettre une *faute*.

FAUTOISET, s. m. (arr. d'A-vranches) Émouchet ; *Oiseau* qui se prononce *oïset* a sans doute été ajouté au *Fau* (Falco) du vieux-français :

Et plus isnaus que faux ni espervier.

Roman d'Agolant, p. 61, éd. de Bekker.

FAVAS, s. f. pl. (Manche) Tiges sèches de fèves; *Favaz* a la même signification en breton, mais il est probable que ces deux mots viennent du latin *Faba*.

FÈLE, adj. (arr. de Bayeux) Fort, Courageux, comme en rouéhi; probablement de l'islandais *Fella*, tuer, renverser; selon M. Dubois, *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. iv, p. 235, *Fel* signifierait, dans quelques localités de l'Orne, *Faible*; il viendrait alors peut-être de l'islandais *Feill*, Vice, Défaut; en vieux-provençal *Esfelnezir* avait le sens d'*Altérer*, *Rendre mauvais*:

E m n'esfelnezis ma color.

GUILLAUME DE CABESTAING, cité dans le *Lexique roman*, t. iii, p. 301.

FENER, v. a. Rendre ses excréments; il ne se dit que des chats. Voyez **FIAN**.

FERLAMPIER et **FRELAMPIER**, (arr. de Bayeux et de Valognes) Écervelé, Mauvais sujet. Ce mot existait aussi dans les autres provinces: Elle est amoureuse d'un grand ferlampié; *La précaution inutile* dans le *Théâtre italien de Gherardi*, t. i, p. 527.

FERLANDE, s. f. Mauvaise pièce de monnaie; du bas-latin *Ferlingus*, le quart d'un denier, dont on avait fait en vieux-français *Ferlin* et *Frelusque*. Voyez le mot suivant.

FERLUCES, s. f. Copeau très-mince, Dolure; du bas-latin *Ferlingus*, pièce de monnaie

de la plus faible valeur, en vieux-français *Frelusque*, dont par une idée semblable on a fait *Fanferluche*.

FERMAIGNE et **FERMINE**, s. m. Meuble pour enfermer des effets, *Fermant*. On appelait en vieux-français les bijoux qui fermaient *Fermaus*; Mouskes, *Chronique rimée*, v. 44085, et *Fermailles*; *Inventaire des joyaux de la maison de Bourgogne*, publ. par M. Barrois, *Bibliothèque protypographique*, p. 334.

FEROUSSÉS, s. f. pl. Jambes; de *Fero*, je porte.

FERSIR, v. n. Transir, Tremblotter; de l'islandais *Farsiuk*, gravement malade, d'où vient sans doute *Farcin*, en vieux-français *Fersin*.

FERTILLON, s. m. Il ne s'emploie que dans la locution Etre en fertillon, en agitation, comme un dé dans un cornet (*Fritillus*), Etre en gaité, Frétiller; cette dernière acception fait penser à *Frigilla*; on dit proverbiallement: *Il est gai comme un pinçon*.

FERU, adj. Vigoureux; du latin *Ferox* ou du breton *Feru*, dont la signification est à peu près la même: dans le patois de la Vendée on dit *Férieux*.

FESLAMPER, v. a. (arr. de Mortagne) Fesser, Battre.

FEUPES, s. f. pl. (arr. de Mortagne) Mauvais vêtements; Friperie, en patois *Feuperie*. Voyez **PEUFFE**.

FÊT, s. m. (Manche) Toit, Faîte, Faîtière.

FÊTRE, s. m. Panaris.

FEURRE, s. m. Paille, Fourrage; de l'islandais *Fodr*, nour-

aire gerbede feurre à Dieu
un vieux proverbe qui nous
conservé par Rabelais , l.
. 44. Ce mot existait aussi
eux-français.

N, s. m. Fumier, *Fiente* ;
forme se trouvait aussi en
-français :

lescent le fiens et l'ordure.

artyre de saint Denis, publié
par M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. 1, p. 160, v. 19.

s'est conservée en rouchi.

RACHE, s. f. (Orne) Com-
auté, mélange.

T, s. m. (arr. de Bayeux)
onfiance ; ce mot se trou-
ssi en rouchi ; le T ne se
as sentir dans le patois
rain ; dans la Manche, on
iauté.

U, s. m. Fléau pour battre
un ; le L s'est changé en
ome il arrive souvent en
a lorsqu'il est précédé d'un
dit aussi FLET.

HANT, adj. (Manche) Ex-
ment contrariant. Voyez
t suivant.

CHIER, v. a. Appliquer, Met-
omme le *Ficher* du vieux-
ais :

en trouver fiche s'entente
se doit garder qu'il ne mente.
DIANT, *Branche des royaux li-
gnages*, prol. v. 1.

it aussi *Fichier* le camp,
aller au plus vite, Décam-
Fichier (Appliquer, Don-
les coups, et *Fica* signifiait
ovençal *Blessure*, *Coup*.
oyé avec la forme réflé-
Ficher signifie *Se moquer* ;
nt sans doute du bas-latin
e dont l'origine est incer-
; on trouve seulement en
is avec une signification

semblable le verbe *Fickas*.

FICHU, adj. (Manche) Perdu,
Condamné ; les autres signifi-
cations ne sont pas particulières
au patois.

FIÉE, s. f. (Calvados) Grande
quantité ; probablement de l'is-
landais *Fiol*, foule, ou de *Fe*,
troupeau, en vieil-allemand *Vi-
hu* ; en Dauphiné, selon Roque-
fort, *Supplément au glossaire
roman*, p. 165, *Feie* signifie
encore *troupeau*, mais dans le
petit vocabulaire que M. Cham-
pollion-Figeac a mis à l'appen-
dice de son livre sur les patois,
on ne trouve que *Feia*, brebis.
Il ne serait pas impossible non
plus que *Fiée* fût une contrac-
tion de *Fieffée* ; encore mainte-
nant en français *Fieffé* donne
une valeur superlative aux subs-
tantifs auxquels il est joint.

FIÈGE, s. f. (Orne) Roseaux
séchés avec lesquels on empaile
les chaises communes.

FIELLU, adj. Courageux.
Voyez FELE.

FIFOTTE, s. f. (arr. de Bayeux)
Frai de poisson rejeté par la
mer, dont on se sert comme
engrais ; peut-être de l'islandais
Fisk, poisson et *Fodra*, nour-
rir.

FIGNOLER, v. n. Etre élégant,
Se faire beau ; il se trouve aus-
si en rouchi, et dans le patois
de Reims. *Finn* signifie en is-
landais *agréable à voir*.

FIGNOLEUX, s. m. (Seine-In-
férieure) Élegant. Voyez *Le coup
d'œil purin*, p. 49 ; il a la
même signification dans le pa-
tois du Berry.

FILEBERT (Noix de) s. m.
(Manche) Aveline ; saint File-
bert qui avait beaucoup enrichi

l'abbaye de Jumièges, y avait sans doute introduit de meilleures noisettes. Voyez Benoît, *Chronique rimée*, l. I, v. 934, et *Acta sanctorum*, août, t. IV, p. 66-95.

FILOTIER, s. m. (Orne) Tisserand, Ouvrier qui tisse du *Fil*.

FILSET, s. m. Petit garçon ; de *Filius*. Un fait qui prouve d'une manière remarquable la supériorité physique des hommes du Nord, c'est que *Mog* qui avait la même signification en islandais est devenu en vieux-français *MEGIN*, *Mescin*, Jeune homme robuste. A Caen et ailleurs on dit aussi *Fiston*.

FINARÈ, s. m. Rusé ; il se prend souvent en mauvaise part comme *Finaud*.

FINER, v. a. (Manche et Calvados) Trouver ; comme l'islandais *Finna*, le vieil-allemand *Findan* et l'anglais *Find*.

FINGUE (par ma) s. m. (Manche) Par ma foi ; à Condé-sur-Noireau, PAR MA FONGUE ; le vieux-français disait *Figue* : Ma figue, vous êtes un beau faiseur d'enfants ; Desperriers. *Onzième nouvelle*. En rouchi et dans le patois de la Vendée, on dit *Figue*.

FION, s. m. Dernier poli, Fini ; avec le verbe *Avoir* il signifie Avoir l'adresse nécessaire pour réussir.

FISQUER, v. a. (arr. de Bayeux) Regarder, corruption de *Fixer* que le peuple emploie dans cette acception.

FISSET, s. m. (arr. de St-Lo) Petite barre (*Fixus*).

FISSIAU, s. m. (Calvados) Barre d'un treillage. Voyez **FISSET** ; c'est aussi une corruption

du français *Fuseau*.

FLAGEOLET, s. m. (Manche) Haricot. Corruption de *Phaseolus*, autrefois *Faseol* : L'exemple y est manifeste en pois, fèves, fasoils, noirs, alberges ; Rabelais, *Pantagruel*, l. III, ch. 8. Ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry.

FLAINDRE, v. n. (arr. de Rouen) Reculer ; peut-être une corruption de *Faindre*. Voyez ce mot.

Pis men parpoint qu'est fait en façon
de courtine
Fait que je flains souvent a baisser
mon esquigne.

Muse normande, p. 42.

FLAMBÉE, s. f. Feu clair ; ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry ; le vieux-français disait *Flambe* :

D'autre part avoit un dragon
Qui devers ocident voloït,
De sa gheule flambe jetoit.

Roman de Brut, v. 11532.

FLAMMICHE, s. f. (arr. de Mortagne) Pain cuit à la hâte, à la flamme.

FLANCHET (de mouton), Épau-le, Morceau du *flanc* d'un mouton ; en rouchi on dit *Flanquet* ; le vieux-français *Flanchet* signifiait *flanc*, côté.

FLANER, v. n. Aller raconter ce qu'on vient d'entendre, et par suite Fainéanter ; il ne se prend à Rennes quedans sa première acception, et à Langres que dans la seconde ; on a fait le substantif *Flaneur*. En breton *Flatra* a la même signification.

FLANIER, s. m. Avare ; en islandais *Flanni* signifie *libertin*.

FLANNER, v. n. Flatter par intérêt ; en islandais *Fladra* si-

gnifie *tromper par des flatteries*.

FLAQUIN, adj. Maigre, Efflanqué; probablement de l'islandais *Flaki*, Surface plate.

FLARIES, s. f. pl. (Orne) Grandes réjouissances.

FLÉLER, v. n. (arr. de Bayeux) Etre agité avec violence; il ne se dit que d'une porte. Dans l'arr. de Rouen ce verbe est aussi actif; *Fléler des fruits* y signifie les *agiter avec violence* et par suite les *abattre*. Voyez FLOQUER.

FLEU, FLIEU, s. f. Farine. L'islandais *Flur* signifie également une *Fleur* et du froment de première qualité; l'anglais *Flour*, farine et *Flower*, fleur, se prononcent à peu-près de la même manière; le breton *Bleüd*, farine et *Bleüñ*, fleur, ont de grands rapports de son, et l'on dit en français *Fleur de farine*.

FLEUME, s. m. (arr. de Bayeux) Crachat, Pituë; du bas-latin *Fleuma*. Ce mot existait aussi en vieux-français :

Remue fleume et maint autre mal.

EUSTACHE DESCHAMPS, *Œuvres*, p. 166.

FLIE, s. f. et FLION, s. m. Petit coquillage univalve (*Felinae*, *Pelinio*), le *Patella vulgata* de Blainville.

FLIO, FLO, s. m. (Manche) Troupeau; de l'islandais *Flock*, troupe; on trouve aussi *Flo* en vieux-français :

Puis leur tramist par huis ouverz,
Grant flo d'Anglois de fer couverz,
Qui si forment les entrepristrent
Que riches et pauvres ocistrent.

GUIART, *Branche des royaux hignages*, v. 1693.

FLIP, s. m. (arr. de Bayeux) Boisson composée de cidre, de

sucré et d'eau-de-vie; de l'anglais *Flip*, cordial.

FLIPSAUCER, v. a. et n. (arr. de Caen) Avaler, Manger; du français *Frip-sauce*.

FLON, s. m. (arr. de Vire) Mal épidémique, qui avait sans doute d'abord quelque rapport avec le mal de saint Gerbold :

Hé dea! j'ai le man Saint-Garbot;
Suis-je des foireux de Bayeux?

BLANCHET, *Farce de Pathelin*.

car *Flon* signifiait en vieux-français *flux de ventre*.

FLONÉ, part. passé. (Orne) Mis en fureur, *Felon*, du saxon *Felle*, signifiait en vieux-français *méchant, emporté*; et l'on en avait fait *Affelonner* et *Enfelonner*, Se mettre en colère. Voyez Froissart, t. II, ch. 44. On l'emploie aussi substantivement, et il signifie alors Taureau en fureur; on sous-entend *Taureau*.

FLOPER, v. a. (Orne) Battre quelqu'un; le substantif est *Floupée*. Voyez VELOPER.

FLOQUER, v. n. Etre remué, Etre agité, Flotter; de l'islandais *Flækias*, de l'allemand *Flakern*, ou du bas-latin *Floccare*, qui ont la même signification; *Floquer* a la même acception dans le patois picard. A Valognes, il signifie aussi *Faiblir* et à Condé-sur-Noireau, *Devenir faible*.

FLOQUET, s. m. Sobriquet donné aux habitants du pays de Caux, probablement parce qu'ils n'avaient pas cette ténacité de caractère qui distingue la race normande. On lit dans le *Catholicon* de Joannes de Janna : *Floccus, floichel de laine*, gallice *loquet*, id est parva mas-

sa lanae et dicitur a *flo*, *flus*, quod leviter flatu impellatur huc et illuc.

FLOUER, v. a. et n. Voler ; c'est probablement une contraction de *Filouter*

FLOUETTE, s. f. (Manche) Girouette (*Fluctuo*).

FLUBER, v. n. (arr. de Mortagne) Remuer les épaules pour se gratter. Voyez FRIPPER.

FOICELLE, s. f. (Orne) Vase percé de trous pour égoutter le fromage, Panier de jonc qui sert au même usage ; on disait en vieux-français *Fissele*, *Feisselle* :

Mais au combattre, tex en est la no-
vele,
Ne valent mie ung fromage en fissele.

Raoul de Cambrai, p. 48, v. 2.

Je lui porterai mon fourmage
Dans cette fesselle de jon.

MARGUERITE DE VALOIS, *Comédie de la Nativité de Jésus-Christ*.

Voyez FISSIAU. On dit aussi *Froicelle* et le patois du Dauphiné a également ajouté un r *Freissella*.

FOINILLARD, s. m. Rôdeur ; le sens primitif était sans doute Assassin ; selon Huet, *Additions aux origines de Ménage*, autrefois en Normandie on donnait par dérision à l'épée le nom de *Foisne*, du grec *Φόνος*, meurtre. Selon Roquefort, *Glossaire*, t. I, p. 644, on donnait à certains brigands le nom de *Foillars*.

FOISILLER, v. a. (arr. de Mortagne) Remuer la cendre, Dé ranger les meubles pour le plaisir de les déranger.

FOLLE, s. f. Trombe qui tournoie ; du vieux-français *Folier*, errer, s'égarer :

Par mer folia (Encas) longement ;

Maint grant peril, maint grant tourment
Et maint travail li estut traire.

Roman de Brut, v. 21.

FOLLES, s. f. pl. (arr. de Ba-yeux) Filets qu'on tend en pleine mer, dans les grandes marées et qui sont souvent enlevés par la force des vagues.

FONCÉE, s. f. (arr. de Valognes) Portée d'un animal qui met bas.

FONCER, v. n. (arr. de Valognes) Se précipiter, Avancer sur ; on dit dans le même sens en terme d'escrime *Tirer à fond* : ce mot est aussi employé en rouchi. Il signifie encore Payer, Faire les *Fonds* :

Il fault foncer ou je veulx qu'on me
tonde.

Chansons normandes, p. 176,
éd. de M. Dubois.

En français ce sens est maintenant hors d'usage.

FONDELER, v. n. Préparer la terre pour le sarrazin, y mettre beaucoup d'engrais, lui donner du *fond*.

FORANGUE, s. f. (arr. de Ba-yeux) Croûte qui vient sur les lèvres des malades ; peut-être du latin *Foras Angere*.

FORBANNIR, v. a. Chasser, *Bannir* dehors (*Foras*) :

Et chiquanerie
Qui puisse estre forbannie
De nos mayzons.

BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 172 ;
éd. de M. Travers.

Le français a conservé *Forban* dont la signification est restée plus conforme à son étymologie.

FORBU, adj. Rendu de fatigue, Incapable de continuer sa route (*via*) ; *Forbeus* signifiaient en vieux-français *hors de la voie*.

FORCÉE, s. f. Portée d'un a-

l qui fait ses petits; *Four-* signifie en rouchi *four-* *er*, *foisonner*; peut-être l image est-elle tirée des es qui *fourchent* quand ils sent plusieurs branches la même tige.

ORCES, s. f. pl. (arr. de Ba-) Grands ciseaux de jardi- (*Forceps*); en rouchi on le *Eforches* les ciseaux on se sert pour tondre les s: ce mot existait aussi en k-français.

ORIERE, s. f. (Calvados) Sil- le travers, au bout, en rs (*Foras*) du champ.

ORIERES, s. f. pl. (Eure) Sen- pour accéder les proprié- urales, qui sont en dehors as) des champs.

ORMAL, s. m. (arr. de Caen) on, Furoncle et générale- t toute espèce de mal exté- r (*Foras Malum*).

QUADRAILLER, v. n. Faire is, Faire claquer son *fouet*.

QUAILLE, s. f. Feu vif de peu urée; pendant le moyen- *Feu* se prononçait *Fou*:

s e flambes i est apareillez.

Thanson de Roland, st. CLXXXI, v. 11.

s le commentaire du dic- naire de Jean de Garlande, pendant le XIII^e siècle, on ve *Ignacia*, gallice *Fouace*; is sous *Philippo-le-Bel*, p.

Dans le Jura on appelle ailles des torches ardentes les jeunes gens portaient efois sur les montagnes, le de Noël.

QUATINE, s. f. Feu clair. *Ce* : *que feu et fouatine*, dit locution normande.

FOUATINES, s. f. pl. Verges, dont on se sert pour *fouetter*.

FOUATRINER, v. n. (Orne) Se dit de quelque chose que levent enlève.

FOUÉE, s. f. Feu clair, In- cendie; ce mot signifie en rou- chi une *Brassée de bois mort*. Dans le Calvados on lui donne le sens du vieux-français *Fou- ace*, c'est une galette cuite à l'ouverture du four.

FOUI, s. m. (Orne) Four.

FOUILLIS, s. m. Pêle-mêle, Désordre.

FOUINER, v. n. (Orne) Mur- murer. Voyez OUINER. A Valo- gnes, il a conservé comme en rouchi et dans le patois de Rennes, le sens du vieux-fran- çais; il signifie *Fuir* comme une *Fouine* qui se cache dans un trou, quand elle court quel- que danger.

FOUR, s. m. (arr. de Valognes) Bouche; le vieux-français trou- vait l'image trop forte et se ser- vait du diminutif *Fourcele*:

Li bouque apres se poursievoit
Graile a cors (?) et grosse u moilon,
Fresque et vermeille plus que rose;
Blance en denture, jointe et close
Et apres fourcelc menton.

Jeus Adan le Boçu, dans Keller, *Romvart*, p. 321, v. 22.

On appelle aussi *Four de la culotte*, l'endroit où elle se *Fourche*; ce mot se trouve aussi dans le français *Carrefour*. On dit également le Four d'un ar- bré.

FOURBANCER, v. n. Toucher à tout; il signifiait en vieux-fran- çais *Polir*, *Nettoyer*.

FOURCELLE, s. f. Poitrine, Es- tomac:

Gosier qui naturellement

Est mon entonnoir tres fidelle,
Ne laisse entrer en ma fourcelle
Breuvage s'il n'est excellent.

OLIVIER BASSELIN (Jean-le-Houx)
Chanson inédite.

En vieux-français il signifiait l'os du sternum (Kanelbon), suivant les glosses du temps d'Edouard II (1307-1327), publiées dans le *Reliquiae antiquae*, t. II, p. 78 : la *Chanson de Roland* st. CLXIV, v. 4, lui donne le sens de *mamelle* :

Desur son pls, entre les dous fur-
celes.

et on lit dans *Raoul de Cambrai*, p. 40, v. 22 :

Je te norri d'el lait de ma mamele,
Porquoi me fais dolor soz ma forcele.

FOURE, s. f. Cours de ventre; corruption de *Foire*.

FOURÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Filet qu'on attache sur les bancs de sable avec de petits pieux, de manière à former un parc ouvert.

FOURGOTER, v. n. Remuer dans un trou avec une baguette; peut-être une corruption de *Fourgonner*, ou du breton *Fourgasa*, agiter, remuer.

FOURLORE, s. m. Feu-follet.

FOUROLLE, s. f. Torche; de *Fou*. Voyez FOUAILLE.

FOURQUET, s. m. (arr. de Valognes) Entre-deux des jambes, de *Fourche*.

FOURRÉE (poire) adj. (arr. de Valognes) Molle, et par suite Blète.

FOUTILLE, s. f. (arr. de Mortagne) Faîne; de *Fau* que l'on prononce souvent *Fou*. Voyez cependant FOUTINETTE.

FOUTIMASSER, v. n. Agir en imbécille, comme un *fou*; *Macan* en saxon et *Machen* en

allemand, signifient *faire, agir*. Ce mot signifie dans le patois du Berry Tourmenter quelqu'un au moral.

FOUTINER, v. n. Faire peu de chose, Perdre son temps à des riens, comme un *fou*.

FOUTINETTE, s. f. (arr. de Caen) Objet de peu de valeur, Plaisanterie sans importance; il se dit aussi d'un breuvage composé d'eau, de sucre et d'un peu d'eau-de-vie; probablement parce qu'il est peu enivrant.

FRAINVALLE, s. f. Boulimie (Voyez FAIMVALLE); corruption de *Fringale*. Le patois normand a aussi *Frainvallier*, qui a la *Frainvalle*.

FRAMBIR, v. n. Fureter.

FRAMBOYER, v. a. Nettoyer, Curer (*Fourbir*); en islandais *Fran* et *Frammbævillegr* signifient *brillant et beau*.

FRANC, adj. Vigoureux, Excellent; le meilleur blé s'appelle du *Franc-blé* et l'on dit d'une personne très-robuste qu'elle est *franche du collier*.

FRARIN, adj. Dolent, Chétif; comme en vieux-français :

Ne de cuer pœvres ne frarins,
Ne blastengiers de ses voisins.

Fabliaux et contes anciens, t. I,
p. 207.

Voyez aussi du *Cange*, t. III, p. 593, col. 3.

FRATER, s. m. (arr. de Vire) Barbier; autrefois Chirurgien, soit parce que les chirurgiens formaient une confrérie, soit parce qu'ils étaient *fratres servientes* des médecins. *Boursaut* a dit dans ses *Poésies* :

Qu'Esculape son fils lui serve de frater.

FREMAILLES, s. f. pl. Affaires,

islandais *Fremia*, faire, et le français de *Facere*; eux-français il signifiait loute *Pari*, *Gageure*, de *are*.

savez bien de fi, sans faille, l'autrier fesimes fremaille e moi et l'enfant Gerart.

man de la Violette, v. 733.

IMEUR, s. f. Frayeur (*Fre-* le français a le verbe *Fré-*

ÉNAILLER, v. n. Faire un irritant; du grec *Φρήν*.

ÉRAGE, s. m. Association e; le français actuel dit le même sens: *Etre frère* *quelqu'un*, et on trouve en -français *Frairie*. Voyez *enne*, *Thesaurus anecdoc-* v, t. I, col. 1351.

ETTE, s. f. (arr. de Vire) bâton (*fretus*) et par suite ruban pour entourer les ts et les empêcher de tom- le mot français *Frette* a me étymologie.

ETTER, v. a. (arr. de Vire) aillotter. Voyez le mot pré- it.

EULER, v. a. (arr. de Vire) e; *Frel* signifie *Fléau* en n et le peuple dit encore lormandie: Il l'a battu e avec un fliais. FREULER fie aussi Froisser, Frôler, tient du bas-latin *Fric-ti-* e ou du breton *Freura*, r; il s'emploie aussi avec me réfléchie et signifie Se er. Dans d'autres localités t *Friller*.

EULÉE, s. f. (arr. de Vire) ée. Voyez le mot précédent.

EULIER, s. m. (arr. de Ba-) Mauvais sujet; on dit d'un

très-mauvais sujet qu'il est toujours dans les batailles.

FREUMENT, adv. (arr. de Ba-yeux) Durement, Fortement.

FRICOT, s. m. Festin, Bonne chère; peut-être de l'islandais *Fryg*, plaisir; ce mot se trouve dans le patois du Berry avec la même signification; de là sans doute le vieux-français *Frigoter* et *Frinquer*; dans le patois de l'Isère, *Frico* signifie un *Homme enjoué, gaillard*.

FRICOTER, v. n. (arr. de Valognes) Faire bombance. Voyez le mot précédent. On dit aussi *Fricoteur*. La signification est la même en rouchi et dans le patois du Berry.

FRIMOUSSE, s. f. Figure, Mine; du bas-latin *Frumen*, en vieux-français *Frume*. Voyez du Cange, t. III, p. 424, col. 3.

FRINOT, s. m. Garçon meunier; du latin *Farinarius*.

FRIOLER, v. n. Avoir grande envie; selon Cotgrave il signifiait en vieux-français *To consume*, *To devour*, et il a conservé un sens analogue dans la locution normande: *La langue m'en friole*; peut-être du gothique *Friks*, désireux, avide. Dans l'arrondissement de Vire on dit *Frilloler*: le français *Afrioler* a la même origine.

FRIOLET, s. m. (arr. de Valognes) Petit haricot en grain; de l'islandais *Frio*, graine, semence.

FRIPPE, s. f. (arr. de Vire) Dos.

Tandis que vous mangez le chaudin et la trippe, Ils peuvent tout à coup vous tomber sur la frippe.

LATLEMAN, *La Campénade*, ch. III, p. 17.

Molière a dit dans le même sens :

Gare une irruption sur notre friperie.

Dépit amoureux, act. III, sc. 1.

FRIPPER, v. n. Se frotter le dos dans ses habits, parce que sans doute cela les chiffonne. On l'emploie activement dans le même sens : *Fripper les épaules*. Il signifie aussi Faire bombance :

Mais de fripper y n'en est pu nouvelle ;
Le pain est cher, le bois et la candelle.

FERRAND, *Muse normande*, p. 4.

Le français s'en servait autrefois dans cette acception.

FRIQUENELLE, s. f. (Orne) Celle qui cherche des friandises ; selon Roquefort, t. I, p. 644, ce mot signifiait en vieux-français Jeune femme galante.

FRISDC, s. m. Friche, Terre inculte ; suivant Nicot ce mot existait aussi en vieux-français.

FRISON, s. f. (arr. de Bayeux) Boucle de cheveux *frisés*.

FROE, s. f. (Manche) Sciure de bois ; on dit à Nancy *Froux*.

FROLÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Pain émietté dans du cidre.

FRONTEAU, s. m. Bourrelet d'enfant, qui lui garantit le front ; il a la même signification dans le patois du Berry.

FROT, s. m. (arr. de Lisieux) Étoffe grossière en laine dont on faisait autrefois des *frocs*.

FRU, adj. Avide.

FRUMER, v. a. Fermer ; cette forme se trouvait aussi en vieux-français :

S'a un vies cofre desfrume ;
Si en trait unes armes teus
Que jou bien vous soi dire que(u)s.

GUILLAUMES LE CLERS, *Romans des Aventures Fregus*, p. 4.

FUESLON, FULON et FURON, s. m. Taon ; de *Frélon*.

FUMER, v. n. (arr. de Valognes) Être vexé, Rager ; comme en vieux-français :

Qui que s'en marrie ou s'en fume,
Pour l'honneur de vostre personne,
Joseph, Jesus le corps vous donne.

JEHAN MICHEL, *Mystère de la Passion*, journ. IV^e, sc. 12.

Ce mot a sans doute été fait par analogie à *S'enflammer* ; la *contrariété* précède la *colère*, comme la *fumée* précède la *flamme*.

FURLUCHÉ, part. passé. (arr. de Rouen) Hérissé, Irrité :

Furluchés ainchin que des coqs.

FERRAND, *Muse normande*, p. 27.

FURLUFFER, v. a. (arrond. de Rouen) Fâcher, Pousser à bout ; Chest pour nous faire furluffer.

FERRAND, *Muse normande*, p. 26.

Peut-être le même mot que le précédent.

FUTÉ, part. passé. (Calvados) Rempli, Rassasié, Blasé.

FUTER, v. réfl. (Calvados) Se mettre en colère, Se rassasier et par suite Dépenser.

G

GABASSER, v. n. (Orne) Sautiller.

GABEGIE, s. f. Ruse, Tromperie (voyez GABER), et par suite

igence, Menée secrète; ce
la même signification en
et dans le patois du

BELOU, s. m. Sobriquet in-
ix donné aux douaniers et
reposés de la *Gabelle*, que
etrouve dans presque tou-
s langues; *Gabelot* en ca-
, *Gabellador* en proven-
Gabelliere en italien, etc.
BER, v. a. et n. Plaisanter,
quer; *Gabba* en islandais:

1e, dites-le-vous a gas?
gaber, dist-ele, n'ai cure.

abbaux anciens, t. III, p. 6.

BERIEN (de Couanettes) s.
rr. de Bayeux) Sot; mot-
t, Trompeur de femmes.

BLE, s. m. (arr. de Vire)
de mur, Pignon; *Gast* en
dais.

BOTTER, v. n. (Orne) Se
icer en dansant.

CHARD, s. m. (arr. de Saint-
falpropre; de *Gâcher*, en
allemand *Waskan*, comme
is.

CHE, s. f. Galette, Gros
de sarrazin, Pain mal fait,
é, comme on le dit en
ais dans le style familier.

DE, s. f. (Orne) Vase de
dont on se sert dans les
soirs; *Gadde* en languedo-
et *Jede* dans le patois de la
lée; probablement de l'is-
ais *Jata*, jatte.

DES, s. f. pl. Petites gro-
s; dans l'arrondissement
Mortagne on dit *Gadelle*.

z GRADES, GRADILLES.

ADOLIER, s. m. (arr. de
aux) Mauvais sujet, Garne-
t; en breton *Gadals* signifie
tin, *débauché*.

GAFFÉE, s. f. (Seine-Infé-
rieure) Morsure de chien; en
provençal, en catalan, en es-
pagnol et en portugais *Gasar*
signifie *mordre*.

GAFFER, v. n. Mordre à em-
porter le morceau, Manger en
glouton, comme un chien.
Voyez le mot précédent. Dans
le patois du Jura on dit *Jaffer*;
mais il ne s'emploie que dans
la seconde signification.

GAGE, s. m. Avoir, Ce qui
appartient; en vieux-français
Gach:

Biaus sir, por Dieu merci, fet nous
render nos gach.

Privilege aux Bretons, dans Ju-
binal, *Jongleurs et Trouvères*,
p. 53.

GAGIER, v. a. (arr. de Valo-
gnes) Parier; il signifiait sans
doute d'abord Assurer en don-
nant un gage de sa parole, car
le bas-latin *Gagiare* signifiait
S'engager: Quod gagiabit no-
bis emendare ad voluntatem
nostram et de hac nobis dedit
Guillelmum de Hocentot; Eu-
des Rigault, *Regestrum visita-
tionum Archiepiscopi rothoma-
gensis*, p. 225, éd. de M. Bon-
nin.

GALAFFRE, s. m. (arr. de Cher-
bourg) Glouton. Voyez LUFFRE;
ce mot existe aussi dans le pa-
tois du Berry; en rouchi on dit
Galafe. Le diable est appelé
Goulaffre dans les *Miracles de
la Vierge*, par Gautier de Coin-
sy, suivant du Cange, t. III,
p. 593, col. 3.

GALAIGNIE, s. f. Tout ce que
l'on peut porter dans ses deux
mains réunies: de *Gallon*, me-
sure, en bas-latin *Gelo*, *Gilo*,
qui vient probablement de l'hé-

GAM

First galiards, then larous and heidegy.

Nicholas Baerons, *Woorkes of a young wit*, cité par Ritson, *Ancient songs and ballads*, t. I, p. LI.

GALMIN, s. m. Petit-valet ; probablement l'origine du français *Gamin* est la même.

GALOCHE, s. f. Voyez **GALINE**.

GALON, s. m. (arr. de Bayeux) Mesure de quatre litres, encore en usage en Angleterre ; en rouchi *Galot* signifie un *broc*.

GALOP (donner un), s. m. Reprimander, Gronder fortement ; on dit dans le même sens *faire aller et donner une dansse*. Quelquefois on se sert aussi du verbe :

Puisque pour toy suis ainssy galopee,
Ore et argent, de Dieu soys-tu maudit !

Force des pates ouaintes, p. 24.

Dans le langage trivial *Gallé* signifie *battu*, *rossé*. Voyez le *Dictionnaire comique* de Le-foux.

GALOTTER, v. n. (arr. de St-Lo) Carillonner ; ce qui n'arrive que dans les réjouissances. Voyez **GALE** et **GALLOIS**.

GALUE, adj. Qui louche ; Voyez **ÉGALUER**.

GALVADAIRE, s. m. (arr. de Bayeux) Vagabond, peut-être signifiait-il d'abord Mauvais ouvrier ; voyez le mot suivant.

GALVAUDER, v. a. et n. Travailler vite et mal ; Gâcher ; Abattre des pommes avec une *gaule*.

GAMACHES, s. f. pl. Grandes guêtres en toile que l'on met sur ses culottes, c'est une corruption de l'allemand *Kamaschen* qui se trouve aussi dans

GAR

443

le patois de Rennes.

GAMBET, s. m. Croc-en-jambe ; on disait en vieux-français *Jambet* :

Mult li a tost fait le jambet :
Trebuche a le moine al pas.

Benois, l. II, v. 25569.

GAMBETTE, s. f. (arrond. de Bayeux) Petit couteau à manche recourbé ; ce mot existait aussi en vieux-français (*Cam-pa*).

GAMBIER, s. m. Qui a de mauvaises jambes ; *Gamby* signifie *boiteux* dans les patois du Berry et du Jura. Le patois de Bayeux prend ce mot dans une autre acception ; il désigne ainsi un Morceau de bois auquel les bouchers suspendent la viande.

GAME, s. f. Ecume qui vient à la gueule d'un animal ; *Kahm* signifie en allemand la moisissure blanche qui vient sur le vin et sur la bière ; mais peut-être ne doit-on pas s'attacher à cette étymologie, *Game* signifie *Accès de rage* dans le patois de la Vendée, et l'islandais *Gram* signifie *Fureur*.

GAMME, s. f. Forte remontrance et par suite Soufflet.

GANDOLER, v. n. Balancer, Remuer ; en vieux-français *Gandiller* ; le provençal *Gancillar* signifie *chanceler*. Voyez **GUENCHIR**.

GAPAS, s. m. (Orne) Balles d'avoine ; en vieux-français et dans le patois du Berry *Gapier*. Voyez **LIMAS**.

GARCE, s. f. Féminin de garçon ; on le prend presque toujours en mauvaise part, comme en français :

Mais je ne veux tant boire ;
J'aime mieux entre mes bras
La grosse garce noire ,
Couchée entre deux draps.

Chansons normandes, p. 226,
éd. de M. Dubois.

Dans les arrondissements
d'Argentan et de Mortagne, on
dit *Garcette*.

GARCU, s. m. Jupon (*Garde-
cul*) : Il ne nous reste pu que
le garcu a ma tante ; *Farce des
Quiolards*, p. 30.

GARDEHEUR, s. m. (arr. de
Bayeux) Borne, de *Heurter*.

GARGACHE, s. f. Culotte.

J'avais une belle gargache
D'un fin couffil,
Passementée avaud les jambes
D'un beau nerfil.

Chansons normandes, p. 233,
éd. de M. Dubois.

Le vieux-français disait *Gar-
gaisse* qui s'est conservé dans
le patois du Jura ; le fran-
çais *Grègues* semble avoir la
même origine.

GAROT, s. m. (Orne) Petit
pain de blé.

GARREAU, s. f. (Orne) Levier ;
ce mot qui vient sans doute du
latin *Quadratus*, comme *Car-
rel*, signifiait en vieux-français
gros bâton.

GARSONNIÈRE, s. f. (arr. de
Valognes) Fille trop libre, qui
imite ou aime trop les *garçons*.

GAS, s. m. Garçon ; proba-
blement une abréviation de
Gars : il se prend en mauvaise
part dans l'Orne.

GASE, s. f. (Orne) Bourbier,
Vase ; peut-être de l'islandais
Vatn, eau ; le v s'est aussi
changé en g dans le patois du
Berry ; *Gaujer* y signifie En-
foncer dans la boue.

GASPILLE (jeter à la), s. f.

(arr. de Valognes) Jeter des
dragées ou des sous à une
troupe d'enfants qui se battent
pour les ramasser ; du français
Gaspiller ou de l'islandais
Gafa, Don et *Spilla*, Gâter ,
Perdre.

GATER (de l'eau), v. a. (arr.
de Vire et de Mortagne) Uri-
ner ; on dit ailleurs. *Lâcher de
l'eau*, c'est la locution islan-
daïse *At hasta af sér vatni*.

GATON, s. m. (arr. d'Argen-
tan et de Mortagne) Bâton ; on
trouve aussi en vieux-français
Gaston, suivant Roquefort, t.
1, p. 674 : *Gite* signifie *solive*
en rouchi.

GATOUNER, v. a. (arr. de Mor-
tagne) Employer un *gaton* pour
serrer la corde qui tient la char-
ge d'une voiture ; Frapper for-
tement.

GATTE, s. f. Marelle, jeu où
les enfants tracent une figure
qui ressemble à une grande
porte, en anglais *Gate* ; la rue
de Geôle, à Caen, se nommait
autrefois *Gatie-hole*, porte
creuse, ou plutôt passage creux ;
parce qu'à l'exemple du grec
Πύλη, *portes* avait ce sens en
français : le passage étroit qui
est à l'est de l'embouchure de la
Dive, s'appelle encore mainte-
nant *Houlgatte*. Il y a aussi à
Carentan une rue *Holgate*.

GATTECORVE, s. f. Sorte de
gâteau en forme de *jatte* fort
creuse (*Cava*), que l'on faisait
autrefois à Dieppe, suivant
Brieux (*Origines de coutumes
anciennes*, p. 65), et qui peut
signifier seulement *Gâteau-
Goffe*.

GATTES, s. f. pl. (Orne) Es-

pace resserré, où tourne la meule d'un moulin. Voyez GATTE.

GAU, s. m. (arr. de Bayeux) Coq (*Gallus*); sa forme latine s'était conservée dans le vieux-français :

Ainceis que li gal fust chantant
Vindrent a Corci dreit errant.

BENOIS, l. II, v. 14057.

Mais on y trouve aussi cette forme :

Devant le jor, ains que gaus ait cante.

Chevalerie Ogier, v. 7605

Voyez JAU.

Gaud, adj. Niais, aphérèse de Nigaud.

GAUDRIOLES, s. f. pl. (arr. de Mortagne) Cabrioles de joie; la signification que lui donne le français indique aussi que la racine est le *Gaudium* des Latins.

GAUNKER, v. n. (arr. de Mortagne) Bavarder au lieu de travailler.

GAUPAILLER, v. n. Manger avec avidité; de l'islandais *Gapa*, engloutir : dans l'arr. de Mortagne il signifie *Gaspiller*.

GAUPLUMÉ, adj. (arr. de Bayeux) Mal peigné; Aussi mal arrangé qu'un coq sans plume; le vieux-français avait aussi cette expression.

GAUR, s. f. Grosse femme sans souci; probablement du vieux-français *Gore* (*γορος*).

GAURER, v. réfl. Se pavaner; de *γαυρος* Orgueilleux.

GAUSANT, adj. (arr. de Mortagne) Désagréable. Voyez GOSER.

GAUT, s. m. (arr. de Bayeux)

Bois, comme en vieux-français :

Adont recorna une fois,
Qu'aucuns n'en fust remes el bois,
Si durement et si tres haut,
Qu'en retentirent bos et gaut.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 7816.

Du vieil-allemand ou vieux-saxon *Wald*, qui avait conservé sa forme primitive (*Gualt*) dans la *Chanson de Roland*, str. CLXXXI, v. 24; quoique Altaserra ait dit *Rerum aquitanicarum* p. 434 : *Bagaudae dicti quasi sylvicolae; Gauenim lingua gallica sylvam sonat*.

GAUTIER, s. m. (Orne) Oie mâle, Jars; en patois normand et en breton *Gars*; en islandais *Gassi*.

GAVAILLER, v. a. (arr. de Bayeux) Gaspiller. Voyez GAUPAILLER.

GAVAST, ad. (arr. de Bayeux) Brutal; *Gavache* avait aussi une signification injurieuse en vieux-français :

Il vous traiteroit de gavaches,
Vous me faisiez tant les bravaches.

SCARRON, *Enéide travestie*, l. v.

Peut-être ce mot vient-il du *Gavascho puerco* que les Espagnols appliquent aux Français.

GAVER, v. réfl. Se bourrer, Se gorger, S'en mettre jusqu'au gavion.

GAVIGNON, s. f. Ivresse gaie. Voyez le mot précédent.

GAVILLEUX, adj. (arrond. de Vire) Périlleux, Dangereux; en breton *Gwal* signifie mauvais, nuisible.

GÈGÈNE, s. f. Ventre; peut-être de *Gignere*, Engendrer, ou une corruption de *Gésine*, qui nous semble venir plutôt de l'islandais *Geta*, Concevoir,

que du latin *Jacere*, en vieux-français *Gésir*.

GÉLIF, s. m. (arr. de Bayeux) Creux qui se forme dans un arbre à moitié pourri ; il signifie en français Un arbre fendu par la gelée.

GÉNOTTES, s. f. pl. Racines bulbeuses, bonnes à manger, du *Burnium bulbocastanum*, du *Bunium denudatum*, de l'*Oenanthus pimpinelloides* et du *Neum tuberosum* ; dans la Seine-Inférieure on les appelle *Jarnottes*, et *Anotes* dans le Berry ; Voyez Boreau, *Flore du Centre*, n° 534.

GENSER, v. a. et réfl. (arr. de Valognes) Se déranger, Mettre de côté, en islandais *Kanta* ; comme on se *dérangeait* pour un but quelconque, *Genser* avait en vieux-français le sens d'*arranger*, *agencer* :

Reconnaissez les dictz de nostre maistre
Et vous gencez pour lou remede y mettre.

BOURDIGNÉ, *Légende de Faltfeu*, p. 4.

C'est le sens qu'on lui donne à Vire, et, ainsi qu'*Arrangé*, il y a pris aussi la signification de *vêtu*.

GERCE, s. f. Brebis qui n'a pas encore produit ; on dit aussi *Vieille gerque* (*Vervex*).

GIFFE, s. f. (arr. de Valognes) Soufflet ; à Bayeux on dit *Giffle* ; de l'islandais *Kif*, Querelle. Il s'est conservé aussi dans le patois des Vosges.

GIGALER, v. n. (arr. de Mortagne) Se divertir à l'excès. Voyez GINGLER.

GIGORNE, s. f. Bûche mal taillée, *Cornue*. Voyez GITE.

GILER, v. n. (arr. de Mor-

tagne) Fuir, Couler ; en islandais *Gilia* signifie Lancer de l'eau, et *Giler* a conservé le même sens dans les patois du Berry et de la Vendée.

GILLOIRE, s. f. (Orne) Seringue ; dans le Jura on appelle les seringues en sureau *Gieles*.

GIMER, v. n. (arr. de Valognes) Pleurer, Se plaindre, Gémir (*Gemere*).

GINGLER, v. n. Rire, Badiner ; il signifie *s'amuser en rouchi*.

GINGUE, s. f. Urine des animaux dans le fumier.

GINGUER, v. n. (arr. de Mortagne) Jouer en montrant son adresse ou sa force.

GIPOUTRER, v. n. Folâtrer.

GIRIES, s. f. pl. Grimaces, Affectations hypocrites (*Girare*).

GIROT, s. m. Qui fait des grimaces, Qui se plaint ridiculement, Bête ; on dit aussi *Girotin*. Dans le Calvados *Gilles* se prononce encore *Gire*.

GITE, s. f. Soliveau ; on dit aussi GIÊTE et CITRE ; en vieux-français, selon D. François, *Dictionnaire roman*, p. 434. on appelait les chantiers GETTES et GITTES.

GLAS, s. m. pl. Réjouissances ; de l'islandais *Glad*, Joyeux, qui se trouve aussi en anglais.

GLATIR, v. n. Aboyer, Crier : Se forment bret, si haut glatist.

Méon, *Nouveaux fabliaux*, t. II, p. 51.

Sarrazins comme chiens glatissent.

GUIART, *Branche des royaux lignages*, t. II, p. 38.

En islandais *Gleta* signifie

Poursuivre, Harceler.

GLEUMER, v. a. Engloutir ; nous ne connaissons ce mot que par le *Coup-d'œil purin*, p. 62.

GLOMER, v. n. (Orne) Dormir mal.

GLOT, s. m. Ver blanc qui se trouve dans la viande gâtée ; *Glete* signifiait en vieux-français *Ordure, Corruption*. Voyez GLOUTE.

GLOT, adj. (arr. de Bayeux) Terre glotte, mal labourée, qui n'a pas été émotée. Voyez le mot suivant.

GLOUTE, adj. Perdu, Corrompu, Gâté ; *Gлата* signifie *perdre* en islandais.

GNIAF, s. m. Savetier.

Vingt anes attelés, trottant d'un pas égal,
Trainent le fier Raulin, des gnaifs le coriphée :
Cent faisceaux de tranchets lui servent de trophée.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. III. p. 33.

GNIAQUÉE, s. f. Morsure de chien ; on dit à Bayeux *Gnaffès* ; mais *Gnac* signifiait en vieux-français *coup de dent*, suivant Roquefort, t. I, p. 693.

GNIAS, s. m. (arr. de Mortagne) Enfant à la mamelle.

GNIEU, s. m. Oeuf couvé qu'on laisse dans le nid (*Niden-sis*) ; on dit aussi *Gniai*, et dans les patois du Berry, du Jura et de la Vendée *Gniau*.

GNIOLE, s. f. Niaiserie. Voyez le mot suivant.

GNIOLER, v. n. Niaiser, Dire ou Faire des Niaiseries ; peut-être de *Genolius*, petit-esprit.

GNIOY, s. m. Niais ; voyez

le mot précédent ; dans le Berry on dit *Gniogniot*.

Go, v. n. (arr. de Valognes) Ce verbe n'est usité qu'à l'impératif. Pour donner le signal du départ, les enfants disent *Go*. du francisque *Gahen*, Se hâter ; de là le sens du provençal *Gau*, Élan ; on lit dans le *Gerar de Rossilho* :

Passet sotz Rossilho del prumier gau.

Le vieux-français employait *Go* dans le même sens : J'entrerais tout de *go* (d'emblée) dans la taverne ; *Don Quichotte* (trad. d'Oudin), p. 2.

GOBANT, adj. Gourmand ; de *Gober*, manger avec avidité.

GOBELIN, s. m. Lutin, Esprit-follet ; on connaissait ce mot en Normandie dès le XII^e siècle, car on lit dans Orderic Vital, l. v, p. 556 : *Daemon enim, quem de Dianae phano expulit (sanctus Taurinus) adhuc in eadem urbe (Evreux) degit et in variis frequenter formis apparens neminem laedit. Hunc vulgus Gobelinum appellat. Ce nom vient sans doute du breton Gobilin, Lutin, du grec Κοβαλας ou de l'allemand Kobold.*

GOBET, s. m. Morceau que l'on *gobe*, comme dans le style familier, et par suite Fragment.

GOBINE, s. f. Repas, Bonne chère. Voyez GOBANT.

GOBINER, v. réfl. (arr. de Vire) Se rengorger, Faire le fat ; en vieux-français *Gobe* signifiait *vaniteux* :

La terre meismes s'orgoille
Par la rouses qui la moille,
Et oblie la poverté
Ou ele a tot l'iver esté ;
Lors devient la terre si gobe

Qu'el velt avoir novele robe.

Roman de la Rose, v. 55.

GÔCE (être à sa) s. f. (arr. de Bayeux) Être à son aise ; l'islandais *Gots* signifie *richesse*.

GODAN (donner dans le) s. m. (arr. de Valognes) Guépier ; probablement de l'anglais *God-dam*, Donner dans la damnation de Dieu. Voyez **GODONNER**.

GODENCES, s. f. pl. (arr. de Mortagne) Contes improvisés pour amuser (*Gaudere*).

GODENDA, s. m. Scie de maçon ; c'était autrefois le nom d'une espèce d'arme usitée en Allemagne, ainsi que nous l'apprend Guiart dans sa *Branche aux royaux lignages*, t. II, v. 5428.

A granz bastons pesanz ferrez,
A un lonc fer agu devant
Vont ceuz de France recevant.
Tiex bastons qu'il portent en guerre
Ont nom *godendac* en la terre.
Godendac, c'est bonjour a dire
Qui en francois le veust descrire.

Dans l'Orne on dit **GODEN-DARDES**.

GODICHE, adj. Ridicule, *Gausche* ; il se trouve aussi dans le patois de Langres.

GODONNER, v. n. Jurer, Murmurer ; de l'anglais *Goddam*.

GOGAILLE, s. f. (arr. de Bayeux) Sot, Niais, Qui amuse les autres (*Joculari*) ; on se sert encore en français dans le style familier de *Goguenard* et de *Goguettes*.

GOGON, adj. Doux, Mignon ; *Gogeer* signifie en breton *fourbe, trompeur*.

GOGUE (en) expr. adv. (arr. de Mortagne) Être en joie ; de *Jocus* comme *Goguette*.

GOHANNIER, s. m. (arr. de

Caen) Celui qui va chercher à la ferme le repas des moissonneurs. Peut-être vient-il du vieil-anglais *Goon*, Aller, et signifie-t-il seulement Celui qui va, Qui fait les commissions ; voyez *The vision of Piers the ploughman*, v. 1192. Cependant *Hyne* s'employait autrefois avec la signification de *Domestique, Laboureur* :

And if my nebbore hadde any hyne
Or any beest ellis

Moore profitable than myn.

Vision of Piers the ploughman,
v. 8755.

Gohannier aurait alors signifié primitivement *Laboureur-commissionnaire* et on s'en sert encore maintenant dans la même acception.

GOHÉE, s. f. Joie bruyante, Eclat de rire. Voyez **AGOHÉE**.

GOLO, s. m. (arr. de Bayeux) Buveur ; en breton *Goulléi* signifie *vider*, mais une corruption de *Goulu* semble aussi probable.

GOMER, s. m. Palais ; de l'islandais *Gomr* ; il existait aussi en vieux-français :

Quar il boivent a granz gomers.

HENRI D'ANDELI, *Bataille des sept arts*, v. 10.

GORER, v. n. Regarder manger avec envie d'en faire autant ; le vieux-français *Goret* signifiait *pauvre, gueux*.

GOROT, s. m. Ulcère ; du breton *Gôr*, Absès, Tumeur ; le français en a sans doute dérivé *Goitre* et le vieux mot *Gourre*, en patois normand *Gorre* ; cependant *Gorrière* signifiait en vieux-français *Prostituée* ; on appelait Isabeau de Bavière la *Grand Gorre*, et nous lisons

dans la Moralité de l'*Enfant prodigue* :

LA GORRIERE.

Allez, villain !

FINCIER-DOUX.

Allez, maraut !

Venez-vous chercher les gorrières,
Faire banquetz et bonne chère
Et vous n'avez de quoy fournir ?

GOSER, v. a. (arr. de Mortagne) Rassasier excessivement et par métaphore, Ennuyer.

GOSSE, s. f. (arr. de Valognes) Mensonge innocent, pour rire, pour se *Gausser* ; dans le patois du Berry on dit *Gausse*.

GOSSEZ, s. m. Paille de sarrazin.

GOUAILLER, v. a. Plaisanter ; il se trouve aussi dans le patois du Berry. Voyez le mot suivant.

GOUAPER, v. a. (arr. de Valognes) Plaisanter ; *Goapaer* en breton. Voyez GABER.

* GOUBELIN, s. m. Fantôme, Revenant ; probablement le *Kobold* des Allemands. Dans un ms. du XIII^e siècle, dont quelques extraits ont été publiés dans le tome second l'*Altdeutsche Blatter*, on lit déjà p. 75 : *Quidam in archiepiscopatu de Wyuelin, cum una die arcam suam plenam denariis aperiri, invenit super eos simiam sedentem et dicentem : Noli tangere pecuniam quia est Colewin, id est dyaboli.*

GOUBELINÉ, p. pas. (arr. de Valognes) Qui a des visions, Qui voit des Goubelins.

GOULAYANT, adj. (arr. de Mortagne) Qui se mange avec facilité. Voyez le mot suivant.

GOULE, s. f. Bouche ; corruption de *Gueule*, qui se trou-

vait aussi en vieux-français :

A teus i fist les poinz trencher
Et des goulles les denz sacher.

BENOIS, l. II, v. 26823.

Le français a conservé *Goulée*, *Goulu*, *Engoule-vent*, et le patois normand en a fait *Goulard*, *Gouliban* et *Goulimaud*, Gourmand.

GOULER, v. n. Vomir ; probablement pour *Dégouler*, comme *Dégobiller* de *Göber*.

GOULIAS, s. m. (Manche) Mauvais plaisant, Farceur ; du bas-latin *Goliardus*, devenu en vieux-français *Gouliardois* et *Golias* dans les poésies attribuées à Walter Mapes.

GOULINE, s. f. Petit bonnet de nuit qui serre exactement la tête. Voyez MARGOULINE.

GOUNELLE, s. f. Jupon ; ce mot existait aussi en vieux-français, ainsi que le *Gown* des Anglais :

Einz devendroie nounce

E veitroie goune.

Lai del Corn, v. 531.

Dante a dit dans le *Paradiso*,
ch. XXVI, v. 72 :

Allo splendor che va di gonna in
gonna.

GOURAS et GOURAUD, adj. Gourmand ; tous ces mots viennent probablement du vieil-allemand *Geren*, Désirer avidement.

GOURCIR, v. a. (Orne) Ecra-ser par une violente pression. Voyez GOURFOLER.

GOURER, v. a. (arr. de Bayeux et de Mortagne) Tromper ; (arr. de Vire) Vexer ; *Gour* signifie en breton *malice couverte*, *méchanceté*. Les pharmaciens appellent les drogues falsifiées des *goures*, et

le français emploie *Goureur* dans le sens de *Trompeur*.

GOURFOULER, v. a. (arr. de Bayeux) Presser dans la foule, et par suite Meurtrir ; Pierre Larrivey l'a employé dans le premier sens :

D'un hiver englacé tout roidy de froi-
dure,
Et qui gourfoule tout d'un pas auda-
cieux.

Dans le patois du Berry on dit *Garfouler*.

GOURGOUSSER, v. n. Commencer à bouillir, et au figuré Murmurer ; on le trouve aussi en vieux-français.

GOURMACHER, v. n. (arr. de Mortagne) Manger malproprement.

GOUROUFFLE, s. m. Insecte qui se trouve dans les fours (*Blatta orientalis*).

GOUSPILLER, v. a. Houspiller, Traiter comme un *Gouspin* ; on le trouve aussi en vieux-français : C'est fort bien fait s'il vous gouspille ; *Naissance d'Amadis* dans Gherardi, *Théâtre italien*, t. v, p. 74.

GOUSPIN, s. m. (arr. de Valognes) Gamin, Petit polisson.

GOUSSON, s. m. Fruit de l'églantier. Voyez COCHONNET.

GOUVILLER, v. n. (arr. de Mortagne) Se moquer de quelqu'un en face.

GOUVILLON, s. m. Espèce d'anneau ; de *Copula*, comme *Goupille* ; c'est probablement le même mot que le *Govion* du vieux-français :

Ne l'puet tenir aniaus ne govion.

Chevalerie Ogier, v. 400.

GOUYÈRE, s. f. (arr. de Pont-Audemer) Mesure pour la

crème, qui était déjà en usage au milieu du xv^e siècle ; voyez M. Alfred Canel, *Histoire de Pont-Audemer*, t. I, p. 404.

GRAANTER, v. a. Accorder, en anglais *Grant* et dans la basse-latinité *Graantare* ; il se trouvait aussi en vieux-français :

Et que lor femmes sunt donees,
Otreices e graantees.

BENOIS, l. II, v. 15594.

On dit également *Granter*, comme en vieux-français ; voyez *Les quatre livres des Rois*, p. 27.

GRABOTTE, s. f. (Orne). Tête de graine de lin.

GRACES, s. f. pl. (arr. de Valognes) Amabilités, Coquetteries ; de *Grace* ou de *Gratitudo*.

GRACIER, v. a. (arr. de Valognes) Remercier, Rendre grâces (*Gratari*), comme en vieux-français :

Li dux le voit, Den prist a gracier.

Chevalerie Ogier, v. 6285.

GRADELIER, s. m. (arr. de Bayeux) GRADILLIER (arr. de Valognes) Groseiller non épineux. Voyez le mot suivant.

GRADES, s. f. pl. GRADILLES, Petites groseilles, parce qu'elles sont disposées par *gradation* le long des grappes.

GRADILLE, s. f. (arr. de St-Lo). Oseille, dont l'acidité est proverbiale comme celle des petites groseilles. Voyez le mot précédent.

GRAFFINER, v. a. Gratter légèrement ; en breton *Krafina* signifie *égratigner*. Ce mot existait aussi en provençal (*Grasfinar*) et en vieux-français, mais avec le sens du breton : Il

leur mordait les oreilles ; ils luy graphinoient le nez ; Rabalais, l. I, ch. 44.

GRAILLONNÉ, adj. (arr. de Mortagne) Sale, Malpropre, Qui sent le *graillon*.

GRAILLOT, s. m. (Orne) Miette ; selon Leroux, *Dictionnaire comique*, t. I, p. 590, *Graillon* aurait signifié en vieux-français un *reste de viande*, une *bribe*.

GRANGETTE, s. f. (Orne) Petite cage pour prendre les oiseaux.

GRANMENT, adv. Grandement ; cette crase se trouve aussi en rouchi et en vieux-français.

GRAPPE, s. f. (arr. de Bayeux) Crabe ; cette corruption a sans doute été amenée par le mot suivant.

GRAPPER, v. réfl. (arr. de Bayeux) S'attacher fortement ; en breton *Krapa* signifie *Saisir avec un grappin* ; *Cramponner*.

GRASSET, GRESSET, s. m. (Manche) Lampe en fer ; *Grasset* signifiait *huile* en vieux-français.

De malheur je n'avions ni gresset ni candelle.

FERRAND, *Muse normande*, p. 4.

GRATTER, v. a. (Manche) Prendre ; *Kreista* signifie *extorquer* en islandais, et nous serions tentés d'y rattacher le français *Regrattier*, Reven-deur.

GRAVÉ, adj. (Manche) Marqué de petite vérole ; en islandais *Grafa* signifie *creuser*, *trouver* ; et Roquefort donne à *Graveure* le sens de *fente*, *ouverture*.

GREC, adj. (arr. de Bayeux) Avare. Arabe ; comme le français *Grigou* ; il signifie aussi Rusé, Fourbe, et on lit dans saint Jérôme *Epistola x ad Furiam* : *Impostor et Graecusest* ; le *Grickr* des Islandais a le même sens que le *Punicus* des Romains.

GRÉCÉ, s. m. (arr. d'Alençon) Grenouille verte.

GRECQUERIE, s. f. (arr. de Bayeux) Trait d'avarice, Jui-verie ; voyez GREC.

GREDDOLLE, s. f. (arr. de Mortagne) Branche d'arbre sèche qui tombe naturellement ; peut-être du latin *Gradi* qui devient *Gredi* dans les composés *aggredi*, *ingredi*, etc.

GRÈGE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Affinoir.

GRÈLE, s. f. (arr. de Valognes) Personne tombée d'une position brillante dans le malheur. Voyez le mot suivant.

GRÊLE, p. pas. Marqué de petite vérole ; on l'a dit du visage comme d'un champ que la grêle a empêché de réaliser l'attente que les apparences avaient fait concevoir.

GRÉMIR, v. a. Ecraser, Briser ; *Grem* signifie en islandais *blesser*, *attaquer*. On en a fait le fréquentatif *Grémiller* et le substantif *Grémillon* ; probablement la racine de *grumeau* et de *gruau* est la même.

GRENONS, s. m. pl. Moustaches, Favis (*crinis*) : Si li coupa la barbe a touz les grenons ; *Recueil des historiens de France*, t. III, p. 227. On trouve plus souvent en vieux-français *Guernons* :

N'unt mie barbe ne guernons,

Co dist Meraut, com nos avons.
Roman de Rou, t. II, p. 174.

GRETTE, s. f. (Orne) Ché-nevotte.

GRIBICHE, s. f. (arr. de Valognes) Vieille femme méchante dont on fait peur aux enfants; peut-être de l'islandais *Grim*, attaquer, et *Bitu*, mordre. Voyez cependant GRICHE.

GRICHE, s. f. (arr. de Bayeux) Grimace de mécontentement. Voyez GRICHU.

GRICHER, v. n. Etre de mauvaise humeur. Voyez GRICHU.

GRICHEUX, adj. Moqueur, Qui fait *Gricher*. Voyez GRICHU.

GRICHIR, v. n. (arr. de Cherbourg) Pleurer. Voyez GRICHU.

GRICHU, adj. Qui est de mauvaise humeur; en breton *Gri-siaz* signifie *emporté, méchant*; c'est probablement la racine du vieux-français *Engres* et de *Griesche* qui s'est conservé dans *Pie-Grièche* et *Ortie-griesche*.

GRIFFER, v. a. Egratigner comme avec des *Griffes*; ce mot existe aussi en rouchi.

GRIGNE, s. f. Crôte de pain, en vieux-français *Grignon*; *Krina* signifie en breton Ronger avec les dents et nous avons encore *Grignotter*.

GRIGNER, v. n. (arr. de Bayeux) Etre maussade; on le trouve aussi dans le patois du Berry; en breton *Grinouz* signifie *hargneux, querelleur*.

GRILLER, v. n. (arr. de Valognes) Glisser; probablement parce que les clous que les paysans portent sous leurs souliers tracent des lignes parallèles, qui ressemblent aux barres de fer d'un *gril*; on dit

aussi *Dégriller* et le vieux-français donnait le même sens à *Esgriller*:

A la planche vint, sus monta;
 Ne sai dire s'il abuisa,
 U esgrilla, u meshanea,
 Mais il chai; si se neia.

Roman de Rou, v. 5532.

GRIMÉLIS, s. m. Mélange.

GRIMELU, adj. Marqué de petite vérole.

GRIMER, v. a. Egratigner; probablement de l'islandais *Grem*, Blesser, Attaquer, l'étymologie de *Grommeler* semble la même. Voyez ÉGRIMER.

GRINCHER, v. a. Egratigner; quand il est neutre il signifie Cligner.

GRINGALET, Homme sans consistance; en breton *Gragaler* signifie *Piailleur, Criard*; selon Roquefort, t. I, p. 745, il se disait en vieux-français d'un *cheval maigre et alerte*; dans le Berry et dans le Jura on lui donne le même sens qu'en Normandie.

GRIPER, v. a. Grimper; probablement le normand est plus fidèle à son étymologie que le français, car la voyelle n'est pas nasalisée dans *Gravir*, et les montées se nomment dans la Haute-Saône des *Graps*.

GRISON, s. m. Quartz; de l'islandais *Griot* Pierre, qui s'est conservé en français dans *Griottes*, nom que l'on donne à une cerise dont le noyau (*Caillou* dans le Calvados) est fort gros, ou de sa couleur *grise*:

Huet, pren celle pierre bise,
 Sy l'esboche a ton grant martel.

Miracle de Ste-Généviève, dans
Jubinal, Mystères-inédits, t.
 I, p. 265, v. 14.

me le *grison* est la plus
es pierres, cette dernière
ogic pourrait expliquer
le *Biscu*, mal taillé,
comme une pierre bise.
BIS, adj. Important,
Bis grossus). Il existait
ux-français :

maître, ne rebellez point;
se vous icy du grobis.
Mystère de la Résurrection,
scèn. iv.

Fontaine a appelé le
dominagrobis.

RO, GROC, s. m. (Orne)
(Calvados) Aspérités de
le gelée, qui rendent les
ns raboteux : on dit pro-
lement d'une boue assez
pour ne pas céder sous
les *crocs* portent.

ROIN, s. m. Nom de plu-
petits caps marécageux
côte d'Avranches et du
1, qui se conservent plus
que tout ce qui les en-
; en islandais *Groin*,
en anglais, signifie ver-
se. Le vieux-français avait
Gronelle et le bas-latin
na et *Gronnia*.

ROLER, v. n. Tousser ; de
idais *Krulla*, Remuer,
ter, la racine de *crouler*
grelotter, *gruler* en vieux-
ais. Le bas-latin *Grollare*
vieux-français *Croller*
Royaient au propre comme
idais ; ainsi on lit dans
itation du *Roman de la*
dans Charpentier, t. III,
0^e, col. 4 :

comme un ymage mue,
se crolle, ne ne mue.
le, sans mains, sans doi croller,
x amouvoir (sic) et sans parler.
OLLES, s. f. Vieilles sa-
s ; en languedocien *Grou-*

le ; on trouve aussi en vieux-
français *Groules* et *Grolles*.

GROMENCHIER, v. n. (arr.
de Cherbourg) Grogner, Grom-
meler ; *Gram* en islandais et
Grimm en allemand signifient
furieux, *méchant*.

GRONKE, s. f. (arr. de Ba-
yeux) Une certaine quantité,
Ce qu'on peut porter dans un
tablier ; on dit aussi *Gronée*.
En breton *Groun* signifie a-
mas, monceau, réunion. Mais
comme dans le second livre des
Miracles de la Vierge, Gautier
de Coinsi appelle le giron ou
des poches *Grons* :

Tout en ourant l'erbe a cuellue.....
Ses grons en a la dame emplie.

une autre origine (du latin *Gre-
mium*) ne serait pas impossi-
ble.

GROSSET, s. m. Parement
de fagot, plus *gros* que les
petites branches qui s'y trou-
vent ordinairement.

GROU, s. m. Eau épaisse et
puante ; on dit aussi *Grau*.
Ce mot peut venir de l'islandais
Grotta, Lie d'huile de poisson ;
de l'allemand *Grube*, Cloaque ;
ou du bas-latin *Groua*, Marais.

GROUCER, v. a. (arrond. de
Cherbourg) Remuer légère-
ment ; à Vire il signifie, comme
en vieux-français, *Gronder* ;

Et, s'il i a nul qui en grouce,
Ne doutez que ne le couronce
Tant que la vie li touldray.
Mystère de Robert-le-Diable, p.
2.

Mais on donne en Normandie
à *danse* le sens de *forte répri-
mande* et *Groa* signifie à la
fois en islandais *mettre en mou-
vement* et *se mettre en colère*.
Une origine celtique ne serait

pas non plus impossible, car le breton *Króza* signifie *murmurer*, *gronder*.

GROUER, v. a. Abattre des fruits, Faire sortir le grain de sa capsule; *Krouer* signifie *cribler* en breton. On le prend aussi quelquefois dans l'acception de *Se fâcher*, ainsi qu'en vieux-français :

Amez le bien, je n'en grouz mie.

Roman de la Violette, v. 3023.

GROULONNER, v. n. (arr. de Saint-Lo) Renacrer.

GUANCHER, v. n. Aller, comme *Ganga* en islandais; le vieux-français *Guenchir* avait modifié sa signification primitive; il signifiait *aller de côté*, *en arrière*, *tourner* :

E Normanz si se tindrent, ke nuls d'els ne guenchi.

Roman de Rou, v. 1532.

Chançon, va-t-en pour faire mon mes-

sage
La ou je n'os trestourner ne guenchir,
Que tant redout la male gent ombrage.

CHATELAIN DE COUCY. *Chanson* XIX.
st. 5, p. 71.

Voyez aussi *Les quatre livres des Rois*, p. 153; *Raoul de Cambrai*, p. 118, v. 15; *Chevalerie Ogier de Danemarque*, v. 5872 et Rutebeuf, *OEuvres*, t. I, p. 290.

GUE, s. f. Ruine; ce mot a probablement quelque affinité étymologique avec *Gueux*.

GUÉDÉ, adj. Parsemé, Farci. Gonflé; *Gæda* signifie *enrichi* en islandais. On donne aussi à *Guédé* le sens d'*empiffré*, *gorgé de nourriture*, qu'il avait en vieux-français et qu'il conserve dans le style familier.

GUÉDINER, v. n. (arr. de

Pont-l'Évêque) Trembler de froid.

GUÉDOT, s. m. Cochon. Voyez GUÉDÉ.

GUÉLOT, s. m. Moutarde blanche (*sinnapis arvensis*).

GUENETTE, s. f. (arr. de Mortagne) Femme de mauvaises mœurs; corruption de *Gouine*.

GUENER, v. a. Crotter; le patois de la Vendée lui donne la même signification, peut-être a-t-il quelque liaison étymologique avec *Guenaux*, qui, suivant Leroux, *Dictionnaire comique*, t. I, p. 604, signifie *gueux*, *mendiant*.

GUENIPE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Vilaine femme, *Guenon*; dans l'arrondissement d'Argentan, on dit *Guenuche*.

GUERBIÈRE, s. f. (arr. de Bayeux) Grande ~~bouche~~, qui pourrait avaler ~~des~~ *gerbes*.

GUERDONNER, v. a. Récompenser; Donner ce dont on est digne, en vieil-allemand *Werd*; ou peut-être Donner beaucoup; au moins *Werth* a pris ce sens dans *Werthschatzen*.

Fy de beauté

Qui som amant de desplaisir guer-
donne.
Au lieu de bien qu'il avait mérité.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*,
p. 143, éd. de M. Travers.

Ce mot n'est plus d'usage en français.

GUERMENTER, v. a. et réfl. Se lamenter et par suite Se préoccuper, Se mêler, Tourmenter; en gallique *Garm* signifie *cri*; plainte. Ce mot avait les mêmes acceptions en vieux-français, ainsi on lit au commencement du *Roman de la Rose* :

GUE

Forment me pris a guermenter
Par quel art et par quel engin
Je peusse entrer dans ce jardin.

et dans le *Roman de Garin*,
Bibliothèque de l'Arsenal, n°
484, fol. 88, recto, col. 2, v.
30 :

Sire Girbert, por l'amor Dieu merci,
Ne soupirez ne vus guementez si.

GUERNE, s. f. Poule.

Ils n'ont laisse porc, ne oue,
Ne guerne, ne guernelier.

Chansons normandes, p. 178,
éd. de M. Dubois.

Guernelier qui signifie sans
doute coq n'est plus usité.

GUERNOTTER, v. n. Grelotter.

GUERVÉ, s. m. (arr. de Vire)
Gruau.

GUÏTRUER, v. n. (arr. de
Cherbourg) Gazouiller.

GUETTER, v. a. Regarder ;
c'est une extension fort natu-
relle de la signification du mot
français qui a conservé le sens
de l'islandais *Gæti*. Epier, Ob-
server. Il s'emploie aussi avec
la forme réfléchie et signifie
alors Se procurer :

Barbe rouge et noirs cheveux,
Guette-t'en si tu peux ;

dit un proverbe normand.

GUÛLARD, s. m. Qui parle
haut et souvent, Qui est fort en
guoule ; il signifie aussi comme
en rouchi : Qui mange sa for-
tune.

GUÛLTON, s. m. Festin,
Banquet.

Laissez jusqu'au retour les tripes, les
crétons ;
Quand l'ennemi nous presse, au diable
les gueultons.

LALLENAN, *La Compénade*, ch. 1,
p. 3.

GUI

423

GUEZETTE, s. f. (arr. de Caen)
Fille étourdie, insolente ; en
breton *Gwez* signifie *sauvage*,
grossier.

GUIBOLLE, s. f. (Orne) Jam-
be ; il ne se dit qu'en mauvaise
part ; en islandais *Vippa* si-
gnifie *tourner*, *remuer*.

GUIBRÉE, s. f. (arr. d'Alen-
çon) Présent ; de la foire de
Guibray où l'on achète beau-
coup de cadeaux. On dit à
Caen dans le même sens : Don-
nez-moi ma foire.

GUICHON, s. m. Petite Tasse
de bois.

GUIDEAUX, s. m. pl. Sorte
de filet.

GUIGNER, v. a. et n. (arr. de
Valognes) Lancer des pierres ;
on l'emploie aussi avec la si-
gnification qu'il a conservée en
français dans le style familier :
probablement le hollandais
Guignar et l'espagnol *Guinar*
ont été empruntés au français.

GUIGNEUX, adj. Moqueur,
Qui regarde d'un air moqueur.

GUILER, v. n. Crier d'une
voix aiguë (*Gueuler* ?).

GUILVÈSÉE, s. f. (arr. de
Bayeux) Prise de tabac ; pro-
bablement un Rien, une Bille-
vesée, qui se dit *Guilveste* dans
le patois de Rennes.

GUIMBLET, s. m. (arr. de
Mortain) Vilbrequin.

GUINCHER, **GUINCHOTTER**, v.
n. Lancer des œillades les yeux
à demi-fermés ; de l'allemand
Winken, Faire des signes avec
les yeux.

GUITIS et **GUITUS**, s. m. Go-
sier.

HAG

HAGER, v. a. (arr. de Mortagnes) Détruire, Briser; peut-être une corruption de *Hacher*.

HAGNETTE, s. f. (arr. de Bayeux) Couteau qui ne coupe pas; dans le patois de Rennes on appelle une serpette *Hignette*. Ce mot signifie aussi Béquille et vient sans doute de l'islandais *Hagna*, Servir, Être nécessaire.

HAGUE, s. f. (arr. de Valognes) Fruit de l'aubépine, qui s'appelle *Hôgan* en breton. C'est aussi le nom que l'on donne à l'extrémité du Cotentin, où les pirates normands s'étaient fortifiés au moyen d'un fossé dont les restes sont connus sous le nom de *Haguedik*. C'était, comme on sait, leur usage: Normanni devastata ex maxima parte Hlotharici regni regione, prope fluvium Clyla, loco qui dicitur *Lovonium*, sepibus (more eorum) munitione capta, securi consederunt; *Annales Fuldenses*, année 891, dans du Chesne, *Scriptores Normannorum*, p. 48.

Rous ne li suen qui od lui erent,
Defenses firent e fossez
Grans e parfanz e hanz e lez,
Clos environ come chastel.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 3442.

Voyez aussi Dudon de Saint-Quentin, l. II, dans du Chesne, l. cit. p. 77; Guillaume de Jumièges, l. II, ch. 40, *Ibidem*,

HAI

p. 228 et le *Roman de Rou*, l. I, p. 64. Selon Ihre, l'islandais *Hagi* aurait signifié Haie, nous ne le connaissons qu'avec le sens de Pâturage, mais probablement clos; au moins le vieil-allemand *Hag* et l'anglo-saxon *Hacg* nous portent à le croire. La racine de *Haie* pourrait même être celtique; car dans le patois de l'Isère *Agi* signifie Haie, Buisson; dans celui des Vosges *Haigio* signifie Bosquet et le vieux-français *Haie* avait le plus souvent la signification de Bois; la Haie de Valognes, la Haie d'Ectot, Saint-Germain-en-Laye, etc.

HAI, s. m. Partie inférieure d'une porte coupée en deux; Treillage qu'on y substituait pour empêcher les enfants de sortir; voyez *HAISSE*.

HAIME, s. m. (arr. de Bayeux) Hameçon; c'est le latin *Hamus*, avec la prononciation mouillée du patois normand, ailleme on dit *Ins*.

HAINGEUX, adj. (arr. de Bayeux) Remuant, Méchant, Haïssable; du vieux-français *Hainge*, Haine, ou plutôt de *Henger*, Fatiguer (*Angere*).

HAINGRE, adj. Maladif; c'est le latin *Aeger*, avec la forte aspiration du Nord, qui s'est aussi conservé dans le français *Malingre*.

HAÏON, s. m. (Orne) Bar-

en broussailles pour bou-
ne brèche, Petite *haie*.
a, s. m. (arr. de Vire)
lure; en islandais *Har*
anglais *Hair*.

RE, adj. De mauvaise
ur; il se dit surtout des
s. Voyez AIRER.

SET, s. m. Partie infé-
d'une porte coupée en
du bas-latin *Haisellus*,
eux-français ainsi que
l'Orne *Haise*: Comme
Playart.... vouloist met-
re une cour de la maison
amateurait, une *haise* qu'il
faite pour obvier que le
de la ville n'entrast en
et; *Lettres de grâce* de
citées dans du Cange,
p. 646, col. 4. On dit
bialement des amoureux:

s'entrent par le haiset,
strent par le viquet.

mot signifiait sans doute
airement Une petite porte
e l'Huiselet du vieux-
is.

SER, s. m. (arr. d'A-
hes.) Ridelle, du bas-
Huia. Voyez HAISER.

TER, v. n. (Haute-Nor-
ie) Plaire, Être agréable;
eton *Heta* dont la signi-
fic est la même:

ntres, dittes, s'il vous halte,
na, et vous venes offrir.

ron-des pates-ouaintes, p. 6.

sa origine semble d'au-
plus probable que HAITER
ait aussi en vieux-fran-
Hairer, et que le mot bre-
e, prenait dans la même
tion; le français *Souhaiter*
tient certainement à la
racine.

HAITIER, s. m. (arr. de Va-
lognes) Petite poêle à rebords
dont on se sert pour faire la ga-
lette, qui figure dans toutes les
réjouissances; ce qu'exprime
le breton *Heta*, comme l'islan-
dais *Gala*.

HALABRE, s. m. (arr. de Ba-
yeux) Garnement; probable-
ment de *Helluo* que l'on re-
trouve sous son ancienne forme
en vieux-français; voyez aussi
Hellir dans Roquefort, t. I,
p. 746.

HALAISER, v. n. Respirer
difficilement; de *Halitare*, ou
de son dérivé français.

HALBI, s. m. Mélange égal
de cidre et de poiré; *Halb* en
allemand et *Half* en islandais
signifie moitié. Voyez MITOYEN.

HALER, v. a. Tirer; de l'is-
landais *Hallda*, Tenir, Tirer
à soi; cette origine est d'au-
tant plus probable que le sué-
dois *Halla* a aussi rejeté le *d*,
et que *Haler* appartient aussi
à la langue de la marine, qui,
comme on sait, a emprunté
une très grande quantité de
mots à l'islandais.

HALIPRE, s. m. Gerçures
des lèvres, qui les dessèchent
et les durcissent, comme si
elles étaient *halées*; à Valognes
on dit HALITRE.

HALITRE, s. m. Grand air
sec qui gâte la peau, qui la
hâle.

HALLEFESSIER, s. m. Terme
de mépris, Qui tire le derrière.

HALLEMÈCHE, s. f. Dispute,
où l'on finit par se prendre aux
cheveux et se *haler* les *mèches*.

HALLOTER, v. n. (arr. de
Caen). Remuer le crible, le
Tirer doucement de droite à

gauche pour amasser la paille sur le devant.

HALOT, s. m. (Orne et Calvados) Petit valet qui conduit les chevaux par la bride, qui les *tire*. On trouve *Hillot*, en vieux-français, avec un sens à peu-près-semblable :

Ce vénérable hillo fut adverti
Ce quelque argent que m'aviez dé-
parti.

LEROUX, *Dictionnaire comique*,
t. II, p. 20.

Mais nous ne croyons pas comme l'a dit Roquesfort, t. I, p. 754, qu'il vienne des *Ilotes* des Lacédémoniens.

HAM, s. m. Hameau. Ce mot ne se trouve plus que dans quelques noms de communes. *Le Ham* dans l'arrondissement de Valognes, *Ouistreham* dans l'arrondissement de Caen ; il vient certainement des langues du nord ; en islandais *Heim* signifie *maison* et Ulphilas l'a employé dans le sens de *village*.

HAMBOUINER, v. n. (arr. de Valognes) Traîner la jambe, probablement pour *Gambouiner* : dans les Vosges *Cambiner* signifie Boiter.

HAMMÉE, s. f. (arr. d'Argentan) Cépée ; ailleurs on donne ce nom à une forte haie de saules, probablement parce qu'ils poussent beaucoup de jets.

HAN, s. m. (arr. de Bayeux) Fantôme dont le nom vient probablement de l'allemand ; voyez Grimm *Deutsche Mythologie*, p. 524.

HANAP, s. m. Coupe, Verre à boire.

Remplir nos hanaps.

BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 173,
éd. de M. Travers.

Ce mot se retrouve en breton avec la même signification ; il existait aussi en vieux-français : Grans vesseaus d'argent ne hanaps d'or ; *Ordonnances des rois de France* (1332), t. II, p. 86.

HANNE, s. f. (arr. de Bayeux) Vieille femme ; *Hanne* signifiait en vieux-français une Vieille cavalle ruinée ; plutôt du latin *Hinna*, Mule, que du gallique *Anner*, qui signifie Une jeune vache, comme le veut Huet dans ses *Additions aux Origines de Ménage* ; mais en breton *Hena* signifie Très-vieux.

HANNEQUIN, s. m. Enfant désagréable, Petit mulet (*Hinnus*).

HANNEQUINER, v. n. Faire une chose avec peine, avec *hans* ; Voyez *ENHANNER* ; c'est probablement la même idée qui avait fait appeler en vieux-français les laboureurs *Hanniers*. Il signifie aussi Tâtonner, Hésiter.

HANNES, s. f. pl. (arr. de Valognes) Culottes ; le patois de Rennes l'emploie dans la même acception ; ailleurs il signifie Coiffe, *Hennin*, en vieux-français, et on lui donne quelquefois dans l'Orne la signification de Veste.

HANNELLE, s. f. Menu bois ; *Heniau* en vieux-français.

HANNOCHE, s. f. (Orne) Gros morceau de bois. Ce mot et le précédent se rattachent sans doute à un radical commun qui signifiait *Bois* ; leur différence tient à leur terminaison, qui indique l'une un diminutif et l'autre un augmentatif ; voyez aussi HANNOT.

HAR

HANNONER, v. n. (arr. de Valognes) Parler en s'arrêtant et se reprenant à chaque instant, peut-être comme un *dne*. Iceluy avec sa bouche d'asne ne fait qu'asnoner ; Balde ne peut entendre son langage asnin ; *Histoire macaronique*, t. II, p. 276.

HANNOT, s. m. (Orne) Petit vase en bois.

HANTE, s. f. Manche d'un fouet ou d'une faux ; probablement de *Hasta*, car on appelait en vieux-français les lances des *hanstes* et on lit dans le *Roman du Saint Graal* : Le hanste de la crois estoit toute vermoille.

HANTIER, s. f. Butte de terre.

HAQUETER, v. n. (arr. de Mortain) Jaboter, Parler à tort et à travers ; en breton *Hakin* signifie Bredouiller, et *Hakquier* a le même sens dans le patois des Vosges.

HARASSOIRE, s. f. Poêle percée de trous pour faire cuire des marrons que l'on se *harasse* à remuer.

HARDELÉ (œuf), adj. (Calvados) du bas-latin *Hardellus* ; voyez du Cange, t. III, p. 625, col. 3 : Les œufs hardelés n'ont pas de coquille ; ils sont pondus par des coqs et quand on les met dans du fumier de cheval, il en sort des serpents dont l'huile est excellente pour composer des filtres et transmuter les métaux : voyez la recette de l'or espagnol dans Théophraste, *Diversarum artium schedula*, p. 480. Dans l'Orne on dit *Hardé* et *Hardré*.

HARDELLE, s. f. Jeune fille complaisante :

Si j'en benvois hyen soubvent,

HAR

129

Fauldroit la *hardelle*.

Faux-de-Vire, p. 198, éd. de M. Travers.

HARDER, v. a. Troquer.

Où que de bon cueur mes livres harderois
Pour les escots ou tu serois !
Gentil breuvage, ah ! tu m'es trop amy
Pour te boire a demy.

JEAN LE HOUX (Olivier Basselin),
Chanson inédite.

HARDOUIN, s. m. (Orne) Négociateur de mariages ; on dit aussi au féminin *Hardouine*. Il ne se prend qu'en mauvaise part, ainsi que les autres mots qui se rattachent à la même idée ; le vieux-français *Hardeau* signifiait *Coquin*, *Vaurien*.

HARÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Pluie de peu de durée ; *Harne* signifie Ondée dans le patois du Berry ; en vieux-français on disait *Horée* :

Veit les tuncieres, e les venz, e les
grels,
E les orez, les merveillus tempes.
• *Chanson de Roland*, st. CLXXXI,
v. 9.

En basque *Uria* signifie Pluie.

HARER, v. a. (arr. de Vire) Exciter.

N'as-tu pas ouy ce truant,
Que je t'avois dit cy-devant, ...
Que de ma porte tu chassasses
Et que les chiens tu lui harasses.

Moralité du Mauvais riche et du Ladre.

L'anglais *To hare* a la même signification, et une racine celtique est assez probable ; en breton *Harz* signifie *Aboiement*.

HARGOTER, v. n. Quereller. On le trouve aussi en vieux-français : Ycelui Mahilet se leva

de la table et print cedit Gilet par la poitrine, et ledit Gilet lui semblablement, et tenoient, et hargotoient l'un l'autre forment; *Lettres de grâce*, de 1380, dans du Cange, t. I, p. 390, col. 3. Dans le patois des Vosges *Hargot* signifie Serousse, Cahot.

HARICOTIER, v. n. (Orne) Conduire des chevaux qu'on est obligé de fouetter à chaque instant; Voyez **HARER** et le vieux-français **HARIER** :

Je change tout, je tourne, je varie,
Je fais cheoir, relever et abattre
Sans aviser qui saignement charlie;
Je mors, je poins, j'argue et puis
harie.

Danse aux Aveugles, p. 37.

Il signifie aussi Trouver à redire (Voyez **HARGOTER**), et Faire toute sorte de mauvais métiers. Voyez le mot suivant.

HARICOTIER, s. m. (Orne) Qui vend et achète des bestiaux; Voyez **HARIN**. Il signifie aussi, peut-être par extension, Chicaneur, De mauvaise foi; voyez cependant **HARGOTER**.

HARIGACHER, v. n. (arr. de Bayeux) Disputer. Voyez **HARGOTER**.

HARIN, s. m. Mauvais cheval, *Haridelle*; probablement de quelque dialecte germanique; en anglo-saxon signifie Cheval, *Harsa* jument et nous avons encore *Haras*. L'islandais *Hros*, Cheval, est également devenu *Rosse*. Dans l'Orne on dit **HOURIN**.

HARIVELIER, s. m. Marchand de bestiaux.

HARLAN, s. m. (Seine-Inférieure) Qui marchande, Qui n'est pas franc en affaires;

Voyez **HARICOTIER** et **HERLAN**.

HARMONER, (arr. de Bayeux) Gronder, *Sermoner*, que l'on prononce en patois normand, *Sarmoner*.

HAROUSSE, s. f. Mauvaise jument, corruption de *Carousse*; voyez ce mot.

HARQUELER, v. a. (arr. de Mortagne) Tracasser. Chicaneur, Faire toutes sortes de métiers malhonnêtes; on emploie dans un sens analogue le substantif *Harquelier*.

HARRACHES s. f. pl. (Orne) Tiges brisées de chanvre, qui sont *arrachées*.

HART, s. f. Grosse branche; peut-être dérivé du vieil-allemand *Hart*. Forêt, comme *Boise* l'a été de *Bois*.

HASIER, adj. (arr. de Valognes) Maigre, Chétif.

HASTIVET, s. m. Orge hâtive.

L'on dict hastivet s'eschaulda.

Chansons normandes, p. 161, édit. de M. Dubois.

HATEL, s. m. Bois coupé et fendu (voyez **ATELLE**): Icelui prestre tenant en sa main une busche de bois qui se nomme au pais (en Normandie) une *Hastelle*; *Lettres de grâce* de 1525, citées dans du Cange, t. III, p. 633, col. 2.

HATELET, s. m. Côtelettes de lard que l'on met à la broche, en vieux-français *Haste* (*Hasta*) que le patois lorrain et celui du Nivernais ont conservé dans cette acception. Comme maintenant Broche, *Haste* s'employait avec le sens d'une chose que l'on mettait à la broche.

Et quant j'avoie, o le verjus,
Non haste en la broche torne.

Fabliaux anciens, t. iv, p. 447.

Quant à la terminaison qui indique un diminutif, elle exprime une idée qui se trouve aussi en vieux-français : Ouquel ostel ilz eussent fait cuire et appareiller une hatemenue de porc ; *Lettres de grâce* de 1392, citées dans du Cange, t. III, p. 633, col. 4.

HATI, s. m. Haine ; en islandais *Hata* signifie Haïr, et le vieux-français *Ahati*, *Enhati* se rattache probablement à la même racine.

HATILLE, s. f. (Orne) Intérieur des animaux ; ce mot se trouve aussi dans la langue populaire des autres provinces, car les Bénédictins ont dit au mot *HASTA* 4 : Recentis suillae frustum unde rusticis nostris : *Je vous enverrai de la hastille et du boudin*.

HAULE, s. f. Fosse ; de l'islandais *Hol* dont la signification est la même : nous ne connaissons ce mot que dans quelques noms de lieu ; la Haule de Surraïn, la Haule de Saint-Laurent-sur-Mer.

HAUTMAL, s. m. Epilepsie ; Orre-mal en vieux-provençal. On regardait pendant le moyen-âge l'épilepsie comme une véritable possession ; voyez **AVERSAT**.

HAVET, s. f. (arr. de Vire) Femme malpropre ; c'est une figure, *Havet* signifie en vieux-français un ustensile de cuisine qui était sali par la fumée.

Ung grilh, ung havet tout entier

Et une grande lechefrite.

Inventaire des biens de l'amant trépassé de deuil, dans Keller. *Romvart*, pp. 182, v. 7.

C'était probablement la *crémaillère* ; voyez le mot suivant.

HAVET (Bête) s. f. (arr. de Valognes) Bête imaginaire dont on fait peur aux enfants pour les empêcher d'approcher de l'eau. *Havet* signifiait en vieux-français *Crochet*.

Se dit l'en que ce sont les diables
A tout leurs grantz crocz et leurs chables,
A leurs ongles, a leurs havetz.

Roman de la Rose, v. 18684.

Il a conservé cette signification en rouchi.

HAVRON, s. m. Folle avoine ; *Hafrar* en islandais ; *Habaro* en vieil-allemand ; *Wild Haben* en allemand moderne ; C'est havron et pois percé, est une locution populaire qui signifie *L'un ne vaut pas mieux que l'autre*.

HAZÉ, s. m. (Orne) Marais, Tourbière.

HÉBRAIT, s. f. (arr. de Valognes) Cri perçant ; probablement une corruption de *Haut brait* que le vieux-français avait formé de *Braire* :

Mort me faindreiz ; mais de noz genz
Ne seït petit li pluremenz,
Li bratz, li criz ne la merveille.

BENOIS, Chronique rimée, l. 1, v. 1635.

HEC, s. m. Moitié inférieure d'une porte. Ce mot avait la même signification en vieux-français : Le suppliant estoit a son huis appoié sur son hec ; qui fait aussi que demi closture d'un huis ; *Lettres de grâce* de 1367,

dans du Cange, t. III, p. 642, col. 4. Dans l'Orne il signifie aussi Barrière de champ. On donne le même nom à une pièce du pressoir.

HACQUET, s. m. Ridelle, Partie d'une charrette en forme de barrière, de *Hec*, qui sert à retenir la charge ; nous avons déjà remarqué le rapport entre **HAISIER** et **HAISSET**. Ce mot existait aussi en vieux-français et a été, comme une foule d'autres, mal expliqué par Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 483.

HECTER, v. n. (arr. de Saint-Lo) Bégayer. oyez **ACTAIGNER** et **HAQUETER**.

HÉDRI, adj. Sali, Chiffonné. Voyez **HOUDRI**.

HÉGUIR, v. n. (arr. d'Avranches) Haïr ; *Heugi* en breton.

HÉNÊTE, s. f. Bruit.

Et ientouimes la hemée.

FÉRAND, *Muse normande*, p. 21.

HÉNU, s. m. (arr. de Cherbourg) Maladie des oiseaux qui les fait tourner sur eux-mêmes comme s'ils avaient des convulsions épileptiques. Ce mot signifie dans l'arr. de Bayeux un Brouillard épais.

HÉNUER, v. n. Tergiverser, Hésiter, tourner comme un oiseau attaqué du *Hénu*.

HÉPINGER, v. a. Oter l'eau, *Eponger*.

HÉRASSER, v. n. Faire un ouvrage avec peine, Vivre difficilement ; il s'emploie aussi avec un sens actif et signifie alors Chicaner. Sa racine est probablement celtique car le breton *Harza* a la triple signification d'Être arrêté, d'Être

embarrassé et d'Aboyer.

HERBIERS, s. m. pl. (arr. d'Alençon) Mauvaises herbes.

HERCAHA, adv. (arr. de Mortagne) Vis-à-vis, Nez-à-nez.

HERDRE, v. a. Garder ; peut-être de *Haeres*, Possesseur, par la même idée que le bas-latin *Herdimentum* et le français *Héritage*.

Je leur lerray prendre, ravir et herdre
Ce qu'il voudront ; j'en suis bien re-
solu.

Farce des Pates-ouaintes, p. 24.

HERDRE, adj. Avare, Intéressé. Voyez le mot précédent.

HÈRE, s. f. Peau de loup dont sont couverts les loups-garous ; pour les en délivrer, il faut leur porter trois coups de couteau au front, ou, suivant quelques autorités, leur tirer seulement trois gouttes de sang. La *Haire* est en français une chemise de crin (en islandais *Har*), qui par conséquent est fort incommode.

HÈRE, adj. De mauvaise humeur, Colère ; probablement d'*Ira* : en vieux-français *he* était aussi devenu *Heirer* ; voyez Roquefort, t. I, p. 716.

HËRI, s. m. Lièvre ; c'est le nom islandais, comme *Hau* est le nom allemand.

HERLAN, adj. Tracassier ; en breton *Herr* signifie emportement.

HERMONER, v. n. (arr. de Cherbourg) Remuer sans cesse, et par suite Se tourmenter ; en breton *Herruz* signifie Rapide, Bouillant.

HERNUER, v. n. (arr. de Mortagne) Remuer ; on dit aussi au figuré le temps hernue pour signifier qu'il vaise mettre à la plume.

HERPER, v. a. (arr. de Vire) Saisir, comme avec un *Harpon*; il s'emploie aussi neutralement et signifie à Mortagne Lutter pour s'amuser, et à Bayeux Prendre au fond de la casserole, Cuire trop vite; il se dit à Caen de l'eau et de la terre qui commence à geler.

HERQUELOT, adj. (arr. de Valognes) Petit, faible; peut-être de l'allemand *Herr* qui se prend en mauvaise part, même lorsqu'il n'a pas la terminaison des diminutifs; nous avons déjà cité **DANCELET**, diminutif de *Dard*.

HERQUETTE, s. f. (arr. de Vire) Râteau, petite *Herse*.

HÉRU, adj. (Orne) Malpeigné, Qui a les cheveux comme du crin, *Har* en islandais; on dit aussi Hérupé. Voyez **HURÉ**.

HET, s. m. Joie, Bonne volonté.

Volluntiers je laboureroie
D'accort, de het, sans estriver.

Chansons normandes, p. 163,
édit. de M. Dubois.

Voyez **MAITER**.

HEUDES, s. f. pl. Liens qui attachent ensemble la tête et les pieds des bestiaux pour les empêcher de brouter; *Heûd* signifie en breton Liens, En-traves.

HEULARD, adj. (arr. de Vire) Faible, Maladif.

HEULER, **HULER**, v. a. Huer; *Heulen* en allemand moderne. Peut-être malgré l'aspiration vient-il du latin *Ululare*.

HEUMAT, adj. (Orne) Entêté, Qui a la tête dure comme un *Heume*.

HEUNE, s. m. (Orne) Tête;

c'est une corruption de *Heume* (Voyez le mot précédent); car ce mot ne se dit que par mépris et signifie qu'au lieu d'une *Tête* on a un *Heume de fer*.

HEUSE, s. f. Botte, Guêtre, Cruralia, vulgo *Hueses*, disait déjà Jean de Garlande dans son Dictionnaire, *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 387. Le radical se trouve également dans les langues celtique et germanique: *Heux* en breton, *Hôs* en gallois, *Hosa* en islandais et *Hosan* en gothique. On dit aussi *Housias* et le français a conservé dans le style familier *Houseaux*.

HIDRE, adj. (Seine-Inférieure) Malheureux, selon le *Coup-d'œil purin*, p. 54.

HIE, s. f. Joie, Rire; c'est probablement une onomatopée ou une apocope de *Hilarité*.

HIÈRRE, s. m. Lierre:

Joyeux quand ma veue
Regarde ta branche pendue,
Belle hierre, que je suis.

Faux-de-Vire, p. 100, édit. de
M. Travers.

En français l'article s'est confondu avec le nom et le *h* de *Hedera* a disparu; cela es arrivé aussi dans le patois normand, mais il est resté dans beaucoup d'endroits une sorte d'aspiration gutturale, **GLIERRU**.

HIMER, v. n. (Manche) Pleurer, Gémir. Voyez **GIMER**. Comme le *g* et le *h* sont deux articulations produites par le même organe de l'appareil vocal, il y a souvent permutation entre eux.

HINCHE, s. f. (arr. de Vire et d'Argentan) Haine.

HOCCLASSER, v. n. (Orne) Tra-
vailler avec courage. Se fati-
guer beaucoup; l'allemand
Hoch a dans la plupart des
composés la valeur d'un super-
latif.

HODINER, v. a. (arr. de Ba-
yeux) Remuer; dans l'arr. de
Vire et dans l'Orne il est de-
venu intransitif et a restreint
sa signification : Remuer la
tête; on dit proverbiallement :
Les saints du paradis en ho-
dinent la tête.

HOELLAND, s. m. Bas-fonds,
de l'islandais *Hol* et *Land* dont
la signification est la même;
ce mot est maintenant hors
d'usage, mais on trouve dans
de vieux actes le Hoelland du
Val de Ver et le Hoelland de
Molles. Voyez HAULE.

HOGUE, adj. (Calvados) Fort,
Fier; probablement du vieux-
français *Ahague*, Haut, Grand,
ou plutôt de sa racine :

Iloc si fu teus sis esgarz,
C'un bel chastell fist drecier
Od tor de pierre e de mortier,
Bien clos de mur e de paliz,
E de riches ponz torneis
Od hericons e od fossez
Ahoges e parfanz e liez.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 28131.

Voyez le mot suivant.

HOGUE, s. m. et f. Hauteur,
Colline; de l'islandais *Haug*,
Monticule. On ne l'emploie
plus guère que dans les noms
de lieu, Saint-Vaast-la-Hogue;
les Hogues de Baucy, d'Isigny;
le Heugue de Jobourg; la poin-
te du Hogue à Grand-Camp;
la Hogue; etc. Le vieux-
français s'en servait dans un
sens plus général : El sumet de
une hoge, *Livre des Rois*, l.

II. ch. 2, v. 25, p. 127, de l'é-
dition de M. Leroux de Lincy.

HOGUIGNÈTES, s. f. pl. Ca-
deaux qui se font encore dans
quelques endroits la veille du
jour de l'an; on dit à Caen *Ho-
guilanno* et à Saint-Lo *Hogu-
lanne*. Voyez AGUILLANLEU. De
Brieux nous a conservé une sorte
de chanson sans rime que l'on
chantait encore de son temps
en demandant les hoguignettes
(*Hoc in anno*) :

Si vous veniez à la depense,
A la depense de chez nous,
Vous mangeriez de bons choux,
On vous serviroit du rost,
Hoquinano.

Donnez-moy mes haguignètes
Dans un panier que voicy,
Je l'achetay samedi
D'un bonhomme de dehors,
Mais il est encore à payer
Haguinelo.

HONER, v. n. Chanter entre
ses dents; peut-être une cor-
ruption de *Canere*; il signifie
aussi se plaindre, mais la vé-
ritable prononciation est alors
HOINER.

HORÉ, adj. (arr. de Caen)
Qui est arrivé à son point, à
son heure (*Hora*); il se dit des
récoltes : Ce blé n'est point
horé. Peut-être cependant doit-
on écrire *Oré* d'Aureus et si-
gnifie-t-il Janne.

HORGNE, s. f. Coup de poing
sur les yeux ou sur la tête,
c'est le même mot que le vieux-
français *Horion*.

HORGNER, v. a. (arr. de Mor-
tagne) Donner une *Horgne*.

HORION, s. m. (arr. de Mor-
tagne et de Bayeux) Gros
rhume, Epidémie; c'est le
nom que l'on donnait en vieux-
français à une maladie qui ré-

gna au commencement du xv^e siècle. Si advint (en 1444) par le plaisir de Dieu qu'un mauvais air corrompu chut sur le monde, qui plus de cent mille personnes a Paris mist en tel estat qu'ils perdirent le boire, le manger et le reposer... et avecques ce, qui pis estoit on perdit tout le povair de son corps, que on n'osait toucher a soy de nulle part que ce fust, tant estoient grevés ceux qui de mal estoient atteints; et duroit bien sans cesser trois semaines, ou plus; et commença à bon escient à l'entrée du mois de mars audit an, et le nommait-on le tac ou le horion; *Journal d'un bourgeois de Paris*, dans les *Chroniques d'Enguerrand de Monstrelet*, t. xv, p. 196, éd. de M. Buchon.

HORIQUE, s. f. (arr. de Bayeux) Maladie régnante. Voyez **HORION**.

HORSAIN, s. m. (arr. de Bayeux) Etranger, Homme du dehors, comme *Forain*. Voyez la chanson citée au mot **HOGUENÈTES**.

HOSTIER, s. m. Homme pauvre, Mendiant, du latin *Hostis*, ou plutôt d'*Ostium*; on dit à Valognes d'un mendiant qu'il *trache aux portes*. Selon Roquefort *Host* aurait signifié en vieux-français Paysan.

HOUBILE, s. f. (arr. de Mortagne) Veste, Vêtement.

HOUE, s. m. (arr. de Bayeux) Poussière acre qui s'élève de la graine du chanvre; c'était d'abord probablement une interjection.

HOUDRI, adj. (arr. de Bayeux)

Taché, Moisi; en breton *Hudur* signifie Sale, Malpropre, et le vieux-français en avait aussi probablement dérivé le verbe *Heudrir*.

HOUINER, v. n. Crier, Se plaindre, Pleurer; on dit aussi dans le même sens *Higner*, *Hinner*, *Honer*, *Ouiner*, et ces différents mots semblent dérivés d'une langue germanique. Au moins l'islandais *Veina*, le vieil-allemand *Weinan*, le saxon *Veinan* ont la même signification et l'anglais *Whine*, ainsi que le danois *Hvine* a également pris l'aspiration; une origine latine (*Hinnire*) ne serait cependant pas impossible: on dit proverbialement: Il houine comme un petit poulain.

HOUIVER, s. m. Sobriquet que l'on donne aux habitants du Bocage; le *Huvet* était une espèce de coiffe que portaient les femmes élégantes; peut-être *Houivet* voulait-il dire un homme qui s'atiffe comme une femme, un *Faraud*; mais nous y verrions plutôt le même nom que *Hobereau*; en basse-latinité on appelait les propriétés rurales *Hofa*, *Hovia* (de l'allemand *Hof*, Cour) et leurs propriétaires *Houbarii* et *Hobarri*.

HOULER, v. a. Exciter, Provoquer; il ne se prend qu'en mauvaise part. La principale cause de sa mort fust pour sa male renommée qu'il avoit d'estre noisieux, ivrogne, houiller et compositeur de gens; du Clerq. *Mémoires*, l. iv, ch. 42. Dans le *Mystère de Bien-avisé et mal-avisé*, 2^e partie, *Houleris* est le nom de la pro-

vocatrice au mal ; en breton *Houlier* signifie Agent de débauche. Ce verbe s'emploie aussi avec un sens réfléchi et signifie S'enfoncer dans un trou : il se dit surtout des animaux.

HOULET, s. m. Brèche, Ouverture (*Goulet*?).

HOULETTE, s. f. (arr. de Caen) Entrée du terrier par laquelle les lapins se *Houlent*.

HOQUER, v. a. (arr. de Bayeux) Voler, Prendre avec un *Hoc*, qui signifiait en vieux-français Crochet, en anglais *Hook*.

HOURET, s. m. Homme sale comme un *Gorret*.

HOURTICOT, s. m. Petit âne.

HOUSTAS, s. f. (arr. de Bayeux) Femme hommasse, Etourdie.

HOUSER, v. n. (arr. de Vire) Appeler ; *Haten* en saxon. Ces deux mots semblent formés du cri dont on se sert dans la campagne pour appeler les personnes qui sont très-éloignées ; le terme de chasse *Houer* a été formé de la même manière.

HOUE, s. f. Houe, en vieil-allemand *Houwa*.

HOVER, v. n. Piocher, Travailler avec une *Houe* ; il signifie aussi probablement par métaphore, Donner à regret.

HU, s. m. (arr. de Valognes) Ce mot qui n'est employé que dans la phrase Faire le hu, signifie Avoir ou Faire mauvaise mine et semble une apocope de *Hubi* ; voyez ce mot.

HUANT, s. m. Hibou ; probablement une aphérèse de *Chat-Huant*.

HUARDS, s. f. pl. Farfadets

que l'on suppose occupés constamment à se moquer des hommes et à les *Huer* ; le nom des Lutins, du latin *Ludere*, et celui des *Goubelins*, de l'islandais *Gabba*, expriment la même idée.

HUBI, adj. Il ne se dit que des oiseaux et signifie Triste, Malade, Qui a les plumes hérissées ; il vient sans doute de l'islandais *Ybbinn*, Hérissé. Peut-être *Ahubir* en est-il aussi dérivé, quoique nous ayons déjà reconnu la possibilité d'une autre origine.

HUBIA, v. a. (arr. de Mortagne) Huer, Honnir. Voyez *AHUBIR*.

HUCHER, **HUCHIER**, v. n. et réfl. Monter, *Jucher* ; il signifie aussi Frapper à la porte, comme en vieux-français, parce que c'est une manière très-usitée d'Appeler, de Hucher ; voyez cependant *HUS*.

HUPÉ, s. m. (arr. de Mortagne) Petite distance. Voyez *JUPÉE*.

HUR, **HUER**, **HEURQUE**, s. m. Pointe de terre contre laquelle les vagues viennent se briser en mugissant ; la partie la plus avancée dans la mer de la falaise de Jobourg s'appelle Le grand huer. *Hurr* signifie Bruit en islandais, mais *Hur* peut aussi exprimer la même idée que *Brise-lame* et venir du vieil-allemand *Hurt*, d'où est dérivé le vieux-français *Hurter*, Heurter.

HURÉ, adj. Hérissé, Qui a la tête comme une *Hure*. Ce mot qui peut être une syncope de *Hurepé*, existait aussi en vieux-français :

S'il a grant toup, il est hures;
S'il est cauves, il est peles.

Ruihote du monde, publiées dans
le *Roman de la Mane-kine*,
p. VIII.

Voyez HUREPÉ.

HUREPÉ, adj. Hérissé, comme
en vieux-français :

La pénssiez voir tant viez draps de-
panez
Et tante grande barbe et tant cie^z
hurepez.

*Roman de la Conquête d'outre-
mer*, cité par Fauchet, *Langue
et Poésie françaises*, p. 37.

Ce mot vient peut-être de
l'islandais *Har* et *Op*, Cheve-
lure en haut.

HURIF, adj. (arr. de Morta-
gne) Hatif, précoce.

HURON, s. m. Sauvage, E-
tourdi qui ne respecte ni les
usages ni les convenances, Qui

est toujours *huré*.

HUS, s. m. Porte. *Il ne trou-
vera pas le coq à l'hus* est une
locution proverbiale qui signi-
fie : Il arrivera trop tard,
quand les poules seront cou-
chées. C'est probablement une
corruption du vieux-français
Huis qui se trouvait aussi dans
le patois normand :

Et qu'on jette les ennuy^s
Derrière l'huys.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*,
p. 181, éd. de M. Travers.

On dit aussi HUCHE. Sans
cha, je n'érions jamais eu de
sergent à notre huche ; *Farce
des Quiolards*, p. 29.

HUT, s. m. Chapeau ; c'est
probablement le vieux mot al-
lemand, en saxon *Hæt* et en
anglais *Hat*.

I

I, v. n. Il n'est usité qu'à la
seconde personne du singulier
de l'impératif, Va, Marche :
c'est le mot latin qui s'est aussi
conservé dans le patois du Jura.

IANS, adv. Dedans ; le vieux-
français disait *Ens*.

Je pleure ens et me ry par dehors.

ALAIN CHARTIER, *Œuvres*, p. 532.

C'est probablement une corrup-
tion d'*Intus*, dont la première
voyelle s'est nasalisée et modi-
fiée comme dans le français *En*,
Dans ; la prosthèse de l'i avait
sans doute lieu aussi en vieux-
français ; car on y trouve *Laiens*
qui signifie La dedans : Laiens

avoit quarante chevalier ; Ville-
hardouin, *Mémoires*, p. 492.

IAU DE MOURET, s. f. (arr.
de Coutances) Eau de fumière.

IAULOUS, adj. (arr. de Vire)
Rempli d'*Eau*, qui se prononce
Iau dans le patois normand.

ICHIN, adv. (Manche) Ici.

IDLO, adv. (arr. d'Avranches)
On ne l'emploie qu'avec la par-
ticule *de*, D'ici, De là. Voyez
ILAU.

IÈBE, s. f. Gale des chats.

IGNAU, adv. (arr. de Mor-
tagne) Sans façon, Uniement.

IGRE, s. m. (arr. de Valognes)
Ongle, Ergot. Peut-être est-ce
la racine d'*Egratigner* ; on dit

ailleurs *Egrin, Ingre, Ingrat*.

ILAU, ILEU, adv. Là, Ici ;
en vieux-français *Illec, Illoc, Illuec* (Illic).

La ou *Nativite* dit-l'on
Illuec diras *Conception*;
Conception illuec diras
La ou l'en dit *Nativitas*.

WACE, *Etablissement de la fête
de la Conception*, p. 8, v. 7.

INDE, adj. Noirâtre, De couleur sale. En provençal l'*Indi* était suivant l'*Elucidario de las proprias* : *Bela mixtura de color cerulencia et purpurea*, et malgré le sens vague que l'on donnait aux noms des couleurs, il devait en être de même en vieux-français, car on lit dans le *Roman de la Rose*, en parlant du soleil :

A donc prent l'Air son mantel inde,
Qu'il vest trop volentiers en Inde;

et on lit dans le *Roman de la Violette* :

Et voit sor sa destre mamieple
Une violette nouvelle,
Inde paroir sor la car blanche.

En français l'Inde est bleu.

INDITER, v. a. Enseigner, Elever ; du latin *Indicere* ; il existait aussi en vieux-français.

INDUQUER, v. a. Elever ; Voyez ÉDUQUER.

INÈLE, adj. (arr. de Mortagne) Vif, Leste ; du vieil-allemand *Snel* ou de l'islandais *Sniall*, dont la signification est la même. Il existe aussi en vieux-français :

Puis serrai si legers e signals e ates.
Voyage de Charlemagne, v. 613.

Qar fortune, ki sa roiele

Tourne comme la plus ismiele
Chose ki soit,

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 24431.

INTEL, INTÉ, adj. Pareil ; de *Talis* ou peut-être d' *Unitus* ; car le vieux-français *Onnier*, Egaliser venait d' *Unire* et *Onnement* signifiait Pareillement. Voyez ENTEL.

INTERGAUDÉ, adj. (arr. de Mortagne) Troublé, Intimidé ; probablement du latin *Inter gaudere*, Plaisanter au milieu, comme *Interloqué* d' *Interloqui*.

INVECTIF, adj. Eveillé, Malin ; probablement une corruption d' *Inventif*.

IORD, adj. Sale, Dégoutant ; du latin *Horridus* ; le vieux-français se rapprochait davantage de sa racine :

Entre eus avoient fait une ordre,
Si horrible, si vil, si orde.

Roman de Fauvel, cité par M. Paris, *Manuscrits français*, t. 1, p. 311.

Mais le substantif *Ordée* signifiait Souillure :

D'ordée et de mauvestie
Se gardera et de pechie.

WACE, *Etablissement de la fête de la Conception*, p. 19, v. 2.

On dit aussi. *Enordir*, Sallir.

ISLET, s. m. (arr. de Valognes) Pâté de maisons, entouré de rues de tous côtés ; en vieux-français *Islet* signifiait Une petite isle :

Ce fu tout droit a Pinkegni,
En un islet de Sainne iqui.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 14327.

J, adv. Aussi ; quelque-
ne se prononce presque
l'on pourrait croire que
e mot anglais *Too* ; mais,
e il se trouve aussi dans
is du Jura, une origine
semble plus vraisemblable :

Ita dans quelques phrases
la signification d'*Aussi*.

IXE, s. f. (arr. de Valognes)
Machine en forme d'*ixè*, qui
supporte le bois à brûler que
l'on scie.

J

ASSE, s. f. (arr. de Ba-
Femme bavarde, peut-
ne corruption d'*Agasse* ;
nçais *Pie* s'emploie avec
me signification. Voyez
dant le mot suivant.

ASSER, v. n. Bavarder ;
se dit en français que de
; *Jagg* signifie Jargon en
lais.

QUET, s. m. (arr. de Ba-
Ecureuil ; dans presque
la Basse-Normandie, *Dès*
tron Jacquet signifie *A*
inte du jour.

RE, s. f. (arr. de Vire)
de écuelle ; en vieux-fran-
ladeau. En aultre, cent
s de voyrres à pied, et
es à cheval, cuveaulx, re-
es, hanaps, jadeaulx, sa-
s, tasses, goubelets, et
semblable artillerie ba-
e ; Rabelais. l. v, ch. 34.
Z GADE.

FFE, **JIFFE**. s. f. Soufflet ;
lad en breton.

LET, s. f. Bavardage ; *Jula*
fie en islandais Pousser
vagissements, des cris
is et continuels, et *Jala* en
n Agacer, Impatienter.

LOT, s. m. (arr. de Mor-
e) Petit cuvier ; du bas-

latin *Galo* ; on disait en vieux-
français *Jale*.

JANGLER, v. n. (Seine-Infé-
rieure) En imposer ; *Coup*
d'œil purin, p. 44. En vieux-
français *Jangler* de Jongleur,
Jaculator, signifiait Mentir.

JANNIÈRE, s. f. Champ d'a-
joncs ; Voyez BOIS-JAN.

JANOT, s. m. (arr. de Va-
lognes) Imbécile, Nigaud ; en
vieux-français *Jan* et *Janin*
signifiaient Un mari trompé :

Ci-gît maître Antoine Guillin.
Qui de trois femmes fut janin,
Et si la mort ne l'eût grippé,
Sans cesse janin ent été.

Jap, s. f. Babil ; ce mot qui
a la même signification en rou-
chi, est sans doute une figure,
car en provençal il signifie
Aboiement, Cri. Voyez le
mot suivant.

JAPER, v. n. Aboier ; à
Coutances *Ejaper*. Voyez JU-
PER.

JARD, s. m. Ecaille de pois-
son ; d'où *Ejarder* : Ecailler.
Echarde signifiait en vieux-
français Petit éclat de bois et
nous avons encore *Escarre* :
ces deux mots semblent venir
du grec *εσχαρξ*.

JARNICOTON, Jurement usité dans l'arr. de Valognes qui se trouve aussi en vieux-français : *Jerni-caïton*, je m'étais bien douté que vous étiez un finet : *Aventures de d'Assouci*, dans Leroux, *Dictionnaire comique*, t. II, p. 38.

JAROUSSES, JARROSSES, s. f. pl. Espèce de vesce ; en breton *Jarons*.

JARRETER, v. n. (arr. de Mortagne) Se heurter en marchant les chevilles, les *Jarrets*.

JASPINER, v. n. Bavarder, Causer à tort et à travers, Contredire sans raison ; ce mot se trouve aussi en rouchi et en vieux-français ; voyez Roquefort, t. II, p. 25.

JASTOISER, v. n. (arr. de Vire) Bavarder, fréquenter de *Jaser*. Voyez JOSTER.

JAU, s. m. Coq ; Rabelais disait aussi dans son *Pantagruel* : Et les fisoit danser comme jau sur breze. La forme latine (*Gallus*, d'où Geline et Gelinotte) s'est mieux conservée dans le patois lorrain :

C'ato, mafrique, rouge sens mentie
Com' not' jala qu'al a fechi.

NOEL, publié par M. Grille de Beuzolin, *Rapport au ministre de l'Instruction publique*, p. 130.

Dans le patois de la Lozère on dit *Jal*.

JAUNET, s. m. *Ranunculus acris*, plante champêtre qui fleurit *jaune* ; il est ainsi probable que Roquefort s'est trompé en l'expliquant par *Nénuphar*, t. II, p. 26 ; il semble au reste l'avoir reconnu lui-même, *Supplément*, p. 490.

JERCIR, v. a. (arr. de Cou-

tances) Sarcler ; la forme latine *Sercire* s'y est mieux conservée que dans le français ; c'est probablement la racine du nom que l'on donnait à l'ivraie en vieux-français, *Jergerie*. Voyez du Cange, t. III, p. 756, col. 3.

JÉSURT, s. m. Hypocrite, Qui affecte un air dévot ; *Petit Jésus* se prend à Valognes dans le même sens.

JEUNESSE, s. f. Jeune-fille ; le vieux-français l'employait dans le même sens :

Dis que je fus couplé sous le joug
d'hyménée
Avec une jeunesse à toute vertu
née.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

Il est resté dans le langage populaire de plusieurs autres provinces.

JOB, s. m. Ce mot n'est employé que dans la locution *Battre le Job* qui signifie Ne rien faire, Perdre son temps ; c'est un souvenir de la Bible : on dit aussi proverbialement : Il faudrait avoir la patience de Job.

JOCKER, v. n. Niaiser, Se moquer ; ce mot qui vient du latin *Jocari* se retrouve plus rapproché de son étymologie dans le *Jocquer* du rouchi, qui a la même signification.

JODANE, s. m. (arr. de Bayeux) Sot, Ganache.

JODU, adj. Sourd ; probablement de *J'o du* qui signifie encore maintenant *J'entends ferme*.

JOJO, s. m. Cheval ; c'est sans doute une de ces réductions si fréquentes dans

le langage des enfants, car *Jo* signifie Cheval en breton et *Jor*, a la même signification dans la langue poétique des anciens Scandinaves.

JOLET, s. m. (arr. de Mor-tagne) Jeu, Mouvement.

JONFLER, v. n. Respirer fortement, Ronfler en parlant d'une toupie ou d'un diable, Souffler; probablement une corruption de *Sufflare*.

JONQUETTE, s. f. (arr. de Caen) Fleurs que l'on *jonche* dans les rues le jour de la Fête-Dieu; le français dit dans le même sens *Jonchée*.

JORER, v. imp. Se parer avec recherche; ce mot qui a sans doute la même racine que le vieux-français *Gorrer*, Magnifique dans ses habits, semble avoir aussi quelque liaison étymologique avec *Mi-jaurée*.

JOSTER, v. a. et n. Plaisanter; il signifiait en vieux-français Se battre, Jouter :

Dout'ra Gauvains par nom semons
Qu'il de recief trestornaissent,
A un des encalcans jostaissent.
Gauvains lor dist et il le firent;
Trois Romains sempres abatirent.

Roman de Brut, v. 12244.

On disait dans le même sens *Jouer de l'épée*, et l'on dit encore maintenant *Jouer des couteaux*. Le patois normand a conservé la signification primitive de *Jacus*.

JOUBJROT, s. m. (Orne) Tasse de café.

JOUCET, s. m. (arr. de Mor-tagne) Soufflet, Tape.

JOUT, adv. Pas assez.

JOUSTE, **JOUXTE**, Prép. Au-

près de, Attenant à; c'est le latin *Juxta*.

JUBÉ. Ce mot latin qui s'est conservé dans la locution *En venir à jubé*, Se mettre à discrétion, se trouvait aussi dans le langage populaire des autres provinces : Laissez-moi jouer mon personnage, je le ferai venir à jubé; Hauteroche, *Les Bourgeoises de qualité*.

JUPÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Distance à laquelle la voix peut se faire entendre. Voyez le mot suivant. La signification était la même en vieux-français : Ilz estoient en une cave pres, aussi comme d'une jupee ou huee de son hostel; *Lettres de grâce*, de 1449, citées dans du Cange, t. III, p. 927, col. 1.

JUPER, v. n. (Orne) Appeler de loin; il signifiait en vieux-français Pousser de grands cris.

Galies tierces et secondes
Se vont fuisant, fendant les ondes;
Cil de France, qui apres jupent,
L'entrée de Nilus occupent.

Branche des royaux lignages,
t. II, v. 1017.

Il a sans doute la même origine que *Japer*.

JUS, adv. A bas, A terre; il a la même signification dans le patois du Berry et se trouvait aussi en vieux-français :

Jus se mist, la tere baissa.
Et mainte fois s'ajenoilla.

Roman de Brut, v. 14219.

Le bas-latin disait *Josum* : Pausant arma sua josum : *Lex Alamannorum*, ch. XLV.

JUTER, v. n. Rendre du jus.

LAI

LABITER, v. imp. réfl. (arr. de Cherbourg) Se lamenter.

LACON, s. m. Lacet pour prendre des oiseaux ; cette forme de *Laqueus* se trouve aussi en vieux-français :

Jeo sui un hum de tel mester,
D'oiseus prendre me sai aider;
Une huchie desuz Karliun,
Pris un cisne od mun lacun.

MARIE DE FRANCE, *Lai de Milun*,
v. 185.

LAGUE, s. f. (arr. de Bayeux) Espèce, Qualité ; de l'islandais *Lag*, Ordre, que le patois normand emploie dans la même acception.

LAIRER ou plutôt LAIRE, v. a. Laisser ; il n'est guère employé qu'au futur et au conditionnel ; mais quoique ces deux temps fussent aussi plus usités en vieux-français :

Si, te demande que t'en dis :
S'il est bon de la lapider
Ou si nous la lairons aler.

Mystère de la Passion, analysé dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, t. v, p. 51.

Et moy de l'autre part feignant une
autre affaire,
Seulet je vous lairais dans ce lieu
solitaire.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

on trouve aussi quelquefois les autres :

L'en devoit l'omme lapider
Ke sa femme lait trop monter.

Romans des sept Sages, v. 435.

Sire, le dol laiez ester.

Romans de Dolepathos.

LAN

Ce n'est pas ici une simple apocope du verbe *Laisser*, mais un verbe indépendant dont la racine est peut-être même différente ; l'un semble venir du latin *Linquere* et l'autre de l'allemand *Lassen*.

LAITON, LAITRON, s. m. Veau ou Poulin qui tête encore ; ce dérivé de *Lait* se trouve aussi dans le patois du Berry.

LANCRET, s. m. (arr. de Bayeux) Mauvais sujet, Garnement ; malgré la prosthèse du L qui a lieu dans plusieurs autres mots, *Lendit*, *Lierre*, *Luette*, *Lambris*, *Lendemain*, ce mot est sans doute une corruption d'*Antechrist*.

LANDON, s. m. (Haute-Normandie) Discours traînant et ennuyeux (Basse-Normandie), Corde traînante, Guidés des chevaux ; ces deux significations si différentes peuvent ainsi que le *Landeur* du patois de Langres, Homme qui ne fait qu'aller et venir, se rattacher au breton *Landar*, Paresseux. Voyez LANDORER et LANIER.

LANDORER, v. n. (arr. de Valognes) Lambiner ; le substantif *Lendore* dont la signification est analogue existait aussi en vieux-français et s'est conservée dans le langage populaire des autres provinces. Voyez le mot précédent.

LANFAIS, LANFOIS, s. m. Fi-

lasse ; ce mot qui vient sans doute du breton *Lanfex*, étoupe grossière de chanvre ou de lin, se trouve dans une locution populaire que nous a conservée de Brieux dans ses *Origines de coutumes anciennes* : Il a bien d'autre lanfais à sa quenouille.

LANFRONER, v. n. Laver du linge.

LANGUET, s. m. Landier, Chenêt de cuisine ; il a la même signification dans le patois du Berry.

LANIER, s. m. Paresseux ; il signifiait habituellement en vieux-français Lâche :

Car je ne sui trop coart ne lanier.
Chevalerie Ogier de Danemar-
che, v. 2375.

mais on le prenait aussi dans l'acception du patois normand :

Garde que tu sois de cheus
Qui lanier sunt et perecheus.
Distique de Caton, cité dans du
Cange, t. iv, p. 20, col. 3.

et l'on donne encore le nom de *Lanier* à une espèce de faucon qui est moins courageuse que les autres.

LARCI, s. m. (arr. de Mortagne) Sieste ; il ne s'emploie qu'avec le verbe Faire et ne prend pas d'article.

LARMER, v. n. Pleurer, Verser des Larmes ; on dit aussi *Lermer* : L'œil qui lerre toujours. C'était la forme du vieux-français :

Ly rais cel saintuare en lerraunt
regardait
Et argent saunz nombre sur l'aun-
ter cochaït.

PIERRE DELANGTOFT, *Chronique*
dans M. Michel, *Chroniques*
anglo-normandes, t. i, p.
139.

LAUDER, v. a. (Orne) Battre avec une baguette, Charger de coups ; en anglais *Load*, en vieil-allemand *Laden* et en islandais *Hlada* signifient Charger ; on dit aussi une *Laudée*.

LAUFFRÉE, s. f. (Orne) Repas copieux d'un animal ; ce mot vient sans doute du vieux-français *Luffre*, Goinfre, Glouton.

Premier assaillieux leur prieux,
Qui estoit fort et vigoureux,
Puis frere Jean de Tournay ;
Sot est et luffre bien le scay.

Le triumphe des Carmes, v. 279.

De là le nom de *Lifreloufre* que Rabelais donne aux Suisses et aux Allemands dont la gloutonnerie était proverbiale.

LAUMER, v. n. (arr. de Mortagne) Regarder sournoisement et impertinemment.

LAUNER, v. n. (arr. de Bayeux) Radoter, Répéter toujours la même chose.

LAUSENGIER, s. m. Flatteur, Complimenteur ; c'était la signification primitive du vieux-français (*Laudator*) : Li faus ami ki de losenges servent en liu de cunseil, n'entendent qu'a decoivre en blandissant ; *Mortalités* citées dans du Cange, t. iv, col. 274, éd. des Bénédictins.

LAVECHINER, v. a. et n. Laver mal ; c'est un diminutif du verbe français.

LAVERIE, s. f. Endroit où l'on Lave la vaisselle ; le rouchi l'emploie dans la même acception.

LAVIER, s. m. Evier ; il se dit aussi dans le patois de Langres et de Reims.

LÉCHERIES, s. f. pl. (arr. d'Alençon) Pâtisserie, Frian-

disés qui font se *Lécher* les barbes ; du vieil-allemand *Lecchon*, Lécher.

LÉICAN, s. m. Benêt ; *Leikin* signifie en islandais Celui qui passe son temps à jouer.

LEMAGES, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Fourrages légumineux ; en vieux-français *Leum* signifiait Herbes, Légumes, suivant Roquefort, t. II, p. 77.

LEMAN, LEMAU, s. m. Bandit ; en islandais *Lemia* signifie Frapper.

LENDRAIT, adv. (arr. de Valognes) Là, A cet endroit.

LESANT, adj. (arr. de Mortagne) Pesant, Tardif.

LÉTICE, s. f. Ame d'un enfant mort sans baptême, qui paraît la nuit sous la forme d'un animal d'une blancheur éclatante ; en islandais *Læda* signifie Fantôme.

LÉTISSE, s. m. (Orne) Enfant espiègle, amusant ; du latin *Laetus*, Gai, Amusant.

LEUMIER, s. m. Homme long et mince comme un *Limier*.

LIAGE, s. m. (arr. de Cherbourg) Couverture en paille que l'on *lie* ; cependant on appelle en breton *Liach*, les pierres plates, nommées ailleurs *Dolmen*, sous lesquelles on est à l'abri.

LI AIS, s. m. (arr. de Vire) Fléau ; ce mot vient sans doute du latin *Liaculum*, nom que, suivant Vitruve, l. II, ch. 4, on donnait à un instrument qui servait à battre le mortier.

LIAN, s. m. Gland ; on a d'abord dit *Glian*, comme on le fait encore dans beaucoup d'endroits, et l'adoucissement de la prononciation a fait re-

jeter le g. A Saint-Lo, ou *Lion*.

LIANNE, s. f. (Manche) G le g du français est évidemment une prosthèse ; le latin disait *Liena*, et la r est le verbe *Lier*.

LIBOUDEUX, adj. Gluan

LICHER, v. n. Faire rip Ce mot qui existe aussi le patois de Reims, vient doute de l'allemand *Lo Friand*, ou du vieux-français *Léchierre*.

Ainsi com fait li bons lechies
Qui des morsiax est congnois

Roman de la Re

LICHOANER, v. n. (arr. de Mortagne) S'embrasser vent, *Se lécher*.

LICHOIRE, s. f. Bouche, gue, Faconde ; il ne se qu'en mauvaise part et sans doute de l'islandais *L* Jouer, Plaisanter.

LIDER, v. n. (arr. de Glisser ; *Lida* a la même signification en islandais.

LIETTE, s. f. Tiroir table, Layette ; ce n'est sans doute une corruption mot français ; car on t dans la vieille langue *Li* dont la signification était logue : en islandais *Ley* signifie Cachette. LIETTE signifie aussi Ruban de fil, de toile qui sert à *Lier*.

LIGOCHE, s. f. (arr. de Li Petite limace.

LIME, s. m. (arr. de bourg) Fossé plein d'eau sert de borne, de limites (*L*

LIMER, v. n. (arr. de l'évêque) Pleurer ; peut une corruption de *Gimer*

LIMONIERE, s. f. (Eure) Ornière profonde.

LIMOUSINE, s. f. Surtout en poil de chèvre et en grosse laine dont se servent les rouliers ; il a la même signification dans le patois du Berry. Probablement les *Limousines* ont été portées d'abord par les voituriers du Limousin.

LINGARD, adj. Efflanqué, Qui n'a pas de ventre ; il ne se dit que des bestiaux.

LIONE, s. f. (arr. de Vire) Chèvre-feuille qui se *Lie* autour des arbres ; la même idée a fait donner un nom analogue à la *Lianne*.

LIOT, s. m. Glui que l'on *Lie* pendant l'hiver autour des ruches.

LIQUERÉI, adj. (arr. de Bayeux) Friand ; en vieux-français *Licherie* signifiait Gourmandise, et on lit dans le *Roman de la Rose* :

Ensi com fait li bons lechierres
Qui des morsiaux est congnoissieres.

LIRON, s. m. (arr. de Vire) Morve.

LIROT, s. m. Mauvais couteau.

LIROTER, v. n. (arr. de Mortagne) Essayer de couper avec un mauvais couteau, un *Lirot*.

LITTÉ, adj. (arr. de Valognes) Mal levé, il ne se dit que du pain ; *Litt* signifie Mauvais en islandais.

LITOINE, adj. (arr. de Caen) Lâche ; Paresseux ; *Lite* signifiait Esclave en vieux-français, et la paresse des esclaves était proverbiale. Voyez cependant le mot précédent.

LITRANTAN, s. m. (arr. de Vire) Balivernes ; c'est sans

doute un composé de l'islandais *Litt*, Petit et du mot populaire *Trantan*.

LIVARDEUX, adj. Gluant, Humide ; peut-être est-ce le même mot que *Liboudeux*.

LIVERNAGE, s. m. (arr. de Caen) Fourrage qu'on fait manger en vert au commencement de l'hiver ; c'est une corruption d'*Hivernage*, auquel le patois normand donne en quelques endroits la même signification.

LOBER, v. n. (arr. de Mortagne) Fermer les yeux sans être endormi ; probablement du vieux-français *Lober*, Tromper :

Et plusieurs en ira lobar
Pour les despoiller et rober.

Roman de la Rose.

LOBET, s. m. Morceau ; probablement du grec *λοβος* par l'intermédiaire du bas-latin *Lobus* ; le français *Lopin* a la même signification et sans doute la même origine.

LOCHER, v. a. Secouer doucement, Remuer ; peut-être est-ce une corruption de *Hocher*, qui vient de l'islandais *Hossa*, Secouer doucement ; quoique *Loc'ha* signifie en breton Mouvoir, Remuer. *Locher* se dit en français du fer des chevaux qui n'est pas bien attaché et qui remue ; mais il avait autrefois la signification que lui donne le patois normand ; voyez Roquefort, t. II, p. 90.

LOCLASSER, v. n. Se donner de la peine à travailler ; c'est probablement une corruption de *Hoclasser* ; voyez **LIVERNAGE** et **LOCHER**.

LODÉ, p. pas. Mouillé, Trem-pé ; il avait le même sens en vieux-français et semble venir du latin *Lotus*, Lavé.

LODER, v. n. Remuer, Marcher ; du bas-latin *Lodia* ou *Lobia*, nom que l'on donnait à la galerie dans laquelle les moines se promenaient ; voyez du Cange, t. iv, p. 438, col. 2. Peut-être *Chorer* (voyez ce mot) signifiait-il aussi d'abord Marcher dans le chœur.

LODIER, **LOUDIER**, s. m. Courte-pointe, Couverture piquée ; ce mot que l'on trouve en vieux-français vient du latin *Lodix* ou du vieil-allemand *Lodo*.

LOGANE, s. f. (arr. de Bayeux) Cabane ; du bas-latin *Loga* ou du vieil-allemand *Lauba* (*Laubja*).

LOISER, v. imp. déf. Être permis ; on ne s'en sert qu'au présent de l'indicatif : Il ne loise pas a weve fame a vendre les bois qui sont en son doere ; *Etablissements de Normandie*, p. 7. Il vient du latin *Licere* dont le français a dérivé *Loisible*.

LORINER, v. a. Diriger, Conduire avec les rênes, en latin *Lorum* et en vieux-français *Lorain* :

Le jour de l'an, étant en fantaisie,
Devant su quai je lorine mes pas.

Muse normande, Cant royal.

LORIOT, s. m. Gros bouton qui vient sur les paupières. Ce mot que l'on trouve aussi en vieux-français et en rouchi semble dérivé du bas-latin *Lorum* qui signifiait une blessure dont il ne sortait pas de sang ;

Voyez le *Gesta abbatum Lobiensium*, publié par d'Ache-ry, *Spicilegium*, t. vi, p. 603.

LORIQUE, s. f. Chiffon ; c'est probablement une corruption de *Logue*, en islandais *Lokr*.

LORIQUELLE, s. f. (arr. de Mortagne) Petite portion, Petit lopin ; voyez le mot précédent.

LOSER, **ÉLOSER**, v. a. Louer ; cette corruption de *Laudare* se retrouve dans le français *Los* ; voyez LAUSENGIER. Le vieux-français disait *Aloser* :

Dans Renaut de Pomponne qui mout
fut alozez.

THEOBALD DE MAILLI, cité dans
Fauchet, *Poètes françois*, p.
95, éd. de 1581.

Voyez ALLOSER.

LOSTRE, adj. (arr. de Mortagne) Sale, Malpropre.

LOUCHE, **LOUSSE**, s. f. (arr. de Cherbourg) Cuiller à pot. Ce mot qui existait en vieux-français s'est conservé aussi dans les patois de Rennes, de Nantes et de la Vendée ; il vient du bas-latin *Lochea*, dont la signification était la même ; voyez les Actes de saint Cyrille, *Vitae Sanctorum*, Juin, t. iii, p. 30.

LOUCHET, s. f. (Calvados) Bêche. Ce mot qui existait en vieux-français, vient sans doute de la forme en cuiller que l'on donne encore maintenant aux petites bêches. Voyez le mot précédent.

LOUPIAUX, s. m. pl. Goîtres ; du latin *Lobus*, comme le français *Loupe*.

LOURDER, v. n. Être idiot ; Parler, Agir comme un *Lourdaut* ; du bas-latin *Lurdus*.

LOURE, s. f. Cornemuse, Grosse musette : du latin *Lyra*; il signifie aussi Gros ventre et vient alors de *Lura* ; on dit aussi proverbialement de quelqu'un qui a un gros derrière : *Il a un cul de loure*, et cette locution se rattache peut-être à l'outre dont on se sert pour jouer de la cornemuse.

LOURER, v. n. (arr. de Vire) Pleurer comme un lâche ; en islandais *Lure* signifie Lâcheté.

LOUSE, **LOUSSE**, s. f. (arr. de Valognes) Mensonge ; (arr. de Bayeux) Tromperie, Finesse. Ce mot existait en vieux-français :

Par leusse e par voisdie prendre
Roman de Rou, v. 10160.

Dans le patois du Berry *Alouser* signifie encore maintenant Induire en erreur, Tromper. Ce mot vient sans doute de quelque dialecte germanique ; car dans le patois des Provinces rhénanes *Lus* signifie Ruse, Artifice ; en allemand, *Lügen* signifie Mentir et *Lose* Folâtrer.

LOUSSE, s. f. Vesse ; en breton *Lou* ; l'anglais *Loose* signifie S'affranchir de toute contrainte ; voyez aussi le mot suivant.

LOUSSER, v. a. et n. Souffler.

LOUSSET, s. m. Soufflet.

LOUSTER, v. n. (arr. de Mortagne) Se glisser adroitement, S'insinuer ; on dit aussi *Lousser*, ce qui fait croire à des rapports étymologiques avec *Lousse*.

LUBIN, s. m. (Orne) Porc ; probablement ce nom d'homme

donné à un animal se rattache à quelque branche populaire du cycle satirique, connu sous le nom de *Romans de Renard*.

LUBINS, s. m. pl. Espèce de loups-garous qui rôdent en troupe autour des cimetières et crient quand on en approche : Robert est mort. Ce mot vient sans doute du latin *Lupus* dont le vieux-français avait fait aussi *Lubin* ; voyez Roquesfort, t. II, p. 400.

LUBRE, adj. Compacte, Difficile à remuer ; il ne se dit que de la Terre. En islandais *Lub-baz* signifie Etre roulé lentement.

LUGAN, s. m. (arr. de Coutances) Trainard ; dans l'arr. de Bayeux ce mot est adj. et signifie Bizarre.

LUMELLE, s. f. Lame de couteau, Petite lame ; Voyez ALUMELLE.

LUNER, **LEUNER**, v. a. Regarder ; peut-être de *Lunette* comme *Lorgner* de *Lorgnon*.

LUQUER, **LOUQUER**, **RELUQUER**, v. a. Regarder avec attention, Dévisager.

De nos drapiers luquant ses zalmanacs.

Muse normande, Cant royal.

Le vieux-français disait aussi *Relouquer*, et *Erlouquer* s'est conservé en rouchi. En vieux-saxon *Luegan* et en anglais *To look* signifient Regarder.

LURASSER, v. n. Chanter bas et sur le même ton ; c'est un fréquentatif de **LURER**.

LURER, v. n. Rabacher, Chantonner, Répéter le même son ou la même parole ; probablement de *Loure* dont les ménestriers tiraient toujours

les mêmes sons. Il signifie aussi dans l'Orne Conter des sornettes, des *Leurres*; Parler beaucoup au lieu de travailler; il pourrait venir dans ce dernier sens du breton *Lure*, *Parresse*.

LURES, LURETTES, s. f. pl. Sornettes; en rouchi *Lurette* signifie une chose sans durée ou sans consistance..

LURIER, s. m. Diseur de riens, Ennuyeux; voyez **LURER**.

M

MA, s. m. Tamis.

MACABRE, adj. (arr. de Mortagne) Lourd, Stupide; dans le patois languedocien *Machou* a la même signification, ainsi que l'espagnol *Máchoca*: peut-être de *Machon*, Mulet.

MACHIN, s. m. Mot par lequel on désigne un objet dont on ne trouve pas le nom; il a la même signification dans le patois du Berry.

MACHURER, v. a. Décrier; *Le chaudron machure la poêle* est une locution proverbiale citée par de Brieux, *Origines de coutumes anciennes*, p. 79; c'est une métaphore, car *Machurer* s'emploie quelquefois, au propre comme dans le style familier, avec le sens de Noircir, et *Macher* signifie Noir en patois Bourguignon :

Le tier pu macherai,
Qu'eln roi d'Étiopie,
Prezanti po son plai
De l'ançan d'Airaibie.

LA MONNOIE, *Nœi Borguignon*.

Dans le patois du Tarn *Maca* signifie Noircir.

MAFONGE, int. (Calvados et Orne) Ma foi; dans la Hague on dit *Mafinguette*.

MAGNAN, s. m. Chaudronnier ambulant; ce mot existait aussi en vieux-français : Pour le maignen, pour avoir repare deux poelles de fer, deux poelles d'arain et une poillette a queue, le grant chauderon, la grantleschefrite et ung bassin, vii s. vi d.; *Comptes de l'Hôtel-Dieu d'Evreux*, de 1459. On trouve aussi *Magnan* dans le *Livre des mestiers* d'Estienne Boileau, p. 40. Il y avait autrefois à Fermanville, dans l'arr. de Cherbourg, une pierre druidique appelée *Pierre-au-Magnant*; M. de Gerville, *Archives de la Normandie*, t. 1, p. 459. Ce mot vient sans doute du latin *Manuarius*, Qui travaille avec la main (*manœuvre*), car en rumonche *Magnin* signifie aussi Chaudronnier, et *Magner* a dans le patois du Berry la signification de Fatiguer.

MAGUE, s. f. Gros ventre.

MAHON, adj. (arr. de Mortagne) Bègue; on donne un sens analogue au verbe *Ma-honner*: probablement du bas-latin *Mahanium*. Voyez **MÉHAIGNER**.

MAILLANT, s. m. (Orne et Calvados). Ferblantier nomade ; VOYEZ MAGNAN.

MAINIER, s. m. (Orne) Petit enfant ; c'est probablement une corruption du vieux-français *Mainesnes*, Puiné, qu'on a formé par opposition à *Ainsnes*, Avant né. *Meyna* a la même signification dans le patois du Dauphiné, et *Mainée* signifie servante dans le patois de Nancy.

MAINTAIN, s. m. (Orne) Manche du fléau que l'on *tient* dans la *main*.

MAINTIEN, s. m. (arr. de Cherbourg) Pain, moitié orge et moitié froment (arr. de Valognes) Cidre mêlé d'une moitié d'eau. Voyez MITAN.

MAIRE, s. f. Tache naturelle sur la peau. (Manche) Dépôt blanchâtre du cidre.

MAIS, adv. Plus ; du latin *Magis*, comme *Maistre* de *Magister* : il avait ce sens en vieux-français, et l'a conservé dans *Jamais*, *Désormais*, et dans quelques phrases où se trouvent le verbe *Pouvoir* et une négation.

MAIS (que), conj. Pourvu que ; le vieux-français lui donnait le même sens : Il ne chaut a plusieurs qui tiegne la seigneurie ; mais qu'ils soient prochains des prouffitz : Alain Chartier ; *OEuvres*, p. 425, éd. de du Chesne. La Fontaine s'en est encore servi dans ses *Fables* ; l. ix, fable 44.

MAISI, adv. (arr. de Valognes) Presque ; on ne l'emploie que suivi de *plus* et il signifiait sans doute d'abord *Désormais*, *Maishui* ; le vieux-français renversait les deux

syllabes :

Huimais n'esteut parler d'acordes.

Branche aux royaux lignages, t. II, p. 217.

Les troubadours disaient également *Hueymais*.

MAÎTRE, s. m. Titre honorifique que l'on donne aux fermiers. Ce mot nous semble dériver plutôt de l'islandais *Mestr*, Le plus grand, Le premier, que du latin *Magister* : la première signification convient beaucoup mieux à *Mestre-de-camp* et surtout au nom de *la Mestre de camp* que l'on donnait autrefois à la première compagnie de tous les régiments. Le sens du vieux-français *Maistre* s'explique d'ailleurs bien plus naturellement par une origine islandaise ; ainsi, par exemple, les envoyés de Guillaume-Longue-épée disent à Riolt, le chef des révoltes :

De tote l'onor que il a
Ne que il tient ne qu'il aura,
Vos fait-il od soi parconier,
Seez il maistre e conseillier,
Sor toz les autres excellenz
E comandere de ses genz.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 9146.

MALANDRE, s. f. Pustule, Ulcère ; du bas-latin *Malandria* (mauvaise lèpre) : il ne se dit plus en français que d'une maladie qui attaque le genou des chevaux. Parbleu, la vostre (mine) est plus ridicule que la mienne ; je n'ai ni surot, ni malandre ; Dancourt, *Les vendanges de Surêne*. Voyez MALON.

MALART, s. m. Canard mâle ; il ne se dit en français que du mâle des canes sauvages, et

avait ordinairement la même signification en vieux-français :

Lez un estan uns maillars li sailli,
Prant son faucon li damoisiax gentis.

Chanson du vilain Hervé, Ms. B.
R. fonds de St-Germain fran-
çais, n° 1244, fol. IV, verso,
col. 1, v. 26.

On trouve cependant dans le
Roman de Renart :

Moult i ot gelines et cos,
Anes, malarz, et jars, et oes.

T. I, p. 49, v. 1273.

MALE, **MALAIS**, s. m. Fu-
mier ; probablement du latin
Masculus, parce que le fumier
féconde la terre. Une idée sem-
blable avait fait imaginer aux
payens le mariage de l'Aether
et de la Terre (*ἱερος γαμος*,
ἑορτη Διόςκαὶ Ἡρας), que dans
le cinquième livre de son traité
Adversus gentes, Arnobe leur
reproche si vivement : Vos Jo-
vis et Cereris coitum imbrem
dicitis ; de là ce passage du
Pervigilium Veneris :

Vere concordant amores, vere nubunt
alites
Et nemus comam resolvit de maritis
inabribus.

Quoique dans le patois de
Rennes *Marni*, *Mani*, signi-
fie *Fumier*, nous pensons donc
que Huet s'est trompé dans ses
Additions aux Origines de
Ménage et dans ses *Origines*
de Caen, p. 349, en voyant
dans ce mot une corruption de
Marne, dont on se sert en cer-
tains endroits pour féconder la
terre. Selon Roquefort, t. II,
p. 428, le vieux-français disait
aussi *Malloys*.

MALEMENT, adv. (arr. de Cou-
tances) *Mal*, *Méchamment* ;

il se trouvait aussi en vieux-
français :

Trop malement vous meschay.

Nativité de Notre-Seigneur,
dans *Jubinal, Mystères inédits*, t. n, p. 11, v. 16.

et s'est conservé dans le
patois du Berry.

MAL-EN-HIE, adj. *Mal-en-*
galté (Voyez *HIE*). *Souffrant*.

MAL-EN-TRAIN, adj. *Souf-*
frant ; le français dit aussi
Bout-en-train.

MALHEURETÉ, s. f. *Malheur* :

Les bons yront en beneurte
Et les mauvaiz en malheurte.

Conversion de saint Denis, dans
Jubinal, Mystères inédits, t. I,
p. 46, v. 29.

Comme en vieux-français on
dit aussi *Malheureé* au lieu de
Malheureux.

MALIÈRE, s. m. Lieu où l'on
dépose le fumier ; voyez **MALE** :
on dit aussi *Fumière*.

MALLER, v. a. (arr. de Vire)
Fatiguer, *Mettre Mal* ; il si-
gnifiait en vieux-français *Mal-*
traiter, *Frapper*.

MALON (*Manche*) *Escarre*, du
latin *Malum*. *Malan* avait une
signification analogue en vieux-
français :

Le col fut de bonne moyson,
Gros assez et long par raison ;
Si n'avoit tache ne malan.

Roman de la Rose, v. 552.

Voyez aussi **MALANDRE**.

MANÇON, **MANQUETIN**, s. m.
Bras de charnu ; de *Manica*,
Manche, ce qu'on tient dans la
main ; par une idée semblable
le vieux-français appelait *Ma-*
nete l'Anse d'un vase. On lit
dans le *Commentaire du Dic-*
tionnaire de Jean de Garlande :
Stiva (*aratri*), *inferior pars* ;

MAN

quam rusticus tenet in manu et dicitur gallice *Manchon*; *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 598.

MANDALE, s. f. Soufflet; peut-être du bas-latin *Mendum*, Dommage.

MANEAUX, s. m. pl. (arr. de Bayeux) Clochetons de la cathédrale; comme ils sont très-ouvragés, leur nom pourrait venir du bas-latin *Manobrium*, en vieux-français *Manœuvre*, Travail, Main-d'œuvre, quoique nous le dérivassions plutôt du vieux-français *Moineaux*, Petites cloches.

MANJUSSER, v. a. Manger; le patois s'est moins éloigné de *Manducare*: le vieux-français disait aussi *Manjusse* au subjonctif:

Il ne faut plus contrarguer
S'il vit, boive et manjusse et voise.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul, dans Jubinal, *Mystères inédits*, t. 1, p. 66, v. 10.

Dans l'arr. de Valognes on dit *Moujuer*, et nous lisons dans le *Roman d'Aubert*, cité dans du Cange, t. iv, p. 393, col. 3:

A tant manjuent aus deus la miche
alise.

MANSEL, s. m. Habitation; du latin *Mansio* dont la signification est la même. Voyez MESNIL.

MANSÈRE, adj. (arr. de Cherbourg) Déguenillé, Vêtu comme un *Mansarius*, espèce de colon tributaire fort pauvre: Volumus, ut pullos et ova, quos servientes vel mansuarii reddunt; Charlemagne, *Capitulaire de Villis*, ch. 39.

MANT, s. m. (Calvados) Larve de hanneton.

MAR

454

MARCAU, MARCOU, s. m. (Orne) Gros chat mâle; Scarron a dit dans son *Virgile travesti*:

Les gros marcou s'entreprégardent,
On de leurs griffes ils se lardent.

A Reims on dit aussi *Marcou*.

MARCHÈQUE, s. f. (arr. de Caen) Le vingt-cinq de Mars; il avait la même signification en vieux-français: le jour de l'Annonciation que l'on dit la Marcesche; *Charte de 1407*, citée dans du Cange, t. iv, p. 278, col. 3.

MARGA, s. m. (arr. de Vire) Orduze; suivant Roquefort, t. ii, p. 444 *Margouiller* signifiait en vieux-français Rouler dans la boue; voyez MARGOUILLER. Nous savons par Plinie, l. xvii, ch. 6, que les Gaulois appelaient la marne *Marga*.

MARGANE, s. f. (arr. de Coutances) Sèche; en breton *Morgaden*.

MARGO, s. f. Petite fourche; du latin *Merga*, dont la signification était la même.

MARGOUAIS, s. m. (Orne) Fond de carrière, Argile; de l'ancien celtique *Marga*, en bas-latin *Margilla*.

MARGOUILLER, v. a. (Orne). Salir; le français *Margouiller* a la même racine; voyez le mot précédent. Dans le Calvados et dans la Manche ce verbe est neutre et signifie Mal prononcer, Manger malproprement; peut-être vient-il alors de *Malé* et de *Gula*.

MARGOULETTE, s. f. (arr. de Valognes) Bouche qui *Margouille*; à Reims ce mot signi-

fie le Bas du visage.

MARGOULINE, s. f. (arr. de Valognes) Bonnet, *Mauvaise goulaine*.

MARINGOTTE, s. f. Charrette légère, et, par extension, Mauvaise voiture.

MARJOLLE, s. f. Morceau de chair rouge qui pend sous le bec des coqs; dans l'Orne il signifie un Monceau de poires que l'on met sur la paille: en bas-latin *Margerius* signifie Monceau.

MARONNER, v. n. Grogner, Murmurer; du latin *Moerere*, Etre marri.

MAROUAU, s. m. (Orne) Chat mâle; dans le patois du Berry on l'appelle *Marau*. Voyez MARCAU.

MARQUE-A-LA-VIELLE, s. f. (arr. de Coutances) Arc-en-ciel.

MARUBLER, v. a. Tourmenter, Ennuyer; *Marrire* signifiait dans la basse-latinité Affliger.

MASCAPIÉ, s. m. Confitures très-noires, faites avec du cidre et des pommes.

MASSA, s. f. Masure; c'est le bas-latin *Massa*, Maison.

MASSÉE, s. f. (arr. de Cherbourg) Mélange d'argile et de foin dont on se sert pour bâtir après l'avoir longtemps *Massé* *matteu*; il ne serait pas non plus impossible que ce mot vint de *Maçon* ou du vieil-allemand *Mazzo*.

MASTAS, s. m. Homme replet.

MASURÉ, adj. (arr. de Lisieux) Bâti; il n'est employé que dans l'expression *Cour masurée*. Voyez MASSA.

MATE (enfant de la) Filou, Escroc; la Mate était une place

de Paris où les voleurs se réunissaient; de Brieux, *Origines de coutumes anciennes*, p. 45.

MATTES, s. f. pl. Lait caillé; en islandais *Mat* signifie Aliment (Mets); le vieux-français disait *Maton*:

Le lait, le maton et la craine
Redoute que sante aime.

Eustache DESCHAMPS, *Œuvres*, p. 168.

En rumonche on dit *Motta*:

L'on volu fer tranzi la motta
Devan qué l'usson mi aria.
Ranz des Vaches.

MATRASSER, v. a. Assommer, Rouer de coups; ce mot était aussi usité en vieux-français: Le bruit que vous aviez... été porté par terre, saboulé et pétillé aux pieds des cheveux... matrasé et charpenté de tant de coups; *Mémoires de Sully*, t. 1, p. 124. Il vient sans doute du vieux-français *Matras*, sorte de dard à grosse tête qui ne perçait pas, selon Roquefort, mais que nous croyons plutôt un bâton de guerre, comme le *Matras* provençal:

Mas un paya lay veng que porta un
matrat.

Ferabras, v. 268.

MAUTÉ, s. f. Méchanceté; il avait la même signification en vieux-français:

Bien li semble de cruaute
De felonie et de maute.

Traduction d'Ovide, citée par Borel.

On dit aussi *Mauvaiseté*:

Mais tu es tout plain de pechie;
Si n'est de toi fors mauvestie.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul, publié par M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. 1, p. 65, v. 18.

MAUTURE, adj. (arr. de Cherbourg) Malin, Espiègle, De probité suspecte ; voyez le mot précédent.

MAXIS, adv. (arr. de Bayeux) Méchant ; en vieux-français *Macquer* signifiait Frapper fortement d'un coup de poing.

Mê, adv. (arr. d'Alençon) Maintenant.

MÉCHANT, adv. Pauvre, Malheureux. Il a la même signification en vieux-français ; dans le *Mystère de la Conception de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, sc. 34, Joas refuse de recevoir Marie et Joseph dans son hôtellerie, en leur disant :

Ce n'est pas ici l'hospital,
C'est logis pour gens de cheval
Et non pour gens si meschans ;
Allez loger emmi les champs.

C'est même là certainement la signification primitive de *Méchant* (mescheant) ; dans toutes les langues que nous connaissons *La pauvreté est un vice*.

MÉCHER, v. a. (arr. de Vire) Pocher ; peut-être est-ce une corruption du vieux-français *Macquer*, Assommer, qui vient de *Massue*, *Machue* en patois normand.

MÉDIN, s. m. (arr. de Mortagne) Mauvaise couche.

MÉGAUGIER, v. a. (Orne) Désappointer ; peut-être une corruption de *Me-Gaudioier*, Ne pas amuser.

MÉGUE, s. m. Petit-lait ; il avait la même signification en vieux-français et vient peut-être du latin *Macer* ; cependant *Mesga* avait un sens analogue dans la basse-latinité : *Mesga*, jiquor scilicet qui ex recenti

caseo profluit ; *Thesaurus novus latinitatis*, dans M. Mai, *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus editorum*, VIII, p. 521.

MÉHAIGNER, v. a. Blessier, Estropier. Ce mot était fort souvent employé en vieux-français : Se li uns freres ocit l'autre ou l'une suer l'autre par felonie, il en sera livrez a mort ; et se il le mehaigne, il l'espeneira par les membres ; *Etablissements de Normandie*, p. 26. En breton *Mec'hana* signifie Mutiler, et *Mécaigne* dans le patois de Langres, *Malingre*.

MÊLAU, s. m. (Orne) Enfant au *Maillet* ; c'est probablement une corruption de ce dernier mot.

MÊLE, s. f. Flocons mucilagineux qui se trouvent au fond des bouteilles de cidre ; on dit dans quelques endroits *Maire*.

MÊLIER, s. m. Néflier ; cette syncope de *Mespilus* avait lieu aussi en vieux-français ; Ronsard a dit :

Un meslier nouailleux ombrage le
portail.

Le fruit s'appelle *Mêle*, comme en vieux-français :

Je ne doute mie François tout qui sont
une mêle.

Pais aus Englois, dans Jubinal, *Jongleurs et trouvères*, p. 178.

MÊLI-MÊLO, s. m. (arr. de Bayeux) Mic-mac ; à Bayeux on donne ce nom à la Mercenaire qui s'appelle en provençal *Mellilot*.

MELLE, s. m. (arr. de Valognes) Merle ; c'était la prononciation du vieux-français :

Jou voel avoir des oiseaux c'aves pris,
Pincons et melles, aloes et perdris.

*Chevalerie Ogier de Danemar-
che*, v. 11305.

MELLE, s. f. Anneau dans lequel on passe un bouton ou une agraffe; c'est une corruption de *Maille* qui avait lieu aussi en vieux-français :

Des haubers e des broignes mainte
mele faussee.

Roman de Rou, v. 4014.

MÊLO, s. m. Paquet de laine ou de fil *Mélé*.

MELTON, s. m. Petite prune; corruption du bas-latin *Melum*, Fruit.

MÊNOM, s. m. (arr. de St-Lo) Surnom; si ce n'est pas une corruption de *Bénom*, il vient sans doute de *Mé*, particule négative, et de *Nom*; il signifierait alors un nom qui n'en est pas un.

MENTÊCHE, part. int. (arr. de Pont-l'Évêque) Comment; c'est une aphérèse et une corruption de *Comment est-ce*.

MENUISE, s. f. (arr. de Valognes) Petit plomb; de *Menu*. Le vieux-français donnait le même nom au petit poisson :

Sy pescheras a la menuise.

Martyre de saint Pierre et de saint Paul, dans Jubinal, *Mystères inédits*, t. 1, p. 87, v. 7.

MERC, s. m. Borne de pierre qui sépare les terres. Ce mot qui se trouve dans presque toutes les langues germaniques avec une prononciation plus ouverte *Mark*, vient sans doute, plus ou moins directement, du sanscrit où *Març* signifie *Séparer*.

MERELLE, s. f. (arr. de Ba-

yeux) Petit cidre; c'est un diminutif du latin *Merus*, Pur.

MÉRIENNE, s. f. Sieste; syncope de *Méridienne* qui avait lieu aussi en vieux-français :

MÊSEAU, MÉZEL, s. m. Lendre, Lépreux :

Je suiz la fille d'ung mezeau
De cella vous advise.

Chansons normandes, p. 190, édit. de M. Dubois.

Il avait la même signification en vieux-français : Li sainz rois demanda audit chevalier lequel il voudroit miex ou avoir fait un pechie mortel ou estre mesel, et li chevaliers respondi que il vodroit miex avoir fet trente pechiez mortex que ce que il fust mesal; *Vie de saint Louis*, à la suite de *L'Histoire de Joinville*, p. 335. Ce mot vient sans doute du latin *Misellus*, Misérable, en bas-latin *Mezellus*, Lépreux.

MÉROLLE, s. f. (arr. de Mortagne) Brebis; peut-être une corruption de *Mérinos*.

MESNIL, s. m. Maison accompagnée d'un champ; en bas-latin *Mesnilum*. Ce mot se trouvait aussi en vieux-français :

N'i a meson, ne borde, ne mesnil.

Roman de Gartin le Loherain, cité par du Cange, *Observations sur l'histoire de saint Louis*, p. 63.

MESSIONAL, adj. (arr. de Saint-Lo) Qui se tient ou se juge pendant les vacances qui avaient lieu autrefois au temps de la *Moisson*, en latin *Messio*.

MET, s. m. Pétrin; il a le même sens en breton et en vieux-français :

chez le dessoubz vostre met.

ystère de la Nativité, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. III, p. 471.

bablement, comme on l'y endu, ce mot ne signifie *ahut*, *Coffre à pain*, car auphiné *Matta* signifie, et Rabelais a dit dans *l'argantua* : Et croissoit e pâte dans le met. Nous s cependant reconnaître ar extension, ce mot si dans le patois du Berry ; au pain.

USA, s. f. Provision de es pour l'hiver ; du bas-*Meza*, qui signifiait une ine quantité, une Masse ; du Cange, t. IV, p. 345,

ILLON, s. m. Enfant ; en français *Mion* signifiait petit. Voyez MIO et MIO-

ANDER, v. n. Miauler de

ANDOUX, s. m. Hypocrite, ne qui fait le chat ; voyez t précédent.

AMOT, s. m. (Orne) Tasse é.

HE, s. f. Petite fille ; MIOCHE. — Brioche, e en vieux-français :

Il ateint acoup dessus son has- terel, ne mangera de miche ne de gastel.

Combat des Trente.

st une extension de si- ation, car ce mot signi- ntrefois Pain blanc : Prix d froment litte (d'*Elite*, *ectus*) dont se fait le pain- appelé *miche* ; *Règle- pour les boulangers de*

Bourges, du 7 mai 1597. Il vient en ce sens du bas-latin *Mica*, *Micha*, Petit pain.

MICHER, v. n. Pleurer ; Faire la *Miche*, la petite fille ; selon Cotgrave *Michon* aurait signi- fié en vieux-français *Imbécile*.

MIERE, s. m. Médecin ; se- lon un proverbe populaire :

Qui court après le mière,
Court après la bière.

Le vieux-français disait *Mi- re*.

Ne savoie trouver mire
De ma douleur ne de mon ire.

Roman de la Rose, v. 4325.

MIGAUT, s. m. Fruits que l'on conserve pour l'hiver ; ce mot n'est employé que dans la phrase *Poires* ou *Pommes de Migaut*. Quoique dans le pa- tois de Rennes *Anijot* signifie Pommes de réserve, ce qui semble indiquer une racine cel- tique corrompue, on ne trouve pas de mot analogue dans au- cun des différents dialectes celtiques, et nous serions ten- té de faire venir *Migaut* du bas-latin *Migeria*, Mesure. Les pommes de migaut seraient alors des pommes communes que l'on achetterait à la mesure pour en faire provision, et c'est précisément le sens que l'on donne à cette expression.

MILLAUD, adj. (arr. de Mor- tagne) Gueux, Mendiant.

MILLORAINE, s. f. (arr. de Valognes) Fantôme très-dan- gereux à rencontrer ; en vieux- français on appelait une es- pèce de loup-garou *Millo- groux*.

MILSOUDIER, adj. (arr. de Bayeux) Extrêmement riche,

Qui a *Mille sous*.

MINABLE, adj. Deguenillé, Qui fait pitié; le patois du Berry lui donne le même sens.

MINCE, s. f. (arr. de Mortagne) Petite corde que l'on met au bout du fouet; comme il se trouve aussi dans le patois de Langres, ce n'est pas probablement une corruption de *Mèche*.

MINCER, **MINCHIER**, v. a. Briser, Mettre en petits morceaux; ce mot existait en vieux-français, et l'on dit encore, mais dans un sens fort restreint, *Emincer*. L'anglais *To mince* et le hollandais *Menken* ont la même signification. A Nancy *Meunchir* signifie Couper. Voyez **MIOT**.

MINET, s. m. Petit garçon; *Minette*, Petite fille; en rouchi on dit *Ninette* et *Nina*, *Ninetta* en espagnol.

MINGRELIN, adj. Chétif, Maigre; il avait la même signification en vieux-français.

MINOTS, s. m. pl. Fourrures; probablement de *Minet*, Chat, car le peuple de plusieurs autres provinces dit *Minets*; voyez **MITON**.

MIO, s. m. (Orne) Dernier éclos d'une couvée; en vieux-français *Mion* signifiait Plus petit.

MIOCHE, s. f. Enfant; voyez le mot précédent.

MIOT, s. m. Petit morceau, *Miette*; Un miot s'emploie aussi adverbialement avec le sens d'un peu: Baille m'en z'un miot. A Nancy on dit *Mion*.

MIOTÈE, s. m. Pain mis en *miots* dans du cidre.

MIQUER, v. a. (arr. de Ba-

yeux) Ajuster, Mirer.

MISÉRABLE, s. f. (Orne) Petite mesure d'eau-de-vie; en vieux-provençal *Misirapa* signifiait Cruche. Pot; voyez Raynouard, *Lexique roman*, t. IV, p. 242.

MISTEAU, s. m. (Orne) Jeune homme

MITAN, s. m. Milieu, Centre; en vieil-allemand *Mitte*. Il avait la même signification en vieux-français et l'on trouve encore dans Brantôme: Le boufon qui vint, cela dit: Et moi je voudrois estre au beau mitan.

MITAN, s. f. (arr. de Valognes) Moitié; voyez le mot précédent.

MITER, v. a. (arr. de Mortagne) User ses vêtements comme s'ils étaient mangés par les *mites* et, par extension, Gâter, Tacher.

MITON, s. m. Chat comme en vieux-français, Manchon; il a la même signification dans le patois du Jura:

La vendu tant qu'a notis faux,
Ma croix, mon miton,
Pou les boire a Lion.

Chanson populaire.

MITOUCHE, s. m. Hypocrite; selon de Brieux, *Origines de coutumes anciennes*, p. 454, c'est une corruption de *Saint n'y touche*.

MITTEUX, adj. Chassieux.

MITTON, s. m. Morceau; probablement de *Miette*.

MOCHE, s. f. **MOQUELON**, s. m. (arr. de Vire) Caillot, Agglomération; peut-être de l'anglais *Much*, Beaucoup; *Mocce* signifiait en vieux-français Colline et en patois breton

MON

le signifie Peloton et *Mo-*
Monceau ; Voyez le mot
int.

UCHI-MORA, adv. Pas trop ;
l'on exprime ailleurs par
autre locution normande
me si comme ça. Ce mot
ans doute la réunion de
adverbes anglais *Much*,
qui signifient *Beaucoup*,
mais encore davantage.

UNE, s. m. Panier pour
fer les lits, Toupie, Jouet.
la première acception ce
est sans doute une cor-
on de *Manne* ; peut-être
idant est-ce une allusion
mauvaises mœurs des
es.

ISSON, s. m. Moineau ; il
du vieil-allemand *Mez*
la signification était la
3 :

aimerioie deus malars,
deus bien petis moissons,
toutes lor confessions.

Dit du Barisel.

ns l'Orne on appelle le
n *Moisseron*.

LLIR, v. n. (arr. de Va-
s) Diminuer ; *Le blé a*
; on dit également *Le*
fléchi.

N (c'est) ; il faut proba-
nt sous-entendre *Avis* ;
locution existait aussi en
-français :

non ! c'est bien sonder au puits
inépuisable
me vérité, la lampe vénérable,
veufs de bon sens, orphelins
de raison.

MONIN, *Uranologie*, l. II.

ns l'arr. de Mortagne, elle
loie aussi adverbialement
e une sorte d'expletif, et
en trouve également des

MOR

457

exemples en vieux-français :

ENTENDEMENT.

Tu ne peux sans moy comprendre la
signification de cette danse.

L'ACTEUR.

Ce ne fais mon.

Dance aux aveugles, p. 8.

MONNÉE, MOUNÉE, s. f. Grain
qui va au moulin ; Farine que
le *Meunier*, autrefois *Monnier*,
en rapporte : ce mot existait
aussi en vieux-français ; voyez
Roquefort, t. II, p. 203, et
Raynouard, *Lexique roman*,
t. IV, p. 245.

MONSIEUR, s. m. Cochon ;
antiphrase qui se retrouve dans
les patois du Vendomois et du
Berry, où cet animal est ap-
pelé *Un noble*. Dans l'arr. de
Cherbourg, on dit *Un mon-*
sieur de Tréauville et dans
presque toute la province *Un*
vêtu de saie. C'est sans doute
une allusion satyrique, faite
par la classe des travailleurs
à la vie oisive des gentilshom-
mes et des habitants des villes.

MOQUE, s. f. Tasse sans
anse.

MÔQUE, s. f. Mouche, A-
beille que l'on appelle dans
quelques endroits *Môque à*
mié ; cette corruption de *Musca*
se trouvait déjà dans le fran-
çais du XII^e siècle :

Et tel plente de mosques crut,
Dont mainte gent d'engrot morut.

Roman de Brut, v. 2173.

Môque signifie aussi Guim-
barde ; probablement parce que
cet instrument imite le bruit
d'une grosse mouche qui vole.

MÔQUET, s. m. (arr. de Cou-
tances) Lumignon.

MORALITÉ, s. f. (Eure) Haine ;

est encore servi dans la *Fable de la Souris et du Chat-huant*, l. II, fable 9. Voyez MUSSE.

MUGAT, s. m. Mauvais sujet :

Che fut les muguats d'arrogants.

Muse normande, p. 26.

C'est sans doute une corruption de *Muguet*.

MULARD, s. m. Entêté, Boudéur :

Vaut mieux qu'un vieux mulard
Qui toujours est en ire.

BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 38,
éd. de M. Travers.

Voyez le mot suivant.

MULER, v. n. Boudé, Etre entêté ; quoique l'allemand *Maulen* ait le même sens, la signification primitive de ce mot

nous semble être : Ressembler à une mule : on dit encore proverbiallement : *Entêté comme un mulet*.

MULETTE, s. f. Gésier des oiseaux, où ils broient leurs aliments comme sous une petite Meule.

MULON, MULOT, s. m. Meule de foin ; ce mot existe aussi dans le patois du Berry, et l'on trouve dans Orderic Vital *Fœni mullonem*.

MUSSE, s. f. Argent, Loge pour les oies, Chenil ; malgré ces significations différentes, c'est probablement un seul mot qui vient de *Mucher* et signifie Ce que l'on cache et l'Endroit où l'on cache.

N

NAFRE, s. f. Coup, Blessure ; le vieux-français employait aussi *Nafres* dans le sens de Blessé :

Des morz ki par li pais jurent,
Et des nafrez ki puiz morurent.

Roman de Rou, v. 7889.

et *Navrer* est resté au figuré ; *Nafra* signifie encore Balafre dans le patois de l'Isère. Tous ces mots semblent venir de l'islandais *Nafar*, en allemand moderne *Naber*, qui signifie Forêt, Perçoir.

NAH, sorte de juron. (arr. de Vire) Parbleu, Certainement.

NAIM, s. m. Hameçon ; c'est une corruption de *Haim*.

NAMPS, s. m. pl. Gage, Nantissement :

Bons beuveurs ont dispense ;
Sergent pour namps ne doit
Prendre par violence
Les vaisseaux où l'on boit.

BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 96,
édit. de M. Travers.

Ce mot, dont le français a fait *Nantir* et *Nantissement*, vient sans doute du saxon *Nam*, Gage, *Namfeoh*, Bétail qui sert de gage. C'est en ce sens qu'il était le plus souvent employé autrefois.

L'en doit savoir que celui qui tient namps, ne leur doit pas donner à manger, mais il doit pourvoir de les mettre en

neveu convenable, qu'ils n'empirent par la raison des lieux où ils sont; *Vieille coutume de Normandie*, ch. 7.

Il y a encore à Caen une *Rue aux Namps*. Ce mot se dit maintenant plus particulièrement des habits; c'est une preuve bien fâcheuse que l'amélioration des fortunes n'est pas aussi grande qu'on se plaît à le dire.

NAPIN, s. m. (Orne) Petit garçon; *Knapi* en islandais.

NAQUETER, v. n. (arr. de Cherbourg) Claquer des dents, Trembler de froid; *Gnaka* signifie en islandais Rendre un bruit aigu, et *Naques* dans le patois de Reims, Dents. Le vieux-français disait dans le même sens *Noqueter*.

Si, fesoit grant froit et neigeoit continuellement, il ne savoit que faire et voyant la nuit venue, tremblant et noquetant les dents, commença regarder ca et la pour veoir aucun logis; *Le Cameron de Bocace*, cité par Roquefort, t. II, p. 244.

NAQUETS, s. m. pl. (Orne) Yeux, terme familier.

NARÉ, adj. (arr. de Vire) Ruiné; probablement de l'islandais *Hnar*, Hardi, Intrépide: ce changement de signification a été naturellement amené par la différence des mœurs; la finesse est pour les paysans normands ce que le courage était pour les pirates scandinaves.

NARER, v. a. Attendre longtemps, comme un homme mort; en islandais *Nar* signifie Cadavre.

NARRIAU, s. m. Mouchoir de

poche; de *Nares*, Narines.

NASSE, s. f. Instrument qui sert à nettoyer le four; au figuré Femme sale. Voyez le mot suivant.

NATER, v. a. Nettoyer; du vieux-français *Nat*, Pur, Propre: Bien auroit, dist-il, sunt linat de cuer, car il varint Deu; *Sermon de saint Bernard*, B. R. fonds des Feuillants, fol. 37. Dans l'arr. de Mortagne on dit *Nettir*.

NATRE, adj. (arr. de Vire) Avare; il avait la même signification en vieux-français:

Dien het avers et vilains natrés,
Et les dampne comme ydolatrés.

Roman de la Rose, cité par du Cange.

NÈCHE, adj. (arr. de Caen) De couleur foncée; probablement de *Niger*; voyez NERCHIBOT où le G s'est également changé en CH.

NÉFILE, s. f. (arr. de Valognes) Ruban de fil; en islandais *Trepl* a la même signification.

NELLER, v. a. Calfeutrer; peut-être de l'islandais *Næla*, Coudre.

NÉQUIER, NÉTIER, v. a. Bâlayer; crase et corruption de *Nétayer*.

NERCHIBOT, s. m. Homme noir ou brun; il ne se prend qu'en mauvaise part: *Noircir* se prononce *Nerchir* comme en vieux-français; et *Nebeut* qui semble la forme primitive de *Nabot* signifie en breton Une petite chose; le vieux-français disait aussi *Nainbot*.

NÉRET, s. m. (arr. de Cherbourg) Petit corps noir; c'était le nom que l'on donnait autrefois à une petite monnaie de

cuire. Ce mot s'emploie aussi comme adjectif et signifie Un peu noir.

NERFIL, s. m. (arr. de Bayeux) Cordonnet noir; c'est probablement la signification que lui donnait Olivier Basselin :

Parsementée avant les gambes
D'un biau nerfil.

Chansons normandes, p. 223,
édit. de M. Dubois.

NERPIN, s. m. Noir et petit; probablement de *Ner*, prononciation normande de Noir, et de *Pion*; voyez ce mot.

NERVENT, s. m. Temps sombre et venteux; le français dit dans le même sens *Froid noir*.

NETOU, **NITOU**, adv. Non plus; c'est une crase de *Non* et d'*Itou*.

NEUCHER, v. a. Noyer; le patois normand s'est bien moins écarté de la racine commune *Necare*; on dit aussi, par une nouvelle contraction du français, *Nier*.

NIAIT, **NIEU**, **NIOT**, s. m. Œuf qui reste toujours dans le nid. Ce mot dont toutes les formes se retrouvent en vieux-français, vient sans doute de *Nidus*, Nid, car on disait aussi *Nichet*, *Nicheuf*, et nous avons encore deux formes semblables *Niche* et *Nichée*, dont l'origine est certaine : ainsi le *Nieu* est l'*Œuf* du *nid*.

NICHOT, s. m. Vétillieur; **NIJOT**, s. m. Lambin; **NIGEON**, s. m. Nigaud; tous ces mots ont la même origine et viennent sans doute du latin *Nugator*, Qui s'amuse à des riens. Le vieil-anglais *Nyggard* avait la même signification; voyez *The vision of Piers Plowman*; v.

9898; mais une origine romane semble certaine.

NIGER, v. a. (arr. de Mortain) Cacher dans une *Niche*.

NIJOTE, v. n. (Orne) Passer, S'amuser à des riens; du latin *Nugari*, peut-être par l'intermédiaire de *Nigaud*.

NIO, s. m. (Manche) Niais; probablement une syncope du latin *Nidensis*, Qui n'est jamais sorti de son nid; voyez **NIAIT**. Le féminin est *Niolle*.

NIQUEDOUILLE, s. m. Niais; ce mot qui se trouve aussi en rouchi et dans le patois du Jura, vient sans doute du latin *Nescius*, ou plutôt du français *Nice* qui en est dérivé; voyez Estienne, *Apologie d'Hérodote*, l. 1, ch. 4.

NIQUET, adj. Délicat, Nice.

NIVELER, v. n. Niaiser; probablement de Jean de Nivèle, dont le souvenir est resté populaire en Normandie; on dit encore d'un niais : C'est un Jean de Nivèle.

Noc, s. m. Dalle, Gouttière en bois, Canal qui apporte l'eau sur la roue d'un moulin. Il avait la même signification en vieux-français : Sera tenu ledit héritage vendu, souffrir et recevoir les eaux qui descendent du canel et nocquière de l'héritage dudit Andrieu; *Contrat de vente* (1510) cité par Roquefort, *Supplément*, p. 60. Il vient sans doute du celtique; car en breton *Naox* signifie un Canal par où l'eau passe et Noed une Gouttière. Par extension de signification, *Noc* signifie Pale d'un moulin dans l'Orne et dans la Hague où le Cnèseprononce pas; dans l'arr.

de Bayeux, il désigne l'espace formé par l'auge circulaire d'un pressoir.

NOCEUR, s. m. Homme de plaisir, Qui vit comme s'il était toujours à *Noce* ; le peuple de plusieurs autres provinces l'emploie dans la même acception.

NOE, s. f. Prairie humide. Lieu marécageux couvert de bois ; il avait la même signification en vieux-français :

Une noe contenant journée a deux hommes faucheurs de pre : laquelle noe est joignant a la rivière d'Arve ; *Testament* (1382) cité par Ménage, *Preuves de l'histoire de Sablé*, p. 390.

Le *Dictionnaire de l'Académie* donne encore *Noue*.

NOMMANCE, s. f. (Manche) Baptême d'un enfant, où on lui donne son nom.

NONFAI, adv. (arr. de Caen), NOUFFAI (arr. de Vire), NON-FRAI (arr. de Valognes) Non, je ne veux pas ; *Je ne le ferai pas* ; c'est une crase dont le germe se trouve en vieux-français :

Et li rois dist que non fera.

Brut, v. 7251.

NOQUE, s. f. Flèche de voiture.

NOUE, s. f. Rigole naturelle, Source. On dit aussi *Noe* ; dans l'arr. de Vire, on appelle la source de la Sienne, *Nœ de Sienns*. Ce mot vient sans doute du bas-latin *Noda*, Torrent, Ruisseau ; l'abbaye de Notre-Dame du Fautel, près Paris, s'appelait *Malenoue*, à cause du

voisinage d'un torrent nommé en latin *Malanoda*.

NOULER, v. n. Passer un fil de fer dans le groin d'un cochon, pour l'empêcher de fouir ; se mot signifiait en vieux-français *Nouer* et l'on dit encore de quelqu'un qui ne peut se servir de ses membres, qu'il est *Noué*.

NOUQUE, adj. Impair ; C'est peut-être une corruption de *Non*, car on dit aussi *Nonque*, et *Non*, sous entendu *Pair*, remplace souvent *Impair* : *Pair ou non*.

NOURRITURE, s. f. Bétail que l'on élève, que l'on *Nourrit*. *Nutritura* a le même sens dans une charte de Charlemagne, rapportée par Adam de Brèmes, ch. 9, et on lit dans un document de 1238 : *Ad pascua animalium, equarum, porcorum et aliorum nutrimentorum* ; Lobineau, *Histoire de Bretagne*, t. II, col. 299.

NOURTURIAU, NOTUREAU, s. m. (Orne) Petit cochon de lait ; dans le Berry on donne le même sens à *Nourrin* ; Voyez NOURRITURE.

NUILE, NIEULE, s. f. Nielle, Maladie des plantes céréales qui est souvent causée par le *Melanthium*, que l'on appelait en bas-latin *Nigella* ; voyez Valois, *Notitia Gallicarum*, p. 375, col. 2. On dit aussi *Nuillé*, Attaqué de la *Nuile*.

NUISANCE, s. f. Préjudice, Chose *Nuisible* ; on le trouve aussi en vieux-français :

N'iout ki l'en feist destourbier ne nout-
sance.

Roman de Rou, v. 4296.

O, pr. Avec.

Les tonneliers sont maint'nant bien
requis,
Ils sont plus rogues que marquis;
Les pressonniers o leurs sabots de
bois

Sont plus rogues que rois.
OLIVIER BASSELIN (Jean Le Houx),
Chanson inédite.

Ce mot très commun en vieux-français vient sans doute de *Ab* qui avait pris dans la basse-latinité le sens de *Cum*, le *B* s'est changé en *v*, parceque ces deux lettres ont un son si semblable que beaucoup de langues, l'espagnol par exemple, ne les distinguent pas. Le changement de la voyelle est certain, puisqu'on trouve en vieux-français *Ovec* 'et *Avec*, et le *v* étant presque muet devant les consonnes a fini par se perdre si complètement que l'écriture n'en a plus tenu compte.

OBICHE, s. f. Adresse, Talent. Probablement ce mot a quelque liaison d'origine avec l'*Obiter* du bas-latin que du Cange, t. iv, col. 1270, éd. des Bénédictins, explique par *Celeriter*.

OCHE, s. f. Entaille; ce mot se trouvait aussi en vieux-français, et on en avait fait le verbe *Ochier*:

Son brant d'acier tint tot nu trait,
Eusanglante, oscchie et trait.
BENOIS, *Chronique rimée*, l. 17,
v. 18922.

A Lyon les boulangers appellent encore *Ouche* le morceau de bois sur lequel ils font leurs comptes avec des entailles. Le français a conservé *Décocher*, lancer de l'oche, de

l'entaille que l'on faisait aux arcs pour empêcher les flèches de glisser. Probablement ce mot vient du celtique, car *Ask* a la même signification en breton, et *Osko* en provençal.

OHI, s. m. Défaut, Malheur; ce mot qui avait la même signification en vieux-français semble venir de l'islandais *Oheill*, Valétudinaire.

OIGNE, s. f. Fâcherie, Murmure :

Je leur montrerai sans oigne
De quel poissant sont mes doigts.

Chansons normandes, p. 177.
éd. de M. Dubois.

Peut-être le vieux-français *Oingnace* que Roquefort explique par l'action de faire ou de commettre des choses indécentes a-t-il la même origine.

ORES, adv. Maintenant, A présent, de *Hora*; ce mot qui était fort usité en vieux-français (Voyez ORIÈRE) et qui se trouve dans les *Vaux-de-Vire* d'Olivier Basselin, p. 57, de l'édition de M. Travers, est resté dans le français *Désormais*.

ORFANTÉ, adj. Fatigué, Brisé; littéralement Rendu orphelin, *Orfante* en vieux-français.

ORIBUS, s. m. Chandelle de résine.

ORIÈRE, s. f. Bord; Lisière; d'*Ora* comme le français *Orée*: on le trouve aussi dans la vieille langue :

Or fu Geris lez l'oriere del bos.

Raoul de Cambrai, p. 132, v. 10.

ORIGNE, s. f. (Orne) Espèce,

Origine ; on lui donnait la même signification en vieux-français :

Li prendome, li ancien,
Ont leenz un fuscien
Qui tant parest de franche orine,
Qu'il garist sans veoir orine.

Fabliau de la voye de paradis.

ORINER, v. a. (arr. de Vire)
Ecouter, Se servir de ses *Oreilles*; il s'emploie aussi comme verbe neutre et signifie alors Roder. Aller dans les *Ordes*.

ORIPAS, s. f. pl. Maladie d'oreille, causée par une fluxion des glandes parotides. On la nomme aussi *Ouripias* à Caen, et *Ouiepas* à Cherbourg.

Oro. Ce mot n'est usité que dans la phrase : N'avoir ni repos ni oro, il signifie Temps et vient d'*Hora*.

OUICHE, adv. Oui, dans un sens ironique.

QUIN, adv. (Orne) Non ; Voyez OUICHE.

QUINCHER, v. n. (arr. de Vire) Grogner ; ailleurs il signifie sans doute par extension, Frapper du pied.

QUIVETTE, s. f. (arr. de Cherbourg) Jeune fille étourdie. Il signifiait sans doute d'abord Élegante, Qui aime la toilette ; voyez ROUVET.

P

PADOUE, s. f. (arr. de Lisieux) Ruban de fil ; peut-être est-ce une abréviation de Ruban de Padoue.

PAER, v. a. (arr. de Cherbourg) Balayer ; probablement une corruption euphonique de *Parer* ; dans le patois de Reims, *Paler* signifie Nettoyer une écurie.

PAGIE, s. f. Cloison ; peut-être du latin *Paries* dont on a voulu adoucir la prononciation, comme pour le mot précédent.

PAGNANT, adj. Lourd, Grossier ; de *Paganus* dont on a fait aussi le vieux-français *Pacant* et *Paysan*.

PAGNOLÉE, s. f. (Calvados) Trèfle qui sans doute a été importé d'Espagne ; la variété à fleurs incarnates s'appelle même encore maintenant *Trèfle d'Espagne*.

PAIGRE, adj. (arr. d'Avranches) Aigre ; du latin *Acer*, a-

vec un Passiflex.

PAILLETOT, s. m. Sac rempli de paille d'avoine sur lequel on couche les petits enfants ; il se trouve aussi dans le patois de la Meuse.

PAIRÉ, adj. (arr. de Mortagne) Pareil ; du latin *Par*, ou du français *Paire* ; en vieux-français on donnait la même signification à *Pair*.

PAITER, v. n. (arr. de Mortagne) Bouger, Changer de place ; du latin *Pascere*, *Paître*, parce que les animaux qui paissent sont obligés de changer à chaque instant de place. Selon Roquefort, t. II, p. 289, *Paiteler* signifiait en vieux-français Remuer les pieds.

PAITIS, s. m. Lieu où l'on attache les bestiaux, et qu'ils foulent avec leurs pieds ; du latin *Pascere* ou de *Piéliner* qui signifie en patois normand

Fouler sous les pieds.

PALER, s. f. Ce qu'on peut porter sur une *Pelle* : voyez le mot suivant.

PALETTE, s. f. Pelle à feu ; diminutif de *Pelle* : on lui donne le même sens dans le patois de Reims.

PALLE, s. f. Vanne d'un moulin ; on lui donnait la même signification en vieux-français et il s'est conservé aussi dans le patois de la Meuse : dans quelques localités on dit *Panne*.

PALLETOT, s. m. (arr. de Bayeux) Habit large et grossier que portent les matelots ; (arr. de Cherbourg) Veste longue. Ce mot existait aussi en vieux-français :

Je ne vettray en (l. un) palletot
Pour l'abiller sans dire mot.

L'an des sept Dames, cité par Borel.

Il vient du latin *Pallium* ou d'un mot celtique ; car l'espagnol *Palletoque* a la même signification, et on le retrouve dans le patois de plusieurs provinces.

PALMAN, s. m. (cant. des Pieux) Pan ; de la longueur de la main, en latin *Palma*, comme *Empan* ; le provençal disait *Palm* et *Palmat* :

L'almiran fo pus grans que Karle un
palmat.

Roman de Fierabras, v. 4788.

Un palm de la gonela blanca
Li trenquet et polpil de l'anca.

Roman de Jaufre, dans le *Lexique roman*, t. 1, p. 73, col. 1.

PANETTE, s. f. Tache de rousseur, qui ressemble à de la graine de *Panais*.

PANLÈRE, adj. Lâche, Sans courage ; mot-à-mot, *Double*

voleur ; du vieux-français *Pan*, Vol et *Lere* (latro) Voleur.

PANNAS, s. m. Plumeau ; du latin *Penna* qui s'est conservé sous une autre forme dans différents patois ; dans celui des Vosges *Panneur* signifie Balai ; c'est *Pannoure* dans celui de Nancy ; dans le Jura *Panner* signifie Essuyer, et *Pana* Nettoyer dans l'Isère ; le français a encore *Empenné* et on lit dans les *Chroniques de Saint-Denis* : Nous ne poons souzescire ne seigner la presente chartre, pour la penne qui tremble en nostre main pour la maladie ; *Recueil des historiens de France*, t. III, p. 299.

PANNÉ, adj. Ruiné ; mot-à-mot Saisi : du vieux-français *Panner* : Saisir et panner sous les hommes de fief ; *Titre* (1324), publié par Carpentier, t. III, col. 446.

PANNET, s. m. Selle rase sans étriers ni fonte ; dans l'arr. de Saint-Lo il signifie par extension Bât ; du latin *Panellum*. Le vieux-français disait *Pennel* : Nus seliers ne puet coudre basane avec cordouan, ne nule autre maniere de cuirs ; si ce n'est en pennel que l'en apele *Bastiere* ; Estienne Boileau, *Livre des mestiers*, p. 208.

PAQUERET, s. m. (Orne) Œufs que l'on donne à Pâques, et par extension Cadeau.

PARAPRÈS, loc. adv. Ensuite ; elle était aussi employée en vieux-français :

Les vers que leurs joinglours, leurs
contours et chanterres
Rechantoient par après

disait Vauquelin de La Fresnaye, et elle s'est conservée dans le patois du Berry. Comme en provençal, on disait aussi quelquefois en vieux-français *En apres* (en suite) : En apres le roi, la reine et leur fils... vinrent au dit lieu ; Monstrelet, t. I, fol. 83. Peut-être cependant *Par* est-il ici un signe du superlatif, comme dans *Parfait* ; au moins la locution *Par exprès* semble favorable à cette conjecture :

Choisir faut du bon par exprès ;
Car le mauvais porte dommage.

Louis CHOQUET, *Mystère de l'Apocalypse*.

PARAVIRÉ, s. m. Soufflet ; la même idée a fait former le mot *Chatourne*.

PARCHONNIER, *PARSONNIER*, s. m. Associé, Qui ne forme à deux qu'une seule *Personne*. Il se dit dans l'arr. de Mortagne des petits cultivateurs qui se prêtent réciproquement leurs chevaux pour labourer. On emploie aussi quelquefois *Personnerie* dans le sens de Société. Comme *Parchon* et *Parciere* signifiaient en vieux-français Partage, Part, Portion, il ne serait pas impossible que la racine fût *Partiri* ; voyez le mot suivant.

PARCIE, s. f. (arr. de Bayeux) Diner que l'on donne aux personnes qui ont *Partagé* les travaux de la moisson ; à Cherbourg on dit *Percie* ; Roquefort, t. II, p. 302, cite aussi le vieux-français *Parcye*.

PARÉ, adj. Délivré, Prêt, Préparé ; du latin *Paratus* ; on le trouve aussi en vieux-français :

Une codre trencha par mi,
Tute quarrele la fendi ;
Quant il ad pare le bastun,
De sun cutel escrit sun nun.

Lai du Chevrefoil, v. 51.

Dès le XVI^e siècle *Préparer* avait remplacé *Parer* dans toutes ses acceptions :

Ou je trouvai une grant dame belle,
Noble et plaisant de drap d'or preparée.

Jean JOUET, *Jardin notaire*, st. IX.

Parer se dit le plus souvent du cidre assez fermenté pour être bon à boire :

Les sildres a peine pàrez
On fait boire aux gens alterez,
Et n'eussent-ils denier ny maille,
Pour remplir bientoist la futaile.

OLIVIER BASSELIN (Jean Le Houx),
Chanson inédite.

On lui donnait la même signification en vieux-français :

Et de l'eau simple buvoient,
Sans querir pigment ne clare ;
N'onques ne burent vin pare.

Roman de la Rose, v. 8670.

On l'emploie même encore quelquefois avec ce sens.

PARÉ, s. f. Muraille ; Cloison ; on le trouve aussi en vieux-français :

Voluntiers l'onur fuitoit ;
La parel qui pres li estoit
Empeint tant com il pot arriere.

Ms. B. R. 7024, fol. CII, verso,
col. 1, v. 4.

On dit aussi *Paroit*, comme en vieux-français :

Jehans estoit a la paroit.
Dedenz sa meson apuiez.

Fabliaux anciens, t. IV, p. 416.

Ce mot vient du latin *Paries* et se trouve dans toutes les langues romanes ; c'est *Paret* en vieux-provençal ; *Pared* en catalan et en espagnol ; *Pareda*

en portugais et *Parete* en italien.

PARFIN, s. f. *Fin* dernière ; cette forme augmentative existait aussi en vieux-français :

La rose a la parfin devient nu grate-cu.

RONSAARD, *Œuvres*, t. 1, p. 164.

PARFINIR, v. a. Finir tout-à-fait, Rendre parfait.

PARFOND, s. m. Extrémité du *Fond* ; *Par* ajoute ici sans doute à la signification naturelle de *Fond*, comme en vieux-français :

Qui me mettroit en une tour moysir
Et elle fust au parfond d'Ytalie,
Sans moy bouger, je luy tiens compagnie :
Elle et mon cueur vont ensemble gesir.

Chansons nouvelles, fol. a. ii, recto, éd. de Silvestre.

Peut-être cependant est-ce une corruption de *Profond* qui existait aussi en vieux-français :

J'ay plain povoir et auctorite pure

D'auctoriser humaine creature
Ou la plongier en douleur tres parfonde.

MICHULT, *Dance aux aveugles*, p. 36.

PARLAGE, s. m. *Paroles* inutiles ; le vieux-français disait *Parloge* :

Si les vous voel dire briement
Sans lonc parloge metre avant.

Des set sages de Romme, Ms. B. R., n° 7595, fol. 336, v°, col. 2.

PARLOCHER, v. n. (arr. de Valognes) *Parler* avec affectation ; dans l'arr. de Mortagne on dit *Parloyer* et on en fait un verbe réfléchi. Voyez le mot suivant.

PAROLER, v. n. *Parler* avec affectation, c'est l'ancienne forme du verbe *Parler* :

L'abe parole a toz ensamble.

Fabliaux anciens, t. iv, p. 131.

Alain Chartier disait encore : Quant ainsi ensemble parolent ; *Œuvres*, p. 663.

PAROLES, s. f. pl. Copeaux formés par la varloppe, quand on *Pare* une planche ; dans quelques localités on dit *Parottes*.

PARONNE, s. f. (Orne) Collier de grosses tresses en réseau dont on harnache les chevaux que l'on *pare* pour la charrue ; probablement Roquefort s'est trompé en disant, t. II, p. 307, que ce mot signifiait en vieux-français Timon.

PARTIE, s. f. (Manche) Action de se *Séparer*, Départ ; le vieux-français disait *Départie* :

La trompette m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ;
Cruelle départie !

HENRI IV, *Charmante Gabrielle*.

Le patois est resté plus fidèle à la forme étymologique (*Partiri*).

PARTIR (en), v. n. (Manche) Venir de le faire ; voyez le mot précédent : le français dit dans le même sens *En sortir*, et on lit dans la *Mort de Gêrin*, p. 245.

Si ge l'ensangne qi d'Alexandre fut,
Li bangne on cors a force et a vertu,
Et d'autre part en part li fers agus.

PAS, s. m. Marche d'escalier ; le français donne aussi ce nom à l'espace qui se trouve d'un pied à l'autre quand on marche. La vieille langue employait *Apas* dans le même sens que le patois normand (Voyez

Roquefort, *Supplément*, p. 22), et ce mot a conservé cette signification en rouchi.

PAS PLUTÔT, loc. adv. (Manche) Au contraire.

PASCARADE, s. f. (arr. de Vire) Carotte ; corruption du latin *Pastinago* ou du bas-breton *Pastounadex* ; le *P* s'est introduit aussi dans le languedocien *Pasternago*.

PASNAGE, s. m. Droit de païsson dans une forêt de chênes. Il fu jugie que li abes de Ses ait quitence del pasnage de ses porciaus as propres usages de sa meson, en la forest del Bur ; *Etablissements de Normandie*, p. 157. Il y a encore à Valognes un quartier qui s'appelle *Le Pasnage*.

PASRET, s. m. (Manche) Marche d'escalier ; corruption de *Pas roide*.

PASSAGER, adj. Passant ; il ne s'emploie en ce sens qu'avec *Rue* et se trouve aussi dans les patois de Reims et de Langres.

PASSIER, s. m. (Orne) Pailleur ; endroit où l'on *Passé*.

PASTOU, s. m. Berger, Pastre ; dans quelques localités le *s* ne se prononce pas ; du latin *Pastor*, qui s'est conservé dans *Pasteur* et *Pastoureau*. Ce mot signifie aussi Parc, Clôture, Endroit où l'on met les bestiaux à *paitre* ; en vieux-français *Pastis* signifiait Mur, Muraille, suivant Roquefort, t. II, p. 314.

PATACLAN, s. m. (Orne) Bruit d'un corps qui tombe dans l'eau ; cette onomatopée se trouve aussi dans le patois Bressan, mais avec un sens plus général.

PATARAUD, s. m. Coureur, Mauvais sujet ; le vieux-provençal donnait aux sectaires Vandois le nom de *Pataris*.

PATARET, s. m. (arr. de Bayeux) Soupe aux pommes ; en vieux-français *Pastanade* signifiait Soupe aux légumes.

PATEGAUD, s. m. (arr. de Mortagne) Secret ; on dit aussi *Patigaud* ; peut-être du latin *Pati*, Souffrir, parce que les secrets coûtent beaucoup à garder :

Rien ne pèse tant qu'un secret.

LAFONTAINE, *Fables*, l. VIII, fab. 6.

PATIGOUSSER, v. n. (arr. de Mortagne) Remuer l'eau pour s'amuser ; ce mot a été formé de *Patte*, comme le français *Patauger* et *Patrouiller*.

PATIRAS, s. m. Souffre-douleur ; du latin *Pati*, Souffrir.

PATÔCHER, v. a. Manier grossièrement, Toucher avec ses mains, comme si c'était des *Pattes* ; le vieux-français disait dans le même sens *Patojer* :

Si laidement le rebouloit,
Et patojait a lui ses pates
Qu'avoit plus noires que savates.

GAUTIER DE COINSI, *Miracles de la Vierge*, l. I, ch. 33.

PATOUF, s. m. Gros lourd ; il a la même signification en rouchi : le *Pataud* du français est bien moins expressif.

PATOUILLER, v. n. (Orne) Agiter l'eau, Marcher dans les mares ; dans le patois de la Meuse *Patouillat* signifie une Petite mare où l'eau croupit, et Roquefort, t. II, p. 316, cite

le vieux-français *Patoueil* auquel il donne le sens de Bourbier, Chemin boueux ; il semble ainsi que le *r* s'est introduit par corruption dans le français *Patrouiller* ; la forme primitive s'est conservée aussi dans le patois du Berry.

PATRAILLÉE, s. f. (Orne) Multitude, Grande quantité ; voyez le mot suivant.

PATRAILLER, v. n. (arr. de Cherbourg) Travailler avec ses mains, Se donner beaucoup de peine.

PATRASSER, v. réfl. Tomber tout de son long, Faire *patatras* ; à Rennes on dit *Dépétrasser*. Peut-être ce mot signifiait-il originairement Tomber sur les *pattes*, car on emploie dans l'Orne avec le même sens *Poignasser*. Dans quelques localités on se sert aussi du substantif *Patrasse*, Chute violente.

PATRON-JACQUET, loc. pop. Qui ne s'emploie que dans la phrase *Se lever dès le patron Jacquet*, à la pointe du jour ; on dit dans le patois du Berry, *Se lever à Petron Jacquet* et dans celui de plusieurs autres localités *Au patron ou potron-minette*. Peut-être cette locution vient-elle de saint Jacques, le patron des voyageurs, qui, pendant le moyen-âge, étaient pour la plupart des pèlerins. Cette expression pourrait venir aussi de l'écreuil, en patois *Jacquet*, qui passe pour le plus vif des animaux, et par conséquent pour le premier éveillé.

PATRONNER, v. a. et n. Toucher avec les mains, les *pattes*.

PATROUILLE, s. f. Ecouvillon ; voyez le mot précédent ; le patois de l'Orne n'a pas non plus admis le *r* dans ce mot, il dit *Patouille*.

PAUCHE, s. f. Chaussée. Il avait la même signification en vieux-français : *Avoit gens pour nous adober les chemins, pons et pauches* ; *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. III, p. 494.

PAUPILLE, s. f. (Orne) Sourcil ou plutôt Cil ; du latin *Palpetra*, Paupière, auquel on a donné la terminaison de *Cilium*.

PAUPILLER, v. n. (Orne) Ciller, Fermer les yeux de peur ; voyez le mot précédent.

PAUSE, s. f. Instant, Letemps de faire une *pause* :

Je la regardai une pose.

Chansons normandes, p. 195, éd. de M. Dubois.

Ce mot existait aussi en vieux-français :

*N'ert de Rome adont nul(e) cose,
Ne ne fu puis de mult grant pose.*

Roman de Brut, v. 27.

PAVAT, s. m. Collier de cheval, fait avec les feuilles séchées de l'iris des marais (*Pseudo-acarus*) qui s'appelle en patois *Pave*.

PEC, s. m. (arr. de Bayeux) Point de départ, But ; probablement de *Podium*, Petite éminence ; au moins ce mot était-il devenu en vieux-français *Pic*, *Puech* et *Pec*.

PEC, adj. Méchant, Sot ; il est plus usité au féminin *Pecque*, et vient sans doute de *Pecus*, comme le français *Pécore*.

PECAILLE, s. f. Fretin ; du

latin *Pecus*. Il se dit par métaphore de toute espèce de mauvais poisson et s'emploie comme terme de mépris dans un sens beaucoup plus général.

PECAUDER, v. n. (Orne) Mettre les mains dans le plat ; Se conduire comme une bête (*Pecus* ?).

PEÏOT, s. m. (arr. de Bayeux) Ligne dormante ; voyez **PÉQUER**.

PELAUTER, v. a. (arr. de Mortagne) Enlever et secouer par la peau (*Pellis*) ; il existait aussi en vieux-français et y avait pris par métaphore le sens de Battre, Etriller.

PELETTE, s. f. Petite peau de mouton que l'on met sur les sabots ; diminutif de *Pellis* ; la forme latine s'est conservée aussi dans *Pelletier* et dans *Pelleterie*.

PELOUE, s. f. Grosse houe ; mot composé sans doute de *Pelle* et de *Houe*.

PENER, v. a. et refl. Tourmenter, Faire de la *Peine* ; il existait aussi en vieux-français :

Car trop nos vuet cist rois pener et
travailler.

Chanson des Saxons, t. 1, coupl.
16.

PÊQUE, s. f. (arr. de Bayeux) Chiffon ; il ne s'emploie guère qu'au pluriel ; on disait en vieux-français *Pesse*, probablement de *Pièce*, morceau de linge. Ce mot existait aussi en vieux-français :

Bien ert cheus en males mains,
Quar si cheveil contre mont tendent,
Et les pesques contre val pendent
De son sorcot et de sa cote.

Fabliau d'Aloul.

PÉQUER, v. n. Désigner un but, Jeter son palet pour servir de but, comme *Buter* ; il signifie aussi par métaphore Arrêter, et l'on donne par extension le sens d'Attendre à la forme passive *Être péqué*.

PÊQUIÈRE, s. f. (arr. de Bayeux) Femme qui ramasse des chiffons ; en patois normand *PÊQUE*.

PERCETTE, s. f. (arr. de Mortain) Vrille, Petit outil qui *Perce*.

PERCHOUX, adj. (arr. de Saint-Lo) Oisif, Immobile comme une *Perche* ; dans l'arr. de Bayeux il signifie Frileux, parce qu'un froid trop vif empêche de sortir.

PÉRICAUCHÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Paresse ; voyez **PERCHOUX**.

PERRETTE, s. f. Terme de mépris dont on se sert en parlant des femmes ; le français dit *Péronnelle* ; c'est le diminutif féminin de *Pierre*.

PERREY, s. f. (arr. de Bayeux) Lieu rempli de galets ou de *Pierres* ; la même raison a fait donner le nom de Chemin perre aux anciennes voies romaines. Carpentier nous semble ainsi s'être trompé en expliquant le vieux-français *Perroy* par Rivage de la mer ; il avait probablement le même sens que le mot normand, comme le français *Pétrée*.

PERSOUX, s. m. (arr. de Vire) Pressoir ; probablement une métathèse.

PESAS, s. m. (arr. de Cherbourg) Tiges sèches de pois, en latin *Pisa* ; il existait aussi en vieux-français :

On avoit ja les pois so'es
Et li pesaz estoit loies.

Roman de Renart, t. 1, p. 20.

PESNOUETTE, s. f. (arr. de Vire) Petite fille dissipée.

PESTER, v. n. (Orne) Courir; on en a formé l'adjectif *Epestoui*, qui signifie Etourdi.

PÊTER, v. a. (Seine-Inférieure) Mesurer.

PETIT, adv. Peu; il s'emploie le plus souvent avec *Un*, comme en vieux-français :

Sire, dist-ele, un petit m'entendez.

Chanson de Hervé, B. R. Ms. de Saint-Germain, n° 1244, fol. 9, recto, col. 2, v. 15.

Ce mot est surtout usité avec une forme duplicative : Un petit peu, Un petit mot. La Fontaine a encore dit dans le fragment du *Songe de Vaux*.

Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade.

PÊTOCHE, s. f. Mauvaise chandelle qui *pétille*.

PÊTOUIN, s. m. (arr. de Bayeux) Ecorcheur, Qui enlève (en vieux-français *Toult*) la *peau*, que le patois normand prononce *pé*.

PÊTRA, s. m. Homme grossier; Paysan; il a la même signification à Rennes : l'origine est la même que celle du vieux-français *Pêteux* :

Et l'autre en fut chassé comme un pêteux d'église.

REGNIER, satire xiv.

On donne aussi à ce mot la signification de Derrière.

PÊTRE, adj. (Manche) Paresseux, Immobile comme une pierre, en latin *Pêtra*.

PÊTRELLE, s. f. Etincelle accompagnée le plus souvent de

pétillement; la même raison leur fait donner en rouchi le nom de *Pête*.

PEUFFE, PEUFFRE, s. f. Friperie; de l'islandais *Pelf*, Dépouilles; il avait conservé sa signification primitive en vieux-français :

Chargez s'en vont en lur pais
De la pelfre as cheitist.

GEOFFROI GAIMAR, *Chronique rimée*, publiée par M. Francisque Michel, *Chroniques anglo-normandes*, t. 1, p. 4.

Le vieux-français donnait aussi à Peufferie, le sens du patois normand *Peuffe*.

PEUFI, adj. (arr. de Mortagne) Flêtri, Fanné, comme le français *Frippé*.

PEUFFIER, s. m. Fripier; Voyez PEUFFE.

PEULIE, adj. (arr. de Vire) Maladroit; littéralement Peu joyeux, Mal en train.

PEZET, s. m. Etoupe.

PHÉBÉ, s. m. Pécule, Bien; peut-être de l'islandais *Fe*, Troupeau, qui avait pris la signification d'Argent, parce qu'on ne connaissait pas d'autre richesse.

PIANCHE, s. f. et PIANÇON, s. m. (arr. de Bayeux) Fille, Enfant; dans l'arr. de Mortain, il est devenu adj. et signifie Malin, Espiègle.

PIANNER, v. n. (arr. de Mortagne) Il se dit du cri du din-don et signifie littéralement Crier comme un Paon; voyez PICOT.

PIAUCÉ, adj. (arr. de Bayeux) Couché.

PIAUCER, v. n. Pleurer, Crier sans cesse comme un poulet; c'est probablement une

corruption de *Piauler* qui vient du latin *Pullus* ; cependant on lit dans les Extraits de Festus par Paulus Diaconus , p. 212 ; *Pipatio* clamor plorantis lingua Oscorum , et Chaucer a dit dans son *Canterbury tales* , v. 477 :

He gave not of the text a *pullid* hen,
ce que Belleden Ker explique par Malade, Qui a la pépie ; *Archaeology of popular phrases* , t. II , p. 74.

PIAUFFRER , v. a. (arr. de Mortagne) Embrasser souvent et avec force.

PIAUME , s. f. (arr. de Valognes) Pivoine , en latin *Peonia*.

PIC , (arr. de Bayeux) Il ne s'emploie que dans la locution adverbiale *Par pic et par mic* , qui signifie Par petites portions , Par intervalle. Probablement cette expression a une origine celtique ; *Pic* signifie en breton *Une chose pointue* , et *Mic* (bas-latin *Mica*) *Une petite chose*.

PICHET , s. m. Vase en terre, Grand pot à boire.

Et les bras sont armés de tasses, de
pichets.

LALLEMAN , *La Champénade* , ch. III , p. 27.

Cemot existait aussi en vieux-français : Le suppliant eust gaigne dudit Dominique un pot , ou pichier de vin ; *Lettres de grâce* (1397) , citées par Carpentier , t. III , col. 272 , et s'est conservé dans le patois Vendéen :

De l'aéve frede en in pichée,
Dan pée , et rée pre lo gressée.

Chanson citée dans les *Mémoires de l'Académie celtique* , t. III , p. 380.

Malgré l'anglais *Pitcher* et le breton *Picher* , ce mot vient sans doute du vieux-latin *Baccar* que Festus explique par *Vas vinarium* , ou de l'islandais *Bikar* (allemand de *Becker*) qui a la même signification que le patois normand , car on appelait autrefois *Bichet* un vase qui servait de mesure et nous lisons dans *Li treisieme livres des Reis* , ch. VII , v. 45 : Hiram fist vaisselle de mainte baillie , poz , chanes e pichers.

PICOIS , s. m. Espèce de houe , *Pic* ; il existait aussi en vieux-français : E ces de Israël veneient as Philistiens pur aguïser e adrecier e le soc , et le picois (*Ligonem*) , e la cuignee , e la houe ; *Li premiers livres des Reis* , p. 44. On trouve en vieil-anglais *Pykoise* :

Eche man to pleye with a plow,
Pykoise or spade.

Vision of Piers the Ploughman , v. 1987.

PICOT , s. m. Dindon ; de l'anglais *Peacock* , Paon ; sans doute parce que le dindon fait la roue comme le paon ; par suite de la même idée , on a dit pour exprimer son cri qu'il *piannait*.

PICTRIE , s. f. Ce mot n'est employé que dans la phrase *Etre dans la pictrie* , qui signifie Etre ivre.

PIÉÇA , adv. Depuis longtemps ; c'est l'explication (*Dudum*) qu'en donne un glossaire français-latin , écrit dans le XIV^e siècle , qui est conservé à la Bibliothèque de Conches , et on le trouve avec cette signification dans une foule de passages.

Ysaies pieca pramist
Et en sa prophete dist,
Que de la rais Jesse istra
Une verge qui flourira.

WACE, *Etablissement de la fête
de la Conception*, p. 34, v. 15.

Ce mot est sans doute une contraction de *Pièce il y a* et vient du latin *Spatium*, Espace ; *Petier* est employé avec le sens de *Spatiari* dans Froissard, *Chronique*, l. 1, ch. 176.

PIÈCE, adj. Aucun, ou plutôt adv. de négation, comme *Brin*, *Point*, *Pas* ; il vient peut-être de *Species* ; car on lit dans Optatus Milevitanus, l. vi : *Calicum (fractorum) species revocastis in massas*. Il s'employait aussi en vieux-français dans le sens d'Espace :

Une grant piece remeist la chose en-
si.

Raoul de Cambrai, p. 21, v. 1.

Dans l'arr. de Mortagne on prononce *Picie*.

PIF, s. m. Grand et gros nez ; il a la même signification dans le patois du Berry. Peut-être signifiait-il d'abord Le nez bourgeonné d'un ivrogne ; car le vieux-français *Pifre* signifiait Gourmand, et le style familier a conservé le verbe *Empiffrer*, Faire manger avec excès.

PIFFETTE, s. f. (arr. de Mortagne) Jeune fille qui aime la toilette, Qui cherche à faire *piaffe*.

PIGACHE, s. f. (arr. de Bayeux) Pointe de terre ; on donnait ce nom en vieux-français à une sorte d'ornement que les femmes portaient aux manches

de leurs robes.

PIGEONNER, v. n. (arr. de Bayeux) Germer, Pousser comme un *pignon*.

PIGLER, v. n. (arr. de Mortagne) Jeter des cris perçants, Crier sans pleurer ; en anglais *Pig* signifie Un petit cochon.

PIGNARD, s. m. Pleurer ; il signifie dans le patois de Rennes Un homme qui gronde pour la moindre chose ; voyez le mot suivant.

PIGNER, v. n. Geindre, Se plaindre à voix basse ; dans l'Orne il se dit aussi du bruit que fait une manivelle ou une roue mal graissée, et le vieux-français s'en servait dans le même sens.

PIGNOCHE, s. f. (arr. de Vire) Cheville ; (arr. de Saint-Lo) Fausset ; voyez ÉPINOCHÉ.

PIGNOLLE, s. f. Ce mot n'est employé que métaphoriquement dans l'expression Trousser ou Retrousser pignolle, qui signifie Se sauver, S'en aller : c'est sans doute une corruption du vieux-français *Pignonceau*, Bannière longue et pendante que l'on relevait pour marcher avec plus de facilité :

Bruient banieres, plus en i ot de mil,
Et pignonciaus k'el front devant sont
mis.

Garins li Loherens, Ms. B. R.
9654 5a, fol. 80, recto, col. 1,
v. 5.

Ce mot s'employait aussi au figuré en vieux-français, mais avec une acception différente ; il signifiait Peine, Embarras ; voyez Roquefort, t. II, p. 353.

PIGNONNER, v. a. (Orne) Percer ; *Pignon* signifiait en vieux-

français Un morceau de lance.

PIGRAS (à), adv. (arr. de Mortagne) En abondance, En quantité.

PIGRAT, s. m. Endroit battu comme un champ de foire ; dans l'arr. de Mortagne ; il a pris le sens de Bourbier ; on dit au figuré Mettre le pied dans le pigrat ; voyez PIVAT.

PIGUENETTE, s. f. (Orne) Petite fille méchante ; dans le patois du Berry on appelle les pie-grièches *Piquerede*.

PIHOUE, s. f. (Seine-Inférieure) Femme de mauvaise vie.

PILAUDER, v. a. (arr. de Mortagne) Il ne s'emploie qu'avec les boues et signifie Marcher dans un bourbier.

PILE, s. f. Volée de coups ; ce mot qui se trouve aussi dans le patois du Berry vient sans doute du vieux-français *Pil*, Espèce de massue, ou du verbe *Piler*, Broyer, Ecraser.

PILÈCHE, s. m. (arr. de Saint-Lo) Gruau, Grain *pilé*.

PILER, v. n. Pressurer des pommes comme avec un *pilon* ; il a la même signification dans le patois de Rennes.

PILETTE, s. f. (arr. de Valognes) Fleur de l'Arum qui ressemble à un petit *Pilon*.

PIMPERLOTTÉ, adj. (arr. de Mortagne) Taché de petits points de diverses couleurs ; probablement une corruption du vieux-français *Pipelotté*, Extrêmement orné suivant Roquefort, t. II, p. 356.

PINELLES, s. m. pl. (arr. de Rouen) Bas, Chausses.

PINGE, adj. (arr. de Mortagne) Qui a le poil lisse.

PINGÉ, adj. Mouillé ; voyez le mot suivant.

PINGER, v. a. Plonger ; dans l'Orne il signifie Puiser, et dans la Vendée Être submergé.

PINGET, s. m. Rond que fait une pierre sur l'eau ; c'est probablement le même mot que *Pingeot* auquel on donne dans l'arr. de Mortagne la signification de Ricochet sur l'eau.

PION, s. m. Ivrogne, Un peu gris ; il vient sans doute du grec *Πινεν*, Boire, ou du vieux-français *Pion*, Soldat : Mes gens d'armes, mes archiers, mes pions.

Pierre MICHAULT, *Dance aux aveugles*, p. 13.

PIOT, s. m. Boisson, Vin :

Cy gist qui a bien aimé le pïot.

Vaux-de-Vire, p. 57, éd. de M. Débois.

Ce mot existait aussi en vieux-français :

La vigne dont nous vient celle nectarique, delitieuse, pretieuse, celeste, joyeuse et deificque liqueur, qu'on nomme le pïot ; Rabelais, l. II, ch. 1.

Ce mot qui se trouve également dans les patois de l'Isère et dans celui de Rennes, vient sans doute du latin *Potus* ; il s'emploie aussi comme adj. et signifie alors *Ivre* ; dans l'Orne, on dit quelquefois *Piou*.

PIOTER, v. réfl. S'enivrer ; voyez PIOT

PIPET, s. m. Fêtu par lequel on aspire un liquide ; corruption de *Pipeau*.

PIQUERAY, s. m. (arr. de Bayeux) Terrain couvert de galets roulés.

PIQUEROLLE, s. f. Rougeole,

qui marque la peau de taches rouges comme des *piqûres*.

PIQUETTE, s. f. Mélange de lait caillé et de crème, dont l'acidité est *piquante*.

PIREI, s. m. (Orne) Petit baton qui sert à jouer ; voyez **BAGULO**.

PIRO, s. m. Petite lessive ; probablement une corruption de *Puro* ; voyez **PURER**.

PIROTTE, s. f. Oie femelle ; dans le patois de Rennes on dit *Pirette* : à Cherbourg on donne ce nom à la femelle du dindon.

PIS, s. m. Mamelle de vache ; c'est une extension de la signification du vieux-français *Pis*, Poitrine :

Et cil qui tindrent les costiax,
Parmi capes, parmi mantiax,
Parmi pis et parmi boeles
Firent passer lor alemelea.

Roman de Brut, v. 7433.

Nous donnons encore le même sens à *Sein* et à *Poitrine*, et le vieux-français *Pect*, du latin *Pectus*, avait pris aussi la signification de Mamelle :

La vache avec gros pect que sôn veau
tendre tire.

HÉGEMON, p. 7.

PISCALÉ, s. f. (Orne) C'est un terme de mépris pour désigner Une femme ; ailleurs on dit *Pisseuse*.

PITANCHIER, v. réfl. (arr. de Bayeux) S'impatisier.

PITER, v. n. (arr. de Mortagne) Il se dit du fil et de la toile qui blanchissent moins en certains endroits que dans d'autres.

PITOU, s. m. (arr. de Bayeux) *Putois* ; il signifie aussi Méchant et vient peut-être en ce dernier sens du vieux-français

Pitais, Hypocrite, Faux-dé-vot, selon Pasquier, *Recherches de la France*. l. VIII, ch. 2, col. 759.

PIVAT, s. m. (arr. de Rouen) Boue délayée ; en Basse-Normandie il signifie Urine.

PIVOLETTE, s. f. (canton des Pieux) Papillon. .

PLACEBO, s. m. Elève qui pour *plaire* à ses maîtres leur rapporte les fautes de ses camarades. Il était aussi usité en vieux-français, mais dans un sens un peu différent : Si les princes savoient plutôt embrasser les utiles conseils que les passionnés et déguisés de leurs ministres qui vont, comme on dit, toujours à *Placebo* ; de Villars, *Mémoires*, l. VI, p. 560. Ce mot est tombé en désuétude.

PLANCHON, s. m. Sauvageon ; il existait aussi en vieux-français :

Avint que el bos de Glancon
U il a maint joveue plancon.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 24543.

On dit aussi pour désigner de jeunes arbres de la *Plante*, et le français se sert dans le même sens de *Plant*.

PLANITRE, s. m. (arr. de Valognes) Esplanade, Place où l'on se réunit ; dans le patois de l'Isère on dit *Platro*.

PLANQUE, s. f. Pont de bois, littéralement *Planche*.

PLANT, s. m. Pommiers plantés ; c'est en Normandie le *plant* par excellence.

PLANTÉ (à) loc. adv. En abondance ; ce mot qui vient du latin *Plenitudo*, Abondance, n'est plus usité ; mais il se

trouve dans la chanson populaire que les enfants chantent la veille du jour des Rois :

Guerbe au boissey,
Pipe au pommier,
Bieurre et lait,
Tout à planté.

G. MANCEL et Ch. WOINEZ, *Histoire de la ville de Caen*, p. 42.

Il existait aussi en vieux-français :

Arbre trop souvent transplanté
Rarement fait fructifier une plante.

LE ROUX DE LINCY, *Livre des proverbes français*, t. I, p. 37.

Probablement même on l'employait aussi substantivement, car on lit dans un poème anglais qui fut certainement écrit avant 1300 :

All his clerks and barouns
Were set in their pavylouns,
And served with grete plente
Of mete and drink and each dainte.

Richard Coeur-de-Lion, v. 1775.

Le français *Plantureux* semble avoir la même origine, quoique *Plantados* signifiait en provençal Fécond et vint du latin *Plantatus*.

PLANTIÈRE, s. f. Ficelle avec des nœuds coulants en crin, pour prendre les oiseaux de mer.

PLATINE, s. f. (arr. de Valognes) Patène; du latin *Platina*.

PLÉGER, v. a. Défendre, Favoriser; c'est une extension de l'ancienne signification Cautionner en justice: Se aucuns plege home qui soit repris de la mort a aucun ou d'aucun crime; *Etablissements de Normandie*, p. 36.

Il signifie Garantir, Assurer, dans le vieux proverbe :

Février qui donne neige
Bel été nous plège.

et semble avoir été pris quelquefois dans l'acception de Tenir tête, Faire raison :

A vous, Monsieur de céans,
Plégez-moi, je vous prie.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 192, éd. de M. Travers.

PLEIN (TOUT) loc. adv. (arr. de Valognes) Beaucoup; cette expression est empruntée aux mesures de capacité; on dit aussi dans le patois du Jura: Cette planche a tout plein de trous.

PLESSE, s. f. (arr. de Mortain) Bois taillis, Forêt; *Plessier* et *Plesseis* avaient la même signification en vieux-français:

Parmi un plesseis de saus.

Roman de Renart, t. III, p. 323.

et on donnait le même sens au provençal *Plais* et *Plaissat*. Les deux forêts de Saint-Sauveur-le-Vicomte s'appelaient la Petite et la Grande-Plèze. Voyez le mot suivant.

PLESSER, v. a. Plier, Courber; du latin *Plectere*. Dans l'arrondissement de Mortagne, il signifie Garnir une haie de branches couchées et coupées aux trois quarts; c'est ainsi sans doute que l'on plantait autrefois les bois taillis.

PLIACOUX, adj. Humide et compact; il ne se dit qu'en parlant du sol.

PLOTTER, v. a. Battre, Frapper, comme avec des *Pelottes* de neige; ce mot qui se trouve dans la langue populaire de presque toutes les provinces est sans doute le même mot que le vieux-français *Ploder* dont la

signification est semblable ; voyez cependant PELAUTER.

PLOUFRE, adj. (arr. de Rouen) Enflé.

Su gros ploufre de Vinchent.

Muse normande, p. 34.

Ailleurs on dit *Pouffe*.

PLOUQUE, s. f. Perruque de laine ; corruption de *Peluche*.

PLUC, s. m. Ce que l'on peut *éplucher* ; ce mot existait aussi en vieux-français :

Il n'y a ne pluc ne pasture,
Allons ailleurs fourrer nos bouges.

Histoire de l'Évangile en vers.

On dit aussi *Pluquette* pour *Epluchure* et *Plucoter*, *Pluchoter* pour *Eplucher*. Un oiseau qui cherche à *plucoter* du feu ; *Farce des Quiolards*, p. 34.

PLURER, v. a. Peler, Oter la *Pelure*.

POCHARD, s. m. Ivrogne ; peut-être de *Poisson*, mesure de vin, qui s'appelait en vieux-français *Poche*, *Poichon* :

Frere Gille, dit le prieux,
Nous ne sommes cy que nous deux,
Or nous donne par courtoisie
Ung peu de frommage de Brie
Et plain poichon de vin d'Ausoire.

Triumphe des Carmes, v. 135.

On dit aussi *Se pocharder*, *S'enivrer*.

POCRAS, s. m. Gachis.

POCRASSIER, s. m. (Orne) Malpropre ; littéralement, Qui se met dans le *Pocras*.

POIGNE, s. f. (arr. de Valognes) Main ; du latin *Pugnus* : il signifie aussi au figuré *Etreinte*.

POIGNASSER, v. a. (Orne) Manigancer ; voyez le mot précédent.

POISON, s. m. (arr. de Va-

lognes) Terme injurieux ; le français emploie *Peste* dans la même acception ; cette locution n'est sans doute pas fort ancienne, car *Poison* est resté féminin jusqu'au milieu du xiv^e siècle.

POLACRE, s. f. (arr. de Vire) Gillet ; on s'en sert comme d'un terme de mépris à Caen, mais c'est alors une corruption de *Pouacre*.

POLETTE, s. f. (arr. de Vire) Courroie.

POLLET, s. m. Nom d'un faubourg de Dieppe et d'un groupe de maisons sur le rivage à Port-en-Bessin ; selon Roquefort, t. 1, p. 373, *Polet* signifiait en vieux-français Le bassin d'un port.

POMEROLE, s. f. (arr. de Coutances) Primevère ; voyez *PRIMEROLLE*.

POMMAGE, s. m. Espèce, Nature de *Pommes*.

PONCER, v. a. Presser, Exprimer ; dans l'arr. de Vire on dit *Ponger* et cette forme se trouve aussi en rouichi : probablement du breton *Punsa*, Tirer de l'eau.

PONCEUX, s. m. (arr. de Valognes) Petit pressoir en plein air que l'on démonte quand les pommes sont pilées.

PONE, s. f. Ventre ; voyez *APONE*.

PONICHER, v. n. (arr. de Mortagne) Mal arranger, Mal ajuster ; il se dit le plus souvent des choses de toilette et vient du latin *Ponere*.

POQUER, v. a. (arr. de Valognes) Porter des fruits dans sa *Poche*.

POQUES, s. f. pl. Grosses

s ; dans le patois de Ren-
n dit *Pocres*.

QUKTON, s. m. Homme qui
rt maladroitement de ses
s, littéralement qui a de
es mains, des *Poques* ; à
es on en a formé aussi le
; *Poganner*, Manier sale-
, maladroitement.

RIE, s. f. (Orne) Gros bou-
que les enfants portent à
sse, le dimanche des Ra-
x, et qui est ordinairement
osé de *Porions* ; voyez ce

RION, s. m. Narcisse des
qui fleurit de très-bonne

l'ay plus amy ne amye,
France et en Normandie,
me donnast ung porion.

LIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*,
p. 158, éd. de M. Dubois.

Poireau s'appelait en
-français *Porion*, et a con-
cette forme en rouchi ; la
mblance des feuilles a fait
er le même nom au Nar-
des prés.

MAISQUE, conj. Lorsque ;
conjonction existait en
-français, et les trois mots
la composent ont exacte-
le même sens que *Alors*-
à l'heure que).

QUERIE, s. f. Etable des
ons (*Porcs*) ; il se trouve
en rouchi et s'emploie
uefois par métaphore pour
ner Un lieu sale.

RTIN, adv. (Calvados) Il ne
ploie qu'avec le verbe *Par*-
et signifie alors Parler fa-
rement, comme des ména-
s qui regardent bouillir le
au-feu. Il est aussi subs-
f et signifie par extension

à Vire, Fadaises, et à Rouen,
Babil fatigant ; *Coup-d'œil*
purin, p. 49.

POTINE, s. f. Chaufferette en
terre, littéralement Petit pot.

POTTE, s. f. (Orne) Petite
fosse.

POU, s. m. (arr. de Cher-
bourg) C'est une corruption de
Podium, Montagne, qui s'est
conservée dans le Pou de Fla-
manville. Donavimus..... po-
dium sive montem vulgariter
appellatum de *Champinac* ;
Chartre citée dans du Cange,
t. v, col. 595 ; voyez aussi
Valois : *Galliarum notitiae*,
p. 452, et Huet, *Origines de*
Caen, p. 322.

POUAS, s. m. (arr. de Bayeux)
Noyau.

POUF, s. m. Ornement de toi-
lette dont le nom se trouve
aussi dans le patois de Lor-
raine.

Je n' maitions, ni pouf, ni pouffons,
Ni be ribons, ni ceinturons ;
Nos cotillons et nos corsets
Valeont bin to sos affiquets.

Noël Lorrain, publié par M.
Grille de Beuzelin dans son
*Rapport au Ministre de l'ins-
truction publique sur les*
monuments historiques de
Nancy et de Toul, p. 129.

POUGEA, s. m. Brai, Poix
noire.

POUGEAT, s. m. Tiges de pois
sèches.

POUILLARD, s. m. Vaurien,
Homme méprisable ; peut-être
n'est-ce pas une corruption du
français *Pouilleux* qui se prend
quelquefois dans un sens méta-
phorique, car on lit dans le
roman manuscrit d'Athis :

Es busches sont les chevaliers
Et es galees les archiers,

Et les esnesques et les nez
Portent les tentes et les trez,
Les sergens et la poulaille
Et gens qui servent pour vitaille.

Voyez aussi **POUILLU**.

POUILLER, v. a. Passer une manche, Mettre un habit; ce mot qui se trouve aussi dans le patois de Rennes n'est peut-être pas sans rapport étymologique avec le français *Dépouiller*, que l'on fait cependant venir généralement du latin *Spoliare*. Voyez le mot suivant.

POUILLOT, s. m. (Orne et arr. de Saint-Lo) Brassière, Corset; dans quelques localités on dit *Apollon*.

POUILLU, adj. Indolent, lâche; voyez **POUILLARD**.

POULET, s. m. (arr. de Saint-Lo) Noyau.

POULETTE, s. f. (arr. de Valognes) Ampoule.

POULIER, v. a. (arr. de Mortagne) Élever avec une *poulie*.

POULOT, s. m. Jeune enfant; du latin *Pullus*, que l'on employait quelquefois avec cette signification :

Strabonem

Appellat pæctum pater et pullum male
parvus

Si cui filius est.

HORACE, *Satyrae*, l. I, sat. III, v. 45.

POULS, s. m. pl. (arr. de Valognes) Bouillie d'avoine à l'eau, (arr. de Saint-Lo), Bouillie d'avoine au lait, (arr. de Cherbourg) Bouillie de sarrasin à l'eau. Les Normands faisaient autrefois un si grand usage de bouillie qu'on les appelait par sobriquet *Boulieux*, et que Ravisius Textor dit dans une de ses élégies, *Dialogi*, fol. 227, v° :
Saepe rogare soles, qua tandem tem-
poris hora

Cessabit nostrae zelus amicitiae....
Junge lupis agnos, fac recte incedere

canrum,
Fac noctis tempus clarius esse die....

Arvernus rapas, Normanis tolle polen-
tam,

Hypocrisim claustris; tolle jocos
pueris;

Flamingos populos fac uti nolle bu-
tyro;

Sint simul atque semel partus et in-
tegritas....

Quando feceris hoc, vel factum vide-
ris illud,

Cessabit nostrae zelus amicitiae.

Ce mot qui vient du latin *Pulsum* est resté dans le patois de la Bresse avec une forme un peu différente :

Ell' amossi la rosura

De la casseta de peu.

Noëls Bressans, p. 87.

POULTRE, s. f. (arr. de Mortagne) Jeune cavale de vingt-cinq à trente mois qui n'a pas encore porté; ce mot qui existait aussi en vieux-français, vient du latin *Pullitra*.

POUMON, s. m. (arr. de Valognes) Terre fangeuse.

POUPINER, v. a. (arr. de Valognes) Parer avec recherche, Manier sans cesse comme un *Poupon*; *Poupin* signifie en français Habillé avec affectation, et on lit dans Vauquelin de la Fresnaye :

Son crin estoit noué en un neu simple-
ment

Et frisé par devant assez poupine-
ment.

Foresteries, fol. 22, verso.

POUQUE, s. f. Sac.

Quand il pleut le jour saint Marc,
Il ne faut ni pouque ni sac.

Proverbe normand.

Ce mot vient plutôt de l'islandais *Poki*, Sac, que du français *Poche*; car on lit dans le *Vision of Piers the Ploughman*, v. 9392 :

poverte hath but pokes
putten in hise goodes.

ur *Mendier* le peuple dit
e souvent en Normandie
dre un bissac.

QUETTE, s. f. Poche ; lit-
ment Petite pouque, en
is *Pockett*. A Pont-Aude-
es enfants qui ne sont pas
nts de ce qu'on leur a
é, suivent le cortège des
mes, en criant: *Pouquettes*
es.

URE, adj. Pauvre ; voyez
t. L'anglais a conservé
et on lit dans le *Miserere*
eclus de Moliens, str. LI :
iches est espoantans
s pources reconfortans.

FRIS, s. m. (Orne) Pla-
Enduit sur les murs.

FRISSEUR, s. m. Plafon-
voyez le mot précédent.

GUILLER, v. a. (arr. de
gne) Promener un enfant
animal pour le dissiper ;
POURJOLLER.

RIJET, s. m. (arr. de Mor-
) Bûcher.

RIJOLLER, v. a. (arr. de
ix) Porter d'un lieu à un

IS, s. m. pl. (Orne) Pêta-
s du sarrasin, qui se dé-
it du grain quand on le

S, s. f. (arr. de Bayeux)
ourrie ; il s'emploie aussi
uré et signifie Homme ou
e digne de mépris.

CHER, v. n. (arr. de Va-
i) Parler ; c'est un chan-
t inverse de la significa-
e *Sermon*, Prédication,
gnifiait seulement en la-
scours.

CI, adj. (arr. de Bayeux)

Pourri, Creux ; il ne se dit qu'en
parlant du bois.

PRÉCIMÉ, adv. (arr. de Mor-
tagne) Très près, Bientôt ; du
latin *Proxime*.

PRESSE, s. f. Armoire.

PRÉTINTAILLE, s. f. Attirail ;
c'est une extension de la signi-
fication du français.

PRIMEROLLE, s. f. (arr. de
Valognes) Primevère ; à Cher-
bourg on dit *Promenolle* ; il
semble employé dans cette ac-
ception par Chaucer, *Canter-
bury tales*, v. 3268, et par
Gower, *Confessio amantis*, fol.
148, et on lit dans une chanson
de Gilles le Viniers :

Beaux m'est prinstans au partir de
fevrier,
Ke primerole espanit el boscaige.

Dans Roquefort, *Etat de la poé-
sie françoise*, p. 75.

Mais dans un glossaire du
XIV^e siècle, qui appartient à
la Bibliothèque de Conches, et
dans un autre du XV^e, conservé
à la Bibliothèque de Lille, et
marqué E. 36, *Primerole* est
expliqué par *Ligustrum*, pro-
bablement parce que le troène
est un des premiers arbres qui
poussent des feuilles.

PRINCE, s. f. (arr. de Vire) E-
cluse ; littéralement *Prised'eau*.

PRINCEUX, s. m. (arr. de Va-
lognes) Pressoir.

PRINCIMI, adv. (arr. de Mor-
tagne) Promptement ; du latin
Proxime.

PROGNER, v. a. Elaguer ;
voyez EPROGNER.

PRULER, v. a. Oter l'écorce
d'un arbre ; probablement une
corruption de *Plurer*, par mé-
tathèse ; voyez ce mot.

PRUNELLE, s. f. Fruit de l'é-

pine noire, qui ressemble à une petite *prune* :

Meures mangüent et ceneles,
Boutons, cornelles et pruneles.

CHRESTIENS DE TROYES, *Dict du
roi Guillaume d'Angleterre*.

PUCHER, v. a. (arr. de Valognes), Pucher la lessive, Couler la lessive ; primitivement ce mot signifiait sans doute Epuiser, parce qu'on verse la lessive sur le linge jusqu'à ce qu'elle soit presque entièrement épuisée : c'était au moins la signification que l'on donnait au vieux français *Espucher* :

Ewe en viver u en estanc
Est plus legier a espucher
Que n'ert son beivre ne son manger.
GEOFFROY GAIMAR, *Chronique*
dans M. Michel, *Chroniques*
anglo-normandes, t. I, p. 24.

Couler la lessive semble une aphérèse d'*écouler* qui confirme cette étymologie. Une origine celtique n'en serait pas cependant impossible ; *Buga* signifie en breton Fouler, Presser avec les mains, et on en a formé *Bugadi*, Faire la lessive.

QUAIRE, v. n. (arr. de Cherbourg) Tomber, Cheoir ; c'est une contraction du latin *Cadere*.

QUAIRE, s. f. (arr. de Bayeux) Corde nouée à un pieu qui sert à attacher les bestiaux dans les pâturages ; dans l'arr. de Cherbourg ce mot signifie l'Animal attaché.

QUANT ET QUANT, loc. adv. Ensemble, En même temps ; elle était aussi usitée en vieux-français :

Quand on dira : César fut maître de l'Empire,

PUCHET, s. m. Petite cruche avec laquelle on *puche* (épaise) ; peut-être cependant est-ce un dérivé de l'anglais *Putcher* dont la signification est la même, ou une corruption du normand *Pichet*.

PUERVE, s. f. Poulpe ; au figuré Femme méprisable.

PUET, s. m. Bouchon, Galoché, Galine ; voyez ces mots ; littéralement Ce qui élève, du vieux-français *Puech*, Hauteur, Élévation.

PUETTE, s. f. Mauvaise petite chandelle, ordinairement en poix-résine qui *pue* beaucoup.

PUPU, s. m. Huppe ; du latin *Upupa*, qui se trouve déjà dans Plin, *Historiæ naturalis* l. X, ch. 36. Ce mot existait aussi en vieux-français ; Rabelais a dit dans son *Pantagruel* : Ou me munir de langues de puputz ou de cœurs de ranes vertes.

PURER, v. n. Couler, Egoutter ; l'anglais *Topoure* se rattache probablement à la même racine, ainsi que le français *Purée*.

Q

Qu'on sache quant et quant Brute le
surt occire ;
Quand on dira : César fut premier
empereur,
Qu'on dise quant et quant Brute en
fut le vengeur.

GRÉVIN, cité par La Harpe, *Cours de Littérature*, Part. II, l. I, ch. 2.

Kant signifie en islandais Côté : peut-être a-t-on dit d'abord *Quant à quant* ; le français emploie dans la même acception *Côte à côte*.

QUARQUELOT, adj. (arr. de Mortagne) Maigre.

QUARRE, s. f. Angle d'un ob-

QUE

jet *carré*, et, par extension, Toute espèce d'angle ; il se dit aussi dans le patois du Berry et dans celui du Jura. Voyez *CARRÉ*.

QUARSONNIER, s. m. (arr. de Mortagne) Mesure de grains ; corruption du vieux-français *Quartonnier*, qui signifiait la Quatrième partie du boisseau.

QUAS, s. m. Fêlé ; il ne s'emploie que dans la phrase ; Il sonne le quas, et vient du latin *Quassare* ; il avait conservé cette forme en vieux-français :

Il fut semons, li prestres vient ;
Venez est, respondre convient
A son esvesques de cest quas,
Dont li prestres doit être quas.
Testament de l'Asne, v. 91.

QUASIMENT, adv. Presque ; c'est le latin *Quasi*, auquel on a ajouté la terminaison ordinaire des adverbes français.

QUÉDALE, s. f. Horloge.

QUÉLOT, s. m. Moutarde blanche (*Sinapis arvensis*) ; on l'appelle *Jotte* dans le Berry ; Boreau, *Flore du Centre de la France*, n° 459.

QUENELLE, s. f. (arr. de Coutances) Chantepleure ; peut-être le même mot que *Chignole*.

QUENIOT, QUENAILLE, s. m. Enfant ; voyez *CAIGNOT*.

QUENOILLE, s. f. (arr. de Mortagne) Gosier ; voyez *CHE-NOLLE*.

QUENOTTES, s. f. pl. Dents ; probablement de l'islandais *Kenni*, Mâchoires ; le vieux-français avait *Quennes*.

Et neporquant quatre des pennes
L'en remestrent entre les quennes.
Roman de Renart, v. 7243.

QUÉOLLES, QUIOLLES, s. f. pl. (arr. de Mortagne) Jambes crochues, mal faites ; probable-

QUE

483

ment une corruption de *Quilles*, que le peuple de plusieurs provinces emploie dans la même acception.

QUÉRAS, s. m. Sort, Guignon ; voyez *ENQUÉRAUDER*.

QUÉRAULT, s. m. (arr. de Vire) Résine.

QUÉRÉE, s. f. (Orne) Personne ou Animal maigre ou sale ; voyez *CARI* et *CARNE*.

QUÉRIR, v. a. (arr. de Vire) Trépanner ; on dit aussi *Quersir*, c'est probablement une métathèse de *Cressir* qui vient du latin *Cruciari*.

QUERQUE, s. f. (arr. de Bayeux) Mélange de foin et d'argile pour bâtir. Pisé.

QUERRAY, s. f. (arr. de Cherbourg) Traces que laissent les *Charrettes* (en patois *Quérettes*) qui ont la même voie ; selon Roquefort. t. II, p. 417, *Querroy* aurait signifié en français Une grande route.

QUERRIER, s. m. (arr. de Cherbourg) Morceau de bœuf près de la queue.

QUERTER, v. a. (arr. de Mortagne) Arranger, Atifler.

QUÉTILLER, v. a. Battre, Rosser ; on dit aussi *Quatiller* : voyez *CASTILLER*.

QUÉTINES, s. f. pl. Pommes qui tombent avant la maturité ; probablement parce qu'on les *quête* au lieu de les abattre : on les appelle en Haute-Normandie *Groules*.

QUEUE, s. f. Pierre à aiguiser, Affiloir ; il était aussi employé en vieux-français.

Mais moy n'estant poëte, une queux
je seray.
Qui le fer des esprits plus durs aiguiserey :

Car bien que la queux soit a couper inutile,
Elle rend bien coupant tout l'acier
qu'elle affile.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, *Poésies*, p. 94.

QUEULÉE, s. f. (Eure) Famille; littéralement Ce que l'on traîne après soi, qui est attaché à sa queue.

QUEUTRE, s. m. (Orne) Mauvais couteau; du latin *Culter*, comme le français Coutre.

QUIBOLLES, s. f. pl. Jambes; voyez QUÉOLLES.

QUIÉRUE, s. f. (arr. de Valognes) Charrue; cette prononciation remonte au moins au milieu du XIV^e siècle, car on lit dans les Comptes de l'hôpital des Wez de 1350: Huit muis, six rasieres, deus coupes d'avaine pour les kievais de kiev-rue doudit hospital; dans Roquefort, *Supplément au Glossaire*, p. 197.

QUIGNOCHE, s. f. (arr. de Vire) Béquille; voyez CRIOCHE.

QUILLEBOCHE, s. f. (arr. de Valognes) Bouchon, Galine; littéralement *Quille bossue*;

on en a fait le verbe *Equillebocher*, Asticoter quelqu'un, Le prendre pour but.

QUINQUEUX, adj. Mal vêtu, Déguenillé; le vieux-français employait avec la même acception *Chinceux*, et on dit encore *Requinquer*.

QUIORON, s. m. (arr. de Rouen) Tout ce qui est chétif.

QUOI, s. m. Poignée de filasse ou de lin apprêtée; on disait en vieux-français *Quoquillon*. *Quoi* a aussi quelquefois le sens de Fortune, Argent; c'est le *Quid* des latins qui signifiait Quelque chose.

QUOI, adj. Tranquille; du latin *Quietus*, comme le vieux français :

Pire est coie iave que la rade.

ADAM DU SUEL, *Distiques de Caton*, l. IV, dist. 30, v. 4.

On dit encore Se tenir coi.

QUOUANE, s. f. (arr. de Saint-Lo) Gazon.

QUOUANNE, adj. (arr. de Caen) Bête, Poltron; on disait en vieux-français *Quoyon*; voyez Roquefort, t. II, p. 424.

R

RABATTRE, v. a. Supprimer; littéralement Mettre à bas : on lit dans le *Registre au Consaux* (22 juin 1527) : Se fud conclud que en mectant l'amande contenue es esdicts, jus.

RABAUBINER, v. n. (Orne) Répéter ironiquement les paroles de quelqu'un.

RABETTE, s. f. (arr. de Valognes) Espèce de choux dont la graine contient de l'huile; littéralement *Petite rave*.

RABILLEUX, s. m. Grognon, Qui revient sans cesse sur la même chose; en vieux-français *Rabiller* signifiait Polir.

RABIS, s. m. pl. (arr. de Vire) Salutations; c'est un souvenir des paroles que Judas adresse au Christ dans le jardin des Oliviers : Ave, Rabbi. On a cru que le mot hébreu avait la même signification que le latin, et il signifie Grand, Savant, Maître.

RABLET, s. m. (Orne) Petit et mauvais couteau; ce mot a sans doute une origine celtique, car les maçons se servaient pendant le moyen-âge d'une sorte de Rabot, appelé *Rable*, et l'on donne encore le même nom à un instrument de chirurgie.

RABOUDINER, v. n. (arr. de Mortagne) Se raccourcir, Se détériorer par les extrémités.

RABUQUER, v. a. et n. (arr. de Bayeux) Remuer, (arr. de Cherbourg) Tourmenter, Boulever-
ser; il signifiait en vieux-français Faire beaucoup de bruit, Frapper avec force.

RACLER, v. a. Battre à coups de verges; on se sert aussi souvent du substantif *Raclée*.

RACQUILLER, v. réfl. Se resserrer comme dans une *coquille*; il se trouve aussi dans le patois de Reims.

RACQUET, s. m. Chaume de graminées.

RACOURCI, s. m. (arr. de Valognes) Chemin de traverse qui *raccourcit* les distances.

RACROT, RECROT, s. m. Suite qu'on donne à une fête le lendemain ou le jour de son octave. C'est la noce aujourd'hui, c'est demain le récot.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. III, p. 28.

RADAS, s. m. pl. (arr. de Mortagne) Guenilles.

RADOUBLER, v. n. (arr. de Mortagne) Revenir sur ses pas, Faire deux fois la même chose.

RAFAITS, s. m. pl. (arr. de Lisieux) Ramassis de choses de peu de valeur; littéralement De vieilles choses raccommodées, du vieux-français *Rafaire*.

Voyez **RAFUS**.

Sire Hains savoit bon mestier,
Quar il savoit bien rafetier
Les coteles et les inantiaux.

Fabliau de sire Hains et de dame Anieuse.

RAFFOUEUR, v. a. (arr. de Caen) Chasser, Poursuivre, Gronder.

RAFOUET, s. m. (arr. de Vire) Feu-follet.

RAFOUGUER, v. a. Examiner en détail.

RAFUS, 's. m. pl. (arr. de Caen) Vieilleries, Amas de chiffons; dans le patois de l'Isère *Rafoulon* signifie Revendeur.

RAGACHE, adj. Qui menace et querelle toujours; voyez **AGASSER**.

RAGOT, s. m. Conte, Bavar-
dage; en vieux-français *Ragote* signifiait Un reproche of-
fensant suivant Roquefort, t. II, p. 428.

RAGOTTER, v. n. Rabâcher; voyez le mot précédent.

RAGUIN, adj. (arr. de Vire) Vif; de l'islandais *Hrokr*, Orgueilleux, Insolent.

RAICHER, v. n. (Orne) Faire tomber les pommes.

RAILE, s. f. (arr. de Vire) Raie; du latin *Regula*: dans l'arrondissement de Saint-Lo, on appelle l'Arc-en-ciel *La raile-Saint-Martin*. On disait en vieux-français *Reule*:

Quant ses heures avoit chantees
A la reule de moineage.

M. TREBUTIN, *Du Rot Souvain*, fol. B. i, v^o.

RAILES, s. f. pl. Branches propres à faire une haie; probablement une contraction du vieux-français *Rapailles*, Haie, Broussaillcs, ou un dérivé de l'anglais *Rail*, Barrière.

RAINBINIER, s. m. (arr. de Mortagne) Fainéant, Mauvais ouvrier; littéralement qui s'amuse avec des bâtons, *Rains* en vieux-français.

RAINCE, s. f. Collation; du latin *Ratio* ou *Recoenare*; car dans le patois de Langres et dans celui de Nancy, *Réciner*, *Réceigner*, signifie Faire médianoche, Souper une seconde fois, et Festus nous apprend que dans le vieux-latin *Coena* signifiait seulement *Repas*. Le vieux-français donnait à ce mot le sens du patois normand: Il n'est ressiner que de vigneron; Rabelais, l. IV, ch. 46.

RAINE, s. f. Grenouille; il se trouvait en vieux-français:

Par lieux y eut cleres fontaines
Sans barbelotes et sans raines.

Roman de la Rose, v. 1335.

Voyez aussi la ballade d'Eustache Deschamps, intitulée La grenouille et la souris, *OEuvres*, p. 196. Ce mot vient probablement du latin *Rana*, quoique en breton et en erse *Ran* ait la même signification.

RAINSÉE, s. f. (arr. de Valognes) Volée de coups; du vieux-français *Rainser*, Battre avec un *rains* (ramus), un bâton.

RAISONNER, v. a. (arr. de Valognes) Gronder; il signifiait d'abord sans doute Parler raison, comme en vieux-français:

Li quens Reinouz hastenc raisone,
Tote l'ovre li mustre e sone:
Tu veiz, fait-il, cum faitement
Nos a requise ceste gent.

BENOIS, Chronique rimée, l. II, v. 3383.

Mais il a fini par prendre le

sens de Mettre à la raison. On donne aussi au substantif *Raison*, le sens de Reproche, Gronderie, et une autre origine ne serait pas impossible: *Re-son*, Redite.

Sour les heaumes ont si fers glas
Qu'as ruistes cops prendre e doner
Les sunt sovent estenceier;
De la tres fiere contencion
E de la noise e del reson
N'i quide rien aver duree.

BENOIS, Chronique rimée, l. II, v. 5283.

Le patois normand prend aussi Bruit dans l'acception de Querelle, Dispute.

RAMARRER, v. a. (arr. de Valognes) Raccommoquer; il ne se dit que des personnes brouillées; voyez **AMARRER**.

RAMENDER, v. n. Aller mieux, Être moins malade; il existait aussi en vieux-français:

Et ceo qui esteit afole
Malement seit e empetrie,
C'a ramende e radrecie.

BENOIS, Chronique rimée, l. II, v. 10840.

Il signifie aussi par figure Diminuer de prix: le blé ramende quand on le paie moins cher.

RAMICHER, v. réfl. Regagner au jeu ce qu'on avait perdu; littéralement Se réconcilier, Se refaire *ami* avec soi-même: on le trouve aussi dans le patois de Reims.

RAMON, s. m. (arr. de Caen) Bruit, Fracas. Voyez le mot suivant.

RAMONER, v. n. (arr. de Valognes) Rabâcher; c'est une expression métaphorique. *Ramoner* vient du latin *Ramus*, Branche; dans un glossaire latin-français, écrit pendant

le xv^e siècle, qui se trouve à la Bibliothèque de Lille. E, n° 36, *Ramon* est encore expliqué par Scoba.

RAMPONER, v. a. et n. Ennuyer, Rabacher, et, comme en vieux-français, Gourmander, Quereller :

Les membres ramponerent
Le ventre, et s'atainerent.

Ysopet II, fab. 36, dans Robert, t. I, p. 174.

Ramos signifiait en vieux-français *Rameaux* : on appelait même le Jour de Pâques fleuries Dimanche des Ramos ; peut-être ainsi *Rampôner* signifiait-il littéralement Faire des fagots, Dire des choses inutiles ; mais une autre origine n'est pas impossible ; on trouve quelquefois en vieux-français *Ramproner* :

Et lors ont mult as messagiers
Dit ramprones et reproviens.

Roman de Brut, v. 11994.

et cette forme semble le contraire de *Prôner*, et avoir été composée comme *Rancœur*.

RAN, s. m. Bélier ; probablement de l'islandais *Ram*, Robuste, car on dit encore dans le Cotentin, Fortcommeun Ran, et l'on appelait le mouton en vieux-français *Marran*, Mauvais ran : peut-être cependant vient-il du grec *ἄρνυ*, qui s'est conservé dans le patois de Cahors, *Arrénat* ; en basque *Arra* signifie Mâle.

RANCER, v. n. Ployer sous un fardeau ; en provençal *Raca* signifiait Souffrir, Languir.

RANCŒUR, s. m. (arr. de Valognes) Rancune ; cette forme existait aussi en vieux-français

Od dol, od ire e od rancure
En unt Franceis lor genz sevreus.

BENOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 3972.

Voyez aussi Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 434.

RANDONNER, v. n. (arr. de Cherbourg), **RANDOUILLER** et **RANDOUINER** (arr. de Valognes), **RANTOUINER** (arr. de Vire) Bouillir trop-longtemps ; en provençal *Randar* signifiait Arranger, Préparer.

RANGEAIS, s. m. (arr. de Coutances) Premier labour ; probablement d'Arranger.

RAPAPILLOTER, v. réfl. (arr. de Mortagne) Améliorer ses affaires ; littéralement Raccommoder ses papillotes.

RAPARAT, s. m. (arr. de Bayeux) Revenant, Mort qui *reparatt*.

RAPAREILLER, v. a. (arr. de Valognes) Assortir, Trouver le *Pareil*.

RAPARPOINTER, v. a. (arr. de Bayeux) Raccommoder, *Réparer* avec des *pointes*.

RAPIAMUS (faire), (arr. de Bayeux) Enlever tout ; c'est la première personne du pluriel de l'impératif du verbe latin *Rapere*, Enlever.

RAPIN, s. m. (arr. de Bayeux) Homme qui enlève tout ce qu'il peut dans les champs. Le vieux-français donnait à *Araper* le sens de Prendre, Saisir : Le suppliant arapa ledit Pierre au col et lui donna de la canivete ou coustel qu'il tenoit a la main ; *Lettres de Grace* (1456), citées par Carpentier, t. I, col. 306. Nous avons encore *Rapine*, et dans le patois de la Vendée

Raper signifie *Grappiller* après la vendange. Ce mot vient sans doute du latin *Rapere* ou de l'anglo-saxon *Hrepan*.

RAPOILER, v. n. S'occuper de vétilles, littéralement de *poil*.

RAQUILLON, s. m. (arr. de Valognes) Trognon de poire ou de pomme. (arr. de Cherbourg) Rebut de foin que mangent les bestiaux. Probablement du vieux-français *Raquier*, Cracher, qui s'est conservé dans le patois Picard.

RASI, adj. Curé, Nettoyé, littéralement Rasé.

RASIÈRE, s. f. Mesure pour les pommes et les grains; probablement parcequ'on ne l'emplissait que jusqu'aux bords; on dit encore en français: Vendre à mesure rase. Il se trouvait aussi en vieux-français; voyez Roquefort, *Glossaire*, t. II, p. 436, et *Supplément*, p. 260. On disait aussi *Res*: Deus res de son pour les pors, xxvii deniers; *Comptes* (mss.) de l'Hôtel-Dieu d'Évreux (1442).

RASSEROTER, v. a. Raccommoder deux personnes brouillées; du latin *Serenus*, comme le français *Rasséréner*.

RASSOUATER, v. a. (arr. de Mortagne) Raccommoder un vieil habit; littéralement le rendre agréable. Il signifie aussi, par extension, Mettre des morceaux à une chose qui n'en vaut pas la peine.

RATATOUILLE, s. f. Mauvais ragoût; il a la même signification dans le patois du Berry. Dans la Bresse *Tatouya* signifie seulement Ragoût:

E d'ena lonze de viau

I si na bona tatouya.

Noëls Bressans; p. 4.

Dans l'arr. de Mortagne il signifie un Mélange de différentes espèces de viande, et il est pris en rouchi dans la même acception.

RATIER, s. m. Ruisseau des rues; le vieux-français donnait le même sens à *Raz*, et nous avons encore *Raz-de-marée*.

RATI-MITI, loc. adv. (arr. de Valognes) Tout-à-fait *Ras*; elle ne s'emploie guère qu'avec le verbe *Tondre*.

RATOUR, s. f. (arr. de Valognes) Détour, Chemin qui oblige à se retourner.

RATTROTTER, v. n. (arr. de Cherbourg) Répéter, Rabâcher; littéralement Revenir sur ses pas, sur son trot.

RAVENET, s. m. (arr. de Valognes) Espèce de filet avec lequel on prend les oiseaux quand il fait nuit; du latin *Rapere*: on dit dans le Calvados *Havonet* dont l'idée première est la même; de l'islandais *Hafan*, Saisir.

RAVILLER, v. a. Tourner sens dessus dessous; dans l'arr. de Cherbourg il s'emploie comme v. n. et signifie Baisser, Diminuer de prix; littéralement Redevenir *vil*, du latin *Eviliscere*.

RAVIRÉES (par les), loc. adv. (arr. de Mortagne) De temps en temps; littéralement Pendant qu'on se retourne, que l'on *vire*.

RAVIRER, v. réfl. (arr. de Mortagne) Revenir sur son opinion; littéralement Se retourner, *Virer* de bord.

RAVISION, s. f. (arr. de Va-

lognes) Nouvel avis. Action de se raviser.

RAVOUER, v. a. Réparer la voie, Remplir un chemin de cailloux ; c'est une corruption de *Ravoier* qui signifiait en vieux-français Retrouver la voie :

Dame-Diex, dist-en l'escripture,
D'un pesheor a greignor joie
Qui se reconnoist et ravoie,
Que des justes soixante neuf.

Cortois d'Arras, v. 710.

RÉBARBER, v. réfl. (arr. de Valognes) Faire résistance ; littéralement Se faire *rébarbatif* : il se trouve aussi dans le patois de Langres.

REBIFFER, v. réfl. Se défendre, Riposter ; il existait en vieux-français et s'est conservé en rouchi.

REBINDER, v. n. Recomencer ; il se dit surtout en parlant de boire, et semble une corruption du vieux-français *Rebiner*, Faire pour la seconde fois ; du latin *Bis*. Nous avons encore *Biner*. Donner un second labour, et Dire deux messes.

REBINGER, v. réfl. (arr. de Vire) Se venger : c'est probablement une corruption ; on dit dans l'arr. de Valognes Se revenger.

REBOGNE (A), loc. adv. (arr. de Vire) A tâtons ; voyez BONER.

REBOULER, v. a. Redonner ; littéralement renvoyer la boule ; voyez ABOULER.

REBOINSE, v. a. (arr. de Mortagne) Contrarier, Embarrasser ; en vieux-français *Rebois* signifiait Opposition, Empêchement.

REBOUILLEUX, s. m. (arr. de Caen) Rejeton.

REBOUQUER, v. n. Il se dit au propre d'un outil dont la pointe, le *bout*, rebrousse, et signifie au figuré Etre rassasié, Ne plus pouvoir manger : le Glossaire de Conches l'explique par *Hebere* qui est formé de *Hebes*. On disait en vieux-français *Rebouter* ; voyez Roquefort, t. II, p. 442.

REBOURS, adj. (arr. de Mortagne) Il ne s'emploie qu'avec le verbe substantif et une négation, et signifie Etre malade, Convalescent.

REBOUTER, v. a. et n. Réduire les fractures, Remettre les os ; littéralement Mettre bout à bout : on le trouve aussi en vieux-français :

Bien le cuidai lancier debout,
Mais il ressort ét ge rebout.

Roman de la Rose, v. 21873.

REBULET, s. m. (arr. de Bayeux) Son d'un sac de blé ; il signifiait en vieux-français la farine dont on avait ôté la fleur ; de *Rebut*.

RECÉPER, v. a. (Orne) Scier un morceau de bois ; littéralement *Recouper*. On le dit ailleurs des arbres à moitié morts qu'on est obligé de couper pour leur faire repousser des *cépées*.

RÉCIPER, v. a. (arr. de Mortagne) Recevoir ; du latin *Recipere*. Le français a conservé aussi *Récipé*, *Réciplendaire* et *Récipient*.

RÉCLER, v. n. (arr. de Bayeux) Ramasser les pommes oubliées dans les champs ; corruption de *Racler*.

RECOMPÉRER, v. réfl. (arr. de Mortagne) Répondre avec fierté à ses supérieurs ; littéralement se faire leur égal, leur *pair*.

RECOPIR, v. a. Recracher ; on l'emploie au figuré comme son synonyme français : C'est son portrait tout récopi ; voyez ÉCOPIR.

RECOQUET, s. m. Oiseau de la seconde ponte, dont la mère a été *re-cauquée* ; voyez CAUCHER.

RECUIR, s. m. Le blé qu'on n'a pas pu vendre est mis au recuit ; c'est probablement une corruption du vieux-français *Recoi*, Repos, et par suite Cachette. Coin. Dans l'arr. de Mortagne on dit *Retuit*, probablement par corruption du vieux-français *Refui*, Refuge, Asyle.

RÈDE, adv. (arr. de Valognes) Tout-à-fait, Extrêmement ; peut-être de l'anglais *Ready*, Promptement, Tout.

REDINGUER, v. n. (arr. de Valognes) Rebondir.

REFAIRE, v. a. (arr. de Valognes) Attraper ; probablement de l'islandais *Refiaz* dont la signification est la même.

REFAUX, s. m. (arr. de Caen) Regain, Ce que l'on *fauche* une seconde fois.

RÉFOUI, s. m. (arr. de Mortagne) Usufruit.

REFREINDRE, v. n. (arr. de Bayeux) Diminuer de prix ; ailleurs au contraire il signifie Augmenter ; Le prix du blé a refreint après avoir molli. Probablement c'est le même mot, dérivé du latin comme le français *Refrener*, et son changement de signification a été amené par la différence des intérêts des acheteurs et de ceux des vendeurs.

REGRACIER, v. a. Remercier,

Rendre *grâces* ; du latin *gratia* ; il existait aussi en vieux-français : Moulte devotement en prist a regracier nostre seigneur ; *Gilion de Trasignyes*, dern. chap.

REGRATIER, s. m. Revendeur en détail ; ce mot qui n'est plus usité en français, signifiait dans la vieille langue : Marchand de comestibles en détail : Nus ne puet estre regratiers de pain a Paris, c'est a savoir venderes de pain que autres fourniece et guise (l. cuise) ; Estienne Boileau, *Livre des mestiers*, p. 34, et on lit dans le Dictionnaire de Jean de Garlande : *Aucionarii dicuntur gallice Regratiers ; Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 592 : la même explication est donnée par le Glossaire français-latin de la Bibliothèque de Conches.

RELEVER, v. a. (arr. de Valognes) Reprendre son contrat de mariage, en bas-latin *Relevium*.

RELICHER, v. a. Savourer, Manger ; littéralement Relécher.

RELUQUER, v. a. (arr. de Valognes) Regarder attentivement en fermant un peu les yeux : il se trouve aussi en rouchi, et vient sans doute, comme le français *Loucher*, de l'anglais *to Look*.

REMANCHER, **REMANCHIER**, v. a. (arr. de Valognes) Gronder, Reprimander.

REMEMBRAME, s. m. (arr. de Mortagne) Reste, Résidu, et par suite Morceau.

REMEMBRER, v. réfl. Se souvenir : on le disait aussi en vieux-français :

Quant nous cest non Cernel oon,
Savoir et ramembrer poon,
Que Dame Dex li demostra.

Roman de Brut, v. 14249.

Il vient sans doute directement du latin *Memorari* ou de l'anglais *Remember* : on se sert encore quelquefois en français de *Remembrance*.

REMEST, v. n. (arr. de Valognes) Reste ; ce verbe qui n'est plus employé qu'à la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent, est sans doute une contraction du latin *Remanet* : on trouve en vieux-français *Remaneir* (Benois, *Chronique rimée*, l. 11, v. 3192), qui faisait *Remes* au part. passé :

Ainsi sunt li Saisne remes
Et al sec ont traite lor nes.

Roman de Brut, v. 6971.

REMIER, v. n. (arr. de Bayeux) Repasser de l'eau sur le mare de pommes ; littéralement Remettre le mare dans le *mai* : on se sert aussi du substantif *Remiage*.

REMOULER, v. a. Aiguiser, Repasser sur la *meule* ; on dit aussi *Remoudre*.

REMOULETTE, s. f. (Orne) Petite *meule* sur laquelle on aiguisse.

RENARD, s. m. Rapport, Rot ; dans le patois de Nancy il signifie Vomissement ; voyez le mot suivant.

RENARDER, v. n. Vomir ; il a la même signification dans le patois du Berry.

RENARÉ, adj. (arr. de Vire) Rusé comme un *renard* ; le vieux-provençal *Raynart* et le catalan *Ranart* ont la même signification.

RENCONTRE, s. f. (arr. de Caen) Coeffe dont les barbes sont faites de dentelles cousues par le pied, qui *se rencontrent*.

RENFILER, v. a. (arr. de Bayeux) Affiler, Redonner le *fil*.

RENTRAITÉ, p. pas. (Seine-Inférieure) Effrayé.

RÊQUIR, v. a. Frapper ; littéralement Devenir *rêche* ; Rêqu岸 un pommier signifie le gauler pour en ramasser les pommes. Voyez RAICHER.

RÊSAN, s. m. Air du soir.

RESSE, s. f. (Orne) Grand panier ovale sans anse ; il signifie une Corbeille dans le patois du Berry.

RESSOURDRE, v. a. (arr. de Mortagne) Réveiller, Activer ; du latin *Resurgere* : il existait aussi en vieux-français. Par extension, il se dit de la pâte qui Lève et des légumes qui Enflent en cuisant.

RESSUER, v. a. Essuyer ; cette corruption du français se trouve aussi dans le patois du Berry et dans celui du Jura : à Reims ce mot signifie Faire sécher et se rapproche ainsi de la signification du français *Ressuyer*.

RETAPÉ, p. pas. (arr. de Valognes) Bien arrangé et par suite Bien habillé ; c'est une extension de la signification du français.

REUX, adj. (arr. d'Avranches) Surpris, Etonné ; du latin *Reus* : En ma jeunesse celui qui avoit mal répondu es classes s'appeloit *Reus* : Pasquier, *Recherches de la France*, l. v, ch. 5. Les écoliers le nommaient aussi *Victus*, et nous disons des condamnés (*Convicts* en anglais) qu'ils sont *convaincus*.

RÉVALIN, s. m. (arr. de Bayeux) Reste.

RÈVE, s. m. Rayon ; un rêve de miel.

RÉVIERS, s. m. pl. Nom de plusieurs localités situées sur le bord d'une rivière ; du latin *Ripuariae*.

RIBALET, s. m. (arr. de Bayeux) Petit sentier sur le bord d'un ruisseau ou d'un fossé ; du latin *Ripa*, Rive ; il avait la même signification en vieux-français : voyez Roquefort, *Glossaire*, t. II, p. 483.

RIBLE, s. m. (arr. de Bayeux) Vent froid ; dans beaucoup d'endroits on dit *Rile* ; peut-être a-t-il la même origine que *Rafale*.

RIC (TOUT) loc. adv. (arr. de Mortagne) Tout près ; le français emploie encore *Ric-à-ric*, Avec une exactitude rigoureuse : on a dit d'abord Compter ric-à-ric, de cleric à maître (*Rik* signifie en islandais Fort, Puisant), et cette locution a pris ailleurs la signification de Trop juste.

RICHOINNE, s. m. (arr. d'Avranches) Homme gai.

RICOLER, v. n. (arr. de Mortagne) Ricanner, Rire en secret.

RIFLE, s. m. Gourme des enfants ; il avait en vieux-français un sens plus étendu :

J'ai rifle et raffe et roigne et taigne.

Miracles de sainte Geneviève, dans M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 282, v. 5.

RIFLER, v. a. Prendre, Voler ; il signifiait en vieux-français Arracher, Ecorcher : Cil crierent a halte voiz, si se trenchierent si came fud lur usa-

ges de cultels, e riflerent la charn jesque il furent sanglenz ; *Livres des Reis*, l. III, ch. 18, v. 28. Peut-être est-ce une corruption du français *Rasler*, ou de l'allemand *Raffeln*.

RIGNALER, v. n. Murmurer, Grogner ; on dit *Rôner* dans le patois de Langres : dans le patois du Berry *Rignau* signifie Grossier, Déplaisant.

RIGOLET, s. m. (Arr. de Vire) Grand verre,

RIGOLLER, v. a. Railler, Plaisanter :

Ne venez plus ainsi m'y rigoller.

Chansons normandes, p. 181, éd. de M. Dubois.

Il existait aussi en vieux-français.

RILE, s. m. Hâle ; voyez *Rible*.

RINGARD, s. m. Fourgon pour remuer le feu dans le four ; peut-être d'Arranger.

RINGLER, v. n. (Orne) Glisser sur la glace ; peut-être une corruption du vieux-français *Rigoler*.

RIOCHER, v. n. (arr. de Vire) Rire à moitié.

RIOLET, s. m. (arr. de Bayeux) Petit ruisseau.

RION, s. m. (arr. de Caen) Petit sillon tracé dans une planche de jardin ; contraction du français *Rayon*.

ROC, s. m. (arr. de Bayeux) Mouvement ; il n'est employé qu'au figuré, Donner un roc, Réprimander : on dit dans le même sens Donner un branle, et une danse ; voyez le mot suivant.

ROCHER, v. a. Lancer ; littéralement Remuer ; il se prenait

la même acception en français : Erochout pier-mcuntre lui ; *Livres des* l. II, ch. 16, v. 6, p. 178, le M. Le Roux de Lincy. signifie *Frapper* dans le patois Jura :

nds-m'on trot de bos,
che su soun des.

hanson populaire.

français a conservé *Ro-* terme du jeu des échecs exprime le mouvement itané d'une tour et du roi. DEUR, s. m. (arr. de Valo-) Voleur ; dans le glossaire français de Conches *Cir-oranus* est expliqué par on de marche ; *Vagabond* s aussi cette acception.

INCEUR, v. n. Grogner ; l'arr. de Mortagne, il ex- e le cri des chevaux qui ent se battre.

ONCEUX, adj. Nouveux ; ce se trouve aussi dans le pa- de la Meuse, et on dit dans que toutes les provinces, de jou ronceaux.

ONNSE, s. f. (Orne) Chêne on coupe la tête tous les pour l'empêcher de donner ombre ; on dit aussi *Rossé ouisse*.

QUELLAURE, s. f. (arr. de eux) Houppelande.

OSELET, s. m. (arr. de Valo-) ROSELEU (arr. de Bayeux) tte.

OTE, s. f. (Orne) Petit sen- il signifie aussi la Corde lxe la charge d'une voiture.

OTON, s. m. (Manche) Tro- a de chou, de pomme ; on aussi au diminutif *Rotillon*.

OUANER, v. n. (arr. de Mor-

tagne) Mâcher malproprement.

ROUAUDER, v. n. (arr. de Mortagne) ; il exprime le cri des chats qui sont en *rut*.

ROUELLE, s. f. Petite roue ; du latin *Rota* : il existait aussi en vieux français :

Lors est tournée la rouelle.

Roman de la Rose, v. 9829.

et s'est conservé dans le patois de la Meuse.

ROUFLE, s. f. il n'est employé qu'avec le verbe *faire* et signifie Faire le gros ; littéralement Faire la roue, comme un paon qui hérisse ses plumes.

ROUGET, s. m. (arr. de Ba-yeux) Gale des chiens ; probablement à cause de sa couleur : on appelait les lépreux en vieux-français *Rouge-musel*.

ROUINASSER, v. n. Murmurer, fréquentatif de *Rouincer*.

ROUINE, s. f. Soliveau.

ROUIPEAUX, s. m. pl. (Orne) Mal d'oreilles ; voyez OUIPIAS.

ROULÉE, s. f. Volée de coups ; il se trouve dans le langage populaire de beaucoup de provinces, et M^r Sand a dit dans *Valentine*, t. II, ch. 18 : Une roulée jusqu'à ce que mort s'en suive. Peut-être ce mot vient-il du vieux-français *Roller*, Bâtonner, ou a-t-il été formé comme son synonyme *Pile* ; dans le patois du Berry, une *Roule de bois* signifie un Amas, une Pile de bois. Dans l'Orne, *Roulée* signifie aussi ce que l'on peut *rouler* de fil sur un fuseau.

ROUPILLER, v. n. (Orne) Pleurer, Répéter sans cesse la même chose ; dans le langage populaire du reste de la province, il signifie Avoir la *roupie*.

ROYAU, s. m. (Orne) Fuseau sur lequel on fait la *roulée*.

RUCHER, v. a. Lancer, Jeter; probablement une corruption de *Rocher*, qui se trouve aussi dans le patois du Berry.

RUCHI, s. m. Cheval qui rue.

RUDE, adj. Engourdi, Remuant difficilement; Christine de Pisan a dit dans une de ses *cent ballades* :

Depuis lors je n'entendi
A mener soulas ne joie;
Si en est tout arudi
Le sentement que j'avoie.

Journal des Savants de Normandie, p. 457.

RUF, RUFFLE, adj. Fort, Courageux et par extension Fier; peut-être sa signification s'est-elle modifiée, car l'islandais *Rufn* signifie Hérissé, Grossier, et le patois du Berry donne à *Ruf* la signification de Bourru, Hargneux: voyez le mot suivant.

RUFFIEN, s. m. (arr. de Rouen) Mauvais sujet, Débauché; voyez le *Coup d'œil purin*, p. 39. il existait aussi en vieux-français :

Li jeune enfant deviennent rufien,
Joueurs de dez, gourmens et plains
d'ivresse.

EUSTACHE DESCHAMPS, *Sur la décadence de la Chevalerie*, p. 97.

Les dextres ruffiantes, les maquerelles feintes.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, *Poésies*, p. 437.

Il se trouve en italien (*Ruf-*

fano), en provençal (*Rufia*), en espagnol (*Rufan*), en catalan (*Rufia*), en portugais (*Rufido*), en anglais (*Ruffian*) et même dans la basse-latinité: *Manifesti peccatores, adulteri et adulterae.... ruffiani et meretrices.... non tolerentur absque poena*; Byzynius, *Belli hussitici diarium* dans Ludewig, *Manuscriptorum reliquiae*, t. vi, p. 183. Il vient sans doute de l'islandais *Rufn*, Hérissé, Grossier: peut-être cependant est-ce un souvenir du ministre *Rufin*, que la popularité dont jouissait Claudien pendant le moyen-âge dut empêcher d'être oublié; au moins lit-on dans le *Mystère de sainte Barbe* :

Mandit soit Mahom et Jupin,
Le dieu Tervagant et *Rufin*,
Et tous ceux de la synagogue.

RUNGE, s. f. (Orne) Mémoire; voyez le mot suivant.

RUNGER, v. a. et n. Ruminer; on dit *Ringer* dans le patois de Nancy, et *Roingi* dans celui du Jura.

RUPIN, adj. (canton des Pieux) Rusé.

RUPPIN, s. m. Il n'est employé que dans la phrase *Être en ruppin*, qui signifie Être en gaité.

RUQUER, v. n. (arr. de Rouen) Dormir à moitié; dans l'arr. de Vire on lui donne la forme active, et la signification de Pousser: c'est une corruption de *Rocher*.

RUSSE, s. m. Nâvet sauvage.

S

SAF

SABIÉ, s. m. (arr. de Vire) Pou.

SACCAGE, s. m. (arr. de Valognes) Grande quantité ; littéralement Plein un sac.

SACOUTER, v. n. (arr. de Mortagne) Parler bas de manière à ne pas être entendu.

SACQUE-FEU, s. m. (arr. de Saint-Lo) Briquet ; voyez le mot suivant.

SACQUER, v. a. Tirer brusquement, comme en vieux-français :

*Bancelicours saca l'espee
Qu'en sa cape ot envolepee.*

MOUSKES, Chronique rimée, v. 14339.

Dans l'arr. de Mortagne, il a pris le sens de Chasser : Sachiez-mai les brebis du clos, et l'on trouve également en vieux-français :

Fors de l'estable a sacié le corsier.

Chevalerie Ogier de Danemarcke, v. 6293.

Nous avons encore *Saccade*. Ce mot vient sans doute du celtique, puisque le breton *Sacha* signifie Tirer. Amener à soi, quoique l'hébreu *Chaba* ait le même sens, et que l'islandais *Sakia* signifie Apporter, Amener.

SAPÉ, s. f. (Orne) Vieille et mauvaise femme ; peut-être de *Mauscade*.

SAFFRE, adj. Gourmand, Glouton :

SAN

Fallut encor sapler de vin ces langues saffres.

Muse normande, p. 139.

Le vieux-français lui donnait la même acception :

Que ces ribaulx saffres, frians.

Roman de la Rose, v. 8807.

et il est encore resté dans la langue populaire.

SAINÉ, s. m. Filet de pêcheur ; il existait aussi en vieux-français.

SAINTIR, v. réfl. (arr. de Valognes) ; il n'est employé que dans la phrase : *Les mains me saintissent*, qui signifie Les mains m'ouvrent.

SAIS, **SINS**, prép. (arr. de Mortagne) Chez, dont ce mot est probablement une corruption.

SALEINE, s. f. Saison, Ce qui est *salmé* :

*C'est le chaut et la saleine,
Ce n'est pas nous qui beuvons.*

OLIVIER BASSELIN, Vaux-de-Vire, p. 167, éd. de M. Travers.

SALLEBUTE, s. f. (arr. de Cherbourg) Petit bâton de sucre avec lequel les enfants lancent des balles de filasse : voyez *CANNEPITIÈRE*.

SANGLE, adj. Pur ; du latin *Singulus* ou de l'anglais *Singlé* dont la signification est la même :

*Par les diversités des angles
Sont le moyen compost ou sangles.*

Roman de la Rose, v. 19867.

SANGMÊLÉ, adj. (Manche) Extrêmement troublé; il existait aussi en vieux-français, ainsi que d'autres expressions analogues :

Li rois l'oît, toz li sans li mua.

Gerars de Viane, v. 1534.

Karles le voit, pres n'ait le san marri,
Duel en ot et pesance.

Ibidem, v. 1693.

SANGUINÉE, s. f. (arr. de Vire) Pus mêlé de *sang*.

SANSONNET, s. m. (arr. de Bayeux) Maquereau; (arr. de Valognes) Etourneau; probablement une corruption de *Chansonnet*, parce que les étourneaux apprennent très facilement à chanter.

SAONNER, v. a. Reprocher; il signifiait d'abord Récuser, qui avait le sens de Reprocher; voyez la *Coutume de Normandie*, ch. LXVIII.

SAPAS, adj. (arr. de Rouen) Crotté, Barbouillé, Sale; probablement une contraction de *Salope*, ou du vieil-allemand *Salawer*, dont la signification est la même.

SAPAUDER, v. réfl. Se salir; voyez le mot précédent.

SAPÉE, s. f. (arr. de Bayeux) Régat copieux.

SARCET, s. m. (arr. de Vire) Gaule; probablement le même mot que le vieux-français *Sarcel*, Aiguillon pour piquer les bœufs.

SARCHE, s. f. (arr. de Mortagne) Trépied sur lequel on élève les cuves à lessive.

SARCIR, v. a. (arr. de Mortagne) Brûler, Dessécher par le feu; peut-être le s est-il une prothèse et doit-on écrire *Ar-sir*, qui venait du latin *Ardere*

et signifiait en vieux-français *Brûler*.

SARCLES, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Mauvaises herbes, littéralement Ce que l'on *Sarcle*.

SARRER, v. a. (arr. de Vire) Meurtrir.

SASSIÈRE, s. m. Marchand de tamis, de *sas*.

SATROUILLE, s. f. Poulpe de mer; au figuré Femme mal-propre; dans le patois du Jura on dit *Sadrouille*.

SAUTELICOT, s. m. (arr. de Coutances) Sauterelle; dans quelques localités on dit *Sautien*.

SAUTEROLLE, s. f. (arr. de Valognes) Piège pour prendre les oiseaux, composé d'un nœud coulant en crin et d'une baguette courbée qui se relève brusquement quand il vient à se détendre.

SAUTICOT, s. m. (arr. de Bayeux) Crevette. (arr. de Valognes) Crevette grise qui se pêche à l'embouchure des rivières; dans quelques provinces on dit *Salicoque*.

SAVRIN, s. m. (arr. de Rouen) Bedeau; nous ne connaissons ce mot que par le *Coup d'œil purin*, p. 34.

SCIONNER, v. a. Frapper à coup de verges, de *scions*.

SCIOT, s. m. (Orne) Petite scie.

SÛCHE, s. f. (arr. de Bayeux) Sou marqué.

SÛCRAN, s. m. (arr. de Gâtine) Maigre, *Sec*; il ne se prend qu'en mauvaise part et ne se dit que des hommes.

SEILLE, s. f. (Orne) Socau; il existait aussi en vieux-français: En cel puis si avoit deus seilles,

Quant l'une vient et l'autre vel.

Roman de Renart, t. I, p. 245.

C'est une crase du latin *Sitella*, on trouve aussi en provençal et en portugais *Selha*.

SÉLIAIS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Fléau ; c'est une corruption, on dit dans plusieurs localités *Fliais*.

SÉLIEUSET, s. m. (arr. de Saint-Lo) Sifflet.

SÉLIOS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Champ ; peut-être une corruption de *Clos*.

SÉLIOUSIR, v. n. (arr. de Saint-Lo) Souffler ; voyez *sélieuset*.

SENGLES, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Petites rues qui étaient seules (*singulas*), ou qui entouraient la ville, comme des *Sangles*.

SENTE, s. f. Sentier ; ce mot qui est resté plus fidèle que le français au latin *Semita* existait aussi dans l'ancienne langue :

Je te dy que hier par une sente
Menay mez'pourceaulz et mez truis.

Miracles de sainte Geneviève,
dans M. Jubinal, *Mystères*
inédits, t. I, p. 258, v. 3.

SÉRAINE, s. f. (arr. de Bayeux) Vase de terre pour *serrer* la crème.

SÉRENCE, s. f. (arr. de Bayeux) Soirée, autrefois *Sérée* : il s'est moins écarté que le français du latin *Serus*.

SERGALE, s. f. (arr. de Vire) Fille étourdie.

SERGE, s. f. Couverture de lit, d'abord sans doute faite ordinairement en *serge* ; il avait déjà reçu cette extension de signification dans le XIII^e siècle, car on lit dans Odon

Rigaut : Item, invenimus in dormitorio sargias, sive tapetia inhonesta, ut pote radiata; *Registrum visitationum*, p. 84, ed. de M. Bonnin. Une ordonnance de 1367 nous apprend que ces *Serges* étaient fabriquées à Caen à *grant foison*.

SERPER, v. a. (arr. de Bayeux) Interrompre brusquement.

SERVIR, v. a. (arr. de Valognes) Couvrir, en parlant des étalons et des taureaux : on lui donnait le même sens en vieux-français, mais avec encore plus d'extension :

Girbers la tient et si la sert Gerins,
S'en est richous Hernaudes li petis,
Si en est cous l'enpereres Pepins.

Garins li Loherens, B. R. Ms.
de St-Germain, n° 1244, fol.
229, recto, col. 2, v. 13.

SET, s. m. (arr. de Bayeux) Tamis ; du latin *Seta*, parce que les tamis sont ordinairement faits en soie.

SEU, s. m. Sureau ; probablement ce mot vient du celtique, car on le trouve dans presque tous les patois ; c'est *Seu* à Nancy et dans l'Isère, *Sou* dans le Jura, *Saug* en provençal ; le vieux-français disait *Séu* :

La rose lesse por l'ortie,
Et l'esglantier por le séu.

Du varlet qui se maria à Notre-Dame ; dans *Barbazan*,
Contes et fabliaux, t. II, p. 126.

Le glossaire latin-français conservé à Lille, E, 36, écrit même *Sehus* ; voyez l'édition de M. Emile Gachet, Bruxelles, 1846, p. 16 ; et on lit dans le *Diet de Merlin Mellot* :

Au bout de cest courtil, droit dessous
un séur,

C'est un arbre qui est en septembre
mûr.

Dans *JOURNAL, Nouveau recueil de fabliaux*, t. I, p. 131.

SEULLE, s. f. Magasin pour les marchandises : il y avait autrefois à Caen une rue appelée la *Rue des Seuelles*. En vieux-français *Seulle* signifiait Cave, et Fond de navire qui servait de magasin : nous avons encore *Cellier* dont l'origine peut être la même.

SI FAIT, loc. adv. (arr. de Valognes). Cette forme de négation est d'autant plus remarquable que, dans les poèmes dialogués de Roswitha, *Si* est employé comme particule négative.

SIDONE, s. m. Suaire, Drap mortuaire :

Tendre sur nos huys des sidones.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 219, éd. de M. Travers.

On le trouve aussi en vieux-français : Plourait saint Jehan assez pres d'elle, soustenant le milieu du corps sur le sidoinne estendu sur son giron ; Olivier Maillard, *Histoire de la Passion de J.-C.*, p. 67, éd. de M. Peignot. Ce mot vient sans doute du latin *Sindon*.

SIERGETTE, s. f. (Orne) Soucière. Voyez **SURGETTE**.

SIEU, s. m. (arr. de Valognes) Graisse, *Snif* ; cette forme existait aussi en vieux français ; on lit dans *Li premiers livres des reis* : Mielz valt a Deu obeir que le sieu del multun offrir.

SILER, v. a. Frapper ; dans l'arr. de Mortagne il s'emploie aussi neutralement et exprime le sifflement de la couleuvre.

SIMENET, s. m. (arr. de Valognes) Espèce de gâteaux sans beurre ; à Rouen Cheminau, les *Siminiaux* de Blangi étaient très-renommés pendant le moyen-âge et leur nom se trouvait déjà dans la langue du XII^e siècle :

Desus la table a trove le menestier,
Bons semineaus et gasteaus et vins
viés.

*Chevalerie Ogier de Danemar-
che*, v. 6059.

Mais nous ne savons si ce mot désigne toujours la même espèce de gâteau : car on lit dans le commentaire écrit pendant le XIII^e siècle sur le Dictionnaire de Jean de Garlande : *Placentas dicuntur gallice simeniaux* ; Gérard, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 593, et, à Reims, le *simenet* est un gâteau de pâte feuilletée qu'on ne mange qu'en carême.

SINAS, s. m. Plancher d'une grange ; en vieux-français *Sinal* et *Sinaust* signifiaient le dessus d'une étable.

SIS, parl. pas. (arr. de Valognes) Assis ; cette apocope se trouvait aussi en vieux-français :

Sor une coute li dus Garins se siet.
Garins li Lohereus, t. III, v.
4480.

SLIAQUETER, v. n. (arr. de Saint-Lo) Claqueter, probablement une corruption de *Claqueter*, fréquentatif populaire de *Claquer*, Faire du bruit.

SNESQUEUX, adj. Scrupuleux ; peut-être du vieux-français *Snos*, Prudent, Sincère.

SOLIER, s. m. Grenier, Plancher ; ce mot qui se trouve

aussi en breton , en provençal et dans presque tous les patois, vient sans doute du latin *Solarium*, qui avait déjà ce sens dans Suétone: *Neque multo post rumore caedis exterritus, prorepsit ad solarium*; *Claudius*, ch. 40. Il existait aussi en vieux-français :

Du solier suis descendue a la cave.

J. MAROT, *Œuvres*, t. v, p. 45.

De dessus noutron sollié
D'é oui lous anze canta.

Noëls Bressans, p. 121.

SOMMIER, s. m. (arr. de Vire) Poutre; probablement du latin *Summus*; il existait aussi en vieux-français et s'est conservé en rouchi.

SOU, s. m. Chenil, Loge à porc; on dit aussi *Soue*, *Souette*; dans le patois de la Vendée *Souque*; peut-être du latin *Sus*.

SOUANER, v. n. (arr. de Mortagne) Prendre du tabac malproprement.

SOUATER, v. n. (arr. de Mortagne) S'associer pour travailler ensemble; Réunir ses chevaux à ceux de ses voisins pour un travail agricole.

SOUCER, v. a. et n. (arr. de Mortagne) Sentir, Flairer.

SOUEF, adj. Doux, Agréable:

O breuvage, aml souef!

OLIVIER BARSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 80, éd. de M. Travers.

Il existait aussi en vieux-français :

Tost fu li gorpil endormiz,
Car moult estoit souf ses lix.

Roman de Renart, t. III, p. 304.

Il vient du latin *Suavis*, Suave.

SOUFFAQUIER, v. a. Encombrer, Peser sur; du latin *Suffocare*.

SOUÏ, adj. (Orne) Sale; littéralement Cochon; du latin *Suillus*, le français dit aussi *Souiller* et *Souillon*, et on lit dans l'*Elucidario de las proprias*, cité par Raynouard, *Lexique roman*, t. v, p. 288: *Perç mari, dit comunament Suillo*. Une origine germanique ne serait cependant pas impossible: en gothique *Sauljan* signifie Salir.

SOUIL, s. m. (Orne) Saleté, Ordure; le peuple dit par ironie: Il est propre comme un *Sou*. Dans quelques localités on dit *Souie*.

SOUIN, s. m. Homme caché, dissimulé: on dit dans le même sens Cet homme est en dessous.

SOULAS, s. m. Consolation; et par extension de signification Gros soupir:

Soulas de nos miseres.

OLIVIER BARSELIN, *Vaux-de-Vire* p. 98, éd. de M. Travers.

Il existait aussi en vieux-français :

Nous aurions soulas et joye.

MARTYRE DE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, dans M. Jubinal. *Mystères inédits*, t. I, p. 75, v. 23.

Ce mot vient sans doute du latin *Solatium*, comme le français *Soulagement*.

SOULASSER, v. n. (Orne) Soupirer profondément; voyez le mot précédent.

SOULE, s. f. Jeu où deux parties cherchent à s'emparer d'une balle et à l'emporter à un endroit convenu. Ce mot existait aussi en vieux-français, mais

on écrivait ordinairement *Sole*:

Autres par force entrer léans,
Bruiant comme l'en court a solles.

GUIART, *Branche des royaux lignages*, v. 1489.

Tenez, mes petiz dragonneaux,
Mes jeunes disciples d'escole,
Jouez-en ung peu à la solle
Au lieu de croupir au fumier.

ARNOUL GRESBAN, *Mystère de la Passion*, dans M. Paris, *Manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, t. VI, p. 307.

Mais Rabelais écrivait *Soule*, et on lit dans les *Mémoires de la ville de Douay*, fol. 236 : Pour éviter aux désordres qui peuvent arriver par le ject de la chouille qu'on est accoustumé faire le jour des caresmeaux (le mardi-gras) a esté desfendu de la jecter. Ce jeu brutal était aussi fort usité dans le Berry (voyez un article de Lebeuf dans le *Mercur*, du mois de mars 1735). Son nom vient sans doute du latin *Solea*, car il est appelé à Valognes *La savatte* : cependant l'islandais *Sull* signifie Mêlée et par suite Combat.

SOULER, v. n. (arr. de Bayeux) Avoir coutume ; il vient du latin *Solere* et se trouvait aussi en vieux-français : Les grevoit plus et apressoit plus que leur anemi ne soloient faire ; *Chroniques de Saint-Denis* dans le *Recueil des historiens de France*, t. III, p. 214.

SOURGER, v. a. (Orne) Guetter. Surveiller ; par extension il signifie à Bayeux Surprendre et se prononce *Sourguer*.

SOURIS-SAUGUE, s. f. (arr. de Bayeux) Chauve-souris.

Sousé, adj. Bien nippé ; littéralement Qui a un cochon.

SOUTON, s. m. Homme adroit et par suite dissimulé ; le vieux-français disait *Soutius* :

Lors trait l'empereres gentius
Et li patriacles soutius.

MOUSKES, *Chronique rimée*, v. 10454.

Du latin *Subtilis*.

SPARSIER, s. m. (arr. de Mortagne) Estafier ; c'est comme le français une corruption du latin *Staparius*.

SPÉCIAUTÉ, s. f. (arr. de Valognes) Beauté et par suite Rareté ; il ne s'emploie guère que précédé de la préposition *Par* ; du latin *Speciosus*, Beau ; voyez ESPÉCIAUTÉ.

STASERAN, adv. Ce soir ; un hazard dont il ne faut sans doute rien conclure a singulièrement rapproché ce mot de l'italien *Stasera*.

SUBLET, s. m. Sifflet ; du latin *Sibilare* qui avait pris la même forme en vieux-français : Des perroquets lesquels sublent merveilleusement haut et s'efforcent d'imiter la voix humaine ; *Histoire Macaronique*, t. I, p. 11. Ce mot se trouve dans le patois de la Vendée ; dans celui de l'Isère il s'est rapproché du français (*Sibla*). On se sert aussi du verbe *Subler* qui s'est corrompu dans quelques localités en *Subier*.

SUBOUT, adv. (arr. de Mortain) Debout ; le vieux-français disait *Sur bout*.

SUCHES, s. m. (arr. de Bayeux) Chèvre-feuille ; parce que les enfants *Sucent* le bout de la fleur qui est très-sucré.

SUÉE, s. f. (arr. de Valognes)

Corvée, Crainte, Menaces, Tout ce qui fait *suer* de peur ou d'inquiétude ; il se trouve aussi en rouchi : à Mortagne on dit *Sucée*.

SUELLE, s. f. (arr. de Vire) Ciguë, ailleurs on dit *Chûe*.

SUÉTINER, v. a. (arr. de Cherbourg) Epier, surveiller les actions de quelqu'un.

SUPER, v. a. Humer, Aspirer ; l'anglais *To sup* a la même signification.

SURELLE, s. f. Oseille ; parce qu'on dit proverbialement *Sur comme de l'oseille* ; on dit aussi *Suret* : en rouchi c'est *Suriele*.

SURENGIES, s. f. pl. (arr. de Bayeux) Rapports aigres de l'estomac.

SURET, s. m. (arr. de Valognes) Sauvageon, Pommier non greffé dont le fruit est acide.

SURETIÈRE, s. f. (arr. de Valognes) Pépinière de pommiers non greffés ; voyez le mot pré-

cèdent.

SURGETTE, s. f. (arr. de Caen) Souricière ; en patois picard *Surquette* et *Sarquette* ; voyez le mot suivant.

SURGUER, v. a. (arr. de Cherbourg) Epier, Observer ; il se dit plus particulièrement des chats et se prenait en vieux-français dans la même acception :

Comme le chat scait par nature
La science de la seurgeure.

Roman de la Rose, v. 10343.

C'est probablement une crase de *Sur-quetter*, formé comme *Sur-veiller* ; le vieux-français employait aussi *Surguet* dans le sens de Guet ; Roquefort, t. II, p. 590.

SURPETER, v. a. (arr. de Mortagne) Trouver quelqu'un que l'on cherche et qui fuit quand on l'approche ; du latin *Petere*, Demander, Chercher.

T

TABIER, s. m. (Orne) Grande table à rebords, placée sous le fût d'un pressoir, sur laquelle on étend le marc des pommes pour en extraire le jus.

TABUT, s. m. (arr. de Valognes) Vacarme, Bruit ; il existait aussi en provençal (*Tubust*) et en vieux-français :

Je n'ay point peur de ses ribleurs de
nuict
Ne du tabut qui tant le monde nuict.

CARPIN, *Poésies*, p. 211, éd. de 1723.

Probablement il vient du vieux-français *Tabur*, Tambour, car Tabouler, Tabourner, signifiaient Faire un grand bruit, et *Tabourer* semble avoir eu la signification de Frapper :

Dessus leur pis des poing tabourant
Et eurent, pleurent, veillent, labou-
rent.

Miracles de sainte Geneviève,
dans M. Jubinal, *Mystères*
traduits, t. II, p. 277, v. 18.

TAC, s. m. (arr. de Bayeux) Grosse chenille verte ; voyez

TAS. Ce mot signifie aussi une maladie épidémique qui régna pendant le XV^e siècle et a laissé un souvenir effrayant : *Il en meurt comme du tac* est encore une locution populaire. En ce sens *Tac* vient sans doute de l'islandais *Tak*, Pleurésie.

TACOTER, v. a. Tapoter, Frapper à petits coups ; c'est un diminutif de *Toquer*.

TAFFE, s. f. (Orne) Peur.

TAFFETINER, v. n. Marchander, Disputer sur le prix : il vient sans doute du vieux-français *Tafur*, Fripon, Trompeur :

Alcois querroit un grant tafur.

Roman de Renart, t. III, p. 310.

TAIGNER, v. n. Tousser ; voyez TEIGLER.

TALANDER, v. a. Battre ; *Taller* dans le patois du Berry et dans celui de Langres, *Täller* dans le patois du Jura, *Tala* dans celui des Vosges, signifient Meurtrir, et l'on se sert encore populairement de *Taloche*. Peut-être ce mot signifiait-il d'abord Coup de hache, car en islandais *Telgia* signifie Hache et on lit dans la *Recollection* de Chastelain :

Depuis veiz en Ecosse
Le roy Jacques meurdrir
D'espee et de talloce.

Dans RITSON, *Ancient songs and ballads*, t. I, p. 146.

TALBOT, s. m. Noir de la marmite ; en provençal *Tala* signifie Défaut, Tache, et dans le patois de l'Isère *Tubo* est le nom que l'on donne à la fumée ; peut-être ainsi ce mot signifiait-il littéralement Tache de fumée.

TALBOTÉ, adj. Taché de noir, et par figure, Ivre.

TALÉVASSER, v. réfl. (Haute-Normandie) Se heurter rudement ; il semble avoir signifié Combat en vieux-français, car on lit dans le *Roman de Rou*, v. 2547 :

As talevas se sont bien couvrir e moler.

En rouchi *Talovst* signifie But pour tirer à la cible ; voyez TALANDER.

TANCER, v. a. Gronder avec force, Disputer ; le sens du français est beaucoup plus faible, mais il avait la même force dans l'ancienne langue ; A vin de Lyon, c'est-à-dire quant à bien beu, veult tanser, nøyser et battre ; *Calendrier des Bergiers*, fol. L, u. b. Il vient sans doute du latin *Con-tendere*, comme le prouve le français *Contention*.

TANGUE, **TANQUE**, Engrais qui se trouve aux embouchures des fleuves.

TANNÉ, adj. Accablé de chagrin ; probablement de *Tavaos* ; *Tané* signifiait en vieux-français Tourmenté, Fatigué.

TANOUIS, adj. Clair-semé.

TANTET, adv. Un peu ; on s'en servait aussi en vieux-français :

Estufies les en ce brasier
Ung tantet pour mieulx les ayrier.

JEAN MICHEL, *Mystère de la Passion*, Jouen. I, sc. 6.

Du latin *Tantum* Seulement ; on emploie aussi le diminutif Un tantinet ; comme le latin *Tantillum*.

TANTOUILLER, v. a. Traîner

TAR

dans l'eau. Plonger à plusieurs reprises, Salir extrêmement. Le vieux-français disait *Entouiller* :

Souvent entouillé par mesure.

Coquillard cité par Borel.

Si le T n'est pas une affixe, ce mot signifie sans doute *Beau-coup* (lam) *souiller*, en patois normand *Touiller*.

TANVÉE, s. f. Galette cuite à la gueule du four.

TAPÉE, s. f. Grande quantité; il se trouve aussi en rouchi et dans le patois de la Meuse.

TAPIN, s. m. Tambour; parce qu'il *tape* sur sa caisse.

TAPIN (A), adv. En secret, En *tapinois*; il se trouve avec cette forme en vieux-français:

Lors saillent li baron desus un ^{son-}terin
Que Karles i ot mis coïement a tapin.

Garin de Monglave, dans Keller, *Romvart*, p. 353, v. 16.

TAQUE, s. f. Pelotte où l'on *attache* les épingles.

TAQUET, s. m. (Orne) Jalon pris dans une halle; on lui a donné ailleurs d'autres significations qui se rattachent toutes à la même idée; à Valognes, c'est un Verrou; à Bayeux, un Morceau de bois qui sert à soutenir ou attacher différentes choses, et un Emplâtre, peut-être parce qu'on dit proverbialement Immobile comme un emplâtre.

Ces différentes significations se trouvaient aussi en provençal:

Après a fah las portas flotar be
tançar.

Floresbras, v. 3683.

TAR, s. m. Goudron; peut-

TAR

203

être est-ce mot anglais, quoique la même racine se retrouve dans plusieurs langues; en allemand c'est *Theer*, et *Terque* en rouchi, comme en vieux-français.

TARASSE, s. f. (arr. de Vire) Femme légère, étourdie; de vieux-provençal *Tartalhar* signifiait Se trémousser, S'agiter sans cesse.

TANGER, TARGIER, v. n. Tarder; c'était la forme du vieux-français :

Tantot yray; se je targoie
Je feroye haulte folie.

Vie de saint Fiacre, dans M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. I, p. 329, v. 3.

De l'asne et d'un chien sans targier
Vous vueil un fabel comencier.

De l'asne et du chien, v. 1.

On dit aussi *Tergier*.

TARIBONDIN, s. m. (arr. de Mortagne) Homme gros et court.

TARINER, v. n. (arr. de Mortagne) Tarder, Muser.

TARINIER, s. m. (Orne) Homme qui veille *tard*, (arr. de Bayeux) Employé des douanes et des contributions indirectes; probablement de *Tare* comme *Tarif*, ou de *Tarin*, espèce de monnaie: c'est sans doute le même mot que *Tarinlier*, dont Carpentier n'a pu déterminer la signification.

TARLATANER, v. n. (arr. de Mortagne) Parler bruyamment pour dire des riens, comme un *charlatan*.

TARIK, adj. (Eure) Avarié, de *Tare*; il ne se dit que du blé.

TAROUÏLE, s. m. (Orne) Homme dont les sourcils se joignent.

TASSE, s. f. (Orne) Il n'est employé que dans la phrase *Tasse de bois*, Bouquet de bois; il avait la même signification en vieux-français.

TATIN, s. m. Coup. Il signifiait en vieux-français Embarras, Inquiétude :

Sourges me donne ce tatin
Et a plusieurs de ma livrée.

Poésies de Charles d'Orléans,
p. 342, éd. de M. Champollion.

Voyez le mot suivant.

TATINER, v. n. Chuchotter ; probablement on y rattachait d'abord quelque idée d'insulte; car *Tata* signifiait en provençal Cri pour effrayer, et *Tatin* signifie en breton Railler, Querelleur.

TAUDION, s. m. (Orne) Indigent ; Qui habite un *taudis*.

TAULOCHER, v. a. Frapper à coups de poing, Secouer rudement ; de *Taloche*.

TAUNIQUE, s. f. (arr. de Vire) Femme insipide.

TAURE, s. f. (Orne) Vache, Femelle du *taureau*.

TAUTAU, s. m. pl. (Orne) Gros sabots.

TAVELÉ, adj. (Eure) Avarié ; littéralement Taché : il ne se dit guères que du blé.

TAYAUDER, v. n. Brailler ; littéralement Crier *tayaud* comme les chasseurs. On se sert aussi de *Tayaud* dans le sens de Braillard.

TAYON, s. m. Ayeul ; il se trouve aussi dans le patois picard et vient sans doute du grec *Θεῖος*, Oncle ; la même liaison existait en latin entre *Aeus* et *Avunculus*.

TÉGOT, s. m. (arr. de Mortagne) Têt de pot, pouvant encore servir à quelque usage ; peut-être du latin *Tegulum*.

TEIGLER, **TEIQUER**, v. n. Tousser.

TENTE, s. f. (Manche) Filet que l'on *tend* avec des pieux sur les bancs de sable.

TÊQUE, s. f. Balle, Paume ; peut-être de l'anglais *Take*, Prends, Recois, que les enfants disent en se jetant les balles.

TÊPE, adv. (arr. de Bayeux) Peut-être.

TERMER, v. a. et n. (arr. de Valognes) Convenir d'une chose, littéralement, Fixer un *terme* ; du latin *Determinare* : il avait la même signification en vieux-français.

TERPENNE, s. f. Dévidoire.

TERQUER, **TEURQUIER**, v. a. Tordre.

Ne terque tant les crocs de ten muzel.

Muse normande, p. 13.

TERRAGE, s. m. (arr. de Mortagne) Enterrement.

TERTOUS, adj. pl. Tous sans exception ; corruption par métathèse de *Tretous* ; voyez ce mot.

TÊTE DE CAPE, s. f. Grand capuchon noir que les femmes mettent pour communier et pour suivre les enterrements : c'est aussi un bonnet imperméable que l'on met sur sa tête quand il pleut.

TEURQUET, s. m. Manche de fouet, fait de bois tordu.

TEURQUETTE, s. f. Lien en paille ou en foin ; *Dorca* en vieux-provençal ; peut-être de l'islandais *Dorga*, Saisir ; Ru-

tourer. A Caen on donne aussi ce nom à une sorte de gâteau qui a la forme d'un gros lien ; le français *Tourte* a été créé de la même manière.

TÉZI, TÉZANT, adv. Tout doucement ; littéralement en se *taisant*.

TIC, adj. (arr. de Vire) Impair ; on dit ailleurs *Tipe* et *Tiple* ; peut-être de *Multiple*.

TIERCELET, s. m. Epervier ; parce que le mâle est un *tiers* plus petit que la femelle ; on appelait en vieux-français *Mariage d'épervier*, celui où la femme se mésalliait. A Valognes on dit Etiercelet.

TIFAIT, s. m. (arr. de Valognes) Croute de lait.

TIGNASSE, s. f. Chevelure ; il ne se prend qu'en mauvaise part et vient sans doute de *Teigne* ; le patois rouchi donne la même signification à *Te-gnasse*.

TIGNON, s. m. (arr. de Rouen) Querelleur, ou peut-être Tête à perruque.

Maugre z'en et bleu des tignons
Qui trahissent leurs compagnons.

Muse normande, p. 34.

Le vieux-provençal *Tinelh* signifiait Querelle, Contestation.

TINSONNER, v. a. (arr. de Mortagne) Activer, Presser ; peut-être d'*Attiser*.

TINTENELLE, TINTERELLE, s. f. Grosse sonnette que l'on porte en tête des processions ; du latin *Tintinnabulum*.

TINTOUIN, s. m. Inquiétude, Embarras et par suite Manie.

Qui nous a mis ces tintouins

Et ce mal dans la teste.

OLIVIER BASSELYN, *Vaux-de-Vire*,
p. 186, éd. de M. Travers.

Peut-être une corruption du vieux-français *Tatin* dont la signification était la même ; voyez ce mot.

TIPONER, v. n. (arr. de Valognes) Habiller, Atiffler.

TIRER, v. a. Traire ; ce sont deux dérivés du latin *Trahere*.

TITOUX, adj. Lent, *Tatillon*.

TLIER, s. m. (arr. de Valognes) Tisserand, *Toilier*.

TOAILLE, s. f. Nappe, Serviette, Essuie-mains ; il se trouvait aussi en vieux-français :

Mais cele fist avant covrir
Les pastez soz une touaille.

Du prestre et de la dame, v. 36.

Il vient sans doute de *Tela*, dans la basse-latinité *Tobalea*, dont on a sans doute formé *Tablier*, ou de l'islandais *Toa*. Linge. Chaucer a employé *To-waile* dans la même acception et Kuonrad von Wurzeburc *Twehele*. Le patois de la Haute-Auvergne a conservé aussi *Touailla*.

TOCARD, s. m. Têtu ; littéralement Homme qui se *Toque* ; voyez ce mot.

TOCSON, s. f. Femme dont les manières sont grossières et la parure de mauvais goût ; littéralement Qui touche du son, *Vachère* ; dans le patois de Rennes, ce mot est masculin et signifie Un homme grossier, sans éducation.

TOIGNÉE, s. f. Volée de coups, Peignée ; voyez TIGNASSE.

TOIN, s. m. Traître.

TOMBER DE MAL (arr. de Va-

TOTON, s. m. (arr. de Bayeux) Trognon de chou.

TOUAILLON, s. m. Torchon ; voyez TOAILLE.

TOUGNIER, v. a. (arr. de Vire) Battre ; littéralement Traiter comme une chevelure en désordre, Peigner ; il a la même signification dans le patois de Langres.

TOULLIER, v. a. Salir, Souiller ; probablement de *Touail-lon* ; on dit encore proverbialement Sale comme un torchon : il se trouve aussi en rouchi et dans le patois de Langres : à Nancy *Touyer* signifie Mélanger, Brouiller.

TOUIN, s. m. (arr. de Bayeux) Saligaud ; on dit proverbialement Sale comme une perruque ; voyez le mot suivant.

TOUINE, s. f. (arr. de Bayeux) Perruque, Chevelure sale. (Orne) Tabatière où l'on ne peut mettre qu'un doigt.

TOUINTOIN, s. m. (Orne) Très-petit morceau.

TOURNIEUX (arr. de Vire) Faînéant, Vagabond ; dans l'arr. de Bayeux on dit *Touonioux* ; voyez TOURNIRESSÉ.

TOUPIN, s. m. Sabot ; *Toupie* que l'on fait tourner à coups de fust.

TOUPINER, v. n. Tourner sur soi-même comme un *Toupin* ; le français dit *Toupiller*.

TOURNIOLLE, s. f. (Orne) Espèce de panaris.

TOURNIRESSÉ, s. f. (arr. de Valognes) Femme sans conduite, qui, au lieu de travailler, *tourne* de côté et d'autre.

TOURNOUS, s. m. (arr. de Saint-Lo) Rouet ; littéralement Outil qui *tourne* ; en vieux-

français *Tournerette*.

TOURP, s. m. (Manche) Petit village au bord de la mer ; il y a des Tourps à Anneville en Saire et à Omonville (Hague) : on dit aussi *Tourpelus*. Ce mot qui vient sans doute de l'islandais *Thorp*, Village, s'est conservé aussi dans quelques noms de lieu : ainsi, par exemple, *Chitour* vient certainement de *Klein Thorp*, Petit village.

TOURTE, s. f. Pain de six kilogrammes, auquel on donnait autrefois une forme circulaire comme au *Tortillo* du vieux-provençal et à nos *Tourtes* de pâtisserie. Ce mot avait le même sens en vieux-français :

Se vilains ont escharcement
Pour vivre de la tourte bise,
C'est grant plante ; ce leur aufise.

M. TREBUTIEN, *Du roi Souvain*, fol. A. III, vo.

TOUSER, v. a. Couper, Tondre ; on trouvait la même forme en vieux-français :

N'aux nopces du saint espouse
N'entraist homme rez ne touze.

JEAN DE MEUNG, *Testament*, v. 347.

TOUT DREIT, adv. (arr. de Valognes) A l'instant ; littéralement Sans se détourner ; il se trouve aussi dans le patois bressan :

L'Isabiau, to dray an antran
Comianchi no bala fêta.
Nolla Bressani, p. 48.

TOUTRE, v. n. (arr. de Bayeux) Tousse.

TRAVERSER, v. a. Traverser ; littéralement Mettre une *traverse*, un obstacle en travers ; il se trouvait aussi en vieux-français :

Et pour ce Dieu le trabucha.

Nativité de Notre-Seigneur Jesus-Christ ; dans M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 25, v. 5.

Le français *Trébucher* a probablement la même origine quoique sa signification soit fort différente.

TRACHIER, v. a. (arr. de Valognes) Chercher ; en patois vendéen *Trecher* ; on dit aussi *Trucher*, comme en vieux-français.

TRADA, s. m. (arr. de Bayeux) Part, Portion. — (arr. de Cherbourg) Salaire.

TRAIRE, v. a. Tirer ; nous avons déjà vu qu'en patois *Tirer* avait la signification du français *Traire* : ces différences n'étaient pas non plus respectées par l'ancienne langue :

La verrez barbes traire e gerauns si peler.

Voyage de Charlemagne, v. 588.

TRALLES, s. f. pl. (arr. de Pont-l'Évêque) Jambes ; en vieux-français *Traller* signifiait Aller, Courir :

Laison a seurre cest traller.

Tristan, t. I, p. 75. v. 1438.

On dit encore dans le style familier *Trôler*.

TRAN, TRAIN, s. m. Pis de vache, Ceque l'on *traît* ; voyez TRION.

TRAPIN, s. m. (arr. de Cherbourg) Grand et gros panier rond à deux anses ; du latin *Trabut*, comme le français *Trapu*.

TRAQUETTE, s. f. (Orne) Cre-celle.

TRASONÉE, s. f. Dévidoir ;

on dit aussi *Travonée*, *Travouil* en vieux-français.

TRAVERGUER, v. a. Embarrasser ; corruption de *Traverser* ; dans l'arr. de Mortagne on dit *Traveucher*.

TRAVERS, s. m. (Eure) Sillon de blé en sens inverse des autres, de *travers*.

TRAVIAU, adj. (Orne) Turbulent ; littéralement Qui *traverse*, ou *travaille*. Incommode en vieux-français :

TRÈRÈ, adv. (arr. de Mortagne) Beaucoup ; c'est probablement un mot formé de *Très-bien*.

TRÉDAINE, s. f. (arr. de Bayeux) Refrain. Fadaise ; c'est probablement une corruption du vieux-français *Trudaine* :

Las ! ferez-vous, il est malade
Passé deux moys, ou six semaines ;
Et s'il vous dit, ce sont trudaines,
Il vient d'avec moy tout venant.

Farce de Pathelin.

TRÉDAME, s. f. (arr. de Bayeux) Ancre de secours pour les bateaux pêcheurs.

TRÉPLÉE, s. f. (Orne) Cloporte.

TREF, s. m. Poutre ; il se trouvait aussi en vieux-français : Pourquoi vois-tu un festu en le oel toun frere, et ne veis-tu un treef en toen oel ; *Bible saint Mathieu*, ch. XII, v. 3. On trouve encore dans le patois de Nancy *Travette*, *Traivatte* ; Solive, Poutrelle, et dans le patois de Langres *Travelot* dont la signification est la même. Il vient plutôt du latin *Trabs*, Poutre, que de l'islandais *Tre*, Morceau de bois.

TREFFAU, TREFFOUL, s. m. Grosse buche qu'on met au feu

la veille de Noël et qui doit durer pendant les trois jours de fête ; il vient sans doute du mot précédent. (Poutre du feu) ou de *Tres foci* Trois feux. A Metz on appelle cette buche *Treffan*, dans le Berry *Trouffau*, en Bourgogne *Suche de Noël* ; en vieux-français elle était nommée *Treffouel* : Magnustruneus in capite ignis... dicitur *Tetropoficinium*, vel *Ligni fulcium*... gallice *Treffouel* ; *Commentaire du dictionnaire de Jean de Garlande*, dans Gérard, *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 601. Cet usage existait aussi en Angleterre :

Come, bring with a nolsae
My merrie, merrie boyes,
The Christmas log to the firing;
While my good dame, she
Bids ye all be free
And drink to your hearts desiring.

HERRICK, *Ceremonies for Christmasse*.

Probablement même il remontait aux temps payens, car on appelle cette buche en différents endroits *Yule log* et *Yule clog* (feu d'Iule).

TRÉIZEAU, s. m. Monceau de gerbes ; d'abord sans doute on en mettait *treize* afin que la dîme qui était en quelques endroits du *treizième* fût prise plus facilement ; mais on n'en met plus maintenant que dix.

TRÈJE, s. f. (Orne) : Sentier tracé dans la neige : *Treige* signifie dans le patois du Jura Passage, et le français *Trajet* semble avoir la même origine (*Trajectus*).

TRÉJO, s. m. (Orne) Tige de choux.

TRÉMAINE, s. f. (Manche)

Trèfle qui se récolte tous les trois mois ; il semble ainsi venir du grec *Τριμηναιος* plutôt que du vieux-français *Trémoie* ; voyez TREMEZ.

TREMEUR, s. f. (arr. de Vire) Frayeur ; du latin *Tremor* : il se trouvait aussi en vieux-français : Mais tant estoit la vieille haye par tout le pays, que, se pour double et tremeur de Lysart ne fust, en puy ou rivièrre l'eussent gettée ; *Roman de Gérard de Nevers*.

TREMEZ, s. m. Petit blé que l'on récolte *trois mois* après l'avoir semé ; ce mot se trouvait aussi en vieux-français (*Trimensis*).

TRÉMONE, s. f. Grosse cloche ; du latin *Tremundus*, qui fait trembler.

TREMUER, v. a. (arr. de Vire) Effrayer ; du latin *Tremere*.

TRESSAUTER, v. n. Tressaillir ; il se trouve aussi dans le patois de Langres ; le vieux-français employait dans un sens analogue le substantif *Tressaut*.

TRESSOIR, s. m. Sceau.

TRESSUER, v. n. (arr. de Valognes) Suer beaucoup ; il avait le même sens en vieux-français :

Que j'ai si caut que je tressu.

Roman de la Violette, p. 165.

En vieux-français *Très* s'ajoute souvent aux verbes, comme aux adjectifs, pour renforcer leur signification ; nous disons encore *Trépasser* et *Tressaillir*.

TRÉSTOUT, adj. Absolument tout ; c'est une forme superlative dont on a fait un seul mot comme en vieux-français :

Qui eut d'Égypte la baillie
Et trestoute la seignorie.

WACE, *Etablissement de la Fête de la Conception*, p. 18, v. 6.

TREU, s. m. (arr. d'Avranches) Pétrin ; en vieux-français il aurait signifié *Blutoir* suivant Roquefort, t. II, p. 655.

TREULER, v. n. Paresser, Fainéanter ; c'est probablement une corruption de *Trôler*, Courir ça et là.

TREULIER, s. m. (arr. de Valognes) Fainéant, Homme qui parle au lieu de travailler.

TREUNER, v. n. (arr. de Mortagne) Il exprime le chant de la poule qui va pondre ; on dit aussi quelquefois *Traner*.

TREUTER, v. n. Peter.

TRIAS, s. m. (arr. de Bayeux) Embarras ; peut-être de l'anglais *Trial*, Accusation (*Trier* en vieux-français signifie Plaider) ou *Try*, Éprouver ; au moins donne-t-on quelquefois ce sens au français *Épreuves* ; *Trigas* avait aussi cette signification en vieux-provençal, et le français *Trigaud* semble avoir la même étymologie.

TRÉBAR, s. m. Collier formé de trois barres de bois qu'on met aux pourceaux pour les empêcher de passer au travers des haies.

TRÉBARDER, v. n. (arr. de Mortagne) Aller de côté et d'autre, Chanceler comme un ivrogne.

TRIBOUILLER, v. a. (arr. de Vire) Troubler, Causer de la tribulation ; le vieux-français employait le substantif *Tribouil* dans un sens analogue : Dieu scait en quel tribouil et tourment il est ; *Les quinze joies*

du mariage, p. 182.

TRIBOULER, v. a. Troubler, Tourmenter, et par suite Déchirer, Mettre en mauvais état ; ces différentes significations se trouvent aussi en vieux-français :

Sy les triboulons pour savoir
En qui doivent fiance avoir.

Miracles de sainte Geneviève, dans M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 196, v. 25.

Puisqu'ensi voi mon pais triboler.

Mort de Garin le Loherain, v. 3588.

Dans l'Orne on dit que les bas qui tombent sur les talons sont *Triboulés*. Ce verbe s'emploie aussi avec le pronom et signifie, comme en rouchi, Se donner beaucoup de peine ; le vieux-français semble s'en être servi également avec cette acception :

Et tant ont quis et triboule
Que de l'querre sont tuit lasse.

Li Chevaliers au Lion, dans Keller, *Romant*, p. 555, v. 11.

Il vient probablement de l'islandais *Trubla*, Mêler, Confondre.

TRICON, s. m. (Orne) Brelan ; on a *tricon de bihour* quand on a dans sa main deux cartes de même espèce et une qui les suit immédiatement, comme deux rois et une dame : c'est aussi le nom du jeu que l'on appelle ailleurs *Trion*.

TRICOTER, v. a. Battre avec un tricot ; Remuer vite et sans cesse comme des aiguilles avec lesquelles on tricote ; il signifie aussi quelquefois à l'actif Manigancer, Mal arranger, comme dans le patois des environs de Paris :

Encore un coup si le Saint-Père
Tricotte tout ce biau mystère.

Pièces et anecdotes intéressantes, t. I, p. 41.

TRICOUSES, s. f. pl. (Orne)
Bas de tricot sans pied ; Guêtres en toile qu'on appelait en vieux-français *Triquehouses*. Ce mot désigne aujourd'hui en rouchi et dans le patois du Berry des bottines en drap ; dans la Meuse on donne aussi le nom de *Tricousses* à une espèce de guêtres.

TRIEFFE, s. f. Petite poutre ; voyez TREF.

TRIFOIRE, s. f. TRIFOUET, s. m. Grosse buche ; voyez TREF-FEU.

TRIGNAC, s. m. (arr. de Bayeux) Sou-marqué excellent ; c'est le nom d'un faux-monnaieur dont la monnaie valait beaucoup mieux que celle du roi, qui fut pendu sous la Régence.

TRIGOULLIS, s. m. Mauvais bas de tricot.

TRILAIS, s. m. (arr. de Valognes) Cloison, Treillis ; du latin *Trilix*.

TRIMBOUELLER, v. a. Culbuter, Chanceler ; dans l'Orne on se sert aussi du substantif *Trimbouelle*, Culbute ; probablement c'est le même mot que le français *Trimballer*.

TRINGALE, s. f. Bureau où l'on perçoit les droits de péage ; probablement ces bureaux étaient d'abord composés de simples treilles en latin *Trichila* ; selon Roquefort le vieux-français *Trigale* aurait signifié, sans doute pour la même raison, Cabaret.

TRINGUE, s. f. (arr. de Mortagne) Petit-lait.

TRINGUET, s. m. (arr. de Vire) Moyen qui réussit. Ce mot signifie aussi, comme sur les bords de la Méditerranée, le mât de misaine :

N'ayant plus rien sinon
De trinquet qui soit bon.

Chansons normandes, p. 52, 6d.
de M. Dubois.

TRIOLLIER, TRIOLLY, s. m. Tribune d'église.

TRION, s. m. Pis de vache ; ce n'est pas probablement une corruption de *Trayon* (ce que l'on trait) car le vieux-français avait *Trian* :

N'aveit encore en sain ne trian ne
mamele.

Roman de Rou, v. 1343.

Peut-être ce mot vient-il de l'islandais *Trioni*, Bec, Bout, ou de *Treya*, Gorge, Poitrine ; le vieux-français *Pis* a subi un changement semblable.

TRIPER, v. n. Danser ; de *Tripudiare*, comme Trépigner ; il existait aussi en vieux-français :

Quant de ma biaute me souvient
Qui ces vallez fesoit triper.

Roman de la Rose, v. 13214.

Dans le patois de l'Isère *Trepas* signifie Fouler aux pieds.

TRIPOT, s. m. (arr. de Valognes) Marché ; (arr. de Bayeux) Halle au blé ; à Pont-l'Évêque, ce mot a reçu une nouvelle extension de signification, on lui donne le sens de Tumulte.

TRIQUERFARR, v. a. et n. (arr. de Vire) Déranger, Agir comme un étourdi.

TRIQUENIQUE, s. m. Querelle de peu d'importance ; peut-être ce mot qui se trouvait aussi en

vieux-français vient-il du grec *τριχων νεικος* et signifie-t-il littéralement Dispute pour un cheveu.

TRIQUER, v. a. et n. (arr. de Vire) Sauter ; littéralement Jouer des *triques*, nom que l'on donne aux jambes par une métaphore injurieuse.

TROCHE, s. f. (Orne) Foutelaie ; Petit bois de hêtres.

TROGNE, s. f. (Orne) Ventre.

TROMPE, s. f. (arr. de Valognes) Erreur ; du français *Tromper*.

TRONCHE, s. f. (arr. de Vire) Tête.

TROP A COUP, adv. (arr. de Valognes) Trop tôt.

TROS, s. m. Pétrin ; voyez TREU.

TROUIL, TREUIL, TROUS, s. m. Espèce de dévidoir dont on se sert pour mettre le fil en échevaux ; elle avait différents noms en vieux-français ; dans le dictionnaire latin-français de la Bib. de Lille, marqué E, 36, on trouve *Troul* expliqué par le bas-latin *traole*, et on lit dans le Commentaire sur le dictionnaire de Jean de Garlande : *Trahale* dicitur a *Traho*, gallice *Traail* ; *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 606. Une autre origine ne serait pas cependant impossible, car en breton *Tro* a la même signification et le vieux-provençal *Trou* ne semble pas dérivé du latin. C'est peut-être à ce mot que se rapporte le vieux-français *Trouet* que nous n'avons vu employer, que dans un passage où il est pris dans un sens trop métaphorique pour que sa signification ne soit pas douteuse :

Sire, il veult filer au trouet
Sus les cotex de cest apostre.

Martyre de saint Denis, dans
M. Jubinal, *Mystères inédits*,
t. I, p. 122, v. 8.

On se sert aussi dans ce sens du verbe *Trouiller*, *Treuiller*.

TROUILLER, v. a. Souiller ; il a le même sens dans le patois du Berry, et Roquesfort lui donne en vieux français le sens de Chiffonner en pressant ; *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 662 ; mais nous ne l'y connaissons qu'avec le sens de *Séduire* ;

Tant le truilla et le charma
Que li lecherres s'en ala.

Fabliaux et contes anciens, t. II, p. 83.

TROUINE, s. f. (Orne) Peau de cochon tannée ; du latin *Troia* ; dans l'arr. de Coutances on dit *Trouin*.

TROUSSEPIN, s. m. Enfantespiègle ; peut-être le même mot que *Goussepin*.

TROUSSÉ, part. pas. (arr. de Vire) Chargé ; de l'islandais *Truss*, Paquet ; il était aussi passé en vieux-français :

Trez mulez lor a fait d'or et d'argent
troser.

Parise la Duchesse, p. 69.

On dit aussi au figuré Un homme bien troussé, pour signifier Un homme agréable, bien fait.

TROUTÉ, adj. Caillé ; il ne se dit que du lait ; dans quelques localités on prononce *Treuté*.

TRUBLE, s. m. (arr. de Valognes) Bêche ; il se trouvait aussi en vieux-français :

O trables et o forches les fierent main-
tenant.

Roman de Rou, v. 4280.

TRUC, s. m. Il ne s'emploie guère qu'avec le verbe *avoir* et signifie Etre rusé, Etre adroit; il se trouve aussi en rouchi et semble venir de l'anglais *Trick*, Adresse; mais, comme ce dernier mot, il ne se prend pas dans un sens défavorable.

TRUCIEN, s. m. (Orne) Instrument dont se servent les menuisiers pour tracer des parallèles.

TRUMUTU, s. m. (arr. de Valognes) Bruit, Vacarme; de l'islandais *Thrumu*, dont l'idée première exprimait certainement le *bruit*, puisqu'il signifie à la fois Tonnerre et Combat: ce mot pourrait être aussi une corruption du latin *Tumultus*.

TUILE, s. f. Ardoise; c'est la couverture habituelle des maisons riches, et le latin *tegulum* était devenu en vieux-provençal et en catalan *Teulat*, Toit — Il signifie aussi Une poêle plate en fer qui sert particulièrement à faire de la galette,

que l'on appelle aussi *Haitier*; c'est probablement une corruption du vieux-français *Tulieu* que Roquefort, t. II, p. 668, explique par Certain ustensile de ménage.

TURET, s. m. (arr. de Caen) Batte à beurre; en vieux-provençal *Turtar* signifie Heurter, Frapper, Battre.

TURLUETTE, s. f. (arr. de Valognes) Cornemuse et, par extension, Tout instrument de musique; il se trouvait aussi en vieux-français:

Quant el chef out le chaperon,
E la panere, e le baston,
E la verge, e la macuette,
Pendue al cou la turluette,
Riens ne sembla sos cielz meins sage.
BENOIS, *Chronique rimée*, l. II,
v. 28530.

On se sert encore en français de *Turelure*, Refrain, qui a certainement la même origine.

TURNÉ s. f. Cabane, Petite maison; il a la même signification dans le patois de Langes.

U

URRES, s. m. pl. (arr. de Valognes) Yeux.

US, s. m. (Manche) Porte; on le trouve aussi en vieux-français:

Vint a l'us de la cambre u il reis
Hugon gist.
Entre-uvert l'ad trouved, si s'en est
venuz al lit.

. *Voyage de Charlemagne*, v. 620.

Mais la forme *Huis* a prévalu et s'est conservée dans l'expression *A huis clos* et dans le mot *Huissier*; du latin *Ostium*.

USIBLE, adj. (arr. de Mortagne) Précoce, Avancé; littéralement D'usage, Qui peut servir.

UVER, v. a. (arr. de Vire) Mouiller; du latin *Uvescere*.

VACA, adj. ind. En friche, sans culture; du latin *Vacuus*; le français emploie *Vague* dans le mêmesens et on disait autrefois *Vacque*: Donc les maistre d'hostel et fourrier dudit seigneur de Painensac, pour scavoir si ailleurs en la maison estoient estables vacques s'adressarent a Gargantua; Rabelais, l. I, ch. 12.

VACHICOTER, v. n. (arr. de Bayeux) Barboter.

VADET, s. m. Manche de chantepleure, *qui va et vient* (*vadit*).

VAIE, s. f. Chemin dans toutes ses acceptions, *Voie*. Cette corruption du latin *Via* existait aussi en vieux-français. Cist Josias fist ço que Deu plout e tint les bones veies sun pere David, si que il ne guenchi ne a destre ne a senestre; *Livres des Reis*, l. iv, ch. 22, v. 2, p. 423, éd. de M. Le Roux de Lincy.

VAIN, s. m. Loupe.

VAISSEAU, s. m. (arr. de Mortagne) Pipe, ailleurs Tonneau.

VAISSELIER, s. m. (arr. de St-Lo) Buffet où l'on serre la vaisselle.

VALANDIER, s. m. (arr. de St-Lo) Pivert.

VALENTIN, s. m. (arr. de Bayeux) Galantin; en anglais *Valentine* signifie Amoureux; Futur époux; le vieux-français *Valantin* avait aussi cette signification.

VALETER, v. n. (arr. de Bayeux) Courir; fréquentatif du latin *Vadere*.

VANVOLE, s. f. Chose légère ou inutile que le vent emporte; il se trouve aussi en vieux-français :

Primaunt voit que il n'i a plus,
Et que il tient tout a vanvole
Certes son dit et sa paro'e.

Roman de Renart, t. I, v. 3908.

VAQUIE, s. f. (arr. de Bayeux) Soupe ou Bouillie aussi claire que le manger des *vaques*.

VARAND, s. m. Fainéant, Mauvais sujet; voyez **VAROU**.

VARET, s. m. Guéret, Terre encore inculte :

Je démèneray mes herbiettes
Aux vuarets paltre.

Chansons normandes, p. 166, éd. de M. Dubois.

Cette forme est restée aussi dans le patois normand; probablement du bas-latin *Warectum*.

VARIBOT, s. m. (arr. de Bayeux) Bourbier; on dit aussi *Varabot* et *Varoot*: Item une pièce de terre qui a son entrée par le varabot de Grenelle; *Titre de 1615* rapporté par Pluquet, *Contes et préjugés populaires de l'arrondissement de Bayeux*, p. 448.

VARI-VARA, adv. (arr. de Bayeux) En désordre; dans le patois de l'Isère, *Vare* signifie Embarras; voyez le mot suivant.

VAROU, s. m. Loup garou, Homme d'une sauvagerie grossière. Ce mot vient sans doute du norse *Varg*, Loup, qui se trouve déjà dans la *loi Ripuaire*, tit. LXXXVII : *Wargus sit, hoc est expulsus*, mis hors la loi, ce que la loi anglaise appelait Porter une tête de loup. Une autre origine ne serait cependant pas impossible car Marie de France a dit dans son *Lai du bisclaveret* :

Bisclaveret ad nun en bretan
Garvall l'apelent li Norman.

Poésies, t. I, p. 178.

et on lit dans l'*Otia imperialia* de Gervasius Tilleberiensis, publié par Leibnitz, *Rerum brunsvicarum scriptores*, au chapitre *De oculis apertis post peccatum* : *Vidimus in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus Gerulfos Galli vocant, Angli vero Wer-wolf : Wer enim anglice Virum sonat, Wlf Lupum.*

VAROUGE, s. m. Course pendant la nuit, comme en font les *varous*.

VAROILLER, v. n. Agiter de l'eau dans un vase, jusqu'à ce qu'elle soit au moment de se renverser.

VARVOT, s. m. (arr. de Cherbourg et de Contances) Boue claire, Eau sale; on dit aussi *Varva* et *Verva*.

VARVOTER, v. n. (arr. de Bayeux) Marcher dans du *varvot*, *Barboter*. — Il se dit aussi des chats en chaleur.

VASTIBOUSIERE, s. f. (arr. de Valognes) Femme sale, Servante de basse-cour; probablement

du breton *Gast*, Femme débauchée.

VATON, s. m. Bâton.

VATONNER, v. n. Serrer avec une corde au moyen d'un bâton; voyez le mot précédent.

VATRE, s. f. Boue, Fange; de l'islandais *Vatn* ou de l'anglais *Water*, Eau.

VATRE, v. réfl. (arr. de Bayeux) Se couvrir de boue ou d'ordures; en rouchi *Vatrouiller* signifie Avoir continuellement les mains dans l'eau; voyez le mot précédent.

VAUBOIRE, s. m. (arr. de Bayeux) Varec détaché des rochers que tout le monde peut prendre.

VAUCRE, s. f. Avalaison; probablement il signifiait d'abord Inondation, car le vieux-français *Vaucrer* signifiait Erreur, Courir ça et là; peut-être de *Vagari*.

VAUCRUER, v. a. Echauder, Mal cuire.

VAUDRÉE, s. f. (arr. de Cherbourg) Chiffon attaché au bout d'un bâton qui sert à nettoyer un four; on dit aussi dans le même sens *Vatrouille*; voyez **VATRER**.

VAULE, s. f. Gaule, du breton *Gwalen*.

VAULIER, v. n. (arr. de Bayeux) Chanceler, Maroher comme un *Veule*; voyez ce mot: on donne un sens analogue au substantif masculin *Vauliard*.

VAUPAS, s. m. (arr. de Bayeux) Balle de toutes les céréales; ce mot a été formé comme le français *Vaurien*.

VAUQUIER, **VAUTIER**, adv. (arr. de Mortagne) Vraisemblablement, Peut-être.

VAVITE, s. f. Diarrhée. Cours de ventre ; il a été formé par la même idée que l'expression française.

VEILLATIF, adj. (arr. de Mortagne) Vigilant, Qui *surveille* ; en vieux-français on disait dans le même sens *Vellier*.

VEILLERI, s. m. Etable où l'on se réunit dans les campagnes pour *veiller*.

VEILLON, s. m. Mélange de foin et d'argile, avec lequel on entoure les greffes ; dans le Dauphiné *Villon* signifie Un petit lien d'osier.

VELADE, s. f. (arr. de St-Lo) Blouse, Surtout ; du latin *Velare*, en vieux-français *Veler*.

VELOPER, v. a. (arr. de Valognes) Battre, Donner une *roulée* (voyez ce mot) ; du latin *Volutari* ; dans l'Orne on dit *Flauper*.

VELOUSSEUX, adj. (arr. de Bayeux) Paillard ; du latin *Villosus*.

VENAILLES, s. f. pl. (Orne) Mauvaises herbes qui *viennent* sans être semées. Ce mot signifie aussi Rebut des grains ; littéralement ce que le *van* a rejeté ; dans le patois de la Haute-Auvergne *Ventilla* signifie *Criblures*, ce que le *vent* emporte.

VÈNE, s. f. Vesse ; en vieux-français selon Nicot et en rouchi *Venne*.

VENELLE, s. f. Dans le sens de Petit chemin, ce mot s'est aussi conservé dans une ou deux locutions françaises, mais on appelle en Normandie la *Ruelle*, Venelle du lit.

VENT, s. m. Haleine ; il s'emploie alors sans article *Prendre vent*, *Perdre vent* ; ces

locutions sont aussi usitées dans le patois du Berry.

VENTRILLONS (A), loc. adv (arr. de Cherbourg) Couché sur le *ventre*, comme A *genouillons*, signifie Sur les genoux.

VENUE, s. f. (Orne et arr. de Vire) Quantité ; il n'est employé en ce sens qu'avec l'article indéfini.

VÈPE, s. f. (arr. de Bayeux) Guêpe ; du latin *Vespa* qui a subi en français le changement si fréquent du V en G.

VÈPRE, s. m. Soir.

Beuvons tous du vespre au matin.

OLIVIER BASSELIN, *Vaux-de-Vire*, p. 220, éd. de M. Travers.

On s'en servait aussi en vieux-français :

Dieu vous doint benoïste journée
Et bon vespres, Monseigneur doux.

Farce de Pathelin.

Du latin *Vespera*.

VÈPRÉE, s. f. Soirée, comme en vieux-français :

Pour ce m'avint que chargie de sommeil
Je me trouvay moult fort une *vespre*.

Poésies de Charles d'Orléans, p. 141, éd. de M. Champollion.

Voyez le mot précédent.

VÉRASSE, s. f. Mauvais lit ; peut-être le lit d'un *verrat*.

VERDAUT, s. m. (arr. de Mortagne) Faiseur de mariages.

VERDER, v. a. (Orne) Frapper à coups de *verge* ; selon Carpentier *Verdoier* aurait signifié en vieux-français Provoquer quelqu'un en duel, et *Verder* signifie Repousser dans le patois de Reims.

VÈRE, adv. (arr. de Valognes)

C'est vrai, Vraiment ; du latin *Vere* que le vieux-français avait aussi conservé :

Mes pour chose que argens vaille,
Non plus que ce fust une paille
De bleid, ne m'en change ne mue :
Il semble voir qu'argens me pne.

FROISSART, *Le dit dou florin*, v. 17.

On y trouve également la forme du patois normand :

Or voil savoir des altres si monçunge
est u veir.

Voyage de Charlemagne, v. 734.

Dans l'arr. de Valognes, les enfants jouent quelquefois à une sorte de jeu qui consiste à répondre à toutes les questions sans se servir des particules négatives et affirmatives, et ils disent en commençant : J'te défends de dire ni oui, ni non, ni vère, jusqu'à ce que j'sois repassé de la feire. Nous nous servons encore de *Voire* dont l'origine est certainement la même.

VERGANDIER, s. m. (arr. de Bayeux) Petit houx (*Ruscus aculeatus*).

VERGÉE, s. f. (Manche) Mesure agraire de quarante perches ; en breton *Gwalen* signifie Gaule, Verge, et *Gwalenna*, Arpenter ; le vieux-français *Verger* signifiait aussi Mesurer.

VERGONDER, VERGOUGNER, v. a. Gronder, Disputer ; littéralement Faire honte que l'on emploie dans le même sens ; ces deux formes se trouvaient aussi en vieux-français :

Cointement celez
Que ne soit vergondez
Le fet tun cumpaignun.

EVERARD DE KIRKAM, *Distiques de Calon*, fol. 203, ro, col. 2.

Ses longs cheveux et ses sourcis en-
core
De leurs beautez font vergongner
l'aurore.

RONSSARD, *Œuvres*, t. I, p. 102.

VERHAULE, s. f. (arr. de Bayeux) Cours d'eau, Courant de la rivière.

VÉRILE, s. m. (arr. de Bayeux) Reptile ; du français *Ver* auquel on a ajouté la terminaison de *Reptile*.

VERMINE, s. f. (arr. de Valognes) Rats et souris ; c'est une extension de la signification du français, Insectes et par suite Animaux nuisibles.

VERNAILLER, v. n. Remuer, Faire du bruit ; probablement une métathèse de *Frénailier* ; voyez ce mot.

VERNAS, s. m. (arr. de St-Lo) Verrat.

VÉROUILLER, v. n. Labourer malproprement ; on dit aussi *Vurouiller*, ce qui fait croire que ce mot est dérivé de *Va-rou*.

VERQUOI, s. m. Petit homme sans force ; on dit en français dans le même sens : C'est un ver de terre.

VERRINE, s. f. Verre de montre ; il a le même sens dans le patois du Berry ; on donnait autrefois ce nom aux morceaux de verre que l'on mettait au-devant des chasses et des tableaux.

VERTAU, s. m. (arr. de Bayeux) Bonde de tonneau ; il se trouvait aussi en vieux-français et vient sans doute du latin *Vertere*, Tourner.

VERVETTE, s. f. (Orne)-Petit enfant espiègle.

VÉSINER, v. n. Faire des vi-

sites à ses voisins, que le pa-
lois normand appelle *Vésins*.

VÉSONNER, v. n. (arr. de
Rouen) S'agiter, Devenir fou ;
du latin *Vesanus* :

Et Morpou (l. Maupcou) cheuxli qui
Aveuc des Jesuitres qu'il a.

Coup-d'œil purin, p. 21.

VÉSOU, s. m. Jouet ; littéra-
lement Fou; du latin *Vesanus* :
c'est un souvenir des plaisirs
du moyen-âge.

VESPASIEN, s. m. (arr. de Va-
lognes) Mauvais sujet, Vau-
rien :

Les chouans sont sous vos murs,
déjà ces Vespasiens
Devorent de leurs yeux vos substan-
ces, vos biens.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. I,
p. 9.

Quoique les soldats de Ves-
pasien aient pu commettre de
grands dégâts en Normandie,
en allant réprimer les révoltés
de la Grande-Bretagne, cette
expression semble avoir été in-
troduite par les Juifs en sou-
venance de la part que prit
Vespasien à la destruction de
Jérusalem :

Vaspaciens, c'or fuissies vos or vis
Ens el voloir et en la signorie
Ou vos esties quant vos de ces juis
Trente a denier donaistes en Surie,
Ne demoroit sabais ne jeverie ;
Se dame Deus ne les voloit t-nseir
A martire les feries devieir.

LA VOLENTEIS DONT MES CUERS EST
RAVIS, dans Wackernagel,
Altfranzoesische Lieder, p. 65.

Au moins cet empereur joue-
t-il un rôle fort honorable dans
légendes du moyen-âge; ainsi,
les par exemple, on lit dans le
Roman du Saint-Graal, v. 2357 :

Vespaayens ainsi venja
La mort Jhesu qu'il mout ama.

On dit aussi *Vaspasien*.

VESSINER, v. n. Roder autour ;
voyez VÉSINER.

VESTON, s. m. Corset ; du la-
tin *Vestis* ou du français *Veste*.

VESTONNER, v. n. Courir de
côté et d'autre ; fréquentatif de
Voster ; voyez ce mot.

VEULE, adj. (arr. de Caen)
Grêle, Etiolé, Qui se tient mal ;
peut-être du breton *Goulia*,
Blessé, le son des voyelles y
était bien peu fixe puisque la
Grande mauve s'y appelle sui-
vant le P. Grégoire *Goulen* et
selon Legonidec *Gwelan*.

VEULER, v. n. (arr. de Ba-
yeux) Beugler ; littéralement
Crier comme un veau, que le
vieux-français appelait *Veel*.

VEY, s. m. Passage dans
l'eau ; on le trouve aussi en
vieux-français, quoique la
forme moderne y soit plus fré-
quente :

As guez, ou la grant mer parfonde
S'estent e espant e sorunde.
Passa li reis, qui mult se halte,
Quant eu se fu auques retraite.

BENOIS, *Chronique rimée*, t. II,
v. 35899.

Il vient probablement du la-
tin *Vadum* ou de l'islandais
Gata, Sentier, Chemin ; cepen-
dant *Guet* avait quelquefois la
signification d'Eau rapide,
Courant :

Les reliques snnt forz, granz vertus
i falt Deus
Que il ne venent a ewe n'en partis-
sent les guet ;
N'encuntrent aveogle ki ne seit relu-
minet,
Les cantrez i redrescent e les mux
sunt parler.

Voyage de Charlemagne. v. 256.

Il pourrait donc venir de l'anglais *Water* ou de l'islandais *Vat*, Eau ; cette étymologie semble même d'autant plus possible que, comme l'italien *Guadare*, le vieux-français *Guac* signifiait Inonder ; voyez le *voyage de Charlemagne*, v. 555.

VI, s. m. Gui ; le v du latin *Viscum* ne s'est conservé que dans le patois.

VIAGE, s. m. (arr. de Vire) Fois ; c'est une crase de *Voyage* et au lieu de La première fois que j'irai, on a dit A mon premier viage.

VICO, s. m. (arr. de Valognes) Bécasse : A la saint Denis les vicos sont à Brix, dit un adage des chasseurs. Ailleurs on dit *Viteco*, comme en vieux-français : Un witecoq, vint deniers ; *Compte* (ms.) de l'*Hôtel-Dieu d'Evreux* (1570) ; et cette forme se rapproche beaucoup plus de l'anglais Woodcock. Dans le glossaire latin-français de la Bib. de Lille, marqué E, 36, on trouve *Videcoq* pour traduction d'*Alex*, probablement *Ales*, et cette forme est aussi indiquée par Roquefort, t. II, p. 743.

VIEILLE, s. f. Eau ; ce mot qui ne se trouve plus que dans quelques noms géographiques, comme Coulibeuf, Quillebeuf, en latin *Guellebotum* (*Wealebuh*), vient sans doute du saxon *Weal*, qui s'est conservé dans l'anglais *Well*. Il y avait un canoniat de la cathédrale de Bayeux dont le titre était Saint Pierre de la Vieille (*Sanc-tus Petrus de Vetula* dans les pouillés du diocèse), et il y a encore à Valognes un quartier

éloigné qui s'appelle Le pont à la vieille.

VEILLOTTE, VIELLOCHE, s. f. Grosse meule de foin ; le vieux-français disait *Vieille*.

VIETTE, s. f. Petit chemin ; diminutif du latin *Via*.

VIGNET, s. m. (arr. de Bayeux) Lieu planté de *Vignons* ; voyez ce mot. Dans le glossaire latin-français de la Bib. de Lille, marqué E, 36, *Vinetum* est expliqué par *Vignon*.

VIGNON, VIGNOT, s. m. (Calvados) Genêt épineux :

L'un dort sur le vignon, l'autre sur la bruyère.

LALLEMAN, *La Campénade*, ch. II, p. 15.

VILEVAUQUER, v. a. (arr. de Bayeux) Balloter.

VILLONER, v. a. Mettre un veillon ; voyez ce mot.

VIMBLET, s. m. Tarrière, Vilebrequin ; c'est le mot anglais *Wimble* dont la signification est la même.

VINETTE, s. f. Oseille ; probablement une corruption de *Vignette*, petite vigne, dont le fruit est ordinairement fort acide en Normandie : il se trouvait aussi en vieux-français, et s'est conservé dans le patois de la Vendée et le français *Epinevinette*.

VINHUET, s. m. (arr. de Caen) Nom que l'on donne au vin d'Argences, qui suivant Huet, signifierait *Vin blanc* et viendrait de l'anglais *Wine white* ; mais ils s'est certainement trompé en supposant que ce sont les Anglais qui apportèrent de Guyenne des vignes en Normandie, car on lit dans un document du XIII^e siècle : Se

aucune (suers) qui soit mariée a fet en son mariage boenes mesons ou planté vignes ou marlé terre, elle choisira son mariage que elle a amendé ; **Marnier**, *Etablissements de Normandie*, p. 13.

VIPER, v. n. Crier d'une façon aiguë ; littéralement siffler comme une vipère.

VIPILLON, s. m. Aspersoir, Goupillon ; du bas-latin *Vulpilio*, dont la première lettre s'était conservée aussi en vieux-français.

VIQUET, s. m. Petite porte, Guichet ; en anglais *Wicket* et en hollandais *Winket*. La forme normande se trouvait aussi en vieux-français :

Vils fous, fait-il, e senz valor,
Qui menastes vostre seignor
Fors la vile senz mon congie,
Ceo ne vos sera mais ottreie.

Ne trespassez mais les wichez.

BEHOIS, *Chronique rimée*, l. II, v. 13699.

VIRÉ, part. pas. (arr. de Bayeux) Disposé ; il ne s'emploie guères qu'avec l'adverbe *Mal* ; c'est une extension de la signification du français.

VIRET, s. m. (arr. de Bayeux) Petit morceau de bois garni de plumes, avec lequel les enfants s'amuse ; ce mot vient peut-être du nom de *Vire*, *Vireton*, que l'on donnait aux flèches en vieux-français ; voyez **VIROUS-SER**.

VIROUSSE, s. f. (arr. de Valognes) Diarrhée ; voyez le mot suivant.

VIROUSSER, v. a. Lancer de l'eau ; *Virer* signifiait en vieux-français Lancer, Jeter ; du latin

Girare. On se sert aussi dans un sens analogue du s. f. *Viroussée*.

VIRVOUSSER, **VERVOUSTER**, v. n. Tourner devant derrière ; probablement du vieux-français *Vire-voute*, Volte-face.

Vis, s. m. Opinion. Certitude ; il ne s'emploie guères qu'avec le verbe substantif et la préposition *A* ; *M'est à vis que*. Cette forme, très-commune en vieux-français, a été presque toujours mal imprimée, quoique la préposition manque fort souvent :

N'est pas dreiz, ço m'est vis, mais lei
a volente.

GUERNES, *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, p. 11, v. 10, éd. de M. Bekker.

Voyez aussi le *Roman de Brut*, v. 10634. Ce mot vient sans doute de l'islandais *Visa* Certitude, ou de l'allemand *Wissen*, Savoir.

VITOUARD, s. m. (arr. de Bayeux) Source d'eau vive sur le bord de la mer ; peut-être de l'anglais *White water*, Eau blanche ; on donne aussi quelquefois ce nom à des sources d'eau bourbeuses.

VIVAGE, s. m. (arr. de Cherbourg) Sol pierreux.

VOIDERIL, s. m. Carreau grossier qui forme la première couche d'une carrière.

VOITON, s. m. Morceau de bois propre à servir de levier.

VOLET, s. m. Ruban ; d'abord sans doute Ornement ; dans le patois du Jura ce mot est resté plus fidèle au sens du latin *Velum*, il signifie Fichu : voyez **BAYOLET**.

VOLETTE, s. f. Tirasse.

YOU

VOSTER, v. n. (arr. de Bayeux) Courir çà et là, Remuer; ce mot qui signifiait aussi en vieux-français *Tourner*, semble une corruption de *Volter*, qui s'est conservé dans *Volte face*; car un lieu *vouté* s'exprimait quelquefois par *Voste*. Dans quelques localités on dit aussi comme en vieux-français *Vouster*.

VOUGE, s. f. Croissant, Serpe; il se trouvait aussi en vieux-français, et on donne le même sens, dans le patois du Jura, à *Vuage*.

VOUIN, s. m. (arr. de St-Lo) Regain.

VOUSOYER, v. n. Ne pas troyer; on disait en vieux-français *Vosoyer*.

YU

221

VRAC, s. m. (arr. de Bayeux) Amas confus; il est plus souvent employé dans une forme adverbiale *En vrac*, En masse. — C'est aussi une corruption de *Varech*, ainsi que *Vrai*, qui désigne toutes les espèces de fucus.

VRÉDA, Sorte de jugement qui signifie sans doute Vrai Dieu.

VREDEAU, s. m. Fausset, Cheville pour donner de l'air aux tonneaux.

VRONDRE, v. n. (arr. de Cherbourg) Bourdonner.

VRou, s. m. (arr. de Bayeux) Eau qui sort d'un rocher ou du sable en bouillonnant. — Par figure sans doute on donne le même nom à la Diarrhée.

X

XALBI, s. m. Cidre composé par moitié de pommes et de poires; voyez HALBI.

XUEU, s. m. (arr. de Cher-

bourg) Graisse pour faire de la soupe; on le trouve aussi en vieux-français; voyez SUEU.

Y

YAN, s. m. (arr. de St-Lo) Gland.

YETTE, s. f. Tiroir; voyez LIETTE.

YOUSOUX, adj. (arr. de Cherbourg) Fruits ou légumes a-

queux; on dit aussi *Yausaux*, et l'*Eau* s'appelle de l'*Yau* en patois normand.

Yu, s. m. (arr. de Coutances) Vêtement raccommodé avec un morceau de couleur différente.

Z

ZIGUER, v. n. Lancer de l'eau avec une seringue; ce mot se trouve aussi dans le patois du Berry. On dit quelquefois *Zigler*.

Zozo, s. m. (canton des

Pieux) Bouffon; peut-être une corruption de *Joujou*; l'italien *Zani*, que l'on appelle en Normandie *Jano*, semble venir d'*Insanus*.

ERRATA.

P. 20, col. 2: **ARRONCE**, lisez: **ARROUSSE**, et retranchez les deux dernières lignes de cet article.

P. 32, col. 4, l. 21, *Dictionnaire comique* de Lacombe, lisez: *Dictionnaire du vieux langage français* de Lacombe, p. 60.

P. 44, col. 4, **BOUSSONNER**... Mettre en discorde, lisez: en désordre.

FIN,

